



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

75

CHEFS-D'ŒUVRE
DES
THÉÂTRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; LE
BARON DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; BENJAMIN CONSTANT,
CHATELAIN, COHEN, DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD,
GUIZOT, LABEAUMELLE, LEBRUN, MALTE-BRUN,
MÉNÉCHET, LECTEUR DU ROI; MERVILLE, CHARLES NODIER,
PICHOT, ABEL RÉMUSAT, MEMBRE DE L'INSTITUT; CHARLES
RÉMUSAT, LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, LE BARON
DE STAEL, TROGNON, VILLEMALIN, MEMBRE DE L'ACADÉ-
MIE FRANÇAISE.

Sixième Livraison.

THÉÂTRE ALLEMAND.
LESSING.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N^o. 195.

M. DCCC. XXII.



Jusqu'à la douzième livraison, les CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉÂTRES ÉTRANGERS paraîtront dans l'ordre suivant :

Septième livraison, 20 juin.

Premier volume des chefs-d'œuvre du THÉÂTRE HOLLANDAIS, traduit par M. COHEN.

Huitième livraison, 10 juillet.

Premier volume des chefs-d'œuvre de LOPE DE VÉGA, traduit par MM. ESMÉNARD et LABEAUMELLE.

Neuvième livraison, 30 juillet.

Quatrième volume des chefs-d'œuvre du THÉÂTRE ALLEMAND, œuvres de MÜLLNER et GRILLPARZER, traduit par MM. BENJAMIN-CONSTANT et LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE.

Dixième livraison, 20 août.

Deuxième volume des chefs-d'œuvre du THÉÂTRE ANGLAIS, traduit par MM. ANDRIEUX, GUIZOT, NODIER et PICHOT.

Onzième livraison, 10 septembre.

Deuxième volume des chefs-d'œuvre de CALDÉRON, traduit par MM. ESMÉNARD et LABEAUMELLE.

Douzième livraison, 30 septembre.

Troisième volume du THÉÂTRE ALLEMAND. Troisième volume, œuvres de GOETHE, traduit par MM. DE GUIZARD, et CHARLES DE REMUSAT.

SOUS PRESSE.

OEUVRES COMPLÈTES et OEUVRES INÉDITES DE MILLEVOYE.

4 vol. in-8, ornés d'un beau portrait. Prix : 26 fr.

Le tiers de ces œuvres est inédit. Un volume paraît.



OUVRAGES NOUVEAUX.

L'ÉCOLIER, ou RAOUL ET VICTOR, par madame Guizot, née Pauline de Meulan, auteur des *Enfans*, Contes. — 4 forts vol. in-12, ornés de 16 jolies gravures. Prix : 14 fr., et 17 fr. par la poste.

Nota. Cet ouvrage a récemment remporté le prix à l'académie, comme étant l'ouvrage littéraire, publié en 1821, qui renfermât le plus de morale, et qui fût le plus propre à être mis sous les yeux de la jeunesse.

DES COMMUNES ET DE L'ARISTOCRATIE; par M. le baron de Barante, pair de France. 2^e. édit. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste.

La première édition de cet important ouvrage a été épuisée en cinq jours.

DE LA LITTÉRATURE AU DIX - HUITIÈME SIÈCLE, par M. le baron de Barante, pair de France. Un volume in-18. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.

Cet ouvrage, dont nous réimprimons une troisième édition, a été traduit dans plusieurs langues, et il est depuis fort long-temps extrêmement difficile à trouver.

VOYAGE AUX COLONIES ORIENTALES, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon à M. le comte de Montalivet, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820; par Auguste Billiard. Cet ouvrage a particulièrement pour objet les mœurs et les institutions coloniales. Un vol. in-8. Prix : 6 fr. et 7 fr. 50 c. par la poste.

PIERRE SCHLEMILH, 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c. et 3 fr. par la poste.

Cet ouvrage, vraiment extraordinaire, peut être comparé à Jean Sbo-gard pour son originalité.

CHEFS-D'ŒUVRE
DES
THÉÂTRES ÉTRANGERS.

SIXIÈME LIVRAISON.



CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉÂTRE ALLEMAND.

LESSING.



PARIS, CHEZ L'ADVOCAT, LIBRAIRE,

A PARIS,

CHEZ L'ADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXII.

Es

832.08
C515F

737956

WANDA ...

o

NATHAN LE SAGE,

POÈME DRAMATIQUE EN CINQ ACTES.

Introïte, nam et heic dii sunt.

(Aul. Gell.)



NOTICE
SUR
NATHAN LE SAGE.

LA première idée de ce drame a été empruntée d'une nouvelle du Décaméron de Boccace. Il est inutile de la rapporter ici; car l'apologue des *Trois Anneaux*, qui en forme la plus grande partie, a été littéralement transporté dans la pièce, et Lessing s'est borné à le traduire avec une exactitude facile et élégante. Dans Boccace, le juif Melchisédech est représenté comme un avare et un usurier; mais Saladin, conformément aux traditions populaires des croisades, s'y montre généreux, magnifique et distingué par les vertus et les lumières. C'est aussi un embarras d'argent qui le force à s'adresser au juif, et c'est aussi pour lui tendre un piège qu'il le consulte sur les trois religions : tout le reste est de l'invention de Lessing.

C'est un fait vraiment remarquable que de trouver dans un auteur du quatorzième siècle

un semblable trait de tolérance, ou pour parler plus exactement d'indifférence religieuse. Boccace montra, il est vrai, vers la fin de sa vie, quelque repentir d'avoir ainsi, dans plusieurs nouvelles du *Décameron*, donné carrière aux impressions malveillantes qu'excitaient alors dans beaucoup d'esprits les vices de la cour de Rome et la conduite du clergé. Mais le conte des *Trois Anneaux* n'a été inspiré par aucun sentiment d'indignation ni de révolte ; il n'a rien d'amer ni d'injurieux contre l'ordre ecclésiastique : c'est l'expression calme et présomptueuse du scepticisme. Aussi quatre cents ans après se trouvait-il bien plus en harmonie avec les idées du temps ; et le dix-huitième siècle pouvait dire en s'emparant de ce sujet : « Je prends mon bien où je le trouve. » Seulement un auteur français aurait bien pu ne pas se contenter de la tolérance morale de Nathan et de Saladin ; il lui aurait fallu plus d'hostilité contre le principe religieux ; peut-être aussi n'eût-il pas trouvé les *Trois Anneaux* exactement pareils ; et au lieu de leur attribuer à tous quelque vertu mystérieuse et salutaire, il en est un, au moins, à qui il eût imputé une influence malfaisante.

Lessing lui-même, tout Allemand qu'il est, a manifesté dans *Nathan* un esprit essentiellement irréligieux, et de plus une malveillance particulière contre la religion chrétienne. L'idée fondamentale de la pièce est évidente. Lessing a voulu montrer non-seulement qu'il existe un sentiment moral indépendant des religions positives et révélées, mais encore que l'intervention de leurs dogmes et de leurs préceptes fausse et dénature la raison et la morale. C'est une des grandes et coupables erreurs, c'est une des frivolités de la philosophie du dix-huitième siècle. La préface d'une comédie n'est pas le lieu où de telles questions doivent être traitées; il est seulement à observer que les Allemands, tout en y apportant leur caractère national, avaient adopté comme nous la philosophie matérialiste, et avaient reçu toute l'influence d'une métaphysique, où l'âme n'obéirait à nulle autre action qu'à celle des objets extérieurs. L'auteur de l'Allemagne a semblé leur faire, à cet égard, une beaucoup trop belle part. Ils ont apporté plus de sérieux et de conscience dans le mouvement anti-religieux; mais ils y ont participé entièrement. C'est du doute, plus

creusé et plus approfondi, qu'est sortie chez eux, comme en Angleterre, la philosophie nouvelle; et c'est ce qui la rend plus forte et plus salutaire. Elle n'a point peur des idées dont elle est émanée. C'est parce qu'elle les a trouvées non pas dangereuses, mais insuffisantes, qu'elle a pu leur succéder et les détrôner. Les convictions qui seraient ébranlées par un ouvrage comme *Nathan*, seraient bien peu intimes. Lors de la première traduction, on n'en avait point pensé ainsi, et l'on avait, à bonne intention, fait des retranchemens assez considérables. En rétablissant ces passages, on ne peut s'empêcher de sourire de la faiblesse des argumens ou de la petitesse des sarcasmes, auxquels les censeurs de 1783 avaient fait l'honneur de les supprimer.

Nathan le sage passe pour le chef-d'œuvre de Lessing. Moïse Mendelsohn, dans une lettre adressée au frère de Lessing, s'exprime ainsi : « Fontenelle a dit de Copernic : il publia son » nouveau système, et mourut. Le biographe » de votre frère pourra dire tout aussi convenablement : il écrivit *Nathan le sage*, et » mourut. Je ne me fais aucune idée d'une

» œuvre de l'esprit qui pût l'emporter sur cette
» pièce, autant qu'elle l'emporte sur tout ce
» qu'il avait écrit auparavant. Il ne pouvait
» s'élever plus haut sans arriver dans une région
» entièrement dérobée à nos regards mortels.
» Et qu'est-ce que sa mort, si ce n'est cela?
» Maintenant nous voilà comme les disciples
» du prophète, les yeux fixés sur le lieu où il a
» disparu dans le ciel... Il n'a pas dû s'étonner
» si une foule de ses contemporains a pu mé-
» connaître le mérite de cet ouvrage. Cinquante
» ans après sa mort, une postérité plus juste
» n'aura peut-être pas encore suffisamment
» ruminé et digéré ce chef-d'œuvre : il a de-
» vancé son siècle de plus qu'un âge d'homme.»

Pour s'expliquer un tel enthousiasme, peut-être faut-il supposer que Mendelsohn, tout éclairé et philosophe qu'il était, avait, comme Nathan le Sage, conservé encore quelque chose de juif, et avait vu, avec une secrète joie, Lessing faire d'un juif le héros de la tolérance et de la raison.

Quoi qu'il en soit, ce drame est, certes, une des productions les plus célèbres et les plus remarquables de la littérature allemande.

M. Schlegel remarque ingénieusement que Lessing, qui était plutôt un critique qu'un poète, n'a jamais si bien réussi dans le drame, que lorsqu'il n'a pas eu l'intention de chercher des effets dramatiques. En effet, Nathan a été composé dans une intention de controverse philosophique. Cela est visible, et d'ailleurs Lessing lui-même, dans ses lettres, dit qu'il a été inspiré surtout par les querelles théologiques qu'on lui avait faites. Ne cherchant donc pour ainsi dire qu'un cadre où il pût mettre des dialogues en situation, la conception de son poème dramatique a été plus simple, moins tourmentée; les caractères et les sentimens moins déclamatoires et moins affectés, que lorsqu'il concertait des combinaisons théâtrales.

Une des principales causes du succès de Nathan, et qui fit de son apparition une époque dans l'histoire du théâtre allemand, c'est que Lessing y essaya l'iambe non rimé, qui, depuis lui, est devenu le vers tragique en Allemagne. Après avoir pendant toute sa vie fait de l'imitation, ou pour mieux dire de la copie, le but et le principe des arts; après avoir en conséquence, en vrai disciple de Diderot, décrié la poésie et l'i-

déal ; après avoir été conduit par cette fausse route à une prose tantôt vulgaire et tantôt emphatique, il se trouva ramené, par le seul pouvoir de la versification, à un style dramatique plus naturel, plus raisonnable, plus en harmonie avec l'imagination. Cette innovation eut une influence heureuse : peu d'années après, Schiller quitta aussi la prose pour adopter le mètre que Lessing avait employé dans *Nathan* ; l'on peut entrevoir dans *Don Carlos* quelques traces de cette imitation (1).

Malgré la supériorité de *Nathan* sur les autres drames de Lessing, il garde pourtant son caractère et sa destination primitive de dialogue philosophique : c'est un ouvrage dont la lecture intéresse, mais qui ne comporte guère la représentation théâtrale. Les spectateurs allemands, malgré toute leur patience, et bien qu'ils ne soient point accoutumés à repousser une forme dramatique plutôt qu'une autre, ne supportent guère cette succession de conversations, pour lesquelles les événemens et l'action sont à peine

(1) Voyez la *Vie de Schiller*, à la tête de ses œuvres dramatiques.

un prétexte suffisant. On ne joue presque jamais *Nathan* ; Ifland cependant aimait à se montrer quelquefois dans ce rôle , qu'il jouait , dit-on , avec beaucoup de finesse.

En supposant la pièce dégagée de tout son bagage philosophique, le fond du sujet et les caractères ont un certain charme et agissent sur l'imagination : le langage est toujours un peu précieux et subtil ; la couleur du temps et les mœurs locales ne sont nullement observées. C'est même chose plaisante que de voir Lessing , critique si amer de nos tragédies françaises, et qui leur avait tant reproché de manquer de vérité, mettre sur les bancs de l'école tous les personnages d'un drame, dont l'action est au temps des croisades. Il ne faut pas tant se moquer des princesses de Racine, ni réclamer pour elles les paniers et la toilette de la cour de Louis XIV, quand on affuble du bonnet de docteur un soudan, un templier et un marchand juif du onzième siècle. Mais de même que l'auteur et le lecteur éprouvent, dans nos tragédies, la séduction que les souvenirs et les noms de l'antiquité entraînent avec eux, quoi-

qu'on ne prétende pas en offrir une copie exacte, factice et inanimée ; de même que nous disons :

Ilion , ton nom seul a du charme pour moi.

De même, dans Lessing, la croisade, la Palestine, les chevaliers du temple, les magnificences orientales, le sultan Saladin, charment l'imagination, tout en se mêlant au ton scholastique de l'auteur.

Aussi les personnages sont-ils plutôt conçus et observés d'une manière ingénieuse et vraie, que représentés d'une manière vivante. Lessing les connaît bien, et les fait bien connaître ; mais il ne sait pas les faire parler, car il manquait du génie dramatique. Madame de Staël les a vus, dans sa pensée, avec cette vie qui leur manque un peu ; et elle a fait, à propos de *Nathan*, une analyse animée de ses propres impressions.

« Le caractère de Nathan est d'une admirable simplicité. L'on s'étonne de l'attendrissement qu'il cause, quoiqu'il ne soit agité ni par des passions vives, ni par des circonstances fortes. Une fois, cependant, on veut enlever à Nathan la jeune fille à laquelle il a servi de père. La douleur de s'en séparer se-

» rait amère..... L'attendrissement de Nathan
 » émeut d'autant plus , qu'il cherche à se con-
 » tenir, et que la pudeur de la vieillesse lui
 » fait désirer de cacher ce qu'il éprouve. Sa
 » sublime patience ne se dément point quoi-
 » qu'on le blesse dans sa croyance et dans sa
 » fierté. La défaveur dans laquelle
 » le nom de juif l'a fait vivre au milieu de la
 » société , mêle une sorte de dédain pour la na-
 » ture humaine à l'expression de sa bonté. . . .
 » Le jeune templier a dans le caractère toute la
 » sévérité de l'état religieux qu'il professe. . . .
 » Il a dans l'âme quelque chose de farouche
 » qui vient de la crainte d'être sensible.
 » »

Lessing a peut-être mieux réussi encore à
 répandre un grand charme sur le rôle de Re-
 cha : il y a en elle une tendresse, une élévation
 et une pureté de cœur, qui la rendent le premier
 personnage de la pièce. Les affections de tous
 sont tournées vers elle : la raison, dont Nathan
 a voulu faire sa seule religion, n'a pas été la
 plus forte ; elle n'a pu vaincre les penchans ten-
 dres et mystiques de la jeune fille. Cette éduca-
 tion philosophique a adouci son caractère ,

élevé son âme ; mais n'a chassé que les penchans vulgaires, en respectant les impressions religieuses. C'est un hommage que Lessing a rendu, peut-être involontairement, à la vérité ; et il y a plus de bonne observation du cœur humain dans la tendance superstitieuse de Recha, que dans la morale de Nathan, uniquement fondée sur les calculs de la raison.

Le caractère de Saladin semble peu digne de ce grand nom. Au lieu de cette magnanimité toute chevaleresque et de ces conformités que les Européens lui trouvèrent avec eux, on est fâché des mignardises continuelles dont son rôle et celui de sa sœur sont remplis. On voit bien que Lessing a eu envie de donner de la grâce et de la courtoisie à la grandeur et à la vaillance : il n'a réussi qu'à imprimer au redoutable soudan une afféterie assez niaise.

La servante chrétienne et frère Bonnefoi sont des rôles dont l'intention est toute satirique. Voltaire a inventé beaucoup de ces personnages-là dans ses contes, ses dialogues et ses romans. On peut être plaisant, mais on n'est jamais vrai quand on façonne un caractère uniquement pour le but qu'on se propose.

Le patriarche de Jérusalem est peint de couleurs plus grossières encore : il n'a pas plus de nuances, ni de nature que tous les tyrans et les scélérats de nos mélodrames. Lessing aurait dû avoir une philosophie assez tolérante pour ne pas amener sur la scène un personnage dont il fait le représentant de la religion positive, uniquement pour ordonner des crimes et comploter des assassinats.

Chénier a imité *Nathan le Sage* en l'abrégeant beaucoup : sa versification est élégante et facile ; mais la pièce entre ses mains a pris, comme on peut croire, un caractère encore plus marqué d'épigramme contre la religion chrétienne. Cette imitation ne semble pas avoir été destinée à la scène : c'est un essai ou une étude plutôt qu'un ouvrage achevé.

P. B.

NATHAN LE SAGE.

PERSONNAGES.

LE SULTAN SALADIN.

SITTAH, sa sœur.

NATHAN, riche Juif de Jérusalem.

RECHA, sa fille adoptive.

DAYA, chrétienne, mais attachée à la maison de Nathan et
compagne de Recha.

UN JEUNE TEMPLIER.

UN DERVICHE.

LE PATRIARCHE DE JÉRUSALEM.

UN MOINE.

UN ÉMIR et plusieurs **MAMLOUCKS** de Saladin.

La scène est à Jérusalem.

NATHAN LE SAGE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un vestibule ouvert devant la maison de Nathan.

NATHAN arrive de voyage, DAYA vient au-devant de lui.

DAYA.

C'EST lui ! Nathan !—Dieu soit à jamais béni ! vous voilà donc de retour enfin !

NATHAN.

Oui , Daya ; Dieu soit loué ! mais pourquoi cet enfin ? devais-je revenir plus tôt ? pouvais-je revenir plus tôt ? pour aller de Babylone à Jérusalem, comme je l'ai fait, en m'écartant, tantôt à droite, tantôt à gauche, selon que la chose était nécessaire, c'était un voyage de deux cents bons milles ; et encaisser mes créances n'était pas, certes, une affaire à terminer en un tour de main.

DAYA.

Oh ! Nathan ! quel malheur, quel malheur aurait

pu vous arriver ici pendant ce temps-là ! Votre maison...

NATHAN.

Elle a pensé brûler , je l'ai déjà appris. — Fasse le ciel que je n'aie que cela à apprendre !

DAYA.

Elle a manqué d'être brûlée de fond en comble.

NATHAN.

Alors , Daya , nous en aurions bâti une nouvelle et plus commode.

DAYA.

A la bonne heure.... Mais il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu que Recha ne fût brûlée.

NATHAN.

Brûlée ? qui ? ma Recha ? elle ?.. Voilà ce qu'on ne m'avait pas dit.... Oh ! alors , je n'aurais plus eu besoin de maison.... Brûlée ! il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu... Hélas ! elle l'est peut-être ! elle est réellement brûlée !... Parle donc !... parle , tue moi , et ne me martyrise pas plus long-temps... oui , elle est brûlée.

DAYA.

Si elle l'était, est-ce de moi que vous l'apprendriez ?

NATHAN.

Pourquoi donc m'effrayer ainsi ?... O Recha !... O ma Recha !

DAYA.

Votre Recha ? la vôtre ?

NATHAN.

Ah ! s'il fallait encore me déshabituer d'appeler cette enfant mon enfant !

DAYA.

Tout ce que vous possédez l'appellez-vous vôtre, avec autant de droit?

NATHAN.

Rien avec autant de droit; tout ce que je possède d'ailleurs, je le tiens de la nature et de la fortune : ce bien seul, je le dois à la vertu.

DAYA.

O Nathan, que vous me faites payer cher votre bonté! si la bonté, avec une telle intention, peut encore s'appeler bonté!

NATHAN.

Avec une telle intention? avec laquelle?

DAYA.

Ma conscience...

NATHAN.

Daya, avant tout, laisse-moi te raconter...

DAYA.

Ma conscience, dis-je...

NATHAN.

Quelles belles étoffes je t'ai achetées à Babylone, si riches, et riches avec tant de goût! celles que j'apporte à Recha sont à peine plus belles.

DAYA.

A quoi cela sert-il? Ma conscience, il faut que je vous le dise, ne se laissera pas étourdir plus longtemps.

NATHAN.

Et les boucles, les pendants d'oreilles, les an-

neaux, la chaîne que je t'ai achetée à Damas, comme elles te plairont ! J'ai bien envie de voir cela.

DAYA.

Voilà comme vous êtes, pourvu que vous puissiez donner ! vous ne faites que donner !

NATHAN.

Accepte aussi volontiers que j'offre, et tais-toi.

DAYA.

Tais-toi ! Qui jamais a mis en doute, Nathan, que vous fussiez l'honnêteté, la générosité même ? Et pourtant...

NATHAN.

Pourtant, je ne suis qu'un Juif. — N'est-ce pas, c'est cela que tu voulais dire ?

DAYA.

Ce que je voulais dire, vous le savez mieux que moi.

NATHAN.

Hé bien ! tais-toi.

DAYA.

Je me tais. Que ce qu'il y a de punissable devant Dieu, et que je ne puis empêcher... que je ne puis empêcher, que je ne puis.... que cela retombe sur vous !

NATHAN.

...Retombe sur moi !... Où est-elle donc ? qui la retient ? — Daya, si tu m'avais trompé ! Sait-elle donc que je suis de retour ?

DAYA.

Je vous le demande ! Ses nerfs tremblent encore

de frayeur; son imagination est encore toute remplie de flammes, et ne se représente que flammes; dans le sommeil, son âme veille, et dort lorsqu'elle est éveillée; tantôt au-dessous de la brute, tantôt au-dessus d'un ange.

NATHAN.

Pauvre enfant ! qu'est-ce que de l'homme ?

DAYA.

Ce matin, elle est restée long-temps les yeux fermés, et comme morte; tout à coup elle s'est relevée et a crié : « Écoutez, écoutez, voici venir les chameaux de mon père; écoutez, c'est le doux son de sa voix. » Cependant, son oeil s'est refermé, et sa tête, que son bras ne soutenait plus, est retombée sur le coussin. Je m'élançai à la porte... et je vois, c'est vous, en effet, qui arrivez ! c'est vous qui arrivez ! Quelle merveille ! son âme toute entière n'avait été, durant ce temps-là, qu'avec vous, ... et avec lui.

NATHAN.

Avec lui ? qui, lui ?

DAYA.

Avec lui, qui l'a sauvée du feu.

NATHAN.

Qui est cela ? qui ? où est-il ? qui m'a sauvé ma Recha ? qui ?

DAYA.

Un jeune templier, que peu de jours auparavant on a amené prisonnier ici, et qui a trouvé grâce devant Saladin.

NATHAN.

Comment ? un templier à qui le sultan Saladin a

laissé la vie ! Il ne fallait pas un moindre miracle pour sauver ma Recha ! Dieu !

DAYA.

Sans lui , qui a de nouveau risqué cette vie conservée d'une manière inespérée, c'en était fait de Recha.

NATHAN.

Où est-il , Daya , cet homme généreux ? où est-il ? conduis-moi à ses pieds. Ne lui avez-vous point donné d'abord les trésors que je vous avais laissés ? ne lui avez-vous point tout donné et promis encore davantage , beaucoup davantage ?

DAYA.

Comment l'aurions-nous pu ?

NATHAN.

Quoi ! rien , rien ?

DAYA.

Il vint , personne ne sait d'où ; il s'en alla , personne ne sait où. Sans aucune connaissance de la maison, guidé seulement par les cris qu'il entendait, enveloppé de son manteau , il s'est intrépidement élancé parmi la flamme et la fumée , vers la voix qui nous appelait au secours. Nous le tenions déjà pour perdu , lorsque tout à coup nous l'avons vu , devant nous , hors de la fumée et des flammes , et la portant d'un bras vigoureux. Froid , et sans être ému de nos cris de reconnaissance , il a déposé son fardeau à terre , s'est perdu dans la foule du peuple et a disparu.

NATHAN.

Pas pour toujours , j'espère.

DAYA.

Quelques jours après nous l'avons vu se promener sous les palmiers qui ombragent le sépulcre vide du Sauveur ; j'approchai de lui avec ravissement , je remerciai , je me répandis en louanges , je priai , je suppliai , pour qu'une fois seulement il vit la pieuse créature qui ne pouvait prendre de repos jusqu'à ce qu'elle eût répandu à ses pieds les larmes de la reconnaissance.

NATHAN.

Eh bien ?

DAYA.

Vraiment ! il fut sourd à nos prières , et se répandit en railleries si amères , sur moi particulièrement....

NATHAN.

Jusqu'à ce qu'enfin , intimidée...

DAYA.

Rien moins. Je l'ai de nouveau cherché chaque jour , je l'ai chaque jour laissé me railler de nouveau. Que n'ai-je pas souffert de lui ? que n'aurais-je pas supporté sans me plaindre ? Mais déjà depuis long-temps il ne vient plus sous les palmiers qui ombragent le sépulcre vide du Sauveur , et personne ne sait où il est. Vous êtes surpris , vous réfléchissez.

NATHAN.

Je pense en moi-même à l'impression que cela aura fait sur un esprit tel que celui de Recha. Se trouver ainsi méprisée de celui qu'on est forcé de tant admirer , être repoussée , et cependant si fortement attirée ! Certes , c'est alors que la tête et le cœur

combattent pour savoir qui l'emportera, de la misanthropie ou de la tristesse; souvent aussi ce n'est aucune des deux qui l'emporte, et l'imagination prenant part à ce conflit, produit des fanatiques chez lesquels tantôt la tête se joue du cœur, et tantôt le cœur de la tête. Fâcheuse alternative! C'est ce dernier résultat qui a dû arriver pour Recha; si je connais bien Recha, elle est fanatique.

DAYA.

Mais d'une manière si pieuse, si aimable!

NATHAN.

Elle est cependant fanatique.

DAYA.

Il y a surtout une... imagination, si vous voulez, qui lui est très-chère; c'est que son templier n'est pas un habitant de la terre, n'a rien de terrestre; que c'est un ange à qui son jeune cœur aimait dès l'enfance à se croire confiée; qui, du milieu de son nuage, où il se tenait enveloppé, planait au-dessus d'elle pendant l'incendie, et s'est montré tout à coup sous la forme d'un templier... Ne riez pas... qui sait? ou tout en riant laissez-lui du moins une illusion dans laquelle s'unissent le juif, le chrétien et le musulman; une si douce illusion!

NATHAN.

Douce pour moi aussi.... Va, bonne Daya, va voir ce qu'elle fait, si je puis lui parler. — Puis j'irai chercher cet ange gardien si farouche et si railleur: et s'il lui plaît de vivre encore ici-bas avec nous; s'il lui plaît de se faire encore chevalier dis-

courtois, alors je le trouverai certainement et je le lui amènerai.

DAYA.

C'est beaucoup entreprendre.

NATHAN.

Alors, la douce illusion fera place à une réalité plus douce : car, Daya, crois-moi, un homme est encore plus cher à un homme que ne l'est un ange.... Tu ne te fâcheras pas, tu ne me gronderas pas trop, si je guéris son angélique fanatisme?

DAYA.

Vous êtes si bon, et en même temps si mauvais!.. Je vais!... mais écoutons.... Mais voyez.... la voici elle-même.

SCÈNE II.

RECHA et les précédens.

RECHA.

C'est donc bien vous, mon père? j'avais cru que vous aviez seulement envoyé votre voix devant vous; par quoi étiez-vous retenu? quelles montagnes, quels déserts, quels torrens nous séparent donc encore? il n'y a plus entre vous et votre Recha que l'épaisseur d'une muraille, et vous ne courez pas l'embrasser? la pauvre Recha qui a été brûlée!.... presque brûlée!... oui, presque; ne frémissiez-vous pas? c'est une horrible mort que d'être brûlée. Oh!

NATHAN.

Mon enfant, ma chère enfant!

RECHA.

Il vous a fallu traverser l'Euphrate, le Tigre, le Jourdain, le... Qui sait le nom de tous ces fleuves? Combien de fois j'ai tremblé pour vous, avant que les flammes m'environnassent! car depuis que j'ai senti la flamme de si près, mourir dans l'eau me semble une jouissance, un soulagement, un délice... Pourtant vous n'êtes point noyé, et moi je ne suis point brûlée. Combien nous allons nous réjouir et louer Dieu : c'est lui, lui, qui sur les ailes de ses invisibles anges vous a porté, vous et votre barque, au-dessus des flots perfides ; c'est lui, lui, qui a fait signe à mon ange de m'enlever du feu sur ses blanches et visibles ailes.

NATHAN, à part.

Ses blanches ailes! oui, oui! c'était le manteau déployé du templier.

RECHA.

Oui, il était visible, visible, quand il m'a emportée à travers la flamme, que ses ailes écartaient de moi.... J'ai donc vu, moi, j'ai vu un ange face à face; mon ange.

NATHAN.

Recha en serait digne, et ne verrait rien de plus beau en lui, qu'il ne verrait en elle.

RECHA, souriant.

Qui flattez-vous, mon père? qui? l'ange, ou vous?

NATHAN.

Et quand ce ne serait qu'un homme, un homme tel que la nature en produit chaque jour, qui t'aurait rendu ce service, il devrait être un ange pour toi ; il devrait l'être et le serait.

RECHA.

Ah ! ce n'est pas de cette manière qu'il est un ange ; non , un véritable ange ; c'était certainement un ange véritable ! Ne m'avez-vous pas appris vous-même la possibilité qu'il y eût des anges ; et que Dieu pouvait faire des miracles en faveur de ceux qui l'aiment ? Et moi , je l'aime.

NATHAN.

Et il t'aime ; et il fait pour toi et pour tes pareils des miracles à toute heure ; oui , il en a , de toute éternité , fait pour vous.

RECHA.

J'aime à l'entendre dire.

NATHAN.

Comment ? parce qu'il paraîtrait tout-à-fait naturel , tout-à-fait ordinaire que ce fût un véritable templier qui t'eût sauvée , en serait-ce moins un miracle ? Le plus sublime miracle , c'est que de vrais , de légitimes miracles puissent ainsi nous devenir familiers. Sans ces miracles habituels , un penseur se résoudrait difficilement à donner le nom de miracles à ce que les enfans appellent de ce nom , lorsque tout ébahis ils se laissent entraîner par ce qui est seulement nouveau et inaccoutumé ⁽¹⁾.

DAYA , à Nathan.

Voulez-vous donc , par de telles subtilités , lui casser tout-à-fait la tête , qui n'est déjà que trop en travail ?

NATHAN.

Laisse-moi. Ne serait-ce pas un assez grand mi-

racle pour ma Recha, que d'avoir été sauvée par un homme, qui, lui-même, pour être sauvé, avait eu besoin d'un miracle qui n'est pas petit? Certes, oui, ce n'est pas un petit miracle; car, qui avait jamais ouï dire que Saladin eût épargné un templier, que même un templier eût jamais souhaité d'être épargné par lui, l'eût espéré; que le sultan lui eût jamais offert d'autre moyen de liberté que le ceinturon de cuir qui suspend son épée, ou tout au plus son poignard?

RECHA.

Cela prouve pour moi, mon père.... Voilà pourquoi ce n'était pas un templier; il n'en avait que l'apparence. Si aucun templier prisonnier ne vient à Jérusalem que pour y trouver une mort certaine, si aucun ne s'y est jamais promené en liberté, comment s'en serait-il trouvé un pour me sauver au milieu de la nuit?

NATHAN.

Mais, voyez, comme elle raisonne bien! Maintenant, Daya, prends la parole; je sais déjà de toi qu'il a été envoyé ici prisonnier; sans doute tu en sais davantage.

DAYA.

Vraiment, oui, c'est ce qu'on dit; mais on dit aussi que Saladin a fait grâce au templier, parce qu'il a trouvé qu'il ressemblait beaucoup à un de ses frères qu'il avait particulièrement aimé; mais que ce frère est mort depuis plus de vingt ans: il s'appelait je ne sais comment; il a péri je ne sais pas où. Tout cela paraît tellement incroyable, que dans tout ce récit il n'y a peut-être rien de vrai.

NATHAN.

Comment, Daya, pourquoi cela serait-il donc si incroyable? Ne serait-ce pas, et en effet cela arrive souvent, parce que tu aimerais mieux croire quelque chose de plus incroyable encore? Pourquoi Saladin, qui aime toute sa famille, n'aurait-il pas, dans sa jeunesse, aimé particulièrement un de ses frères? N'a-t-on jamais vu deux visages se ressembler? une impression ancienne est-elle donc perdue? une cause semblable ne produit-elle plus un effet semblable? depuis quand? Où y a-t-il donc de l'incroyable en tout ceci? Il est vrai, sage Daya, qu'il n'y aurait plus de miracle pour toi. Et pour toi, ce sont les miracles seulement qui exigent, qui méritent, voulais-je dire, d'obtenir croyance.

DAYA.

Vous vous moquez.

NATHAN.

Parce que tu te moques de moi. Et cependant, Recha, ton salut n'en demeure pas moins un miracle, possible seulement à celui pour qui les plus fermes résolutions, les plus impétueux desseins des rois, ne sont qu'un mécanisme, ou même qu'un jeu qu'il dirige par le fil le plus faible.

RECHA.

Mon père! Si je me trompe, mon père, vous savez que ce n'est jamais volontairement que je me trompe.

NATHAN.

Bien plus, tu te laisses éclairer. Écoute; un front

DAYA.

Malade ? Oh ! non ; cela n'est pas.

RECHA.

Quel frisson m'a saisie ? Daya , touche mon front toujours si brûlant ; il s'est tout à coup glacé.

NATHAN.

C'est un Franc ^(a) qui n'est pas habitué à ce climat ; il est jeune ; il n'est pas accoutumé aux rudes exercices de son état, aux veilles , à l'abstinence.

RECHA.

Malade ! malade !

DAYA.

Nathan veut seulement dire que ce serait possible.

NATHAN.

Et le voilà gissant , sans avoir un ami , ni de l'argent pour se procurer des amis !

RECHA.

Hélas ! mon père !

NATHAN.

Il est gissant , sans secours , sans conseils , sans consolations , en proie à la douleur et à la mort !

RECHA.

Où est-il ? où est-il ?

NATHAN.

Lui , qui pour une personne qu'il n'avait jamais connue , jamais vue.... C'était assez pour lui qu'elle fût de la race humaine ; il s'est précipité dans le feu.

DAYA.

Nathan , épargnez-la.

NATHAN.

Qui n'a point voulu connaître, ni revoir celle qu'il avait sauvée, pour la dispenser même de la reconnaissance....

DAYA.

Nathan, épargnez-la.

NATHAN.

Il ne désire pas la revoir, à moins que ce ne soit pour la sauver une seconde fois... Il lui a suffi que ce fût une créature humaine.

DAYA.

Finissez donc! regardez-la.

NATHAN.

Lui qui, en mourant, n'a rien qui puisse le soulager... que la conscience de cette bonne action!

DAYA.

Finissez; vous la tuez.

NATHAN.

Et tu l'as tué!... tu aurais pu le tuer ainsi. — Recha! Recha! c'est une potion salutaire, et non du poison que je te présente. Il vit... reviens à toi. — Il n'est peut-être point malade; il n'est point malade.

RECHA.

Est-il vrai?... ni mort?... ni malade?

NATHAN.

Non, il n'est pas mort; car Dieu récompense les bonnes actions faites ici-bas; il les récompense même ici-bas. Allons, comprends-tu à présent combien il est plus facile de s'exalter dévotement, que

de faire le bien ? comprends-tu comment l'homme, dans son indolence, s'exalte dévotement, et, sans en avoir le dessein avoué et prémédité, se dispense ainsi de faire le bien ?

RECHA.

Hélas, mon père ! ne laissez donc jamais votre Recha seule. — N'est-ce pas qu'il peut bien n'être que parti ?

NATHAN.

Oh ! oui, certainement. — Je vois là-bas un musulman examiner d'un regard curieux mes chameaux chargés. Le connaissez-vous ?

DAYA.

Ah, ah ! c'est votre derviche.

NATHAN.

Qui ?

DAYA.

Votre derviche, qui fait votre partie d'échecs.

NATHAN.

Al-Hafi ? lui, Al-Hafi ?

DAYA.

Maintenant trésorier du sultan.

NATHAN.

Comment, Al-Hafi ? rêves-tu encore ? — C'est lui ! vraiment, c'est lui ; il vient à nous... — Rentrez, vous autres, vite. — Que vais-je apprendre ?

SCÈNE III.

NATHAN et LE DERVICHE.

LE DERVICHE.

Ouvrez seulement les yeux aussi grands que vous pourrez!

NATHAN.

Est-ce toi? n'est-ce pas toi?.... Un derviche dans cet appareil!

LE DERVICHE.

Eh bien! pourquoi pas? Ne peut-on rien faire, absolument rien faire d'un derviche?

NATHAN.

Oh! oui, vraiment. Mais je m'étais toujours imaginé que le derviche, le vrai derviche, ne voulait pas qu'on fit rien de lui.

LE DERVICHE.

Par le prophète! que je ne sois pas le vrai derviche, cela peut bien être. Cependant quand on est contraint...

NATHAN.

Contraint! un derviche! Un derviche contraint! Aucun homme ne peut être contraint, et un derviche serait contraint! A quoi donc serait-il contraint?

LE DERVICHE.

Lorsqu'on le supplie honnêtement, et qu'il reconnaît la chose pour bonne, alors un derviche se trouve contraint.

NATHAN.

Par notre Dieu, tu dis vrai : laisse-moi t'embrasser, homme que tu es... Tu es pourtant encore mon ami !

LE DERVICHE.

Et vous ne me demandez pas ce que je suis maintenant.

NATHAN.

Qu'importe ce que tu es !

LE DERVICHE.

Ne pourrais-je pas être devenu un serviteur de l'état, dont l'amitié ne vous conviendrait plus ?

NATHAN.

Si tu as encore le cœur du derviche, j'en courrai le risque. C'est ton habit seulement qui est serviteur de l'état.

LE DERVICHE.

Il doit donc être honoré... Qu'en croyez-vous ? devinez!... que suis-je à votre cour ?

NATHAN.

Derviche, et rien de plus ; ou bien, peut-être.... cuisinier.... ou quelque chose comme cela.

LE DERVICHE.

Oh, oui ! pour venir désapprendre mon métier chez vous.... cuisinier.... ou sommelier, n'est-ce pas ?... avouez que Saladin m'a mieux apprécié. — Je suis son trésorier.

NATHAN.

Toi ? — son trésorier ?

LE DERVICHE.

De sa cassette, s'entend; car son père gouverne encore le trésor de l'état. — Trésorier de sa maison.

NATHAN.

Sa maison est considérable.

LE DERVICHE.

Plus considérable que vous ne croyez, car tout pauvre est de sa maison.

NATHAN.

Cependant Saladin ne peut souffrir les mendiants.

LE DERVICHE.

Aussi est-il résolu à les balayer et les extirper jusqu'au dernier.... dût-il lui-même en être réduit à la mendicité?

NATHAN.

Bravo! — C'est ainsi que je l'entendais.

LE DERVICHE.

Il l'est déjà, ou autant vaut!... car sa cassette se trouve chaque jour au coucher du soleil un peu plus vide que s'il n'y avait rien dedans. — Le flux qui était venu la remplir le matin, est déjà fort baissé à midi.

NATHAN.

Parce que les canaux, qui en absorbent une partie, ne peuvent jamais se remplir, ni se boucher.

LE DERVICHE.

Vous y êtes!

NATHAN.

Je connais cela.

LE DERVICHE.

Il est bien fâcheux sans doute que les vautours des princes vivent de pouriture, mais il est dix fois pire encore de voir la pouriture ronger les vautours.

NATHAN.

Oh! non pas, derviche, non pas.

LE DERVICHE.

Vous en parlez bien à votre aise, vous! allons.— Que voulez-vous me donner? Je vous résignerai ma place.

NATHAN.

Que te rapporte ta place?

LE DERVICHE.

A moi? pas grand'chose. Mais à vous, à vous elle peut rapporter beaucoup. Car lorsqu'il y aura marée basse dans la caisse, comme cela arrive souvent, vous ouvrirez vos écluses. Vous ferez des avances et vous prendrez tel intérêt qui vous plaira.

NATHAN.

Et l'intérêt de l'intérêt des intérêts.

LE DERVICHE.

Sans doute.

NATHAN.

Jusqu'à ce que tout mon capital soit placé à bel intérêt.

LE DERVICHE.

Comment! cela ne vous tente pas? Ainsi notre amitié va souscrire à un acte de séparation! J'avais réellement beaucoup compté sur vous.

NATHAN.

Réellement ? comment cela ? comment cela, donc ?

LE DERVICHE.

J'avais compté que vous viendriez à mon aide, pour que je pusse remplir ma charge avec honneur ; que je trouverais toujours bourse ouverte chez vous. Vous secouez la tête !

NATHAN.

Oh ! il ne s'agit que de bien s'entendre ! il faut d'abord distinguer.... Toi ? et pourquoi pas toi ? Al-Hafi le derviche sera toujours bien accueilli de moi , pour tout ce qui sera en mon pouvoir.... Mais Al-Hafi , le defterdar de Saladin , lui qui.....

LE DERVICHE.

N'ai-je pas deviné ? vous êtes toujours aussi bon que prudent, aussi prudent que sage !... Patience!... Ce que vous aviez distingué dans Hafi , vous l'y retrouverez bientôt.—Voyez-vous ce vêtement d'honneur que Saladin m'a donné ? avant qu'il soit usé, avant qu'il soit en lambeaux, tels que ceux qui doivent couvrir un derviche, il sera mis au croc à Jérusalem , et je serai vers le Gange , où je dirige mes pas. Je m'en irai les pieds nus, foulant les sables brûlans , près des maîtres qui m'ont enseigné.

NATHAN.

Cela te ressemble assez.

LE DERVICHE.

Et jouer aux échecs avec eux.

NATHAN.

C'est le bonheur de ta vie.

LE DERVICHE.

Réfléchissez seulement à ce qui m'a séduit.... Ce n'est pas qu'il m'en coûtât de continuer à mendier ? ce n'a pas été pour jouer l'homme riche vis-à-vis des mendiants ? Aurais-je voulu changer tout à coup le plus riche des mendiants en un pauvre riche ?

NATHAN

Ce n'est sûrement pas pour cela.

LE DERVICHE.

C'est quelque chose de bien plus absurde ! Je me suis senti flatté pour la première fois ; flatté par les idées généreuses de Saladin.

NATHAN.

Quelles idées ?

LE DERVICHE.

« Le pauvre seul sait combien souffre le pauvre. Le pauvre seul a appris la meilleure manière de donner au pauvre. Ton prédécesseur, disait-il, était trop rude, trop froid pour moi. Il donnait si durement, quand il donnait ! il interrogeait si brusquement ceux qui devaient recevoir ! Connaître la misère ne lui suffisait pas, il voulait aussi connaître les causes de la misère, afin de proportionner mesquinement le bienfait aux causes de la misère. Al-Hafi ne sera pas ainsi. Al-Hafi ne fera point paraître Saladin si impitoyablement pitoyable. Al-Hafi ne ressemblera point à ces canaux engorgés, d'où l'eau limpide et calme qui y fut versée, sort impure et bouillonnante. Al-Hafi pense, Al-Hafi sent comme moi. » Tels étaient les doux sons de l'appeau de l'oiseleur, si

bien que l'oiseau est tombé dans les filets. Pauvre niais ! j'ai été le niais d'un autre niais.

NATHAN.

Doucement, cher derviche, doucement.

LE DERVICHE.

Oui, c'est cela !... N'est-ce pas une niaiserie que d'opprimer les hommes par millions, de les épuiser, les piller, les martyriser, les égorger ; et de vouloir paraître l'ami des hommes à l'égard de quelques-uns ? n'est-ce pas une niaiserie que de singer la bonté du Très-Haut, qui sans distinction répand sa pluie et son soleil sur les bons et sur les méchants, sur les guérets et sur les déserts, lorsqu'on n'a pas la main toujours pleine, ainsi que le Très-Haut ? Eh quoi ! n'est-ce pas une niaiserie ?...

NATHAN.

Assez. Tais-toi.

LE DERVICHE.

Laisse-moi parler aussi de ma niaiserie !... Eh quoi ! n'est-ce pas une niaiserie que de voir seulement le bon côté de pareilles niaiseries, et, à cause de ce bon côté, de prendre part à ces niaiseries ? n'est-ce pas vrai ?

NATHAN.

Al-Hafi, arrange-toi pour retourner dans ton climat. Je crains que, parmi les hommes, tu ne désapprennes peu à peu à être homme.

LE DERVICHE.

Bien dit : je le crains aussi. Adieu !

NATHAN.

Si vite?... Attends donc, Al-Hafi. Les déserts ne t'échapperont pas ;... attends donc.... M'écouterait-il!... Holà! Al-Hafi, reste ici !.. Il est déjà bien loin. Je voulais le questionner touchant notre templier. Peut-être le connaissait-il ?

SCÈNE IV.

DAYA, accourant en hâte; NATHAN.

DAYA.

O Nathan, Nathan !

NATHAN.

Hé bien ! qu'y a-t-il ?

DAYA.

Il se laisse voir encore. Il se laisse voir encore.

NATHAN.

Qui ? Daya, qui ?

DAYA.

Lui ! lui !

NATHAN.

Lui ? lui ?.. Quand ne s'est-il pas laissé voir !.. ainsi, pour vous, il ne s'appelle que lui... Cela ne doit pas être ! même quand il serait un ange, cela ne doit pas être.

DAYA.

Il se promène sous les palmiers ; et, de temps en temps, il cueille des dattes.

NATHAN.

Et les mange ?... comme s'il était un templier ?

DAYA.

Pourquoi me tourmenter?... Son œil avide l'a pour ainsi dire deviné là-bas sous l'ombre épaisse des palmiers, et reste fixé invariablement sur lui. Elle vous prie.... elle vous conjure.... d'aller à lui sans plus tarder... Hâtez-vous... Elle vous fera signe de la fenêtre, s'il reste au même endroit, ou s'il s'en va plus loin.... Hâtez-vous !

NATHAN.

Tel que me voici, descendant de mon chameau?... Cela est-il convenable?... Va, cours à lui, et annonce-lui mon retour. Crois que ce brave homme ne s'est écarté de ma maison qu'à cause de mon absence, et qu'il y viendra sans peine lorsqu'il sera invité par le père de famille lui-même. Va, dis-lui que je le prie, que je le prie cordialement....

DAYA.

Inutile ! il ne viendra point pour vous.... Bref, il n'ira pas chez un juif.

NATHAN.

Va donc... au moins tu le retiendras... au moins tu le suivras des yeux... Va... je te rejoindrai tout à l'heure.

(Nathan rentre dans la maison ; Daya s'en va.)

LE TEMPLIER.

Et vous obéissez sans beaucoup examiner ?

LE MOINE.

Autrement , serait-ce obéir ?

LE TEMPLIER.

Et pourtant, la simplicité a toujours raison ! Vous pourriez bien me confier aussi quel est celui qui se sent tant de penchant à me connaître intimement ? Ce n'est pas vous , j'en jurerais bien.

LE MOINE.

Cela me conviendrait-il ?.. et à quoi cela me servirait-il ?

LE TEMPLIER.

A qui cela convient-il donc ? et à qui cela doit-il servir d'être si curieux ? à qui donc ?

LE MOINE.

Au patriarche ; je dois le croire , car c'est lui qui m'a envoyé vers vous.

LE TEMPLIER.

Le patriarche ? Ne connaît-il pas mieux la croix rouge et le manteau blanc ?

LE MOINE.

Moi , je les connais bien.

LE TEMPLIER.

Hé bien ! mon frère , eh bien ? — Je suis un templier, un captif. Si j'ajoute : pris au bourg de Tebnin , dont nous aurions bien voulu nous emparer à l'issue de la trêve, pour marcher de là sur Sidon ; si j'ajoute que j'ai été pris moi vingtième , et que Sa-

ladin a fait grâce à moi seul , alors le patriarche en saura autant qu'il lui est nécessaire ; plus qu'il ne lui est nécessaire.

LE MOINE.

Oui , mais pas plus qu'il n'en sait déjà. Il aurait envie de savoir pourquoi monsieur a trouvé grâce devant Saladin , lui tout seul ?

LE TEMPLIER.

Le sais-je moi-même ? — Déjà le cou découvert , à genoux sur mon manteau , j'attendais la hache ; lorsque Saladin fixe sur moi un regard pénétrant , s'élançe vers moi , et fait un signe : on me relève , on détache mes fers ; je veux le remercier ; je vois ses yeux baignés de larmes ; il demeure muet et moi aussi ; il s'éloigne , je demeure. Quel est l'enchaînement de tout ceci ? que le patriarche le devine lui-même.

LE MOINE.

Il a conclu de là que Dieu doit vous réserver pour de grandes choses , de très-grandes choses.

LE TEMPLIER.

Oui , pour de grandes choses ! Pour sauver du feu une fille juive , pour conduire au Sinai les pèlerins curieux , et autres choses pareilles.

LE MOINE.

Cela viendra bientôt ; ce n'est déjà pas mal commencer. Peut-être que le patriarche destine monsieur à des affaires plus importantes.

LE TEMPLIER.

Ah ! que voulez-vous dire , mon frère ? Vous l'ait-il déjà laissé apercevoir ?

LE MOINE.

Oh ! oui , bien . Je dois seulement sonder monsieur , pour voir s'il est l'homme qui convient .

LE TEMPLIER.

Eh bien , vous n'avez qu'à me sonder . (Je verrai comment il me sondera .) Hé bien ?

LE MOINE.

Le plus court serait que je vous expliquasse tout bonnement le désir du patriarche .

LE TEMPLIER.

A la bonne heure .

LE MOINE.

Il voudrait bien faire remettre une petite lettre par monsieur .

LE TEMPLIER.

Par moi ? Je ne suis pas commissionnaire . Serait-ce là cette affaire beaucoup plus glorieuse que de sauver du feu une fille juive ?

LE MOINE.

Il faut bien ; « car , disait le patriarche , cette lettre » intéresse grandement toute la chrétienté . Avoir » fidèlement remis cette lettre , disait le patriarche , » méritera de Dieu un jour dans le ciel une couronne » particulière ; et personne , disait le patriarche , » n'est plus digne de cette couronne que monsieur . »

LE TEMPLIER.

Que moi ?

LE MOINE.

« Car , disait le patriarche , il serait fort difficile

» employer, à mériter cette couronne, un autre
» messenger que monsieur. »

LE TEMPLIER.

Que moi ?

LE MOINE.

« Il est libre ici ; il peut tout examiner ; il sait
» comment on attaque et l'on défend une ville ; il
» peut, disait le patriarche, apprécier tout au juste
» le fort et le faible de ce double mur intérieur
» récemment construit par Saladin, et en trans-
» mettre, disait le patriarche, la description dé-
» taillée aux défenseurs de Dieu. »

LE TEMPLIER.

Bon frère, je voudrais cependant savoir un peu
mieux le contenu de cette lettre.

LE MOINE.

Oui, c'est que... je ne sais pas cela aussi bien ;
mais la lettre est pour le roi Philippe. Le patriar-
che... Je me suis souvent étonné qu'un si saint
homme, qui vit entièrement dans le ciel, pût en
même temps être si bien informé des choses de ce
monde ; cela doit lui être pénible.

LE TEMPLIER.

Eh bien ! le patriarche ?

LE MOINE.

Il sait fort exactement, avec toute certitude,
comment, où, avec quelles forces, de quel côté
Saladin, si l'occasion venait à s'en renouveler, ou-
vrirait la campagne.

LE TEMPLIER.

Il sait cela ?

LE MOINE.

Oui, et il voudrait bien le faire savoir au roi Philippe, qui par-là pourrait à peu près calculer si les périls sont assez effrayans pour renouer à tout prix une trêve que votre ordre a si bravement rompue.

LE TEMPLIER.

Quel patriarche !.. Ah ! oui, ce cher brave homme ne veut pas faire de moi un simple commissionnaire ; il veut faire de moi... un espion. Dites à votre patriarche, mon bon frère, qu'autant que vous avez pu me sonder, ce n'est pas là mon fait ; que je dois me regarder encore comme prisonnier ; et que l'unique vocation d'un templier, c'est de combattre avec l'épée, et non pas de s'employer à des artifices.

LE MOINE.

C'est ce que je pensais.... Cela ne peut en aucune façon faire tort à monsieur. — Mais voici maintenant le meilleur... Le patriarche a récemment découvert comment se nomme, et où est situé sur le mont Liban, le fort dans lequel sont cachées de si immenses sommes, et avec lesquelles le père prudent de Saladin solde son armée et paie tous les préparatifs de la guerre ; Saladin se rend de temps en temps à ce fort par des chemins détournés, et à peine accompagné.... Vous comprenez ?

LE TEMPLIER.

Jamais.

LE MOINE.

Ne serait-il pas bien facile de se rendre ainsi maître de Saladin ? de l'expédier ?... Vous frémis-

sez?... Oh! il y a un couple de maronites, gens craignant Dieu, qui se sont déjà offerts à essayer le coup, si seulement un brave homme veut les conduire.

LE TEMPLIER.

Et le patriarche m'a aussi désigné pour être ce brave homme?

LE MOINE.

Il croit que, de Ptolémaïs, le roi Philippe pourrait bien vous prêter main forte.

LE TEMPLIER.

A moi? à moi, mon frère? à moi? Vous n'avez donc pas entendu? vous n'avez pas entendu tout à l'heure quelle obligation j'ai à Saladin?

LE MOINE.

Je l'ai bien entendu.

LE TEMPLIER.

Et cependant?

LE MOINE.

« Oui, dit le patriarche, tout cela serait bon, » mais Dieu et les statuts de votre ordre... »

LE TEMPLIER.

...N'y changent rien, et ne m'ordonnent point un acte de scélératesse.

LE MOINE.

Certainement non! « mais, dit le patriarche, ce » qui est scélératesse devant les hommes n'est pas » scélératesse devant Dieu. »

LE TEMPLIER.

Je suis redevable de la vie à Saladin, et je lui ravirais la sienne?

LE MOINE.

Ah! si donc!.. « Il n'en est pas moins constant, » dit le patriarche, que Saladin est l'ennemi de la » chrétienté, et qu'il n'a pu acquérir aucun droit à » être votre ami. »

LE TEMPLIER.

Oui? et je deviendrais à cause de cela un misérable, le plus ingrat des misérables?

LE MOINE.

Sans doute : « à la vérité, dit le patriarche, l'on » est quitte de reconnaissance, quitte devant Dieu et » devant les hommes, lorsque le service ne nous a » pas été rendu pour l'amour de nous; et comme on » a répandu, dit le patriarche, que vous avez trouvé » grâce devant Saladin, parce que dans votre visage, » dans votre air, il avait reconnu quelque chose de » son frère... »

LE TEMPLIER.

Le patriarche sait cela aussi, et cependant? Ah! quand il serait vrai? Ah! Saladin! quoi! la nature aurait formé un seul de mes traits à la ressemblance de ton frère, et rien dans mon âme n'y répondrait? ce qui en moi répond à cette conformité, je l'étoufferais pour plaire à un patriarche? Nature, tu ne peux mentir! Dieu ne se contredit pas ainsi dans ses oeuvres! Allez, mon frère!.. n'excitez pas ma colère. Allez! allez!

LE MOINE.

Je m'en vais, et m'en vais plus content que je n'étais venu. Que monsieur veuille bien me pardonner. Nous autres habitans du cloître, nous devons obéir à nos supérieurs.

SCÈNE VI.

LE TEMPLIER et **DAYA** qui déjà , depuis quelques momens, a observé le Templier de loin ; puis qui s'approche de lui.

DAYA.

Ce moine , à ce qu'il me semble , ne l'a pas mis de bonne humeur ; cependant je vais risquer le paquet.

LE TEMPLIER.

A merveille ! le proverbe a-t-il menti ? Le moine et la femme , la femme et le moine sont les deux griffes du diable. Il me jette aujourd'hui de l'une dans l'autre.

DAYA.

Que vois-je ?... c'est vous , noble chevalier ? Dieu soit loué , Dieu soit cent fois , mille fois loué !... Où vous êtes-vous donc caché pendant tout ce temps-là ? N'étiez-vous point malade ?

LE TEMPLIER.

Non.

DAYA.

Vous vous êtes bien porté ?

LE TEMPLIER.

Oui.

DAYA.

Nous avons vraiment été en peine de vous.

LE TEMPLIER.

Vraiment ?

DAYA.

Vous avez certainement fait un voyage ?

LE TEMPLIER.

Vous l'avez deviné.

DAYA.

Et vous arrivez aujourd'hui même ?

LE TEMPLIER.

Hier.

DAYA.

Le père de Recha est aussi revenu aujourd'hui ; et maintenant Recha ose espérer....

LE TEMPLIER.

Quoi ?

DAYA.

Ce qu'elle vous a si souvent fait demander. Son père viendra bientôt vous presser, avec instance. Il revient de Babylone avec vingt chameaux richement chargés de toutes les précieuses épiceries, des pierreries et des étoffes que l'Inde, la Perse, la Syrie et même le Sinaï, peuvent fournir.

LE TEMPLIER.

Je n'achète rien.

DAYA.

Son peuple l'honore comme un prince. Cependant ils l'appellent Nathan le sage, et non pas le riche, ce qui m'a souvent étonnée.

LE TEMPLIER.

Riche et sage sont peut-être la même chose pour son peuple.

DAYA.

Mais il devrait être appelé le bon Nathan par tout le monde ; car vous ne pouvez vous imaginer combien il est bon. Dès qu'il a appris l'obligation que vous avait Recha, que n'aurait-il pas fait pour vous ? que ne vous eût-il pas donné ?

LE TEMPLIER.

Ah !

DAYA.

Essayez seulement ; venez, voyez.

LE TEMPLIER.

Quoi donc ? un moment est bientôt passé.

DAYA.

S'il n'était pas bon, serais-je depuis si long-temps chez lui ? Croyez-vous que je ne sente pas toute la dignité de chrétienne ? Ah ! il ne m'avait pas été prédit, à mon berceau, que je ne suivrais mon époux en Palestine, que pour y faire l'éducation d'une fille juive.... Mon cher époux était un noble écuyer dans l'armée de l'empereur Frédéric.

LE TEMPLIER.

Suisse de naissance, qui a eu l'honneur et la grâce de se noyer dans le même fleuve que sa majesté impériale ⁽³⁾. Bonne femme, combien de fois ne m'avez-vous pas déjà raconté cela ? ne cesserez-vous donc jamais de me pourchasser ?

DAYA.

Pourchasser, bon Dieu !

LE TEMPLIER.

Oui, oui, me pourchasser. Encore une fois, je

ne veux plus vous voir ni vous entendre. Je ne veux pas que vous soyez sans cesse à me faire souvenir d'une action que j'ai faite sans y penser ; qui, lorsque j'y penserai à l'avenir, sera pour moi-même une énigme. Certes, je suis loin de m'en repentir. Mais, vous le savez, un pareil accident peut arriver une autre fois. Vous serez cause que je n'agirai pas aussi promptement, que je commencerai par m'informer.... que je laisserai brûler ce qui brûlera.

DAYA.

Dieu vous en garde !

LE TEMPLIER.

Dès aujourd'hui, faites-moi du moins le plaisir de ne me plus connaître. Je vous en supplie ; débarrassez-moi aussi du père. Un juif est un juif. Moi, je suis un lourdaud de Souabe. L'image de la jeune fille est depuis long-temps hors de mon âme, si elle y a jamais été.

DAYA.

Mais vous n'êtes pas hors de la sienne.

LE TEMPLIER.

A quoi bon ? que fera-t-elle de mon image ?

DAYA.

Qui sait ? les hommes ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent.

LE TEMPLIER.

Rarement ils valent mieux que leur apparence.

(Il s'en va.)

DAYA.

Attendez donc ! qui vous presse ?

LE TEMPLIER.

Femme , ne me rends pas odieux ces palmiers où j'aime tant à me promener.

DAYA.

Va-t'en , ours germanique ! va-t'en !... Et cependant tâchons de ne pas perdre la trace de ce sauvage animal.

(Elle s'en va en le suivant de loin.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le palais du Sultan.

SALADIN et SITTAH , jouant aux échecs.

SITTAH.

Où as-tu l'esprit , Saladin ? comment joues-tu donc aujourd'hui ?

SALADIN.

Pas bien ? Je croyais cependant que si.

SITTAH.

Pas même bien pour moi.... Reprends ce coup.

SALADIN.

Pourquoi ?

SITTAH.

Le cavalier reste découvert.

SALADIN.

C'est vrai. Hé bien ! je joue cela.

SITTAH.

Alors , je me place entre deux.

SALADIN.

C'est vrai ; en ce cas , échec.

SITTAH.

A quoi cela sert-il ? je couvre l'échec , et te voilà comme auparavant.

SALADIN.

Je vois que je ne sortirai pas d'embarras sans faire un sacrifice. Allons , prends le cavalier.

SITTAH.

Je n'en veux pas , je le laisse là.

SALADIN.

Ce n'est pas une grâce que tu me fais ; tu aimes mieux garder ta position que de prendre le cavalier.

SITTAH.

Cela se peut bien.

SALADIN.

Tu as compté sans ton hôte , vois-tu ; gageons que tu ne t'attendais pas à ceci.

SITTAH.

Non, sans doute ; comment pouvais-je deviner que tu serais las de ta dame ?

SALADIN.

De ma dame ?

SITTAH.

Je vois bien que je ne gagnerai aujourd'hui que mes mille dinars , et pas un naserin de plus.

SALADIN.

Comment cela ?

SITTAH.

Tu le demandes ! parce que tu t'appliques de toutes tes forces à perdre ; cependant je n'y trouve pas

mon compte, car, outre qu'un tel jeu n'est pas amusant, je gagne toujours bien plus avec toi lorsque je perds. Ne me donnes-tu pas ordinairement le double de ma mise pour me consoler lorsque j'ai perdu ?

SALADIN.

Ah, ah ! chère petite sœur, il se pourrait donc que tu eusses mis quelque soin à perdre ?

SITTAH.

Au moins se pourrait-il, cher petit frère, que ta libéralité m'eût empêchée d'apprendre à mieux jouer.

SALADIN.

Nous ne sommes pas au jeu ; allons, finissons.

SITTAH.

Ainsi, tu restes comme tu étais. Hé bien ! échec, double échec.

SALADIN.

Ah ! sans doute, je n'avais pas vu cet échec qui m'enlève ma dame.

SITTAH.

Y avait-il moyen de l'empêcher ? voyons.

SALADIN.

Non, non ; prends la dame, je n'ai jamais eu de bonheur avec elle.

SITTAH.

Aux échecs seulement ?

SALADIN.

Allons, continuons ; cela ne me fait rien, tout se trouve encore gardé.

SITTAH.

Mon frère m'a trop bien appris qu'il faut traiter les dames avec courtoisie.

(Elle laisse la pièce.)

SALADIN.

Prends-la , ou ne la prends pas , c'est comme si je n'en avais plus.

SITTAH.

Pourquoi la prendre ? Échec, échec.

SALADIN.

Allons , encore.

SITTAH.

Échec , échec , et échec.

SALADIN.

Et mat.

SITTAH.

Pas tout-à-fait , tu peux encore mettre le cavalier devant ; fais ce que tu voudras , cela reviendra au même.

SALADIN.

Très-bien , tu as gagné , et Al-Hafi paiera. Qu'on l'appelle , tout de suite. Tu avais raison , Sittah , je n'étais pas tout-à-fait à mon jeu ; j'étais distrait. D'ailleurs , qui nous avait donné ces échecs tout unis , qui ne ressemblent à rien , qui ne rappellent rien ⁽⁴⁾ ? Était-ce donc avec l'iman que je devais jouer ?... Mais quoi ! il faut une excuse au perdant ; ce ne sont pas ces pièces tout unies , et qui se ressemblent toutes , qui m'ont fait perdre , c'est ton coup d'œil calme et rapide.

SITTAH.

C'est aussi une manière d'émousser la douleur d'a-

voir perdu. Tu étais distrait, voilà tout, et je l'étais moins que toi.

SALADIN.

Moins que moi ? et qu'est-ce qui te rendrait distraite ?

SITTAH.

Peut-être serait-ce ta distraction ! O Saladin, quand nous remettrons-nous à jouer avec attention ?

SALADIN.

Nous n'en jouons qu'avec plus de plaisir... Ah ! parce que la trêve est finie, n'est-ce pas ce que tu voulais dire ? — Cela se peut. Au reste, ce n'est pas moi qui attaque le premier ; j'aurais volontiers renouvelé la suspension d'armes, je l'aurais désiré ; j'aurais volontiers uni ma chère Sittah à un brave homme ; et c'est ce que doit être le frère de Richard, car il est frère de Richard⁽⁵⁾.

SITTAH.

Pourvu que tu puisses vanter ton Richard !

SALADIN.

Si la sœur de Richard avait pu tomber en partage à notre frère Malek, quelle heureuse réunion de famille ! la première, la plus illustre famille parmi les plus illustres de l'univers ! Tu m'entends ; je ne me fais pas faute de me louer moi-même, je me crois digne de mes amis. Quels hommes eût produit cette famille !

SITTAH.

N'ai-je pas aussi souri à ces beaux songes ? Tu ne connais pas les chrétiens, tu ne veux pas les connaître : leur orgueil consiste à être chrétiens, et non

pas à être hommes ; car , même ce qu'ils tiennent de leur fondateur , cette portion d'humanité mêlée à la superstition , ils l'aiment , non parce que c'est de l'humanité , mais parce que le Christ l'a enseignée , parce que le Christ l'a pratiquée. Quel bonheur pour eux qu'il ait été un si excellent homme ! quel bonheur qu'ils puissent , grâce à la foi et à la croyance , prendre quelque chose de sa vertu ! et quoi , sa vertu ? Ce n'est pas sa vertu , c'est son nom qu'il veulent répandre partout ; ils veulent anéantir et déshonorer les noms de tous les autres excellens hommes. C'est au nom , au nom seulement qu'ils ont affaire.

SALADIN.

Tu crois?... exigeraient-ils donc que Malek et toi portassiez le nom de chrétiens , avant d'aimer des époux chrétiens ?

SITTAH.

Oui , sans doute , comme si c'était seulement des chrétiens , comme chrétiens , qu'on dût attendre cet amour que le Créateur inspira à l'homme et à la femme !

SALADIN.

Les chrétiens croiraient-ils donc plus de pauvretés que les autres n'en pourraient croire ? Au reste , tu te trompes ; c'est la faute , non des chrétiens , mais des templiers ; c'est à cause d'eux seuls que la chose manque ; ils ne veulent pas absolument céder Acre , que la sœur de Richard devrait apporter en dot à notre frère Malek. Afin de préserver de tout péril leurs privilèges de chevaliers , ils contrefont les moines , les moines stupides. Pour essayer s'ils ne pourraient

pas à la hâte faire quelque bon coup, ils ont à peine attendu la fin de la trêve.—C'est bon ; allez , messieurs , allez , cela me convient fort... si tout allait d'ailleurs comme cela devrait aller.

SITTAH.

Comment ! qu'est-ce qui pourrait te troubler d'ailleurs ? qui pourrait ébranler ta fermeté ?

SALADIN.

Ce qui ne me laisse jamais de fermeté.—Je suis allé voir mon père sur le Liban ; il succombe à ses nouveaux soucis.

SITTAH.

Ah ! quel malheur !

SALADIN.

Il ne peut s'en tirer : de tous côtés ce n'est qu'embaras ; les choses manquent , tantôt par ici , tantôt par-là.

SITTAH.

Qu'est-ce qui l'embarrasse ? qu'est-ce qui lui manque ?

SALADIN.

Et quelle autre chose que ce qui mérite à peine d'être nommé ; ce qui , lorsque je l'ai , me semble superflu , et indispensable lorsque je ne l'ai pas. Où est donc Al-Hafi ? N'est-on pas allé le quérir ? Misérable , maudit argent ! Ah ! bon , voici Al-Hafi qui arrive.

SCÈNE II.

LE DERVICHE AL-HAFI, SALADIN, SITTAH.

LE DERVICHE.

L'argent d'Égypte est sans doute arrivé? Pourvu qu'il y en ait beaucoup!

SALADIN.

En as-tu la nouvelle?

LE DERVICHE.

Moi? non. Je pensais la recevoir ici.

SALADIN.

Tu compteras mille dinars à Sittah.

(Il se promène tout pensif.)

LE DERVICHE.

Payer au lieu de recevoir! Ah! voilà qui est bon! ceci est encore moins que rien. A Sittah; encore à Sittah? De l'argent perdu; encore perdu aux échecs?... Voici encore la partie.

SITTAH.

Ne te réjouis-tu point de mon bonheur?

LE DERVICHE, regardant la partie.

Me réjouir de quoi? Si.... Vous savez bien.

SITTAH, lui faisant signe.

Chut! Hafi; chut!

LE DERVICHE, regardant toujours le jeu.

Commencez par vous en réjouir vous-même.

SITTAH.

Al-Hafi, chut !

LE DERVICHE, à Sittah.

Les blancs sont à vous ? Vous avez donné échec ?

SITTAH.

Bon ; il n'entend pas.

LE DERVICHE.

Et c'est à lui à jouer ?

SITTAH, s'approchant du derviche.

Dis donc que tu me paieras mon argent.

LE DERVICHE, les yeux toujours fixés sur le jeu.

Oui, vous serez payée, comme vous l'avez toujours été.

SITTAH.

Comment, es-tu fou ?

LE DERVICHE.

La partie n'est pas finie ; vous n'avez point perdu, Saladin.

SALADIN, l'écoutant à peine.

Bon ! c'est bon ! Paie ! paie !

LE DERVICHE.

Paie ! paie ! Mais vous aviez là votre dame.

SALADIN, toujours de même.

Cela ne fait rien ; elle ne comptait plus dans le jeu.

SITTAH.

Finis donc, et dis que je pourrai envoyer prendre mon argent.

LE DERVICHE, toujours absorbé à regarder le jeu.

Cela s'entend, comme à l'ordinaire. Et quand même, quand votre dame ne compterait pas, vous n'êtes pas mat pour cela.

SALADIN va tout à coup brouiller les échecs.

Je le suis ; je veux l'être.

LE DERVICHE.

A la bonne heure. Le gain sera comme le jeu ; tant gagné, tant payé.

SALADIN, à Sittah.

Que dit-il ? Comment ?

SITTAH, faisant de temps en temps des signes à Hafi.

Tu le connais bien. Il est assez revêche ; il aime à se faire prier ; il est peut-être même un peu jaloux.

SALADIN.

Ce ne peut être de toi ? ce ne peut être de ma sœur ? Qu'entends-je là, Hafi, jaloux, toi ?

LE DERVICHE.

Cela se pourrait ! cela se pourrait ! J'aimerais à avoir son sage jugement ; j'aimerais à être aussi bon qu'elle.

SITTAH.

Mais il m'a toujours bien payé, et il me paiera bien aujourd'hui encore. Fiez-vous à lui ! Va, Al-Hafi ; va, je ferai prendre mon argent.

LE DERVICHE.

Non, je ne veux pas jouer plus long-temps cette momerie. Il faut bien qu'une fois il le sache.

SALADIN.

Qui , et quoi ?

SITTAH.

Al-Hafi, est-ce ta promesse ? est-ce ainsi que tu me tiens parole ?

LE DERVICHE.

Comment aurais-je pu croire que cela irait si loin ?

SALADIN.

Eh bien ! ne saurai-je rien ?

SITTAH.

Je t'en conjure, Al-Hafi, sois discret.

SALADIN.

Voilà cependant qui est singulier. De quoi Sittah pourrait-elle supplier si solennellement, si ardemment un étranger, un derviche, de préférence à moi, à son frère ? Parle, derviche Al-Hafi, je te l'ordonne.

✱

SITTAH.

Ne t'occupe pas, mon frère, d'une bagatelle plus qu'elle n'en vaut la peine ; tu sais que je t'ai à diverses fois gagné aux échecs la même somme qu'aujourd'hui. Comme je n'ai nul besoin d'argent, comme en ce moment la caisse d'Hafi n'est pas trop pleine, mes créances y sont restées : mais ne t'inquiète pas ; je ne veux pas, mon frère, en faire cadeau ni à toi, ni à Hafi, ni à la caisse.

LE DERVICHE.

Oui ; si ce n'était que cela.

SITTAH.

C'est encore la même chose ; j'ai laissé dans la caisse ce qui me revient sur la pension que tu me fais : je n'ai rien touché depuis plusieurs mois.

LE DERVICHE.

Ce n'est pas encore tout.

SALADIN.

Ce n'est pas tout ? Parleras-tu ?

LE DERVICHE.

Depuis que nous attendons cet argent d'Égypte, elle a....

SITTAH, à Saladin.

Ne l'écoute pas.

LE DERVICHE.

Non-seulement elle n'a rien reçu....

SALADIN.

Bonne fille ! Mais elle a même avancé de l'argent, n'est-ce pas ?

LE DERVICHE.

Elle a entretenu toute la cour ; elle a défrayé toute votre dépense.

SALADIN.

Ah ! c'est bien là ma sœur !

(Il l'embrasse.)

SITTAH.

Et qui, si ce n'est toi, mon frère, m'a rendue assez riche pour faire cela ?

LE DERVICHE.

Et il vous rendra bientôt aussi pauvre qu'il l'est.

SALADIN.

Moi, pauvre? son frère, pauvre?... quand ai-je eu davantage? quand ai-je eu moins... un vêtement, une épée, un cheval et un Dieu! que me faut-il de plus? que peut-il me manquer?—Et cependant Al-Hafi, je pourrais me fâcher contre toi.

SITTAH.

Ne le gronde pas, mon frère; si je pouvais aussi alléger les soucis de mon père!

SALADIN.

Ah! ah! tu détruis tout d'un coup mon contentement. — Moi, pour moi, je ne manque de rien, je ne puis manquer de rien. Mais lui, il manque, et nous par conséquent en lui.—Dis, que ferons-nous? — Il ne viendra peut-être rien d'Égypte d'ici à longtemps : où cet argent est-il arrêté? Dieu le sait; cependant tout est encore tranquille de ce côté-là..... supprimer, retrancher, épargner, je le veux bien; j'y consentirais très-volontiers, si cela ne touchait que moi, n'atteignait que moi, et n'importait à nul autre... Mais cela peut-il se faire? Il faut pourtant que j'aie un vêtement, une épée, un cheval. — Je ne puis pas non plus rien retrancher à mon Dieu : il se contente déjà de si peu; de mon cœur! — J'avais beaucoup compté, Hafi, sur les excédans de ta caisse.

LE DERVICHE.

L'excédant? — Dites, vous-même, ne m'auriez-vous pas fait empaler ou pour le moins étrangler, si vous m'aviez pris en excédant; ah! quelle malversation! — Il n'y avait pas à s'y risquer.

SALADIN.

Hé bien , que ferons-nous donc?... Ne pouvais-tu pas emprunter à un autre qu'à Sittah ?

SITTAH.

Aurais-je voulu , mon frère , me laisser enlever ce droit ? me le laisser enlever par lui ? je le réclame encore. Je ne suis pas encore tout-à-fait à sec.

SALADIN.

Pas tout-à-fait ? il ne manquait plus que cela ! — Dépêche-toi , Hafi , prends des mesures ; emprunte à qui tu voudras ; et comme tu voudras ; va , emprunte , promets ! — Seulement , Hafi , n'emprunte pas de ceux que j'ai enrichis : car , emprunter à ceux-là , ce serait redemander. Va aux plus avarés , ils me prêteront volontiers : ils savent que leur argent fructifiera dans mes mains.

LE DERVICHE.

Je n'en connais aucun.

SITTAH.

Il me souvient , Hafi , d'avoir ouï dire que ton ami était de retour.

LE DERVICHE, embarrassé.

Mon ami ? mon ami ? qui donc ?

SITTAH.

Ton juif tant vanté.

LE DERVICHE.

Le juif tant vanté ? vanté par moi ?

SITTAH.

A qui Dieu , je me souviens bien de l'expression dont tu te servis un jour en parlant de lui , à

qui son Dieu a donné en abondance le plus grand et le moindre de tous les biens de ce monde.

LE DERVICHE.

Ai-je dit cela ? — Que voulais-je donc dire ?

SITTAH.

Le plus petit, c'est la richesse ; le plus grand, c'est la sagesse.

LE DERVICHE.

Comment, j'ai dit cela d'un juif ? d'un juif !

SITTAH.

Comment ne l'aurais-tu pas dit de ton cher Nathan ?

LE DERVICHE.

Ah ! oui ; c'est de lui qu'il s'agit ! de Nathan !.... je ne m'en étais pas d'abord souvenu.... vraiment ! Il est donc de retour ici ? ah, ah ! ses affaires ne doivent pas être en mauvais état : c'est juste, le peuple l'a surnommé le sage ; et aussi, le riche.

SITTAH.

Et on le nomme, à présent, le riche encore bien plus. Il n'est bruit dans la ville que des marchandises précieuses, des trésors qu'il a rapportés.

LE DERVICHE.

Hé bien, s'il est encore le riche, il sera encore le sage aussi.

SITTAH.

Et si tu t'adressais à lui ? qu'en penses-tu, Hafi ?

LE DERVICHE.

Et pourquoi à lui?... serait-ce pour emprunter ?

ah ! vous le connaissez bien ! lui, prêter ?... sa sagesse consiste précisément à ne prêter à personne.

SITTAH.

Tu m'en avais autrefois fait un tout autre portrait.

LE DERVICHE.

Au besoin, il vous prêterait des marchandises ; mais de l'argent, jamais ; jamais d'argent !... C'est du reste un juif, tel qu'il n'y a pas beaucoup de juifs.... Il a de la raison ; il sait vivre ; il joue bien aux échecs. Mais il se distingue de tous les autres juifs, autant par le mal, que par le bien. Ne comptez pas sur lui ; n'y comptez pas.... Il donne aux pauvres, c'est vrai ; et leur donne peut-être autant que Saladin. S'il ne donne pas autant, il donne aussi volontiers, et avec tout aussi peu d'ostentation. Juif ou chrétien, musulman ou parsi, ce lui est tout un.

SITTAH.

Et un tel homme....

SALADIN.

Comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de cet homme ?

SITTAH.

Il ne prêterait pas à Saladin ? A ce Saladin qui ne demande que pour les autres, et non pour lui-même !

LE DERVICHE.

C'est là où vous le trouverez pareil aux autres juifs ; là, il est tout-à-fait juif !... Croyez-moi.... il est si avare, si envieux du plaisir de donner ! chaque « Dieu vous le rende » qui se prononce dans le

monde, il voudrait le retenir pour lui seul. C'est même pour pouvoir toujours donner, qu'il ne prête jamais à personne. Il s'est fait une loi de la charité; mais il ne s'est pas fait une loi de la complaisance. C'est ce qui fait que la charité en fait bien le camarade le moins complaisant qu'il y ait au monde. Depuis quelque temps je ne suis pas fort bien avec lui. Ne croyez pas pourtant que je ne lui rende pas justice. Il est bon à tout, mais pas à cela; à cela seulement. Je vais me hâter d'aller frapper à d'autres portes.... Je me rappelle un certain maure, qui est riche et avare.... J'y vais; j'y vais.

SITTAH.

Où cours-tu, Al-Hafi ?

SALADIN.

Laisse-le aller ! laisse-le aller.

SCÈNE III.

SITTAH, SALADIN.

SITTAH.

Ne s'enfuit-il pas comme s'il voulait seulement m'échapper?... Qu'est-ce que cela veut dire?... S'est-il réellement trompé sur cet homme, ou plutôt voudrait-il nous tromper ?

SALADIN.

Comment ? que me demandes-tu ? Je sais à peine de qui il est question ? et j'entends pour la première fois aujourd'hui parler de votre juif, de votre Nathan.

SITTAH.

Est-il possible que tu n'aies rien su jusqu'ici d'un homme qui passe pour avoir fouillé les tombeaux de David et de Salomon , pour savoir se procurer leur sceau, au moyen de paroles mystérieuses et puissantes? Il en rapporte de temps en temps , dit-on , ces immenses trésors auxquels on ne peut assigner d'autre origine.

SALADIN.

Si cet homme a trouvé ses trésors dans des tombeaux, ce n'est sûrement pas dans les tombeaux de David et de Salomon. Il n'y a que des imbéciles qui enfouissent leurs trésors.

SITTAH.

Ou des méchants !... Aussi la source de ses richesses est-elle bien plus abondante, bien plus inépuisable qu'un tombeau rempli de tout l'or de Mammon.

SALADIN.

En effet, il commerce, à ce que je viens d'entendre.

SITTAH.

On rencontre ses bêtes de somme sur toutes les routes, à travers tous les déserts. Ses vaisseaux remplissent tous les ports. Il y a long-temps qu'Al-Hafi lui-même m'a raconté cela; et il ajoutait d'un ton d'enthousiasme, avec combien de grandeur, combien de noblesse, son ami employait ce qu'il ne regardait point comme trop petit, pour chercher à l'acquérir par l'habileté et le soin. Il ajoutait, que son esprit était affranchi de préjugés, que son cœur était ouvert à toutes les vertus, qu'il était en harmonie avec tout ce qui est beau.

SALADIN.

Et cependant Hafi parlait de lui avec tant de doute, tant de froideur !

SITTAH.

Ce n'était pas de la froideur, mais de l'embarras ; comme s'il avait cru qu'il y avait du danger à le louer, et qu'il n'eût cependant pas voulu le blâmer injustement.... Ou serait-il vrai, en effet, que le meilleur de ce peuple ne pût pas se tirer complètement de son peuple ? Al-Hafi aurait-il réellement à rougir de son ami sous ce rapport ? Au reste, qu'il en soit ce qu'on voudra ! que ce juif soit plus ou moins juif ; il est riche : c'est tout ce qu'il nous en faut.

SALADIN.

Tu ne veux cependant pas, ma sœur, lui enlever son bien de force ?

SITTAH.

Qu'entends-tu par la force ? est-ce le fer ou le feu ? non, non. Y a-t-il besoin avec le faible d'une autre force que sa faiblesse ?... Viens cependant, à mon harem, entendre une chanteuse que j'ai achetée hier. Je mûrirai peut-être pendant ce temps-là un projet que j'ai sur ce Nathan.... Viens.

SCÈNE IV.

Le devant de la maison de Nathan , du côté des palmiers.

RECHA ET NATHAN sortent de la maison. DAYA vient vers eux.

RECHA.

Vous avez bien tardé, mon père. A peine pourra-t-on l'atteindre encore.

NATHAN.

Hé bien, hé bien, quand ce ne serait pas ici, ici sous ces palmiers, ce serait ailleurs.... Calme-toi seulement.... Vois, Daya ne vient-elle pas à nous ?

RECHA.

Elle l'aura certainement perdu de vue.

NATHAN.

Peut-être que non.

RECHA.

Sans cela, elle viendrait plus vite.

NATHAN.

Elle ne nous a pas encore aperçus.

RECHA.

Maintenant, elle nous voit.

NATHAN.

Et elle double le pas. Vois-tu ? sois donc calme. Calme-toi.

RECHA.

Aimeriez-vous bien une fille qui serait calme en ce

moment ? qui ne s'inquiéterait pas de savoir qui lui a sauvé la vie ? la vie ! qui lui est si chère parce que c'est à vous d'abord qu'elle la doit.

NATHAN.

Je ne te voudrais pas autre que tu n'es ; et même, quand je saurais que toute autre chose germe en ce moment dans ton âme.

RECHA.

Comment , mon père ?

NATHAN.

Tu me le demandes ? tu es tout intimidée.... Quelque chose qui se passe en toi , ce ne peut être qu'innocence et nature. N'en prends nul souci. Cela ne m'en donne aucun , à moi. Promets-moi seulement que , si ton cœur s'explique plus clairement, tu ne me cacheras aucun de ses vœux.

RECHA.

La seule possibilité de vouloir vous cacher mon cœur me fait trembler.

NATHAN.

N'en parlons plus. Que ceci soit dit une fois pour toutes.... Voici Daya.... Hé bien ?

DAYA.

Il se promène encore ici sous les palmiers ; et il sortira bientôt derrière ce mur.... Tenez , le voilà qui vient.

RECHA.

Ah ! il semble indécis. Où ira-t-il ? ici , ou plus loin ? à droite, ou à gauche ?

DAYA.

Non, non. Il va faire encore plusieurs fois le tour du couvent ; et puis il lui faudra passer ici... Gageons.

RECHA.

Bien , bien ! lui as-tu déjà parlé ? comment est-il aujourd'hui ?

DAYA.

Comme toujours.

NATHAN.

Faites seulement en sorte qu'il ne vous aperçoive point ici. Retirez-vous plus loin.... Il vaut mieux rentrer tout-à-fait.

RECHA.

Seulement un coup d'œil encore... Ah ! la haie me le cache.

DAYA.

Venez, venez ! Votre père a raison : vous courez le risque de le chasser d'ici s'il vous aperçoit.

RECHA.

Ah ! la maudite haie !

NATHAN.

Et s'il sort de là tout d'un coup, il est impossible qu'il ne vous voie pas ; allez-vous-en donc.

DAYA.

Venez, venez ! je sais une fenêtre d'où nous pourrons les voir.

RECHA.

Oui ?

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

NATHAN, et un instant après LE TEMPLIER.

NATHAN.

J'ai presque peur de cet original ; sa rude vertu m'intimide presque. Un homme devrait-il ainsi embarrasser un homme ? Ah ! il vient. Par le ciel ! ce jeune homme a la physionomie d'un homme ; j'aime en lui ce regard fier et bon , cette démarche assurée : l'écorce seule doit être amère ; le fruit ne l'est sûrement pas. Où ai-je donc vu une figure qui lui ressemblait ? Pardonnez, noble Franc....

LE TEMPLIER.

Quoi ?

NATHAN.

Permettez-moi....

LE TEMPLIER.

Quoi ? juif ; quoi ?

NATHAN.

...D'avoir la hardiesse de vous parler.

LE TEMPLIER.

Puis-je l'empêcher ? Cependant soyez bref.

NATHAN.

Arrêtez ; et ne passez pas si vite , et avec tant de dédain et d'orgueil , devant celui que vous avez attaché à vous pour toujours.

LE TEMPLIER.

Comment cela ? Ah ! je devine à peu près. N'est-ce pas ? vous êtes....

NATHAN.

Je m'appelle Nathan; je suis père de la jeune fille que votre générosité a sauvée du feu; et je viens....

LE TEMPLIER.

Si c'est pour me remercier, épargnez-vous ce soin; je n'ai enduré déjà que trop de remerciemens pour cette bagatelle: vous ne m'êtes redevable de rien du tout absolument. Savais-je que cette jeune personne était votre fille? C'est le devoir d'un templier de s'élançer au secours du premier individu qu'il voit en danger. En outre, la vie m'était fort à charge dans ce moment-là: j'ai saisi volontiers l'occasion de la risquer pour la vie d'un autre; pour la vie d'un autre, fût-ce même pour la vie d'une Juive.

NATHAN.

Grand! grand et atroce! Cependant on peut s'expliquer ce détour. La magnanimité modeste, pour échapper à l'admiration, se cache sous l'atrocité; mais si elle dédaigne l'hommage de l'admiration, quel autre hommage ne dédaignera-t-elle pas? Chevalier, si vous n'étiez pas étranger et captif, je ne vous questionnerais pas si hardiment. Parlez, ordonnez; en quoi puis-je vous être utile?

LE TEMPLIER.

Vous? En rien.

NATHAN.

Je suis riche.

LE TEMPLIER.

Un Juif riche ne m'a jamais paru pour cela un meilleur Juif.

NATHAN.

N'oseriez-vous donc pas néanmoins vous servir de ce qu'il a de meilleur, de ses richesses ?

LE TEMPLIER.

Eh bien ! je ne veux pas vous refuser tout-à-fait. Pour l'amour de mon manteau, je ne vous refuserai pas ; aussitôt qu'il sera entièrement déchiré, dès que l'aiguille ne pourra plus en recoudre les lambeaux, j'irai vous trouver, et vous emprunter de quoi en faire un nouveau, soit du drap, soit de l'argent. Ne me regardez pas d'un air si sombre ! vous pouvez vous rassurer ; il peut encore aller long-temps. Vous voyez, il est encore dans un état assez convenable : seulement il a vers le bout une vilaine tache ; il est un peu brûlé : cela se fit le jour où j'emportai votre fille au travers du feu.

NATHAN saisit le pan du manteau et le regarde.

Il est pourtant singulier que cette vilaine tache, que cette brûlure rende à un homme un témoignage plus favorable que sa propre bouche. Je voulais la baiser... cette tache !... Ah ! pardon ; c'est malgré moi.

LE TEMPLIER.

• Quoi ?

NATHAN.

Une larme est tombée dessus.

LE TEMPLIER.

Cela ne fait rien : il est tombé plus d'une larme dessus. — Mais ce Juif commence à me troubler.

NATHAN.

Seriez-vous assez bon pour envoyer une fois votre manteau à ma fille ?

LE TEMPLIER.

A quoi bon ?

NATHAN.

Pour presser cette tache de ses lèvres ; car elle a vainement souhaité d'embrasser vos genoux.

LE TEMPLIER.

Mais, Juif... vous vous appelez Nathan?... Mais, Nathan, vous placez vos paroles d'une manière... tout-à-fait heureuse... pénétrante. Je suis embarrassé... Vraiment... j'aurais....

NATHAN.

Tournez et retournez-vous comme vous voudrez, je vous devine. Vous étiez trop bon, trop honnête pour montrer plus de courtoisie. La jeune fille était tout sentiment ; son messenger féminin était tout obligeance ; le père était absent. Vous avez voulu prendre soin de sa bonne réputation ; vous avez fui cette épreuve ; vous avez fui pour ne pas vaincre. J'ai à vous en remercier.

LE TEMPLIER.

Je dois avouer que vous savez comment les templiers devraient penser.

NATHAN.

Les templiers seuls ? ils le devraient seulement ? et seulement parce que la règle de leur ordre le commande?... Je sais comment pensent les hommes

qui sont bons : je sais qu'il y a en tout pays des hommes qui sont bons.

LE TEMPLIER.

Avec quelque différence cependant, à ce que j'espère?

NATHAN.

Oui, des différences de couleur, d'habillement, de forme.

LE TEMPLIER.

Et ici il y en a plus, tandis que là il y en a moins.

NATHAN.

Cette différence n'est pas fort remarquable. Le grand homme a besoin de beaucoup de terrain : plusieurs croissant auprès les uns des autres, brisent mutuellement leurs branches. De braves et médiocres gens comme nous se trouvent ensemble partout et en foule; seulement il ne faut pas que l'un décrie l'autre : il faut que le rameau sache vivre doucement auprès du rameau; il faut qu'une branche du sommet ne s'imagine pas qu'elle seule n'est pas sortie de la terre.

LE TEMPLIER.

Très-bien dit! — Mais connaissez-vous le peuple qui le premier a professé ce dédain? Savez-vous, Nathan, quel peuple s'est le premier intitulé un peuple élu? Eh quoi, quand je ne haïrais pas ce peuple, pourrais-je m'empêcher de le mépriser à cause de son orgueil; son orgueil, qu'il a légué au chrétien et au musulman; cet orgueil de croire que son dieu est le seul dieu légitime? Vous êtes surpris que moi, un chrétien, un templier, je vous

parle ainsi. Quand et en quels lieux la pieuse fureur d'avoir le meilleur dieu, et de contraindre tout l'univers à adorer ce meilleur dieu, s'est-elle montrée sous un plus sombre aspect qu'ici et en ce moment? A qui maintenant, à qui dans ces lieux le bandeau ne tombe-t-il pas des yeux?.. Cependant reste aveugle qui voudra! Oubliez ce que je vous ait dit, et laissez-moi.

(Il veut s'en aller)

NATHAN.

Ah! vous ne savez pas combien étroitement je vais m'attacher à vous : venez, venez, il faut que nous soyons amis. Méprisez mon peuple tant que vous voudrez; nous n'avons ni l'un ni l'autre choisi notre peuple. Sommes-nous notre peuple? qu'appelle-t-on donc peuple? le chrétien et le juif sont-ils chrétien et juif avant d'être hommes? Ah! si je pouvais avoir trouvé en vous un homme qui se contentât de porter le nom d'homme!

LE TEMPLIER.

Oui, par le ciel, vous l'avez trouvé, Nathan! vous l'avez trouvé!... Votre main!.. Je rougis de vous avoir un instant méconnu.

NATHAN.

Et moi j'en suis fier. Il n'y a que ce qui est vulgaire qu'on méconnaisse rarement.

LE TEMPLIER.

Et l'on oublie difficilement ce qui est rare.... Oh! oui, Nathan! oui, nous serons, nous devons être amis.

NATHAN.

Nous le sommes déjà. — Combien ma Recha va

se réjouir!... et quel avenir serein s'ouvre à mes regards... quand vous la connaîtrez !

LE TEMPLIER.

Je brûle de la connaître. — Qui donc se précipite hors de la maison ? n'est-ce pas sa Daya ?

NATHAN.

Oui ; pourquoi si troublée ?

LE TEMPLIER.

N'est-il rien arrivé à notre Recha ?

SCÈNE VI.

Les précédens et DAYA en toute hâte.

DAYA.

Nathan ! Nathan !

NATHAN.

Hé bien ?

DAYA.

Pardonnez, noble chevalier, si je vous interromps.

NATHAN.

Hé bien, qu'y a-t-il ?

LE TEMPLIER.

Qu'est-ce donc ?

DAYA.

Le sultan a envoyé, le sultan veut vous parler ; Dieu ! le sultan !

NATHAN.

A moi ? le sultan ? Il désire sans doute voir ce

que j'ai apporté de nouveau. Dis seulement qu'il n'y a rien, ou presque rien de déballé.

DAYA.

Non, non ! il ne veut rien voir ; il veut vous parler, à vous, en personne, et sur-le-champ, aussitôt que vous pourrez.

NATHAN.

J'irai. — Rentre, va-t'en.

DAYA.

Ne prenez point mal tout ceci, généreux chevalier. — Mon Dieu, nous sommes si inquiètes de ce que peut vouloir le sultan !

NATHAN.

Cela s'éclaircira. Va-t'en seulement, va.

SCÈNE VII.

NATHAN, LE TEMPLIER.

LE TEMPLIER.

Vous ne le connaissez donc pas?... Je veux dire personnellement.

NATHAN.

Saladin ? non pas encore. Je n'ai ni évité ni tâché de le connaître ; la commune renommée publiait tant de bien de lui que j'ai mieux aimé croire que voir. Cependant c'est autre chose ; il a, en épargnant votre vie...

LE TEMPLIER.

Oui, cela est de toute vérité ; la vie dont je vis est un don de lui.

NATHAN.

Par-là il m'a accordé deux fois, trois fois la vie ; cela a tout changé entre nous, cela m'a attaché à son service par un lien éternel. C'est à peine si mon empressement peut attendre les ordres qu'il pourra me donner ; je suis prêt à tout, je suis prêt à lui avouer que c'est pour l'amour de vous.

LE TEMPLIER.

Moi-même je n'ai pu le remercier, bien que souvent je me sois trouvé sur son passage. L'impression que j'ai faite sur lui fut rapide et s'évanouit tout aussi rapidement. Qui sait si même il se souvient de moi ? et cependant il faudra bien qu'une fois au moins il se souvienne de moi encore, pour décider tout-à-fait de mon sort. Ce n'est pas assez que j'existe par son ordre, que je vive par sa volonté, il faut encore que je sache de lui d'après quelle volonté j'aurai à vivre.

NATHAN.

Raison de plus pour que je ne veuille point tarder. Il peut se dire telle parole qui me donne occasion de parler de vous.... Permettez, excusez, j'y cours. Quand nous verrons-nous chez nous ?

LE TEMPLIER.

Aussitôt que j'oserai.

NATHAN.

Aussitôt que vous voudrez.

LE TEMPLIER.

Dès aujourd'hui.

NATHAN.

Et votre nom ? dois-je le demander ?

LE TEMPLIER.

Mon nom était... est Curd de Stauffen... Curd.

NATHAN.

De Stauffen?.. Stauffen?.. Stauffen?..

LE TEMPLIER.

Pourquoi cela vous surprend-il ?

NATHAN.

De Stauffen?.. Il y en a déjà eu plusieurs de cette famille...

LE TEMPLIER.

Oh ! oui , il y en a déjà plusieurs enterrés ici ; mon oncle même... mon père , veux-je dire. Mais pourquoi votre regard se fixe-t-il sur moi de plus en plus attentivement ?

NATHAN.

Oh ! rien , rien ; je ne puis me lasser de vous voir.

LE TEMPLIER.

C'est pourquoi je me retire : l'œil de l'observateur trouve assez souvent plus qu'il ne désirait trouver ; c'est ce que je crains , Nathan. Que ce soit le temps, et non pas la curiosité qui forme notre connaissance.

(Il s'en va.)

NATHAN, le suivant des yeux avec surprise.

« L'observateur trouve assez souvent plus qu'il ne désirait trouver. » C'est pourtant tout comme s'il avait lu dans mon cœur... Vraiment oui, cela pourrait bien m'arriver aussi. Non-seulement c'est la taille de Wolf, la démarche de Wolf, c'est aussi sa

voix ; c'est comme cela que Wolf penchait sa tête ; c'est de cette façon que Wolf soutenait son épée sur son bras ; Wolf passait de même sa main sur son front , comme pour cacher le feu de ses regards. Combien une image profondément gravée en nous peut y sommeiller long-temps, jusqu'à ce qu'un mot, un son vienne la réveiller !... De Stauffen... très-bien, oui, oui , très-bien , Filneck et Stauffen. J'en saurai bientôt davantage , bientôt ; allons d'abord chez Saladin. Mais comment ? Daya n'est-elle pas à me guetter ? Allons , approche , Daya.

SCÈNE VIII.

DAYA , NATHAN.

NATHAN.

De quoi s'agit-il ? le cœur vous bat bien fort à tous , et sûrement de l'envie de savoir tout autre chose que ce que me veut Saladin.

DAYA.

L'en blâmez-vous ? Vous commenciez tout justement à lui parler avec plus d'intimité , quand le messager du sultan nous a fait quitter la fenêtre.

NATHAN,

Dis-lui seulement qu'elle peut s'attendre à le voir dans un moment.

DAYA.

Bien vrai ? bien vrai ?

NATHAN.

Ne puis-je pas bien, Daya, m'en reposer sur toi ? Sois sur tes gardes, je t'en conjure, tu n'auras pas à t'en repentir ; ta conscience même y trouvera son compte. Seulement, ne dérange rien à mon projet ; réponds et interroge avec discrétion et réserve.

DAYA.

Y a-t-il besoin de me rappeler cela ? J'y vais ; allez de votre côté. Mais, voyez, je crois que voici venir un second messager du sultan, Al-Hafi, votre derviche.

(Elle s'en va.)

SCÈNE IX.

NATHAN, LE DERVICHE.

LE DERVICHE.

Ah ! ah ! je venais justement vous revoir.

NATHAN.

Est-ce donc si pressé ? Que veut-il donc de moi ?

LE DERVICHE.

Qui ?

NATHAN.

Saladin. J'y vais, j'y vais.

LE DERVICHE.

Chez qui ? chez Saladin ?

NATHAN.

N'est-ce pas Saladin qui t'a envoyé ?

LE DERVICHE.

Moi ? non. Il a donc déjà envoyé ?

NATHAN.

Oui , sans doute.

LE DERVICHE.

Hé bien ! c'est cela même.

NATHAN.

Quoi ? de quoi s'agit-il ?

LE DERVICHE.

C'est que... ce n'est pas ma faute , Dieu sait que ce n'est pas ma faute... Que n'ai-je pas dit sur vous de vrai et de faux pour empêcher cela !

NATHAN.

Empêcher quoi ? de quoi s'agit-il ?

LE DERVICHE.

Que vous êtes devenu son *dafterdar*. Je vous plains, mais je ne veux pas en être témoin ; je pars à l'heure même , je pars ; je vous ai déjà dit où je vais , et vous connaissez le chemin. Avez-vous quelque commission pour ma route ? dites , je suis à votre service ; mais il ne faut pas me donner plus qu'un homme nu ne peut emporter. Je pars , répondez vite.

NATHAN.

Réfléchis donc , Al-Hafi ; réfléchis que je ne sais encore rien du tout. Que bavardes-tu donc là ?

LE DERVICHE.

Vous allez donc les porter tout de suite, les bourses ?

NATHAN.

Les bourses ?

LE DERVICHE.

Hé oui ! l'argent que vous devez avancer à Saladin.

NATHAN.

Et il ne s'agit de rien autre chose ?

LE DERVICHE.

Et je pourrais consentir à vous voir jour à jour dévoré jusqu'aux os ? je consentirais à voir la prodigalité emprunter, emprunter, emprunter jusqu'à ce que la charité prudente ait vidé ses greniers, au point que les pauvres souris ne trouveraient plus de quoi vivre dans ce lieu de leur naissance ? Vous vous figurez peut-être que celui qui a besoin de votre argent saura suivre vos conseils ? Oh bien oui ! lui suivre un conseil ! Quand Saladin s'est-il laissé conseiller ? — Réfléchissez seulement, Nathan, à ce qui vient de m'arriver tout à l'heure avec lui.

NATHAN.

Hé bien ?

LE DERVICHE.

Je viens le trouver, pendant qu'il joue aux échecs avec sa sœur. — Sittah ne joue pas mal... et la partie que Saladin croyait avoir perdue, qu'il avait déjà abandonnée, était sur la table ; j'y regarde, et je vois que la partie était encore loin d'être perdue.

NATHAN.

Oh ! quelle découverte pour toi !

LE DERVICHE.

Il n'avait qu'à garer son roi de l'échec en le met-

NATHAN LE SAGE,
tant derrière le pion. — Si je pouvais seulement
vous montrer le coup.

NATHAN.

Oh ! je m'en rapporte bien à toi.

LE DERVICHE.

Car alors sa tour pouvait agir, et c'était fini.....
J'ai voulu lui montrer tout cela, je l'ai appelé...
Imaginez....

NATHAN.

Est-ce qu'il n'a pas été de ton avis ?

LE DERVICHE.

Il ne m'a pas écouté, et dédaigneusement il est
venu renverser et brouiller tout le jeu.

NATHAN.

Est-il possible ?

LE DERVICHE.

Et il a dit qu'il voulait être mat, qu'il le vou-
lait ! Cela s'appelle-t-il jouer ?

NATHAN.

Oh ! non ; cela s'appelle se jouer du jeu.

LE DERVICHE.

Et ils ne jouaient pas des coquilles de noix.

NATHAN.

De l'argent par-ci, de l'argent par-là, c'est la
moindre chose ; mais ne pas t'écouter du tout ! ne
pas t'écouter sur un sujet d'une telle importance !
ne pas admirer en toi ce coup d'œil de l'aigle ! c'est
cela, c'est cela qui crie vengeance, n'est-ce pas ?

LE DERVICHE.

Comment donc ? Je ne vous dis cela qu'afin que vous puissiez voir quelle tête il a. Bref, pour moi, je ne puis pas tenir plus long-temps avec lui : je viens de courir chez tous ces Maures crasseux, et de leur demander qui veut lui prêter. Moi qui n'ai jamais mendié pour moi, il faut que je m'en aille emprunter pour un autre. Emprunter n'est pas beaucoup mieux que mendier, de même que prêter, prêter à usure n'est pas beaucoup mieux que voler. Parmi mes bienfaiteurs, au bord du Gange, je n'aurai besoin ni de l'un ni de l'autre, et n'aurai pas besoin non plus d'être l'instrument de l'un ni de l'autre. Vers le Gange, sur les rives du Gange, il y a encore des hommes ; ici, vous êtes le seul qui seriez digne de vivre au bord du Gange : voulez-vous y venir avec moi ? — Laissez-lui, abandonnez-lui votre dépouille ; c'est à cela seul qu'il a affaire ; de proche en proche, c'est à ce point qu'il vous conduira ; vous vous préserveriez ainsi tout d'un coup de cette vexation : je vous offre un asile, venez, venez.

NATHAN.

Je pense qu'il nous restera toujours cet asile ; cependant, Al-Hafi, je réfléchirai à cela. Attends.

LE DERVICHE.

Réfléchir ? non, il n'y a pas à réfléchir sur cela.

NATHAN.

Jusqu'à ce que je sois revenu de chez le sultan, jusqu'à ce que j'aie dit adieu...

Qui réfléchit, cherche un prétexte pour ne point se résoudre ; qui ne sait pas , sur l'heure même , se déterminer à vivre pour lui seul , vivra à jamais l'esclave d'autrui. Comme vous voudrez !... adieu... comme bon vous semblera.... Voici mon chemin , et voici le vôtre.

NATHAN.

Al-Hafi , tu commenceras cependant par régler tes affaires?

LE DERVICHE.

Chansons ! l'état de ma caisse n'exige pas de compte , et je donne pour caution de ma gestion , vous et Sittah. — Adieu.

(Il s'en va.)

NATHAN, le suivant des yeux.

Oui, je te cautionnerai!... bon, noble, farouche,... quel nom te donner?—Le mendiant véritable est pourtant l'unique, le véritable roi !

(Il s'en va d'un autre côté.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'intérieur de la maison de Nathan.

RECHA, DAYA.

RECHA.

COMMENT disait donc mon père, Daya ? « Que je dois m'attendre à le voir dans un moment ? » Cela veut dire, n'est-ce pas vrai, que nous allons le voir paraître tout à l'heure?.. Cependant voilà déjà beaucoup de momens passés... mais qui songe au passé?.. je ne vis que pour l'instant qui va venir ; il arrivera enfin, le moment qui doit l'amener ici.

DAYA.

Ah ! maudit message du sultan ! car, sans cela, Nathan l'eût sûrement amené ici tout de suite.

RECHA.

Et quand il sera venu, quand le plus ardent, le plus intime de mes vœux sera accompli ; eh bien, après?... après ?

DAYA.

Hé bien, après.... j'espère que le plus ardent de mes vœux sera aussi accompli.

RECHA.

Qui pourra ensuite occuper la place qu'il avait prise dans ce cœur, qui désapprendra à palpiter, s'il n'éprouve pas un désir plus fort que tous les autres désirs?... Ah ! rien?... j'en ai peur.

DAYA.

C'est mon vœu qui pourrait bien alors occuper cette place dans ton cœur ; le vœu de te savoir en Europe, de te savoir en des mains dignes de toi.

RECHA.

Tu t'égares... Ce qui fait que tel est ton vœu, est précisément ce qui empêche qu'il ne devienne le mien. Tu te sens attirée par ta patrie ; et ne dois-je pas tenir à la mienne, à ma patrie ? L'image de tous les tiens, qui ne s'est jamais effacée en ton âme, doit-elle avoir plus de force que l'image des miens, quand elle est sous mes yeux, quand elle frappe mes sens ?

DAYA.

Résiste tant que tu voudras : les voies du ciel sont les voies du ciel. Et si celui qui fut ton sauveur par l'ordre de son Dieu, du Dieu pour lequel il combat, te conduisait dans le pays, vers le peuple, pour lesquels tu es née ?

RECHA.

Daya ! que recommences-tu donc à me dire, chère Daya ? tu as vraiment de bien singulières idées ! « Son Dieu, son Dieu, pour lequel il combat ! » A qui Dieu appartient-il ? qu'est-ce qu'un Dieu qui appartient à un homme, qui a besoin que des hommes combattent pour lui?... Et comment peut-on savoir

pour quel coin de terre on est né, si ce n'est pas pour celui où l'on est né... Ah! si mon père t'entendait!... que t'a-t-il donc fait, pour que tu me présentes toujours le bonheur comme possible loin de lui? que t'a-t-il donc fait, pour que tu te plaises à mêler les herbes stériles et les fleurs de ton pays aux semences de la pure raison qu'il a répandues dans mon âme?... Chère, très-chère Daya, il ne veut pas que tes fleurs bigarrées croissent sur ce sol.... et il faut que je te le dise : je sens moi-même que si j'étais parée de tes fleurs, elles m'énerveraient, elles m'épuiserait; je sens que leur parfum, leur parfum aigre-doux me causerait de l'enivrement et du vertige!.. Ton cerveau y est plus accoutumé; je ne te blâme pas d'avoir des nerfs plus robustes et plus en état de le supporter : seulement, il ne me convient pas à moi... Et déjà ton ange? combien peu il s'en est fallu qu'il me rendît folle tout-à-fait!... Je rougis encore de cette niaiserie, quand je vois mon père.

DAYA.

Niaiserie! comme si l'on n'avait le sens commun que dans cette maison?.. Niaiserie, niaiserie!.. si seulement j'osais parler!

RECHA.

Tu n'oses pas? Quand n'ai-je pas été tout oreille, chaque fois qu'il t'a plu de m'entretenir des héros de ta croyance? n'ai-je pas toujours payé le tribut de mon admiration à leurs actions, le tribut de mes larmes à leurs souffrances? Sans doute leur croyance n'est pas ce qui, en eux, m'a paru le plus digne des

héros. Mais alors la leçon qui m'a enseigné que notre confiance en Dieu ne dépend en aucune façon de nos opinions sur Dieu, me semblait d'autant plus consolante.... Chère Daya, mon père nous l'a dit souvent ; pourquoi donc toi-même qui en es convenue avec lui, pourquoi t'efforces-tu de renverser en secret ce que tu as déifié avec lui?—Chère Daya, cette conversation n'est pas fort à propos, lorsque nous attendons notre ami.... Elle est cependant importante pour moi, car je veux savoir si lui aussi... —Écoute, Daya!.. N'arrive-t-on pas à notre porte? si c'était lui?... écoutons.

SCÈNE II.

Les précédens , LE TEMPLIER.

(On entend quelqu'un derrière le théâtre qui ouvre la porte, en disant : *C'est ici ; entrez*)

RECHA contient son émotion, se remet, et veut se jeter aux pieds du templier.

C'est lui!... C'est mon sauveur!

LE TEMPLIER.

C'est uniquement pour éviter cela que je suis venu si tard ; et cependant...

RECHA.

Je ne veux rien autre chose que remercier Dieu encore une fois aux pieds de cet homme orgueilleux : ce n'est pas cet homme que je veux remercier, cet homme ne veut point de mes remerciemens ; il n'en veut pas plus que n'en voudrait la pompe à incendie qu'on aurait activement employée

à éteindre le feu. Elle se laisse remplir; elle se laisse vider, elle ne fait rien pour moi, rien pour toi : tel est cet homme; il a été lancé dans le feu, j'en suis tombée par hasard dans ses bras, j'y suis restée par hasard attachée, comme une étincelle qui serait tombée sur son manteau, jusqu'à ce que, je ne sais comment, nous ayons tous deux été retirés des flammes. Quel sujet de reconnaissance y a-t-il là? En Europe, le vin fait faire des actions bien plus prodigieuses. Les templiers doivent toujours se conduire de la sorte; comme ils sont un peu mieux dressés que les chiens, ils vont rapporter dans le feu tout aussi bien que dans l'eau.

LE TEMPLIER qui pendant ce temps a observé Recha avec étonnement et trouble.

O Daya ! Daya ! si dans un moment de mauvaise humeur, d'impatience et de caprice, je t'ai mal reçue, pourquoi lui as-tu rapporté chaque sottise qui a pu s'échapper de ma bouche? C'est se venger sensiblement, Daya; mais si tu voulais à présent prendre un peu mon parti auprès d'elle?

DAYA.

Je ne crois pas, chevalier, je ne crois pas que ces traits dirigés contre votre cœur vous aient fait grand tort.

RECHA.

Comment, vous étiez de mauvaise humeur, et vous savez mieux sacrifier votre vie que votre mauvaise humeur?

LE TEMPLIER.

Douce, aimable enfant, mon âme est partagée

entre ce que je vois et ce que j'entends. Ce n'est pas là cette jeune fille que j'ai retirée du feu ! non, non, ce n'est pas elle ; car qui aurait pu la connaître et ne pas se jeter dans le feu pour l'en retirer ? m'aurait-on attendu pour cela ?... Il est vrai que la frayeur peut changer les traits.

(Silence, pendant lequel il est absorbé par le plaisir de la regarder.)

RECHA.

Mais moi, je vous trouve encore le même. (*Nouveau silence ; elle reprend ensuite pour le tirer de sa distraction.*) Hé bien ! chevalier, dites-nous donc ce que vous êtes devenu pendant tout ce temps ? Je pourrais presque vous demander où vous êtes en cet instant même.

LE TEMPLIER.

Je suis... où peut-être je ne devrais pas être.

RECHA.

Qu'étiez-vous devenu ? N'étiez-vous pas aussi où vous ne deviez pas être ?.. Cela n'est pas bien.

LE TEMPLIER.

J'étais... j'étais... Comment nommez-vous cette montagne ?... sur le Sinaï.

RECHA.

Sur le Sinaï... Ah ! tant mieux ; je pourrai enfin avec quelque certitude savoir s'il est vrai...

LE TEMPLIER.

Quoi donc ? quoi ? S'il est vrai qu'on y voie encore le lieu où Moïse fut en la présence de Dieu, lorsque...

RECHA.

Non , ce n'est pas cela ; quelque part qu'il fût, il était en la présence de Dieu ; j'en sais assez là-dessus. Mais j'apprendrai de vous avec plaisir s'il est vrai que... qu'il soit beaucoup plus fatigant de descendre cette montagne que de la gravir ; car, voyez-vous , j'ai toujours éprouvé le contraire pour toutes les montagnes où je suis montée. Hé bien, chevalier, vous vous détournez de moi ; ne voulez-vous plus me voir ?

LE TEMPLIER.

C'est que je voudrais vous entendre.

RECHA.

Peut-être ne voudriez-vous point me laisser remarquer que vous souriez de ma simplicité, de ce que je ne sais rien de plus important à vous demander touchant cette montagne , la plus sainte de toutes les montagnes , n'est-ce pas ?

LE TEMPLIER.

Et il faut que je regarde encore dans vos yeux. Eh quoi ! vous les baissez , vous dissimulez votre sourire , vous voulez me cacher ce que je comprends si bien , ce que je lis dans votre physionomie incertaine , ce que vous me dites si clairement. Ah ! Recha , Recha ! qu'il parlait vrai en disant : « Quand vous la connaîtrez ! »

RECHA.

Qui a dit cela ? de qui vous l'a-t-on dit ?

LE TEMPLIER.

« Quand vous la connaîtrez ! » m'a dit votre père : c'était de vous qu'il parlait.

DAYA.

Et moi, n'en avais-je pas dit quelque chose ? Ne l'avais-je pas dit ?

LE TEMPLIER.

Mais où est-il donc ? où est votre père ? Est-il encore chez le sultan ?

RECHA.

Sans doute.

LE TEMPLIER.

Encore, encore ? Ah ! quel oubli ! non, non, il n'y est sûrement plus. Il doit m'attendre près du cloître ; cela est certain ; nous en sommes convenus, je m'en souviens. Permettez, j'y vais, je vais le chercher.

DAYA.

C'est mon affaire ; demeurez, chevalier, demeurez ; je le ramènerai à l'instant.

LE TEMPLIER.

Non pas, non pas ; c'est moi qu'il attend et non pas vous. D'ailleurs, il se pourrait bien... qui sait?... il se pourrait bien que... Vous ne connaissez pas le sultan ; croyez-moi, il y a du danger, si je n'y vais pas.

RECHA.

Du danger ! quel danger ?

LE TEMPLIER.

Danger pour moi, pour vous, pour lui, si je ne pars point vite, très-vite.

(Il sort.)

SCÈNE III.

RECHA , DAYA.

RECHA.

Qu'est-ce donc , Daya ? comment , si vite ? que lui arrive-t-il ? que lui est-il survenu ? qui le chasse d'ici ?

DAYA.

Laissez , laissez ; je ne pense pas que ce soit mauvais signe.

RECHA.

Signe ! et de quoi ?

DAYA.

Qu'il se passe quelque chose au dedans de lui. Cela bout , mais ne doit pas encore bouillonner ; laissez seulement ; maintenant c'est à vous.

RECHA.

Comment à moi ? Toi comme lui , vous m'êtes incompréhensibles.

DAYA.

Bientôt vous lui revaudrez toute l'agitation qu'il vous a causée ; ne soyez cependant pas trop sévère , trop vindicative.

RECHA.

Il est possible que tu saches ce que tu veux dire.

DAYA.

Et vous , avez-vous déjà retrouvé le calme ?

RECHA.

Je suis calme , oui , je le suis.

DAYA.

Au moins convenez que vous jouissez de son trouble, et rendez grâce à son trouble du calme dont vous jouissez.

RECHA.

C'est ce que j'ignore complètement; mais ce que je puis très-bien t'avouer, c'est que... je suis moi-même surprise de ce qu'à un tel orage un tel repos a tout à coup succédé dans mon cœur. Son loyal regard, son discours, sa contenance m'ont...

DAYA.

...Vous ont déjà rassasiée?

RECHA.

Rassasiée n'est pas ce que je voulais dire; non, bien loin de là.

DAYA.

...Ont seulement calmé votre premier appétit?

RECHA.

Hé bien! soit, puisque tu le veux.

DAYA.

Ce n'est pas moi.

RECHA.

Il me sera toujours cher, plus cher que la vie, lors même que mon pouls cesserait de devenir plus rapide à son seul nom, lors même que sa pensée ne ferait plus sans cesse battre mon cœur plus vite et plus fort.—Qu'est-ce que tout ce babillage? Viens, Daya, viens à la fenêtre qui donne vers les palmiers.

DAYA.

Le premier appétit ne me semble pas encore bien calmé.

RECHA.

Au moins à présent je verrai les palmiers, et non plus seulement lui sous les palmiers.

DAYA.

Ce refroidissement n'annonce peut-être qu'un nouvel accès de fièvre.

RECHA.

Quel refroidissement ? je ne suis point refroidie. Je ne vois pas avec moins de plaisir ce que je vois avec plus de calme.

SCÈNE IV.

Une salle d'audience dans le palais de Saladin.

SALADIN, SITTAH.

SALADIN, se retournant vers la porte par laquelle il vient d'entrer.

Vous amènerez ce Juif ici, dès qu'il sera venu. Il ne paraît pas se presser.

SITTAH.

Peut-être ne l'avait-on pas sous la main, et n'a-t-on pu le trouver tout de suite.

SALADIN.

Ma sœur, ma sœur !

SITTAH.

Il semblerait que tu es au moment d'une bataille.

SALADIN.

Et avec des armes que je n'ai point apprises à manier. Je dois dissimuler, exciter l'inquiétude, tendre des pièges, suivre des sentiers glissants; où aurais-je appris tout cela?... Et pourquoi tout cela? Pourquoi?... pour accrocher de l'argent; de l'argent!... pour tirer d'un Juif de l'argent, de l'argent!... Être réduit à de si misérables ruses pour me procurer la plus misérable des misères!

SITTAH.

Cette misère se venge d'avoir été trop méprisée, mon frère.

SALADIN.

Cela est malheureusement vrai. — Et si ce Juif était en effet l'homme raisonnable et bon que le derviche t'avait autrefois dépeint?

SITTAH.

Eh bien, alors, de quoi est-il besoin? les pièges ne seraient que pour un Juif avare, soupçonneux, craintif, et non pas pour l'homme sage et bon: celui-là serait à nous sans aucun piège. Entendre comment un tel homme saura s'excuser, comment il brisera avec force et avec audace les filets dont on voudra l'enlacer, ou bien encore avec quelle précaution adroite il en écartera les nœuds, tout cela est un amusement. Tu pourras te donner ce divertissement.

SALADIN.

C'est vrai. Je m'en réjouis d'avance, assurément.

SITTAH.

Ainsi rien ne doit plus t'embarrasser. Car s'il est seulement un homme du vulgaire , si c'est un Juif comme les autres Juifs , tu ne dois pas rougir de paraître devant lui, tel qu'il suppose que sont tous les hommes. Il y a plus , celui qui voudrait se montrer meilleur lui paraîtrait un niais , un fou.

SALADIN.

Ainsi je dois avoir une mauvaise conduite pour que les mauvais n'aient pas de moi une mauvaise opinion ?

SITTAH.

Assurément ; si c'est une mauvaise conduite que d'user de chaque chose selon la manière qui convient.

SALADIN.

Tout ce qu'a rêvé une tête féminine, elle sait l'embellir.

SITTAH.

L'embellir ?

SALADIN.

Je m'inquiète seulement de briser dans ma lourde main cet instrument si fin , si aiguisé ; il devrait être employé par celle qui l'a inventé ; il y faudrait toute sa finesse , toute sa ruse. Cependant , soit ; je m'en tirerai comme je pourrai , et peut-être aimerais-je mieux.... m'en tirer plus mal.

SITTAH.

N'aie pas trop de défiance de toi ; je suis caution pour toi , si seulement tu le veux bien. Les hommes

comme toi voudraient bien nous persuader que c'est le glaive, le glaive seul qui les a mis au point où ils sont. Le lion peut bien être honteux de chasser avec le renard, mais c'est du renard qu'il est honteux et non pas de la ruse.

SALADIN.

Et les femmes, comme elles voudraient rabaisser l'homme jusqu'à elles ! — Allons, va-t'en. Je crois que je sais ma leçon.

SITTAH.

Comment ! il faut que je m'en aille ?

SALADIN.

Tu ne penses pas à rester ?

SITTAH.

Je pourrais ne pas rester..... de manière à être vue.... Mais dans la pièce voisine....

SALADIN.

Pour écouter ? Pas de cela non plus, ma sœur ; puisque je dois me tirer d'affaire. — Allons, allons... J'entends tirer le rideau de la porte. Il vient !... Ne va pas demeurer ici près ; j'irai y voir.

(Pendant qu'elle sort par une porte, Nathan arrive par l'autre. Saladin s'assied.)

SCÈNE V.

SALADIN, NATHAN.

SALADIN.

Approche, Juif ; approche ici, près de moi ; n'aie pas peur.

NATHAN.

La peur est pour tes ennemis.

SALADIN.

Tu t'appelles Nathan ?

NATHAN.

Oui.

SALADIN.

Le sage Nathan ?

NATHAN.

Non.

SALADIN.

Oui, tu te nommes ainsi ; le peuple te nomme ainsi.

NATHAN.

Cela peut être ; oui, le peuple.

SALADIN.

Tu ne crois cependant point que je regarde la voix du peuple comme méprisable ? Je souhaite depuis long-temps connaître celui qu'elle a nommé sage.

NATHAN.

Et si c'était par raillerie qu'on m'eût nommé ainsi ? Si pour le peuple la sagesse n'était autre

chose que l'habileté; et si l'homme habile n'était rien de plus que celui qui s'entend bien à ses intérêts?

SALADIN.

Ce sont ses véritables intérêts que tu veux dire?

NATHAN.

Alors le plus intéressé serait le plus habile; alors il serait à la fois habile et sage.

SALADIN.

Je viens de t'entendre donner la preuve de ce que tu veux contester. Tu connais bien ces véritables intérêts de l'homme, qui sont ignorés du peuple; tu as du moins cherché à les connaître; tu les as médités : cela seul fait de toi un sage.

NATHAN.

Comme chacun croit l'être.

SALADIN.

C'est assez de modestie; car on se dégoûte de ne rien entendre de plus, lorsqu'on s'attendait à de la raison. (*Il se lève.*) Venons au fait. Mais, de la sincérité, Juif; de la sincérité!

NATHAN.

Sultan, je te servirai assurément de façon à demeurer toujours digne de ta pratique.

SALADIN.

Me servir? comment?

NATHAN.

Tu auras ce qu'il y a de mieux avant tout le monde; tu l'auras au plus juste prix.

SALADIN.

De quoi parles-tu ? ne serait-ce pas de tes marchandises ? Brocanter avec toi , c'est l'affaire de ma sœur (ceci est pour la curieuse , si elle écoute) ; moi , ce n'est pas au marchand que j'ai affaire.

NATHAN.

Tu voudrais sans doute savoir ce que , dans mon voyage , j'ai pu observer et remarquer sur tes ennemis , qui , en effet , recommencent à remuer ? A ne rien cacher....

SALADIN.

Ce n'est pas de cela que je veux traiter avec toi ; je sais là-dessus tout ce qui m'est nécessaire.—Bref.

NATHAN.

Ordonne , sultan.

SALADIN.

Je veux avoir ton avis sur un tout autre sujet , sur un sujet bien différent. Puisque tu es si sage , dis-moi donc quelle croyance , quelle loi t'a paru la meilleure.

NATHAN.

Sultan , je suis juif.

SALADIN.

Et moi , je suis musulman.... Entre nous deux est le chrétien... De ces trois religions , une seule peut être la véritable. Un homme tel que toi ne demeure point où le hasard de la naissance l'a jeté ; ou bien s'il y demeure , c'est par examen , par principes , par choix. Hé bien , fais-moi part de ton examen. Apprends - moi tes raisons , puisque je n'ai pas

eu le temps d'approfondir les miennes. Fais-moi connaître, entre nous s'entend, quel choix ces raisons ont déterminé, pour que je puisse aussi faire le mien.... Comment, tu restes interdit? tu m'interroges de l'œil? Il est possible que je sois le premier sultan qui ait eu une pareille fantaisie, et cependant elle ne me paraît pas du tout indigne d'un sultan... n'est-ce pas?... parle donc, parle... ou bien veux-tu y réfléchir un moment?... C'est bon; je t'accorde ce délai.... (A-t-elle écouté? je vais la surprendre; je saurai si j'ai bien commencé.) — Penses-y, pense-y promptement. Je ne tarderai pas à revenir.

(Il passe dans la pièce voisine, la même par laquelle Sittah est sortie.)

SCÈNE VI.

NATHAN seul.

Hum, hum!... Voilà qui est surprenant!... Où en suis-je donc?... que veut le sultan?... Quoi?... Je crois qu'il s'agit d'argent, et il veut... la vérité. La vérité!... et il la veut... au comptant, sur table... comme si la vérité était une monnaie.... Oui, si elle ressemblait à la monnaie antique qu'on pesait, cela pourrait encore aller. Mais la nouvelle monnaie ne vaut que par l'empreinte, et on la compte sur la table. La vérité ne peut être comme cela. Peut-on mettre la vérité dans la tête d'un homme, comme l'argent dans un sac? Qui de nous deux est le juif ici? lui ou moi? — Mais quoi? exige-t-il bien la vérité en vérité?... Sans doute le soupçon qu'il veut se servir de la vérité

comme d'un piège , serait aussi par trop bas...Trop bas! ... Y a-t-il quelque chose de trop bas pour les grands ? — Certainement , certainement ! Il arrive tout à coup et sans dire gare. On commence du moins par frapper à la porte , on s'informe d'abord, quand on se présente comme ami.... Il faut que je me tienne sur mes gardes... Et comment ? comme quoi?... ne me montrer que comme un vrai juif ? cela n'irait pas bien.... Ne pas me montrer du tout juif ? cela irait encore moins... Car si je n'étais pas du tout juif, ne pourrait-il pas me demander : pourquoi je ne suis pas musulman?... C'est cela ! oui, voilà qui peut me tirer d'affaire ! Il n'y a pas que les enfans qu'on amuse avec des contes. — Il vient.... Oh ! il peut venir.

SCÈNE VII.

SALADIN, NATHAN.

SALADIN.

(Ainsi , place nette.) — Ce n'est pas revenir trop vite ? Tu dois être au bout de tes réflexions ?... Al-lons, parle. Pas une âme ne peut nous entendre.

NATHAN.

Tout le monde pourrait bien nous entendre.

SALADIN.

Nathan est-il donc si sûr de son fait ? Ah ! voilà ce qui s'appelle un vrai sage ! ne jamais cacher la vérité ! tout mettre au jeu pour elle ! corps et biens ! la vie ou la mort !

NATHAN.

Oui , quand cela est nécessaire ou utile.

SALADIN.

De ce moment , je puis espérer de porter avec droit un de mes noms , celui de Réformateur du monde et de la loi.

NATHAN.

Beau titre , en vérité ! Cependant , sultan , avant de m'ouvrir entièrement à toi , permets-tu que je te raconte une historiette ⁽⁶⁾ ?

SALADIN.

Pourquoi pas ? j'ai toujours aimé les historiettes bien racontées.

NATHAN.

Pour bien racontées , ce n'est pas là mon fait.

SALADIN.

Encore cette orgueilleuse modestie ?.. Allons , raconte , raconte.

NATHAN.

Il y a bien des années , vivait , dans l'Orient , un homme qui avait reçu d'une main chérie une bague d'un prix inestimable. La pierre était une opale , où se jouaient mille belles couleurs , et elle avait la vertu mystérieuse de rendre agréable devant Dieu et devant les hommes , quiconque la portait avec cette ferme conviction. Ce n'est donc pas merveille que cet habitant de l'Orient ne l'ôtât jamais de son doigt , et qu'il prît toutes ses dispositions pour qu'elle restât toujours dans sa famille ; et voici ce qu'il prescrivit. Il laissa la bague à son fils le plus

aimé, et disposa que celui-ci la laissât de même à celui de ses fils qu'il aimerait le mieux ; voulant que toujours, sans acception du droit d'aînesse, le fils chéri, possesseur de l'anneau, devînt le chef de la famille. — Écoute-moi, sultan.

SALADIN.

Continue, je t'écoute.

NATHAN.

De génération en génération, cette bague vint enfin au père de trois fils, tous les trois pareillement dociles, et qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer également tous les trois. Seulement, de temps en temps, selon que l'un ou l'autre se trouvait seul avec lui, et que les autres n'étaient pas là pour jouir des effusions de son cœur, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, tantôt le troisième, lui semblait plus digne de l'anneau ; si bien qu'il eut la pieuse faiblesse de le promettre à chacun d'eux. Cela alla bien tant que cela put aller ; mais il approchait de sa fin, et le bon père était dans l'embarras ; il s'affligeait beaucoup de tromper ainsi deux de ses fils qui s'étaient abandonnés à sa parole. Que faire ? Il fit venir en secret un ouvrier à qui il ordonna de faire d'après le modèle de sa bague, deux autres bagues, en n'épargnant ni soins ni dépenses pour les rendre parfaitement pareilles. L'ouvrier y réussit ; quand il rapporta les anneaux, le père lui-même ne pouvait plus distinguer l'original. Heureux et content, il fait venir ses fils, chacun en particulier ; il donne à chacun sa bénédiction particulière et son anneau ; il meurt ⁽⁷⁾. — Tu m'écoutes, sultan ?

SALADIN, embarrassé, et s'éloignant de Nathan.

J'entends, j'entends. Dépêche-toi d'achever ton conte. Hé bien?

NATHAN.

Je suis à la fin ; ce qui suit s'entend de soi-même. A peine le père fut-il mort, que chacun se présente avec son anneau, et veut être chef de la famille. On examine, on se dispute, on plaide ; c'est en vain, le véritable anneau n'était pas démontrable... (*il s'arrête et attend une réponse du sultan*) aussi peu démontrable que la vraie croyance l'est pour nous en ce moment.

SALADIN.

Quoi ? serait-ce la réponse à ma question ?

NATHAN.

Ne suis-je pas suffisamment excusé de ne pas oser prononcer quel est le véritable anneau, puisque le père les a fait faire avec l'intention qu'on ne pût le distinguer.

SALADIN.

Les anneaux !... Ne te joue pas de moi davantage. J'avais cru que les religions dont je t'ai parlé, se distinguaient assez l'une de l'autre. Différence de vêtemens, différence même dans le boire et le manger.

NATHAN.

Et quant à leurs fondemens, elles ne sont pas différentes. Ne se fondent-elles pas toutes sur l'histoire écrite ou traditionnelle ? et cette histoire ne doit-elle pas recevoir son unique sanction de la foi et de la croyance ? n'est-ce pas ? Et de qui la foi et la croyance peuvent-elles le moins être mises en dou-

te? N'est-ce pas de nos parens? de ceux qui nous ont transmis leur sang? de ceux qui, depuis notre enfance, nous ont donné des preuves de leur amour? de ceux qui ne nous ont jamais trompés que lorsqu'ils croyaient salutaire de nous tromper? Pourquoi croirais-je moins à mes parens que toi aux tiens? ou bien, au contraire, puis-je exiger de toi que tu accuses les tiens de mensonge, pour ne point contredire les miens? — Changeons d'hypothèse, n'est-ce pas de même pour les chrétiens? n'est-il pas vrai?

SALADIN, à part.

Par le Dieu vivant, cet homme a raison, je demeure muet.

NATHAN.

Revenons à nos anneaux. Comme je disais, les fils plaidèrent, et chacun jura devant le juge qu'il tenait l'anneau directement de la main de son père, comme en effet cela était vrai, après avoir depuis long-temps, disaient-ils, reçu la promesse de jouir de tous les privilèges de l'anneau, ce qui n'était pas moins vrai. Le père, affirmait chacun d'eux, ne pouvait avoir employé la fausseté envers lui; et plutôt que de concevoir un soupçon sur lui, sur ce père tant aimé, il ne pouvait, quel que fût son penchant à ne penser que du bien de ses frères, s'empêcher de les accuser de supercherie, et jurait que, s'il découvrait les imposteurs, il s'en vengerait aussitôt.

SALADIN.

Et le juge?... Je suis curieux d'entendre ce que tu feras dire au juge : parle.

NATHAN.

Le juge dit : « Si vous ne faites pas sur-le-champ comparaître votre père, je vous renvoie de mon tribunal. Pensez-vous que je sois ici pour deviner des énigmes ? ou voulez-vous attendre jusqu'à ce que la vraie bague prenne elle-même la parole ?.. Mais arrêtez ; j'ai appris que l'anneau véritable possédait la vertu miraculeuse de rendre son maître agréable devant Dieu et devant les hommes. Cela doit décider la question, car les fausses bagues ne pourront opérer cet effet. Hé bien, lequel de vous est le plus aimé des deux autres ? Allons, répondez ?.. Vous vous taisez, vos anneaux n'ont donc qu'une influence intérieure, et n'agissent pas au dehors ; chacun ne sait que se préférer aux autres. Seriez-vous tous les trois des trompeurs trompés ? Vos anneaux sont tous les trois faux ; l'anneau véritable avait été vraisemblablement perdu ; pour cacher, pour réparer sa perte, votre père avait fait faire trois anneaux pour un. »

SALADIN.

Excellent ! excellent !

NATHAN.

« Et ainsi, continua le juge, si vous ne voulez pas de mon conseil au lieu de ma sentence, retirez-vous. Mais mon conseil est celui-ci : Laissez les choses absolument comme elles sont. Chacun de vous tient son anneau de votre père ; ainsi chacun croit son anneau le véritable. Il est possible que votre père n'ait pas voulu perpétuer plus longtemps dans sa maison la tyrannie d'un anneau. Il

est certain qu'il vous aimait tous les trois, tous les trois également, puisqu'il n'a pas voulu en opprimer deux pour favoriser un seul. Eh bien, que chacun de ses enfans, exempt de préjugés, imite son sincère amour ; que chacun de vous s'efforce à l'envi de mettre en évidence le pouvoir dont jouit la pierre de son anneau ; qu'il aide encore à ce pouvoir par la douceur, par l'égalité du caractère, par la bienfaisance, par une confiance intime en Dieu ! Et quand ce pouvoir de l'anneau se manifestera dans les petits-enfans de vos petits-enfans, alors je vous cite de nouveau devant ce tribunal dans mille milliers d'années : un homme plus sage que moi siégera alors sur ce tribunal, et prononcera. — Allez. » Ainsi parla le modeste juge.

SALADIN.

Dieu ! Dieu !

NATHAN.

Saladin, si tu sens que cet homme plus sage, cet homme promis, c'est toi....

SALADIN, s'élançant vers Nathan et saisissant sa main qu'il ne quitte plus.

Moi, poussière ! moi, néant ! O mon Dieu !

NATHAN.

Qu'as-tu donc, sultan ?

SALADIN.

Nathan, cher Nathan, les mille milliers d'années de ton juge ne sont pas encore accomplies ; je ne suis point assis sur son siège. Va, va ; mais sois mon ami !

NATHAN.

Et Saladin ne sait rien de plus à me dire ?

SALADIN.

Rien.

NATHAN.

Rien ?

SALADIN.

Rien absolument ; et pourquoi ?

NATHAN.

J'aurais désiré encore une occasion de te faire une prière.

SALADIN.

Y a-t-il besoin d'une occasion pour faire une prière ? Parle.

NATHAN,

Je reviens d'un lointain voyage , où j'ai fait rentrer mes créances. J'ai presque trop d'argent comptant ; les circonstances redeviennent graves , et je ne sais pas bien où je pourrais le placer sûrement. J'avais pensé que peut-être , comme l'approche d'une guerre exige de l'argent , tu pourrais en employer quelque peu.

SALADIN, le regardant fixement.

Nathan , je ne veux pas te demander si Al-Hafi était déjà allé chez toi ; je ne veux pas examiner s'il n'y a point quelque soupçon qui te porte à me faire cette offre volontaire.

NATHAN.

Un soupçon ?

SALADIN.

Je le mérite , pardonne-moi ; car , à quoi sert de le cacher ? Je dois t'avouer que j'étais dans le dessein de....

NATHAN.

De me demander la même chose, n'est-ce pas ?

SALADIN.

Absolument.

NATHAN.

Nous voilà tous deux soulagés. Je t'enverrais tout mon argent comptant, n'était le jeune templier ; tu le connais bien ; j'ai auparavant à lui compter une grosse somme.

SALADIN.

Le templier ? Tu ne voudrais pas assister de ton argent mes plus grands ennemis ?

NATHAN.

Je ne parle que d'un seul, de celui dont tu as épargné la vie.

SALADIN.

Ah ! tu me le rappelles ; j'avais entièrement oublié ce jeune homme. Le connais-tu ? où est-il ?

NATHAN.

Comment ! tu ne sais donc pas comment la grâce que tu lui as faite, s'est par lui répandue sur moi ? Il a, au risque de sa vie, qui venait d'être épargnée, sauvé ma fille du feu.

SALADIN.

Lui ! il a fait cela ? Ah ! son aspect n'annonçait pas moins. Mon frère, auquel il ressemble, en eût certes fait autant ! Il est donc encore ici ? amène-le-moi. J'ai si souvent parlé à ma sœur de ce frère qu'elle n'a pas connu, que je veux lui en montrer le portrait. Va le chercher. — Combien d'une

bonne action, même quand elle a été produite par la passion seule, peuvent découler d'autres bonnes actions! Va le chercher.

NATHAN, laissant la main de Saladin.

A l'instant; et quant au reste, c'est chose arrêtée?

(Il sort.)

SALADIN.

Ah! pourquoi n'ai-je pas laissé ma sœur écouter? Allons la retrouver, allons; comment pourrai-je lui raconter tout cela?

(Il sort par l'autre porte.)

SCÈNE VIII.

Les palmiers près du couvent.

LE TEMPLIER attend l'arrivée de Nathan.

(Il se promène çà et là, agité par un combat intérieur, enfin il s'écrie.)

Ici s'arrête la victime fatiguée.—Eh bien, soit, je ne puis, non je ne puis savoir plus distinctement ce qui se passe en moi; je ne puis examiner davantage ce qui s'y est passé. C'en est assez, j'ai vainement fui, vainement... Et pouvais-je cependant faire rien de plus que fuir? Advienne ce qui doit advenir! Ce trait au-devant duquel j'ai si long-temps et si obstinément refusé de venir, est tombé trop rapidement sur moi pour que j'aie pu l'éviter. Voir celle que j'avais si peu le désir de voir! La voir et me résoudre à ne la laisser jamais loin de mes yeux!.. Que dis-je, résoudre? La résolution est un projet, une action, et moi, j'étais passif, rien que passif!

La voir, et me sentir enchaîné avec elle, confondu avec elle, ce fut la même chose, c'est encore la même chose. Vivre séparé d'elle est pour moi impossible à imaginer, ce serait la mort... et si nous devions l'être après la mort, ce serait encore la mort! — Voilà bien l'amour; ainsi, le templier aime donc, le chrétien aime donc la fille juive. Hé bien? qu'importe. Dans cette terre tant vantée, et qui pour moi sera toujours si digne de l'être, n'ai-je pas déjà renoncé aux préjugés? Et que me fait mon ordre? Comme templier, je suis mort; j'étais mort, dès l'instant où j'étais devenu prisonnier de Saladin. La vie que Saladin m'a donnée serait-elle encore mon ancienne vie? C'en est une nouvelle qui ne sait rien de ce qu'on avait enseigné à l'autre, de ce qui enchaînait l'autre. C'en est une meilleure, plus faite pour un Dieu paternel. Oui, je m'en aperçois; car, dès à présent, je commence à penser comme mon père a dû penser ici, si du moins je m'en rapporte aux contes qu'on m'a faits de lui... des contes? contes très-croyables pourtant, et qui ne m'ont jamais semblé plus croyables qu'en ce moment, lorsque je cours seulement le danger de trébucher où il tomba... il tomba?... j'aime mieux tomber avec des hommes que de rester debout avec des enfans. Son exemple m'est garant de son aveu... Et de quel autre aveu aurai-je besoin? de celui de Nathan. Quand à lui, son encouragement, qui est plus que son aveu, m'est encore plus assuré. Quel juif! et cependant il ne veut paraître que juif.—Il vient ici, il vient en toute hâte, il rayonne de joie! qui revient jamais autrement de chez Saladin? — Hé! Nathan! Hé!

SCÈNE IX.

NATHAN, LE TEMPLIER.

NATHAN.

Comment, c'est vous ?

LE TEMPLIER.

Vous avez été long-temps retenu chez le sultan ?

NATHAN.

Non, pas fort long-temps ; j'avais été long-temps retenu en route. Ah ! réellement, Curd, cet homme soutient sa renommée ; sa gloire n'est que l'ombre de lui-même ; mais il faut avant tout que je vous dise vite...

LE TEMPLIER.

Quoi ?

NATHAN.

Il veut vous parler, il veut que sans délai vous veniez le trouver. Accompagnez-moi d'abord chez moi où j'ai quelque chose à faire, et puis nous irons ensemble.

LE TEMPLIER.

Nathan, je n'entrerai pas désormais dans votre maison.

NATHAN.

Ainsi, vous y êtes déjà allé ? vous lui avez donc parlé ? Hé bien ! dites, Recha vous plaît-elle ?

LE TEMPLIER.

Au delà de l'expression ! mais la revoir... cela ne

sera jamais, jamais, jamais ! à moins que vous ne me promettiez sur-le-champ que je pourrai la voir toujours, toujours !

NATHAN.

Comment voulez-vous que j'entende cela ?

LE TEMPLIER, après un moment de silence, se jette à son cou.

Mon père !

NATHAN.

Jeune homme !

LE TEMPLIER, se retirant tout à coup.

Pas votre fils?... Je vous en conjure, Nathan !

NATHAN.

Cher jeune homme !

LE TEMPLIER.

Et pas votre fils ? Je vous en conjure, Nathan, je vous en conjure par les premiers liens de la nature, ne leur préférez pas des liens plus récents.... Contentez-vous d'être homme ; ne me repoussez pas de vous.

NATHAN.

Cher, cher ami !

LE TEMPLIER.

Et pas votre fils ? pas votre fils ?.. et pas même, pas même si la reconnaissance avait frayé dans le cœur de votre fille le chemin à l'amour ? pas même si tous deux n'attendaient qu'un signe de vous pour se confondre en une seule âme?... Vous vous taisez ?

NATHAN.

Vous m'étonnez, jeune chevalier.

LE TEMPLIER.

Je vous étonne, ... Nathan! je vous étonne, avec vos propres pensées; vous ne les reconnaissez donc plus dans ma bouche?... je vous étonne!

NATHAN.

Avant même que je sache lequel des Stauffen a été votre père!

LE TEMPLIER.

Que dites-vous, Nathan? Quoi? vous ne sentez rien en ce moment que de la curiosité?

NATHAN.

Car, voyez-vous, j'ai moi-même autrefois beaucoup connu un Stauffen, il se nommait Conrad.

LE TEMPLIER.

Eh bien, si mon père avait porté ce nom?

NATHAN.

Réellement?

LE TEMPLIER.

Je porte moi-même le nom de mon père, Curd vient de Conrad.

NATHAN.

Cependant mon Conrad n'était pas votre père; car mon Conrad était comme vous, il était templier; jamais il ne fut marié.

LE TEMPLIER.

Cependant!...

NATHAN.

Comment?

LE TEMPLIER.

Cependant ne peut-il pas avoir été mon père?

NATHAN.

Vous plaisantez ?

LE TEMPLIER

Et vous , vous y regardez de trop près. Hé bien , qu'y a-t-il donc ? Qu'importe d'être enfant naturel , d'être bâtard ! l'étoffe en est-elle plus méprisable ? Faites-moi donc grâce de mes preuves généalogiques ; et en revanche , je ne vous demanderai pas les vôtres. Non pas que je me permette le plus petit doute sur votre arbre de généalogie ; Dieu m'en garde ! vous pouvez de branche en branche le faire remonter jusqu'à Abraham ; à partir de là , je le connais , je suis prêt à l'affirmer sur serment.

NATHAN.

Vous devenez amer.... Pourtant l'ai-je mérité ? que vous ai-je refusé?... seulement je n'ai pas voulu vous prendre au mot ; rien de plus.

LE TEMPLIER.

Serait-il vrai?... rien de plus?... ah ! pardonnez !

NATHAN.

Venez seulement , venez.

LE TEMPLIER.

Où?... non!... dans votre maison ? non , non ! il y brûle. Je veux vous attendre ici ; allez , si je dois la revoir , je la verrai assez souvent : autrement , je ne l'ai déjà que trop vue.

NATHAN.

Je vais me hâter le plus possible.

SCÈNE X.

LE TEMPLIER, un moment après DAYA.

LE TEMPLIER.

C'en est déjà trop!... le cerveau humain peut contenir l'infini; et parfois cependant il se trouve tout à coup rempli, rempli par une misère!... cela ne vaut rien, cela ne vaut rien, quelle que soit la chose qui le remplisse ... Mais patience! l'âme agit sur cette matière qui fermente, la transforme, reprend sa place; et l'ordre et la clarté reviennent... Est-ce pour la première fois que j'aime?.. ou ce que j'appelais l'amour, n'était-il pas l'amour?... ce que j'éprouve maintenant est-il mon premier amour?

DAYA, qui s'est glissée doucement vers un des côtés de la scène.

Chevalier, chevalier.

LE TEMPLIER.

Qui m'appelle? — Ah! Daya, c'est vous!

DAYA.

Je me suis esquivée d'auprès de lui; mais il pourrait encore nous voir au lieu où nous sommes. — Venez plus de ce côté, derrière cet arbre.

LE TEMPLIER.

Qu'est-ce donc?... quel si grand mystère?... qu'y a-t-il?

DAYA.

Oui, vous l'avez bien deviné, c'est un mystère qui m'amène vers vous, c'est un double mystère; car,

moi, je n'en sais qu'un, et l'autre, il n'y a que vous qui le sachiez. Puisqu'il en est ainsi, faisons un échange ; confiez-moi le vôtre, je vous confierai le mien.

LE TEMPLIER.

Avec plaisir.... il faut seulement que je sache ce que vous appelez mon secret ; c'est ce que le vôtre éclaircira. — Commencez toujours.

DAYA.

Ah ! voyez donc !... Non, seigneur chevalier, d'abord vous, et puis moi ; car, croyez-moi, mon secret ne nous servirait à rien, si je ne savais pas d'abord le vôtre... Allons ; vite, si je le découvre par mes questions, vous ne m'aurez rien confié. Mon secret demeurera secret, et le vôtre sera connu..... Pauvre chevalier ! pouvez-vous imaginer, vous autres hommes, dérober un tel secret à des femmes ?

LE TEMPLIER.

Un secret que souvent nous-mêmes ne savons pas voir.

DAYA.

Cela peut être... Il faut donc que j'aie l'amitié de vous le faire d'abord connaître. Dites, que signifie de nous avoir tout à coup plantées là, sans dire gare ? pourquoi nous avoir quittées ainsi ? pourquoi n'être pas revenu avec Nathan?... Recha a-t-elle fait si peu d'impression sur vous ? ou bien en a-t-elle fait une si grande, si grande, si grande !... vous voulez me laisser reconnaître tous les efforts du pauvre oiseau qui veut se dégager de la glu... allons : avouez-moi tout de suite que vous l'aimez, que vous l'aimez à en perdre l'esprit ; et je vous dirai que...

LE TEMPLIER.

A en perdre l'esprit ? vraiment vous me paraissez vous y connaître à merveille !

DAYA.

Convenez seulement de l'amour , je vous fais grâce de la folie.

LE TEMPLIER.

Parce que cela s'entend de soi-même ? — Un templier aimer une juive !

DAYA.

Cela ne paraît pas , il est vrai , fort raisonnable ; mais il y a souvent dans une chose plus de raison que nous ne le soupçonnons , et il ne serait pas si étrange que le Sauveur nous conduisît à lui par des voies où l'homme prudent n'aurait pas de lui-même voulu passer.

LE TEMPLIER.

Voilà qui est bien solennel !... (Et si au lieu du Sauveur, je mets la Providence, n'aurait-elle pas raison ?) — Vous me donnez plus de curiosité que je ne suis habitué à en avoir.

DAYA.

Oh ! nous sommes dans le pays des miracles.

LE TEMPLIER.

(Oui , des merveilles ; et cela peut-il être autrement ? tout l'univers s'assemble et se presse vers ces lieux.) Chère Daya , tenez pour avoué ce que vous demandez ; oui , je l'aime ; oui , je ne sais comment vivre sans elle ; oui...

DAYA.

Est-ce bien sûr, bien sûr?... jurez-moi donc, chevalier, que vous voulez la prendre pour femme, que vous voulez la sauver; la sauver pour ce monde, la sauver pour l'éternité.

LE TEMPLIER.

Et comment?... comment le pourrais-je?... comment pourrais-je jurer ce qui n'est pas en mon pouvoir?

DAYA.

Cela est en votre pouvoir : d'un seul mot, je vais le mettre en votre pouvoir.

LE TEMPLIER.

Et son père ne s'y opposerait point ?

DAYA.

Ah ! le père, le père ! le père y sera bien forcé.

LE TEMPLIER.

Forcé, Daya ? il n'est pas tombé aux mains des brigands ; il ne doit pas être forcé.

DAYA.

Hé bien ! il sera forcé de le vouloir, de le vouloir de bonne volonté.

LE TEMPLIER.

Forcé de le vouloir de bonne volonté ! — Mais si je vous disais, Daya, que moi-même j'ai déjà essayé de toucher cette corde.

DAYA.

Comment ! il n'a pas accepté ?

LE TEMPLIER.

Il m'a accueilli avec une incertitude qui m'a offensé.

DAYA.

Que dites-vous? Comment, vous avez laissé paraître l'ombre d'un désir de posséder Recha, et il n'a pas sauté de joie? il se serait froidement retiré? il aurait fait des difficultés?

LE TEMPLIER.

Oui, à peu près.

DAYA.

Ainsi donc, je ne balancerai pas un moment de plus.

(Silence.)

LE TEMPLIER.

Et pourtant, vous balancez?

DAYA.

Cet homme est cependant si bon! je lui ai moi-même tant d'obligations!.. et qu'il ne veuille rien entendre! Dieu sait si le cœur me saigne de le contraindre ainsi.

LE TEMPLIER.

Je vous en conjure, Daya, tirez-moi promptement et tout-à-fait de cette incertitude... Mais vous-même êtes-vous encore incertaine si ce que vous projetez est bon ou mauvais, louable ou honteux; alors, taisez-vous, j'oublierai que vous avez quelque chose à taire.

DAYA.

Cela excite au lieu d'arrêter. — Hé bien, sachez donc que Recha n'est pas une juive; elle est... elle est chrétienne.

LE TEMPLIER, *froidement* :

Ah ! ah ! je vous souhaite bien du bonheur ! Cela a-t-il été difficile ?... Il ne faut pas craindre de se donner de la peine ; continuez avec le même zèle à peupler le ciel, puisque vous ne pouvez plus peupler la terre.

DAYA.

Comment, chevalier, ce que je vous ai appris méritait-il cette raillerie ? Je vous annonce que Recha est chrétienne ; et vous, chrétien, vous, templier, vous qui l'aimez, vous n'en avez pas plus de joie !

LE TEMPLIER.

Et surtout, quand elle est chrétienne de votre façon.

DAYA.

Ah ! c'est ainsi que vous l'entendez ; mais qu'importe ?—Non, je vois celui qui doit la convertir, son bonheur est d'être depuis long-temps ce qu'on a voulu l'empêcher d'être.

LE TEMPLIER.

Expliquez-vous, ou... allez-vous-en.

DAYA.

Elle est chrétienne dès son enfance, née de parents chrétiens ; elle est baptisée...

LE TEMPLIER, *vivement*.

Et Nathan ?...

DAYA.

N'est pas son père.

LE TEMPLIER.

Nathan n'est pas son père ? — Savez-vous ce que vous dites ?

DAYA.

La vérité, et j'en ai souvent pleuré des larmes de sang. Non, il n'est pas son père.

LE TEMPLIER.

Et il l'aurait seulement élevée comme sa fille ? il aurait élevé un enfant chrétien comme une juive ?

DAYA.

La chose est ainsi.

LE TEMPLIER.

Elle ne sait pas de qui elle est née ? Elle n'a jamais appris de lui qu'elle est née chrétienne, et non pas juive ?

DAYA.

Jamais.

LE TEMPLIER.

Et ce n'est pas seulement son enfance qu'il a élevée dans cette erreur, il a laissé aussi sa jeunesse dans cette erreur ?

DAYA.

Malheureusement.

LE TEMPLIER.

Nathan ! comment ! le bon, le sage Nathan se serait permis de fausser ainsi la voix de la nature ? de détourner ainsi l'effusion d'un cœur, qui, abandonné à lui-même, aurait pris une autre route ? Daya, assurément vous m'avez confié quelque chose de fort important, qui peut avoir des suites ; quel-

que chose dont je suis fort troublé, sur quoi je ne sais point me résoudre dans le moment. Donnez-moi du temps, laissez-moi ; il va revenir ici : il pourrait nous surprendre. Allez.

DAYA.

Ce serait ma mort.

LE TEMPLIER.

Je ne me sens pas en ce moment assez raffermi pour lui parler ; si vous le rencontrez, dites-lui seulement que nous nous retrouverons l'un et l'autre chez le sultan.

DAYA.

Mais ne laissez rien apercevoir. Ceci a dû donner le dernier coup à cette affaire ; ceci a dû dissiper tous vos scrupules au sujet de Recha. Si ensuite vous la conduisez en Europe, vous ne me laisserez pas ici ?

LE TEMPLIER.

C'est ce qu'on verra. Allez, allez.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le cloître du couvent.

LE MOÏNE, et un moment après LE TEMPLIER.

LE MOÏNE.

OUI, oui, il a raison, le patriarche. Il est sûr que je n'ai jamais trop bien réussi dans toutes les choses qu'il m'a confiées. Aussi pourquoi me confie-t-il des choses si importantes? Puis-je donc être un habile homme? puis-je me rendre persuasif? puis-je fourrer mon nez partout? puis-je mettre la main à tout? Je n'aurais donc renoncé au monde que pour moi seul? et j'aurais à me démêler encore avec le monde pour le compte des autres?

LE TEMPLIER, s'avançant précipitamment vers lui.

Bon frère, vous voilà; je vous cherche depuis long-temps.

LE MOÏNE.

Moi, monsieur?

LE TEMPLIER.

Vous ne me connaissez déjà plus?

LE MOINE.

Si fait, si fait; mais je croyais qu'il ne m'arriverait plus de revoir monsieur de ma vie. J'espérais en la grâce de Dieu; car le bon Dieu sait combien me fut amère la commission dont j'ai été forcé de m'acquitter près de monsieur. Il sait si je désirais trouver votre oreille ouverte à mes discours; il sait combien je me suis réjoui, combien je me suis intérieurement réjoui de ce que vous avez tout rondement, sans grande délibération, repoussé ce qui convenait si mal à un chevalier. Mais, vous revenez, ma proposition a donc opéré ensuite?

LE TEMPLIER.

Vous savez déjà pourquoi je viens?... A peine le sais-je moi-même.

LE MOINE.

Vous avez donc réfléchi: vous avez trouvé que le patriarche n'a point tort; qu'il y a de l'argent et de l'honneur à gagner dans sa commission; qu'un ennemi est un ennemi, quand bien même il aurait été sept fois notre ange sauveur. Vous avez pesé tout cela aux balances de la chair et du sang, et vous venez vous offrir!... Hélas! mon Dieu!

LE TEMPLIER.

Brave et pieux homme! soyez tranquille, ce n'est pas pour cela que je viens; ce n'est pas pour cela que je veux parler au patriarche. Je pense encore sur ce point comme je pensais; et je ne voudrais pour rien dans le monde perdre la bonne opinion dont un homme de tant de droiture, de piété, de bonté, m'a honoré; je viens tout simple-

ment demander au patriarche conseil sur une chose....

LE MOINE.

Vous, au patriarche? Un chevalier... à un moine?

(Il regarde autour de lui avec inquiétude.)

LE TEMPLIER.

Oui.... L'affaire est assez monacale.

LE MOINE.

Cependant le moine ne consulte pas le chevalier, même lorsque l'affaire est chevaleresque.

LE TEMPLIER.

C'est qu'il a le privilège de pouvoir faire des fautes ; ce qu'aucun de nous ne lui envie. Sans doute, si je n'avais à agir que pour moi seul, sans doute, si je n'avais à rendre compte qu'à moi, qu'aurais-je besoin du patriarche ? Mais il y a de certaines choses que j'aime mieux faire mal par la volonté d'autrui, que de les bien faire par la mienne. D'ailleurs je vois bien que la religion est une affaire de parti ; et celui qui se croit tout-à-fait impartial défend cependant son drapeau, même sans le savoir. Puisque cela est ainsi, il faut que ce soit bien.

LE MOINE.

J'aime mieux me taire ; car je ne comprends pas bien monsieur.

LE TEMPLIER.

Et cependant !... (Voyons bien précisément ce que je veux. Décision ou conseil ? le conseil d'un supérieur ou d'un homme éclairé ?)—Je vous remercie, mon frère, de votre bon avis. Qu'ai-je à faire

du patriarche? Soyez mon patriache : d'ailleurs c'est le chrétien que je veux consulter dans le patriarche, et non pas le patriarche dans le chrétien. — Voici le fait.

LE MOINE.

Ne poursuivez pas, monsieur; n'allez pas plus loin. A quoi bon? Monsieur se trompe sur moi : celui qui sait beaucoup a beaucoup de soucis; et je n'ai voulu avoir qu'un seul souci. — Oh! voilà qui est bon; écoutez, voyez; il vient ici heureusement pour moi; c'est lui. Demeurez ici, il vous a déjà aperçu.

SCÈNE II.

LE PATRIARCHE traverse le cloître avec toute la pompe sacerdotale. Les précédens.

LE TEMPLIER.

J'aimerais mieux l'éviter; ce n'est pas là mon homme. Un prélat si rebondi, si rouge! cet air de bon vivant! Et cette pompe!

LE MOINE.

Il faudrait le voir quand il va à la cour! Maintenant il revient seulement de chez un malade.

LE TEMPLIER.

Combien Saladin doit se trouver peu de chose auprès de lui!

LE PATRIARCHE, s'approchant fait un signe au moine.

Ici.— N'est-ce pas le templier? Que veut-il?

Je ne sais pas.

LE PATRIARCHE s'approche du templier ; le moine et la suite du patriarche restent en arrière.

Eh bien , seigneur chevalier , je me réjouis beaucoup de voir un si brave jeune homme. Ah, ah ! encore si jeune ! Allons , avec l'aide de Dieu , vous pourrez devenir quelque chose.

LE TEMPLIER.

Plus que je ne suis à présent ? Ce sera difficile , vénérable seigneur ; moins , à la bonne heure.

LE PATRIARCHE.

Je souhaite du moins qu'un si pieux chevalier puisse croître et fleurir long-temps , pour l'honneur et l'édification de notre sainte église et de la cause de Dieu. Cela ne peut manquer d'arriver , si ce jeune courage veut suivre les sages conseils de l'âge mûr. — En quoi puis-je être utile à monsieur ?

LE TEMPLIER.

En me donnant ce qui manque à la jeunesse ; un conseil.

LE PATRIARCHE.

Très-volontiers ; seulement il faudra suivre ce conseil.

LE TEMPLIER.

Mais pas aveuglément ?

LE PATRIARCHE.

Qui parle de cela ? Ah ! sans doute , personne ne doit renoncer à se servir de la raison que Dieu lui a donnée , quand elle doit être écoutée. Mais doit-elle

être écoutée en toutes choses? non certainement... Et, par exemple, lorsque Dieu, par un de ses anges, c'est-à-dire par un des ministres de sa parole, daigne faire connaître un moyen de faire, d'assurer d'une façon toute particulière le bien de toute la chrétienté, le salut de l'église, qui oserait alors se risquer à examiner d'après la raison, les volontés de celui qui a créé la raison, et soumettre les lois éternelles de la souveraineté céleste à l'épreuve des petites règles d'un vain honneur? — Mais c'est assez là-dessus. Sur quoi monsieur désire-t-il avoir notre conseil?

LE TEMPLIER.

Supposons, mon révérend père, qu'un juif eût un enfant unique; que ce fût une fille qu'il eût avec les plus grands soins formée à toutes les vertus, qu'il aimât plus que sa vie, et qu'en retour elle l'aimât du plus pieux amour; et qu'ensuite il vînt à la connaissance d'un de nous que cette fille n'est point l'enfant du juif, qu'il l'a, dans son enfance, recueillie, achetée, dérobée même, si vous voulez; qu'on apprit que cette fille était chrétienne, a été baptisée : le juif l'a élevée comme juive; il a toujours persisté à la traiter comme sa fille et comme juive; dites, mon révérend-père, que faudrait-il faire?

LE PATRIARCHE.

Cela fait frémir. Cependant, avant tout, il faut que monsieur m'explique si ceci est un cas réel, un fait ou une hypothèse; si monsieur a seulement imaginé ces circonstances, ou si elles ont eu lieu, si elles continuent à avoir lieu.

LE TEMPLIER.

Je croyais que c'était la même chose, pour savoir le sentiment de votre révérence.

LE PATRIARCHE.

La même chose?... Que monsieur remarque lui-même combien la raison humaine peut s'égarer dans les choses divines. Ce n'est nullement la même chose : car si le cas à consulter est maintenant un jeu de l'esprit, il ne mérite pas la peine d'y réfléchir sérieusement ; je renverrai monsieur au théâtre, où il pourra se concilier beaucoup de suffrages en présentant indifféremment *pro et contra*. Mais si monsieur n'a pas voulu se divertir d'une historiette dramatique, si c'est un fait, un cas réel, s'il était advenu dans notre diocèse, dans notre bonne ville de Jérusalem.... Oh ! alors....

LE TEMPLIER.

Eh bien, alors ?

LE PATRIARCHE.

Alors il faudrait, avant tout, faire subir au juif les peines que les lois du pape et de l'empereur prononcent contre un tel crime, contre un tel forfait.

LE TEMPLIER.

Oui ?

LE PATRIARCHE.

Les susdites lois condamnent au bûcher, au feu, un juif qui aurait entraîné un chrétien à l'apostasie.

LE TEMPLIER.

Oui ?

LE PATRIARCHE.

Et combien plus devrait être puni un juif qui aurait par violence arraché un pauvre enfant au lien de son baptême ! car tout ce qu'un homme fait à un enfant n'est-il pas violence ?.. à l'exception cependant de ce que l'église fait aux enfans ⁽⁸⁾.

LE TEMPLIER.

Mais si, sans la pitié du juif, l'enfant avait dû périr de misère ?

LE PATRIARCHE.

Cela ne fait rien, le juif sera brûlé ; car il vaut mieux que l'enfant périsse de misère, que d'être sauvé aux dépens de sa perte éternelle. D'ailleurs pourquoi ce juif prévient-il les secours de Dieu ? Dieu ne pouvait-il pas sauver sans lui l'enfant qu'il eût voulu sauver ?

LE TEMPLIER.

Et aussi, ce me semble, en faire un bienheureux en dépit du juif.

LE PATRIARCHE.

Cela ne fait rien, le juif sera brûlé.

LE TEMPLIER.

Cela me touche ; d'autant qu'on raconte qu'il n'a pas élevé cette jeune fille dans sa croyance plus que dans aucune autre croyance ; et qu'il ne lui a appris de Dieu ni plus ni moins que n'en exige la raison.

LE PATRIARCHE.

Cela ne fait rien, le juif sera brûlé ; oui, il mériterait pour cela seul d'être brûlé trois fois ! Comment ! laisser croître un enfant sans aucune croyance !

comment! ne pas enseigner à un enfant le grand devoir de croire! Cela est trop pervers! Je m'étonne, seigneur chevalier, que vous-même....

LE TEMPLIER.

Vénérable seigneur, je vous dirai le reste en confession, s'il plaît à Dieu.

(Il veut sortir.)

LE PATRIARCHE.

Comment! vous ne voulez plus me rien dire? vous ne voulez pas me nommer ce scélérat de juif? vous ne voulez pas me l'amener sur-le-champ? Ah! je sais ce qu'il y a à faire. Je vais de ce pas chez le sultan. Saladin, aux termes des capitulations qu'il a jurées, doit nous assister, il doit nous assister dans tous les droits, dans toutes les règles qui dérivent toujours pour nous de notre sainte religion. Dieu soit loué! nous avons l'original du traité, signé de sa main, scellé de son sceau. Nous saurons aussi lui faire bien facilement comprendre combien même il est dangereux pour son gouvernement de ne rien croire. Tous les liens sociaux sont dénoués, sont rompus, si l'homme ose ne rien croire. Loin de nous à jamais un tel forfait!

LE TEMPLIER.

C'est dommage que je ne puisse pas profiter plus à loisir de cet excellent sermon; je suis mandé chez Saladin.

LE PATRIARCHE.

Oui?... C'est donc... Eh bien, sans doute... Alors...

LE TEMPLIER.

Je préviendrai le sultan, s'il plaît à votre révérence.

LE PATRIARCHE.

Oh ! oh ! Je sais que monsieur a trouvé grâce devant Saladin. Je voudrais seulement qu'il eût la bonté de se souvenir de moi. C'est le zèle de la maison du Seigneur qui me pousse uniquement ; si j'en fais trop, c'est pour lui que je le fais. C'est ce que monsieur voudra bien peser en lui-même. N'est-ce pas, seigneur chevalier ? ce dont nous avons parlé touchant ce juif, n'était qu'un problème ; c'est-à-dire....

LE TEMPLIER.

Un problème.

(Il sort.)

LE PATRIARCHE.

(Au fond duquel je veux pénétrer. Voilà encore une commission pour frère Bonnefoi.) Venez, mon fils.

(Il s'entretient avec le moine au fond du théâtre.)

SCÈNE III.

Un appartement dans le palais de Saladin. Des esclaves apportent une quantité de sacs d'argent, et les entassent par terre les uns sur les autres.

SALADIN, un moment après SITTAH.

SALADIN, en entrant.

Eh bien, c'est donc à n'en pas finir ! Y en a-t-il encore beaucoup ?

UN ESCLAVE.

Il y en a bien à peu près la moitié.

SALADIN.

En ce cas, portez le reste chez Sittah. Et où est donc Al-Hafi ? Il faut qu'Al-Hafi vienne tout de suite prendre ceci ;.. ou ne ferais-je pas bien mieux de l'envoyer à mon père ? Ici cela ne fera que me passer à travers les doigts. Il est vrai qu'on s'endurcit à la fin ; et certainement il faudra être fort habile pour tirer maintenant beaucoup d'argent de moi. Au moins, jusqu'à ce que l'argent d'Égypte soit arrivé ici, les pauvres n'auront qu'à s'arranger comme ils pourront. Cependant il faudra continuer les distributions sur le tombeau ; les pèlerins chrétiens ne pourront pas non plus s'en retourner les mains vides. Il faut aussi....

SITTAH.

Qu'est-ce donc ? qu'est-ce que cet argent porté chez moi ?

SALADIN.

Paie-toi d'abord, et place le reste en réserve, s'il y a du reste.

SITTAH.

Nathan n'est pas encore venu avec le templier ?

SALADIN.

Il le cherche de tous côtés.

SITTAH.

Vois donc ce que j'ai trouvé, tout en rangeant mes anciens bijoux.

(Elle lui montre un petit portrait.)

SALADIN.

Ah ! mon frère, c'est lui, c'est lui ! C'était bien lui ! Hélas ! hélas ! brave et aimable jeune homme, pourquoi t'ai-je sitôt perdu ? Que n'aurais-je point entrepris, si tu étais resté à mes côtés ! Sittah, laisse-moi ce portrait. Je le connaissais déjà ; il l'avait donné à ta sœur aînée, à sa chère Lilla, qui un matin ne voulait jamais le laisser partir, et le retenait dans ses bras : c'est la dernière fois qu'il nous quitta. Hélas ! je le laissai monter à cheval, et tout seul. Lilla en mourut de chagrin ; et elle ne me pardonna jamais de l'avoir laissé partir seul... il ne revint pas.

SITTAH.

Pauvre frère !

SALADIN.

N'en parlons plus : une fois aussi, nous tous, nous ne reviendrons plus. D'ailleurs, qui sait ? il n'y a que la mort qui puisse rompre les desseins d'un jeune homme tel que lui. Il a plus d'un ennemi ; et souvent le plus fort succombe comme le plus faible — Eh bien, quoi qu'il en soit, je veux comparer le portrait avec ce jeune templier ; je veux voir si mon imagination m'a trompé.

SITTAH.

Je ne l'ai apporté que pour cela. Mais donne-le-moi, donne. Je saurai bien te dire ce qui en est ; l'œil d'une femme s'y connaît mieux.

SALADIN, à un esclave de la porte qui s'avance.

Qui est-ce ? le templier ? Qu'il entre.

SITTAH.

Pour ne point vous troubler, pour ne point l'intimider par ma curiosité, je vais m'éloigner.

(Elle s'assied sur un sofa à l'écart et laisse tomber son voile.)

SALADIN.

Bien, très-bien!—(Et le son de sa voix, comment sera-t-il? Le son de la voix d'Assad est encore prêt à se réveiller dans mon âme.)

SCÈNE IV.

LE TEMPLIER, SALADIN.

LE TEMPLIER.

Sultan, voici ton prisonnier.

SALADIN.

Mon prisonnier? Ne donnerai-je pas la liberté à qui j'ai donné la vie?

LE TEMPLIER.

Il me convient, non de prévoir, mais d'accepter ce qu'il peut te convenir de faire. Mais, sultan, des remerciemens, des remerciemens particuliers pour la vie que tu m'as conservée, ne seraient pas d'accord avec ma position ni avec mon caractère. Ma vie est à ton service en toutes circonstances.

SALADIN.

Ne l'emploie point contre moi; voilà tout. Assurément je n'envie pas à mes ennemis deux bras de plus; mais il me serait difficile de ne pas leur en-

vier un cœur tel que le tien. Je ne me suis trompé en rien sur toi, brave jeune homme ; d'âme et de corps, tu es mon Assad. En vérité je pourrais te demander où tu t'es caché pendant tout ce temps, dans quelle caverne tu t'es endormi, dans quelle grotte enchantée les fées ont préservé la fleur de ta jeunesse. En vérité je pourrais te faire ressouvenir de ce que nous avons fait ici ensemble ; je pourrais te quereller d'avoir eu un secret pour moi ; de m'avoir caché une de tes aventures... Oui, je le pourrais, si je ne voyais que toi, et non pas moi... Mais, qu'importe ? de cette douce rêverie il y a toujours cela de vrai, que, dans mon automne, je verrai refleurir mon cher Assad. Cela te convient-il, chevalier ?

LE TEMPLIER.

Tout ce qui me vient de toi, quoi que ce puisse être, était déjà auparavant un désir de mon âme.

SALADIN.

C'est ce que nous allons éprouver tout de suite. Veux-tu demeurer chez moi, auprès de moi ? Comme chrétien, ou comme musulman, n'importe ; en manteau blanc ou en doliman, avec le turban ou le chaperon, comme tu voudras, n'importe ; je n'ai jamais souhaité de voir à tous les arbres la même écorce.

LE TEMPLIER.

Autrement, tu serais difficilement devenu ce que tu es. Le héros ne serait que le jardinier du bon Dieu.

SALADIN.

Eh bien donc, puisque tu n'as pas mauvaise opinion de moi, nous sommes déjà à moitié d'accord.

LE TEMPLIER.

Tout-à-fait.

SALADIN, lui tendant la main.

Ta parole ?

LE TEMPLIER, lui serrant la main.

Un honnête homme n'a rien de plus. Reçois ici plus que tu ne pouvais prendre de moi. Je suis tout à toi.

SALADIN.

C'est trop gagner en un jour, c'est trop. — Il n'est pas venu avec toi ?

LE TEMPLIER.

Qui ?

SALADIN.

Nathan ?

LE TEMPLIER, sèchement.

Non, je suis venu seul.

SALADIN.

Quelle belle action tu as faite ! et que le destin a été sage d'avoir réglé qu'une telle action serait faite au profit d'un tel homme !

LE TEMPLIER.

Oui, oui.

SALADIN.

Quelle froideur !... quand Dieu a voulu que quelque chose de bien fût opéré par nous, on ne doit pas rester si froid ;... par modestie même, on ne doit point paraître si froid.

LE TEMPLIER.

Faut-il que dans ce monde toute chose puisse se présenter sous plusieurs faces ? et souvent même, il est tout-à-fait impossible d'imaginer comment toutes peuvent s'unir dans le même objet.

SALADIN.

Attache-toi toujours à la meilleure, et loue Dieu : il sait comment les diverses faces peuvent s'unir. Mais, jeune homme, si tu veux être si difficile, il faudra aussi que je me mette en garde contre toi. Malheureusement, je suis aussi une de ces choses qui ont plusieurs faces, et il se pourrait qu'elles ne s'accordassent pas bien ensemble.

LE TEMPLIER.

Cela est affligeant... car mon défaut n'est pas d'être soupçonneux.

SALADIN.

Hé bien, dis-moi donc à qui tu en as ; il semblerait que c'est à Nathan. Comment, des soupçons sur Nathan ? toi ? explique-toi, parle : allons, donne-moi une première preuve de ta confiance.

LE TEMPLIER.

Je n'ai rien contre Nathan : je ne suis mécontent que de moi.

SALADIN.

Et à quel propos ?

LE TEMPLIER.

D'avoir rêvé qu'un juif pouvait désapprendre d'être juif ; de m'être réveillé de ce songe.

SALADIN.

Conte-moi ton songe et ton reveil.

LE TEMPLIER.

Tu sais, sultan, que Nathan a une fille; ce que j'ai fait pour elle, je l'ai fait, parce que... je l'ai fait. Trop orgueilleux pour recueillir des actions de grâce, quand je ne les avais pas cherchées, j'ai refusé de jour en jour d'aller voir la jeune fille; le père était absent : il revient, il apprend ce qui s'est passé; il me cherche, il me remercie, il souhaite que sa fille me plaise, il me parle de ses projets, d'un avenir heureux... je me laisse enjôler, je viens, je vois la jeune fille, je la trouve en effet... Ah! sultan, que j'ai à rougir!

SALADIN.

Toi, rougir?... de ce qu'une jeune fille juive a fait impression sur toi? N'y a-t-il rien de plus?

LE TEMPLIER.

Je rougis de ce que mon cœur trop prompt a fait si peu de résistance à cette impression et au langage séduisant du père : étourdi, j'ai sauté une seconde fois dans le feu; car lorsque je l'ai demandée en mariage, j'ai été refusé.

SALADIN.

Refusé?

LE TEMPLIER.

Ce sage père ne m'a point tout nettement refusé. Ce sage père doit seulement s'informer, il doit y réfléchir : c'est cela même, n'en ai-je pas agi ainsi? ne me suis-je pas informé, n'ai-je pas commencé par réfléchir, quand ses cris se faisaient entendre au mi-

lieu des flammes?.. Sur ma foi! par le ciel! c'est une bien belle chose que d'être si sage, si avisé!

SALADIN.

Allons, allons, aie quelque indulgence pour ce vieillard. Ces refus se prolongeront-ils donc longtemps? désirerait-il que tu commençasses par te faire juif?

LE TEMPLIER.

Qui le sait?

SALADIN.

Qui le sait?... Celui qui connaît mieux Nathan.

LE TEMPLIER.

La superstition dans laquelle nous avons été nourris, même lorsque nous ne l'avouons pas, ne perd pas tout pouvoir sur nous; tous ceux qui se rail-
lent de ses chaînes n'en sont pas, pour cela, affran-
chis.

SALADIN.

La remarque est sensée; cependant Nathan, Na-
than...

LE TEMPLIER.

La pire des superstitions, c'est de regarder celle
qu'on a comme plus tolérable.

SALADIN.

Cela peut être; mais Nathan...

LE TEMPLIER.

... De croire qu'à elle seule doit se confier la faible
humanité, jusqu'au moment où luira le jour de la
vérité; de croire qu'à elle seule...

SALADIN.

Bien ! mais Nathan... Nathan n'a point cette faiblesse en partage.

LE TEMPLIER.

Je l'avais pensé comme toi... Si cette merveille de l'humanité était un juif assez vulgaire pour aller rechercher des enfans chrétiens, et les élever en juifs?... Alors...

SALADIN.

Qui dit cela de lui ?

LE TEMPLIER.

Cette même jeune fille, au moyen de laquelle il a voulu m'enjôler, dont il semblait faire le but de mes espérances, comme s'il eût voulu me payer ainsi de ce que je ne devais pas avoir fait en vain ; cette même jeune fille n'est pas sa fille. C'est un enfant chrétien qu'il a ramassé.

SALADIN.

Il n'a pas, néanmoins, consenti à te la donner ?

LE TEMPLIER, vivement.

Qu'il y consente ou non, le voilà découvert : son hypocrisie de tolérance est découverte ; je saurai bien mettre aux trousses de ce loup judaïque, couvert de sa toison philosophique, des chiens qui le déchireront.

SALADIN, sérieusement.

Du calme, chrétien.

LE TEMPLIER.

Comment ? sois calme, chrétien, dis-tu ? quand le

juif et le musulman se donnent pour juif et pour musulman, le chrétien seul n'osera-t-il pas agir en chrétien ?

SALADIN, plus sérieusement encore.

Sois calme, chrétien.

LE TEMPLIER, plus tranquillement.

Je sens tout le poids du reproche que Saladin exprime par ce seul mot. Ah ! si je savais comment Assad.... comment, à ma place, Assad se serait comporté !

SALADIN.

Pas beaucoup mieux, probablement avec tout autant de colère... Mais qui t'a déjà appris à me séduire, comme lui, par une seule parole ? Sans doute, si tout est ainsi que tu me le dis, moi-même je n'entends plus rien à Nathan. Mais il est mon ami, et aucun de mes amis ne doit se quereller avec un autre : sois docile, sois prudent ; ne le livre pas en proie aux fanatiques de ta populace. Ne révèle point ce que tes théologiens voudraient me forcer à venger sur lui, et pour braver le musulman ou le juif, ne va pas faire le chrétien.

LE TEMPLIER.

Peu s'en faut qu'il ne soit trop tard ; mais grâce soit rendue à l'ardeur sanguinaire du patriarche dont j'ai eu horreur de devenir l'instrument !

SALADIN.

Comment ! tu serais allé trouver le patriarche, avant de venir à moi ?

LE TEMPLIER.

Dans le transport de la passion, dans le vertige de

l'irrésolution... pardon !... tu ne voudras plus, je le crains, reconnaître en moi ton Assad.

SALADIN.

Cette inquiétude même est de lui; il me semble me rappeler ces défauts où se trouve le germe des vertus; conserve-les bien, et alors les défauts te feront peu de tort auprès de moi... Mais, va; cherche Nathan comme il t'a cherché, et amène-le ici. Il faut que je vous fasse expliquer ensemble; si c'est sérieusement que tu songes à cette jeune fille, sois tranquille, elle est à toi; et Nathan aura affaire à moi pour avoir osé élever cet enfant chrétien, sans lui faire manger de la chair de pourceau! Va.

(Le templier se retire et Sittah quitte le sofa.)

SCÈNE V.

SALADIN, SITTAH.

SITTAH.

Cela est surprenant!

SALADIN.

Hé bien, Sittah? mon Assad ne devait-il pas être un beau et brave jeune homme?

SITTAH.

A moins que ce ne soit le templier, et non pas lui, qui ait posé pour ce portrait... Mais comment as-tu pu oublier de t'informer de ses parens?

SALADIN.

Et surtout de sa mère ? ne serait-elle jamais venue en cette contrée, n'est-ce pas ?

SITTAH.

Tu t'amuses.

SALADIN.

Ah ! il n'y aurait rien de si possible, car Assad était très-bien venu des aimables dames chrétiennes, et il était même si occupé des aimables dames chrétiennes, qu'une fois le bruit courut.. Allons, allons, il ne nous faut pas parler de cela ; il suffit que je l'aie retrouvé ; je veux le retrouver avec tous les défauts, avec tous les caprices de son cœur. Oh ! il faut que Nathan lui accorde cette jeune fille ; ne le penses-tu pas ?

SITTAH.

La lui donner ? non , la lui rendre.

SALADIN.

Vraiment , oui. Du moment qu'elle n'est pas sa fille, quels droits Nathan a-t-il sur elle ? Celui qui a ainsi risqué sa vie pour elle , a seul acquis les droits de celui qui lui avait donné la vie.

SITTAH.

Hé bien donc, Saladin , si tu prenais sur-le-champ cette jeune fille près de toi ? si tu la reprenais sur-le-champ à son injuste possesseur ?

SALADIN.

Est-il bien nécessaire de faire cela ?

SITTAH.

Ce n'est pas absolument nécessaire. C'est une vive

curiosité qui seule me poussait à te donner ce conseil ; car il est certains hommes qui donnent une grande envie de connaître le plus tôt possible la femme qui peut se faire aimer d'eux.

SALADIN.

Hé bien , envoie-la quérir.

SITTAH.

L'oserai-je , mon frère ?

SALADIN.

Seulement , ménage Nathan. Il ne faut pas que Nathan puisse croire qu'on veut la séparer de lui par la contrainte.

SITTAH.

Ne t'inquiète pas.

SALADIN.

Et moi , il faut que je sache ce qu'est devenu Al-Hafi.

SCÈNE VI.

Le vestibule ouvert de la maison de Nathan , près des palmiers , comme à la première scène du premier acte. Une partie des marchandises et des bijoux est étalée.

NATHAN , DAYA.

DAYA.

Ah ! tout est magnifique , tout est supérieurement choisi ; tout est comme vous seul pouvez le donner. Où a été fabriquée cette étoffe d'argent à ramages d'or ? combien coûte-t-elle ? Ne voilà-t-il pas une

robe de noces ? une reine n'en souhaiterait pas une plus belle.

NATHAN.

Une robe de noces ? et pourquoi serait-ce une robe de noces ?

DAYA.

Ah ! ah ! vous n'y pensiez peut-être pas quand vous l'avez achetée ; mais assurément, Nathan, c'est une robe de noces, ce ne peut être que cela ; elle est absolument destinée à être une robe de noces. Le fond blanc, symbole de l'innocence, et les ramages d'or qui se détachent partout sur le fond, symbole de la richesse. Voyez-vous ? c'est charmant.

NATHAN.

Que tu me donnes d'esprit ! — Et pour qui cette robe de noces où tu me découvres de si jolis symboles ? tu es donc fiancée ?

DAYA.

Moi ?

NATHAN.

Et qui donc ?

DAYA.

Moi ? Bon Dieu !

NATHAN.

Qui donc ? de quelle robe de noces parles-tu ? Tout cela t'appartient ; c'est à toi toute seule.

DAYA.

C'est à moi ? c'est pour moi ? ce n'est point pour Recha ?

NATHAN.

Ce que j'ai rapporté pour Recha est dans d'autres ballots. Allons, ôte-moi d'ici toutes tes soieries.

DAYA.

Tentateur ! non, j'aurais là toutes les magnificences de l'univers, que cela ne me toucherait pas. Jurez-moi d'abord que vous profiterez de cette occasion que le ciel ne vous offrira pas une seconde fois.

NATHAN.

Profiter, de quoi ? de quelle occasion ? à quel propos ?

DAYA.

Ah ! ne feignez pas ainsi l'ignorance. En un mot, le templier aime Recha, donnez-la lui, et, par-là, mettez fin à votre mauvaise action que je ne puis taire plus long-temps. Cette jeune fille retournera ainsi parmi les chrétiens ; elle redeviendra ce qu'elle est, elle redeviendra ce qu'elle était, et vous, vous n'entasserez plus sur votre tête des charbons ardents pour seule récompense de bienfaits dont nous ne saurions être trop reconnaissantes.

NATHAN.

C'est toujours ton ancienne chanson ; tu as seulement mis une corde nouvelle à ta guitare ; mais je crains qu'elle n'ait ni plus de force ni plus de son que les autres.

DAYA.

Comment cela ?

NATHAN.

Le templier me conviendrait assez bien ; je lui accorderais Recha plus volontiers qu'à nul autre au monde ; mais il faut avoir un peu de patience.

DAYA.

De la patience, de la patience ! c'est toujours votre ancienne chanson, à vous.

NATHAN.

Quelques jours de patience, seulement. — Ah ! ah ! qui vient donc ici ? un moine ? va le trouver, et demande-lui ce qu'il veut.

DAYA.

Combien il veut ?

(Elle va à lui et le questionne.)

NATHAN.

Donne-lui avant qu'il demande. — (Si je pouvais seulement acoster le templier, sans lui dire le motif de ma curiosité ! car si je le lui dis, et que mes soupçons ne soient pas fondés, j'aurai fort inutilement révélé le nom de son père.) — Qu'est-ce donc ?

DAYA.

Il veut vous parler.

NATHAN.

Eh bien, qu'il vienne ; et toi, va-t'en.

SCÈNE VII.

NATHAN, LE MOINE.

NATHAN.

(Il me serait si doux de rester le père de Recha ! et ne puis-je pas l'être encore, même en cessant d'en porter le nom ? oui, oui, je le serai toujours, j'en porterai toujours le nom, quand elle verra

NATHAN LE SAGE,
combien il m'est cher.) — Avancez, qu'y a-t-il pour
votre service, mon bon frère ?

LE MOINE.

Pas grand'chose. Je me réjouis, monsieur Nathan,
de vous revoir en bonne santé.

NATHAN.

Vous me connaissez donc ?

LE MOINE.

Oh ! oui ; qui ne vous connaît pas ? Vous avez
gravé votre nom aux mains de beaucoup de gens ;
il est resté dans les miennes depuis beaucoup d'an-
nées.

NATHAN, tirant sa bourse.

Allons, mon frère, allons, je veux vous en ra-
fraîchir la mémoire.

LE MOINE.

Je vous rends grâce, ce serait voler les pauvres ;
je ne prends rien. Si vous voulez seulement per-
mettre que je rafraîchisse votre mémoire de mon
nom ; car je puis me vanter d'avoir aussi mis dans
vos mains quelque chose qui n'était pas à dédaigner.

NATHAN.

Pardon, je suis honteux ; dites-moi quoi, et ac-
ceptez de moi, en réparation, sept fois la valeur.

LE MOINE.

Mais sachez avant tout comment je ne me suis
souvenu qu'aujourd'hui du gage que je vous ai
confié.

NATHAN.

Un gage confié à moi ?

LE MOINE.

Il n'y a pas encore long-temps que j'étais ermite à Quarantana, non loin de Jéricho : une troupe de brigands arabes vint, renversa ma petite chapelle et ma cellule, et m'emmena; par bonheur je leur échappai, et me réfugiai ici, près du patriarche : je sollicitai de lui quelque autre petite place où je pusse encore servir mon Dieu dans la solitude jusqu'à ma bienheureuse fin.

NATHAN.

Vous me tenez sur les charbons, mon bon frère. Abrégez. Ce gage? ce gage qui me fut confié?...

LE MOINE.

Tout à l'heure, monsieur Nathan. Eh bien, le patriarche me promit un ermitage sur le Thabor, dès qu'il y en aurait de vacans; et m'ordonna en attendant de demeurer dans le couvent comme frère lai : c'est ce que je suis, monsieur Nathan; et cent fois le jour je souhaite être sur le Thabor; car le patriarche m'emploie à toutes sortes de choses que j'ai en grand dégoût. Par exemple....

NATHAN.

Allons donc, je vous prie.

LE MOINE.

Nous y voici. Quelqu'un a aujourd'hui soufflé dans son oreille qu'il y a dans ces environs un juif qui a élevé un enfant chrétien, comme sa fille.

NATHAN, surpris.

Comment?

LE MOINE.

Écoutez - moi seulement. Pendant qu'il me chargeait de me mettre , aussitôt que possible, en quête de ce juif , et qu'il s'irritait vivement contre un tel péché , qui lui semblait le véritable péché contre le Saint-Esprit ⁽⁹⁾ ; c'est-à-dire le péché que nous tenons pour le plus grand péché de tous les péchés, sans savoir, Dieu merci , bien précisément en quoi il consiste ; dans ce moment-là donc, ma conscience s'est tout à coup éveillée ; et il m'est revenu que je pourrais bien , il y a déjà long-temps , avoir moi-même donné occasion à ce grand et irrémissible péché. Dites, un écuyer ne vous remit-il pas, il y a dix-huit ans , une petite fille âgée de quelques semaines ?

NATHAN.

Comment cela ?... Sans doute ; assurément.

LE MOINE.

Regardez-moi bien ; je suis cet écuyer.

NATHAN.

Ce serait vous ?

LE MOINE.

Le maître, de la part de qui je vous la remis , était , je m'en souviens bien , un seigneur de Filneck... Wolf de Filneck.

NATHAN.

C'est vrai.

LE MOINE.

C'était parce que la mère venait de mourir peu auparavant ; et que le père étant obligé de se jeter précipitamment dans Gaza , la pauvre petite créa-

ture ne pouvait l'y suivre. Ainsi il vous l'envoya ; et n'est-ce pas à Darun que je vous l'apportai ⁽¹⁰⁾ ?

NATHAN.

Cela est tout-à-fait exact.

LE MOINE.

Quand ma mémoire ferait quelque méprise, ce ne serait pas merveille. J'ai eu tant de braves maîtres ; et j'ai servi celui-là pendant si peu de temps ! il périt bientôt à Ascalon ⁽¹¹⁾ ; c'était d'ailleurs un bien bon maître.

NATHAN.

Oui, oui vraiment ; à qui je devais beaucoup, beaucoup de reconnaissance ; qui, plus d'une fois, m'avait sauvé de l'épée.

LE MOINE.

Oh ! c'est heureux. Ainsi vous en aurez d'autant plus volontiers accueilli sa petite-fille.

NATHAN.

C'est ce que vous pouvez penser.

LE MOINE.

Eh bien , où est-elle donc ? Elle n'est donc pas morte ? Il vaut bien mieux qu'elle ne soit pas morte. Pourvu que personne ne sache la chose, tout ira bien.

NATHAN.

Tout ira-t-il bien ?

LE MOINE.

Fiez-vous à moi, Nathan. Car, voyez-vous, voilà ma façon de penser : si le bien que je me propose de faire touche de trop près au mal, j'aime mieux

ne pas faire le bien ; parce que nous pouvons immédiatement avoir connaissance du mal ; mais le bien, nous ne le voyons que de loin. Il était très-naturel que, puisque vous aviez à élever de votre mieux un petit enfant chrétien, vous l'élevassiez comme vous auriez fait votre propre fille. C'est ce dont vous vous êtes acquitté fidèlement et avec amour. Et vous en auriez une telle récompense ! c'est à quoi je ne puis souscrire. Sans doute vous auriez agi plus prudemment, si, confiant la chrétienne à d'autres mains, vous l'eussiez fait élever comme chrétienne ; mais alors vous n'auriez pas aimé autant la fille de votre ami. Et les enfans, à un tel âge, ont besoin d'amour, fût-ce de l'amour d'une bête sauvage, plus qu'ils n'ont besoin de la religion chrétienne. Pour la religion chrétienne, on a toujours le temps. Pourvu que d'ailleurs la jeune fille ait grandi sous vos yeux dans la raison et la piété, elle est demeurée, aux yeux de Dieu, ce qu'elle était. Et tout le christianisme n'a-t-il donc pas été construit sur le judaïsme ? Je me suis souvent affligé, et j'ai versé beaucoup de larmes de ce que les chrétiens pouvaient aussi complètement oublier que Notre-Seigneur lui-même était un juif.

NATHAN.

C'est vous, bon frère, qui prendrez ma défense, si la haine et l'hypocrisie s'élèvent contre moi pour une action, ... ah ! pour quelle action ! Il n'y a que vous, vous seul qui la deviez connaître. Que la connaissance en soit ensevelie dans votre tombeau : la vanité ne m'a point encore donné la tentation de la

raconter à un autre ; c'est à vous seul que je la raconte ; je ne la raconte qu'à la pieuse simplicité, qui seule peut comprendre ce que de telles actions rapportent à l'homme dévoué à Dieu.

LE MOINE.

Vous êtes ému, et vos yeux se remplissent de larmes.

NATHAN.

Vous m'avez apporté cet enfant à Darun ; mais vous ne saviez pas que peu de jours avant les chrétiens avaient massacré tous les juifs à Gath ⁽¹²⁾, jusqu'aux femmes et aux enfans ; vous ne saviez pas que, parmi eux, s'étaient trouvés ma femme et sept fils de la plus belle espérance, qui furent tous brûlés dans la maison de mon frère, où je les avais cachés.

LE MOINE.

Ah ! céleste justice !

NATHAN.

Quand vous arrivâtes, j'avais passé trois jours et trois nuits dans la cendre et la poussière, devant Dieu, et versant des larmes. Ah ! que je pleurai ! Je m'emportai contre Dieu ; je me livrai à la colère, à la fureur ; je maudis l'univers et moi-même ; je jurai aux chrétiens une haine irréconciliable.

LE MOINE.

Hélas ! je le crois bien.

NATHAN.

Cependant la raison revint peu à peu ; elle me parla avec sa douce voix : « Et pourtant il y a un

» Dieu, et cependant ceci a été dans les desseins
 » de Dieu ! Courage ! allons, pratique ce que tu
 » as conçu depuis long-temps ; ce qui n'est, certes,
 » pas plus difficile à pratiquer qu'à concevoir,
 » pourvu seulement que tu le veuilles. Lève-toi. »
 Je me levai, et m'écriai vers Dieu : « Je le veux.
 » Veuille seulement que ce soit ma volonté ! » Alors
 vous descendîtes de cheval ; vous me présentâtes
 l'enfant, qui était enveloppé dans votre manteau :
 ce que vous me dites alors, ce que je vous répondis,
 je l'ai oublié ; je me souviens seulement que je pris
 l'enfant, je l'embrassai, je le posai sur mon lit, je
 me jetai à genoux, et je dis en sanglotant : « Mon
 » Dieu, en voici déjà un que tu me rends sur sept ! »

LE MOINE.

Nathan, Nathan, vous êtes un chrétien ! Par le
 Seigneur, vous êtes un chrétien ; il n'y eut jamais un
 meilleur chrétien.

NATHAN.

Nous sommes bien ensemble ; car, ce qui me rend
 chrétien pour vous, vous fait juif pour moi : mais
 ne nous affaiblissons pas l'un l'autre ; il y aura besoin
 d'agir. Et bien qu'un septuple amour m'ait uni à
 cette étrangère, mon unique fille ; bien que la pen-
 sée de perdre de nouveau en elle mes sept enfans,
 soit la mort pour moi ; si la Providence veut la re-
 prendre de mes mains, j'obéirai.

LE MOINE.

Voilà le chrétien parfait ! Si je ne me défiais pas
 tant de moi, je vous l'aurais conseillé ; et cependant
 votre bon génie vous l'a conseillé.

NATHAN.

Mais il ne faut pas que le premier venu veuille me l'arracher.

LE MOINE.

Certainement non.

NATHAN.

Celui qui n'a pas sur elle de plus grands droits que moi, doit en avoir du moins de plus anciens...

LE MOINE.

Sans doute.

NATHAN.

Des droits que lui confèrent la nature et le sang.

LE MOINE.

Oui, je le pense de même.

NATHAN.

Nommez-moi donc, sur-le-champ, quelque homme qui lui tienne comme frère, comme oncle, comme cousin, ou même comme parent; je ne la lui refuserai point. Elle a été créée, elle a été élevée pour être l'ornement de toute famille, de toute croyance. J'espère que vous en savez plus que moi sur votre maître et sa famille.

LE MOINE.

Cela m'est assez difficile, brave Nathan; car, ainsi que je vous l'ai dit, je n'ai passé auprès de lui que bien peu de temps.

NATHAN.

Vous savez du moins de quelle famille était sa mère? N'était-elle pas une Stauffen?

LE MOINE.

C'est bien possible. Oui... je m'en souviens.

NATHAN.

Son frère ne se nommait-il pas Conrad de Stauffen ? N'était-il pas templier ?

LE MOINE.

Oui, si je ne me trompe. Mais, attendez ; je me rappelle que j'ai encore un petit livre qui vient de mon défunt maître : je le pris dans son sein, quand nous l'enterrâmes à Ascalon.

NATHAN.

Eh bien ?

LE MOINE.

Il contient des prières : nous nommons cela un bréviaire. Cela, pensais-je, pourra servir à quelque chrétien ; pas à moi, car je ne sais pas lire.

NATHAN.

C'est égal. Au fait.

LE MOINE.

Dans ce petit livre, au commencement et à la fin, sont écrits, m'a-t-on dit, de la propre main de mon maître, toute sa parenté et celle de sa femme.

NATHAN.

Plût au ciel ! Allez, courez ; apportez-moi ce livre ; vite ! je le payerai au poids de l'or, et de toute ma reconnaissance ; hâtez-vous ; courez.

LE MOINE.

Bien volontiers : mais c'est en arabe que mon maître a écrit.

(Il sort.)

NATHAN.

Qu'importe ? remettez-le-moi. — Dieu, si je pouvais conserver cet enfant, et acquérir en même temps un tel gendre ! Ah ! ce sera difficile : qu'il en ad-vienne selon ta volonté ! Qui peut, cependant, en avoir dit quelque chose au patriarche ? C'est ce qu'il ne faut pas que j'oublie de demander. Si cela ve-nait de Daya !

SCÈNE VIII.

DAYA, NATHAN.

DAYA, avec trouble et précipitation.

Imaginez donc, Nathan...

NATHAN.

Eh bien ?

DAYA :

La pauvre enfant est bien effrayée ! On a envoyé...

NATHAN.

Le patriarche ?

DAYA.

La sœur du sultan, la princesse Sittah.

NATHAN.

Ce n'est pas le patriarche ?

DAYA.

Non, c'est Sittah ; vous ne m'entendez donc pas ? La princesse Sittah vient d'envoyer ; elle l'a fait de-mander.

NATHAN.

Qui? qui envoie chercher Recha?... Sittah l'envoie chercher? Hé bien, puisque c'est Sittah et non pas le patriarche qui l'envoie chercher...

DAYA.

Comment revenez-vous toujours à lui?

NATHAN.

Ainsi, tu n'as rien appris de lui récemment? bien sûr? Tu ne lui as rien découvert?

DAYA.

Moi à lui?

NATHAN.

Où sont les messagers?

DAYA.

Devant la maison.

NATHAN.

Pour plus de précaution, je vais leur parler moi-même. Viens, pourvu qu'il n'y ait rien du patriarche là-dessous.

(Il sort.)

DAYA.

Et moi, je crains toute autre chose. Je parie que la prétendue fille unique d'un si riche juif ne paraît pas un mauvais parti pour un musulman. Ah! c'en est fait du temple; c'est fait de lui, si je ne risque point un second pas; si je ne lui découvre pas à elle-même qui elle est. Courage! Saisissons le premier moment où je serai seule avec elle, et ce sera même tout à l'heure, si je puis l'accompagner. Lui donner un premier avis ne peut toujours pas faire de mal. Oui, oui, à présent ou jamais. Allons, oui.

(Elle suit Nathan)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La salle du palais de Saladin où l'on a apporté les sacs d'argent ;
on en voit encore une partie.

SALADIN, et un instant après **PLUSIEURS**
MAMLOUCKS.

SALADIN, en entrant.

ET voilà encore cet argent ! personne ne sait donc
trouver ce derviche ? il est probablement engagé
dans quelque partie d'échecs où il s'oublie lui-
même, et moi aussi par conséquent. Allons, pa-
tience. — De quoi s'agit-il ?

UN MAMLOUCK.

Bonne nouvelle, sultan ! Réjouis-toi, sultan. La
caravane du Caire arrive ; elle arrive heureusement
portant les tributs de sept années du riche Nil.

SALADIN.

Bravo, Ibrahim ! tu es vraiment un messenger de
bonheur. — Ah ! enfin, enfin ! — Je te remercie de
ta bonne nouvelle.

LE MAMLOUCK, semble attendre quelque chose.

(Hé bien, il n'en est que cela ?)

SALADIN.

Qu'attends-tu ! tu peux t'en aller.

LE MAMLOUCK.

Il n'y a rien de plus pour le messager du bonheur ?

SALADIN.

Quoi de plus ?

LE MAMLOUCK.

Il n'y a pas de pour-boire à ce bon messager ? Je suis donc le premier que Saladin ait enfin appris à ne récompenser qu'en paroles ! C'est aussi une gloire d'être le premier avec qui il ait lésiné.

SALADIN.

Eh bien, ramasse ici une bourse.

LE MAMLOUCK.

Non, oh ! non ! Tu pourrais bien à présent me les offrir toutes.

SALADIN.

De la fierté ! Viens ici, tu en auras deux. — Sérieusement ? il s'en va ; il me surpasse en générosité, car, assurément, il doit lui en coûter plus de refuser qu'à moi de donner. Ibrahim !... De quoi me suis-je donc avisé vers la fin de ma carrière de devenir tout autre soudainement ? Saladin ne veut-il plus mourir comme Saladin ? il ne devait donc pas vivre comme Saladin.

UN SECOND MAMLOUCK.

Hé bien, sultan !..

SALADIN.

Ne viens-tu pas m'annoncer ?...

SECOND MAMLOUCK.

Que le convoi d'Égypte est ici.

SALADIN.

Je le sais déjà.

SECOND MAMLOUCK.

J'arrive donc trop tard ?

SALADIN.

Pourquoi trop tard ? Prends pour ta bonne intention une bourse ou deux.

SECOND MAMLOUCK.

Cela fait trois.

SALADIN.

Oui , tu sais bien compter. Tu n'as qu'à les prendre.

SECOND MAMLOUCK.

Il en viendra encore un pourtant, si toutefois il peut arriver.

SALADIN.

Comment cela ?

SECOND MAMLOUCK.

Ah ! c'est qu'il a bien pu se casser le cou. Dès que nous avons été assurés de l'arrivée du convoi, nous avons tous les trois sauté à cheval. Celui qui était le premier est tombé ; ainsi je me suis trouvé le premier, et je me suis toujours trouvé le premier jusque dans la ville, dont ce drôle d'Ibrahim connaissait les rues mieux que moi.

SALADIN.

Et celui qui est tombé, mon ami, celui qui est tombé ! galope donc au-devant de lui.

C'est bien ce que je vais faire; et, s'il vit encore, la moitié de cet argent est à lui.

SALADIN.

(Il sort.)

Quel bon et généreux camarade! qui pourrait se vanter d'avoir de tels mamloucks? et ne me serait-il pas permis de penser que mon exemple a contribué à les former? loin de moi la pensée de leur en donner un autre, en m'imaginant qu'il vaudra mieux!

UN TROISIÈME MAMLOUCK.

Sultan....

SALADIN.

Est-ce toi qui es tombé?

TROISIÈME MAMLOUCK.

Non. Je viens seulement t'avertir que l'émir Mansour, qui conduit la caravane, descend de cheval.

SALADIN.

Conduis-le ici promptement. Ah! le voici.

SCÈNE II.

L'ÉMIR MANSOUR, SALADIN.

SALADIN.

Sois le bienvenu, émir. Eh bien, qu'est-il donc arrivé? Mansour, Mansour, tu nous a long-temps fait attendre.

MANSOUR.

Cette lettre t'apprendra qu'Aboukassem a été d'abord forcé d'étouffer les troubles de la Thébaïde,

avant que nous pussions nous hasarder à partir. Ensuite, j'ai hâté le voyage autant que cela était possible.

SALADIN.

Je te crois, mon brave Mansour, prends sur-le-champ, prends une nouvelle escorte; tu continueras aussitôt ta route; ne le feras-tu pas volontiers? Tu conduiras la plus grande partie de cet argent chez mon père, dans le Liban.

MANSOUR.

Volontiers, très-volontiers.

SALADIN.

Et ne prends pas une escorte qui soit trop faible. Les environs du Liban ne sont pas du tout sûrs. N'as-tu rien su? les templiers se remettent en mouvement; tiens-toi bien sur tes gardes. — Viens; où s'est arrêtée la caravane? je veux la voir, et tout ordonner moi-même. — Vous autres, je serai ensuite chez Sittah.

SCÈNE III.

Les palmiers, près de la maison de Nathan.

LE TEMPLIER va et vient en se promenant.

Je ne veux pas rentrer dans la maison; il se laissera voir à la fin. On m'aperçevait sitôt, si volontiers autrefois... nous en serons bientôt au point qu'il ne voudra pas me trouver si assidu près de sa maison... Hum! je suis pourtant fort en colère. Qu'est-ce qui a pu m'aigrir si fort contre lui? il m'a dit

oui ; il ne m'a rien refusé ; et Saladin s'est chargé de le décider. Eh quoi ! le chrétien serait-il plus fortement encore enraciné en moi que le juif ne l'est en lui ?.. Qui se connaît bien soi-même ? sans cela , pourquoi lui envierai-je tant le petit larcin qu'il a eu l'occasion de reprendre sur les chrétiens ? Cependant ce n'est pas un petit larcin qu'un tel chef-d'œuvre !.. Chef-d'œuvre , et de qui ? ce n'est pas sans doute celui de l'esclave qui a coulé cette forme dans le sable aride de la vie , et qui y a employé sa peine : c'est bien plutôt le chef-d'œuvre de l'artiste qui a médité les formes divines de cette matière fondue , et qui les a projetées. Ah ! le vrai père de Recha , en dépit du chrétien qui l'a engendrée , sera éternellement le juif. Si je me la figurais uniquement comme une jeune fille chrétienne , si je me l'imaginais autre qu'elle n'est , privée de tout ce que le juif seul pouvait lui donner , parle , mon cœur , dis-moi ce qui me plairait en elle ? rien , peu de chose ; son sourire même , s'il n'était rien de plus qu'un doux et gracieux mouvement de ses muscles , si ce qui la ferait sourire était indigne du charme dont ses lèvres seraient revêtues ; non , son sourire même ne me serait rien. J'en ai vu de plus beaux encore se prostituer à la frivolité , à l'étourderie , à la raillerie , à la fausseté , à la coquetterie , et ceux-là me séduisaient-ils ? ont-ils excité en moi le désir d'aller consumer ma vie dans l'éclat dont ils brillaient ? Je ne sache pas... Et cependant je m'irrite contre celui à qui elle doit de si précieux dons. Comment cela ? pourquoi ? ai-je donc mérité les railleries de Saladin quand je l'ai quitté ? il est déjà triste que Saladin

ait pu le supposer; combien j'ai dû lui paraître petit! combien méprisable! et tout cela pour une jeune fille!.. Curd, Curd, ta route est mauvaise, prends-en une autre. — Et si, outre cela, Daya ne m'avait rapporté que des bavardages, des choses impossibles à prouver! Ah! je le vois enfin sortir de sa maison, tout absorbé dans une conversation... avec qui? avec lui, avec mon moine!.. Ah! il sait sûrement déjà tout; il a été dénoncé au patriarche... Ah! de quel embarras je suis cause! Se peut-il qu'une seule étincelle de passion ait pu ainsi embraser ma tête? Résolvons promptement ce qui nous reste à faire. Je vais l'attendre près d'ici à l'écart; peut-être ce moine va-t-il se retirer.

SCÈNE IV.

NATHAN, LE MOINE.

NATHAN, s'approchant de lui.

Encore une fois, bon frère, mille remerciemens.

LE MOINE.

Et je vous en dois autant.

NATHAN.

Vous? et pourquoi? de mon obstination pour vous faire accepter ce dont vous n'avez pas besoin? encore si vous aviez cédé, si vous ne vouliez pas avec entêtement être plus riche que moi.

LE MOINE.

D'ailleurs le livre ne m'appartient pas; il appar-

partient à la jeune fille : c'est tout l'héritage paternel de la jeune fille. Il est vrai qu'elle vous a. Dieu veuille seulement que vous n'ayez jamais à vous repentir de tout ce que vous avez fait pour elle.

NATHAN.

C'est-il possible? non, jamais. Ne vous inquiétez pas de cela.

LE MOINE.

Ah, ah! les patriarches et les templiers...

NATHAN.

Ne pourront jamais me faire assez de mal pour me donner un semblable repentir, n'en parlons plus. Êtes-vous tout-à-fait certain que c'est un templier qui a ainsi animé votre patriarche?

LE MOINE.

Ce ne peut absolument pas être un autre; un templier avait parlé le moment d'auparavant, et ce que j'ai entendu se rapportait à cela.

NATHAN.

Cependant il y en a un seul à Jérusalem, et celui-là, je le connais; celui-là est mon ami. Un jeune homme noble, loyal.

LE MOINE.

A merveille, mais c'est lui. Ce que l'on est dans ce monde, et ce qu'on y devrait être ne s'accordent pas toujours fort bien.

NATHAN.

Non, par malheur. Qui que ce soit au reste, il peut faire du mieux ou du pire; avec votre livre,

mon frère, je brave tout, et je vais de ce pas chez le sultan.

LE MOINE.

Je vous souhaite bien du bonheur. Je vais donc vous quitter.

NATHAN.

Vous ne l'avez pas même vue... Revenez bientôt, revenez souvent nous voir. Seulement que le patriarche n'apprenne rien encore aujourd'hui.... mais pourquoi ? dites-lui, aujourd'hui même, tout ce que vous voudrez.

LE MOINE.

Moi ? non. Adieu.

(Il sort.)

NATHAN.

Ne nous oubliez pas, mon frère. — Dieu, que ne puis-je en ce moment même, ici, sous la libre voûte du ciel, tomber à genoux devant toi !... Comme ce nœud qui m'a si souvent gêné, se délie facilement de lui-même ! Dieu, combien je me sens soulagé de n'avoir plus rien à cacher aux yeux du monde, de pouvoir me conduire, me montrer devant les hommes aussi librement que devant toi ; devant toi, ô mon Dieu, qui, seul, ne juges point l'homme d'après ses actions, parce que rarement elles sont ses actions !

SCÈNE V.

NATHAN et LE TEMPLIER qui s'avance vers lui.

LE TEMPLIER.

Hé, Nathan, attendez-moi ! prenez-moi avec vous.

NATHAN.

Qui m'appelle?.. Est-ce vous, chevalier ? où étiez-vous donc ? je n'ai pu vous conduire chez le sultan.

LE TEMPLIER.

Nous n'avons pu nous rencontrer. Ne soyez point fâché.

NATHAN.

Moi ? non ; mais Saladin.

LE TEMPLIER.

Vous veniez de sortir.

NATHAN.

Vous lui avez donc parlé ? alors, c'est bon.

LE TEMPLIER.

Il voudrait parler à nous deux ensemble.

NATHAN.

Encore mieux, venez avec moi ; je sortais pour aller chez lui.

LE TEMPLIER.

Je n'ose pas vous demander, Nathan, avec qui vous étiez ?

NATHAN.

Ne le connaissez-vous pas ?

LE TEMPLIER.

N'était-ce pas cette bonne créature, ce frère lai, qui sert si complaisamment de limier au patriarche?

NATHAN.

Cela se peut bien, il est tout dévoué au patriarche.

LE TEMPLIER.

La fourbe envoie devant elle la simplicité! ce n'est pas maladroit.

NATHAN.

Oui, si c'est la simplicité stupide, mais non pas si c'est la simplicité pieuse.

LE TEMPLIER.

Un patriarche ne croit point à la simplicité pieuse.

NATHAN.

Je réponds pour celui-là. Il n'aidera jamais son patriarche dans l'accomplissement d'une action injuste.

LE TEMPLIER.

Il y figure du moins. — Ne vous a-t-il rien dit de moi?

NATHAN.

De vous? non pas de vous nommément. Il ne doit pas savoir votre nom?

LE TEMPLIER.

Il ne peut guère le savoir.

NATHAN.

Il m'a, il est vrai, parlé d'un templier...

LE TEMPLIER.

Et comment?

NATHAN.

De manière à ce que ce ne peut pas être de vous qu'il voulût parler.

LE TEMPLIER,

Qui sait? Voyons.

NATHAN.

D'un templier qui m'aurait accusé auprès de son patriarche.

LE TEMPLIER.

Vous accuser!... avec sa permission, il en a menti. Écoutez-moi, Nathan : je ne suis pas homme à mentir sur la moindre chose ; ce que j'ai fait, je l'ai fait. Cependant je ne suis pas de ceux qui maintiennent que tout ce qu'ils ont fait est bien fait. Pourquoi serais-je honteux d'avouer une faute? n'ai-je pas le ferme dessein de la réparer? et ne sais-je pas ce qu'un homme peut faire dans une telle disposition?... Écoutez-moi, Nathan : c'est moi qui suis le templier de ce frère lai ; c'est moi qui, selon lui, vous ai accusé. Vous savez quel chagrin me rongeaient, ce qui faisait bouillir mon sang dans mes veines. Ah! pauvre insensé que je suis!.. j'étais venu de tout cœur et de toute âme me jeter dans vos bras. Comment m'aviez-vous reçu? Avec quelle froideur, avec quelle tiédeur, car la tiédeur est pire encore! avec quel ton mesuré vous preniez soin de vous dérober à moi! avec quelles paroles en l'air vous vouliez paraître me répondre! je n'ose encore y penser en ce moment, puisque je veux rester calme. Écoutez-moi, Nathan ; ce fut dans cette agitation que Daya se glissa vers moi, et me jeta à la tête un secret qui me parut l'explication de votre conduite énigmatique.

NATHAN.

Comment cela?

LE TEMPLIER.

Écoutez-moi seulement. Je me figurai que vous ne vouliez pas abandonner à un chrétien ce que vous aviez autrefois ravi aux chrétiens ; et il me vint à la pensée que vous mettre le poignard sur la gorge était le plus court et le meilleur.

NATHAN.

Le plus court et le meilleur ! le meilleur ! en quoi le meilleur ?

LE TEMPLIER.

Écoutez-moi, Nathan. Assurément, j'ai mal fait, vous n'êtes nullement coupable ; cette folle de Daya ne sait ce qu'elle dit ; elle a de la haine pour vous, et elle ne cherchait par-là qu'à vous mettre dans une mauvaise affaire ; cela se peut bien, cela se peut bien. Je suis un faible jeune homme qui ne sait que se jeter avec exaltation d'une extrémité à l'autre ; qui tantôt en fait beaucoup trop, et tantôt trop peu... Oui, cela peut bien être ; pardonnez-moi, Nathan !

NATHAN.

Puisque vous m'avouez avec tant de franchise....

LE TEMPLIER.

Bref, j'allai trouver le patriarche, mais je ne vous nommai point ; c'est un mensonge, comme je vous l'ai dit. Je lui ai seulement raconté le fait en général, comme pour avoir son opinion ; et cela même aurait bien dû ne pas être fait ; ah, oui ! car je connaissais déjà le patriarche pour un misérable.

Nepouvais-je pas venir vous en parler tout de suite? devais-je faire courir à cette pauvre enfant le danger de perdre un tel père? Mais que fait tout cela? la scélératesse du patriarche, qui se montre toujours si visiblement, m'a rappelé à moi-même, et m'a retiré de la mauvaise route. Écoutez-moi, Nathan, écoutez-moi : supposons qu'il sache votre nom, qu'est-ce que cela fait? qu'importe? Il peut vous prendre la jeune fille, si elle n'appartient qu'à vous; il peut l'enlever de votre maison, mais seulement pour la mettre en un couvent : donnez-moi-la donc, donnez-moi-la seulement, et laissez-le faire. Ah, il faudra bien qu'il renonce à m'enlever ma femme! Donnez-la-moi tout de suite, qu'elle soit votre fille ou qu'elle ne la soit pas; qu'elle soit chrétienne, juive, ou tout autre chose, cela ne fait plus rien, rien du tout. Je passerai ma vie entière sans vous faire jamais une seule question à ce sujet : qu'il en soit tout ce que vous voudrez.

NATHAN.

Vous imagineriez-vous qu'il me fût absolument nécessaire de cacher la vérité?

LE TEMPLIER.

Qu'il en soit ce que vous voudrez.

NATHAN.

Je n'ai nié ni à vous, ni à personne à qui il importât de le savoir, qu'elle fût chrétienne et ma fille d'adoption seulement. Et si je ne le lui ai point révélé à elle-même, c'est auprès d'elle seule que j'ai à m'en justifier.

LE TEMPLIER.

Cela ne sera même pas nécessaire auprès d'elle. Laissez-lui le bonheur de vous regarder toujours des mêmes yeux ; épargnez-lui cette révélation, c'est encore à vous, à vous seul qu'il appartient de disposer d'elle. Donnez-la-moi, je vous en conjure, Nathan, donnez-la-moi : je suis le seul qui puisse une seconde fois la sauver, et je la sauverai.

NATHAN.

Oui, vous le pouviez, vous le pouviez ; mais plus à présent, il est trop tard.

LE TEMPLIER.

Comment donc, trop tard ?

NATHAN.

Grâce au patriarche.

LE TEMPLIER.

Grâce au patriarche ! grâce à lui ! Aurait-il mérité notre reconnaissance ? comment ? comment ?

NATHAN.

Parce que nous savons maintenant de qui elle est parente ; parce que nous savons aux mains de qui elle peut être remise en sûreté.

LE TEMPLIER.

Que ceux-là lui en rendent grâce... qui pourraient lui devoir plus de reconnaissance !

NATHAN.

C'est de leurs mains qu'il vous faut maintenant l'obtenir, et non des miennes.

LE TEMPLIER.

Pauvre Recha ! Comme tout vient t'assaillir, pauvre Recha ! Ce qui serait un bonheur pour d'autres orphelins, est un malheur pour toi. Nathan !... Et où sont-ils ces parens ?

NATHAN.

Où ils sont ?

LE TEMPLIER.

Et quels sont-ils ?

NATHAN.

Il s'est trouvé un frère à qui surtout il vous faudra la demander.

LE TEMPLIER.

Un frère ! quel est-il ce frère ? soldat ou ecclésiastique ? dites-moi ce que je puis espérer.

NATHAN.

Je crois qu'il n'est ni l'un, ni l'autre, ou bien tous les deux. Je ne le connais pas encore fort bien.

LE TEMPLIER.

Et d'ailleurs...

NATHAN.

Un brave homme. Recha ne se trouvera point du tout mal avec lui.

LE TEMPLIER.

Un chrétien pourtant ! Je ne sais souvent que penser de vous. Ayez un peu de bonté pour moi, Nathan ; ne sera-t-elle pas obligée de faire la chrétienne parmi les chrétiens ? et ne deviendra-t-elle pas, à la fin, ce qu'il lui aura fallu paraître pendant long-temps ? et ces nobles semences que vous avez cultivées en elle, ne seront-elles pas à la fin étouffées

par les mauvaises herbes? et cela vous inquiète si peu! et malgré tout cela, vous pouvez dire, vous, qu'elle ne se trouvera point du tout mal avec son frère!

NATHAN.

Je le pense, je l'espère. S'il y avait quelque mécompte pour elle de ce côté, n'aurait-elle pas toujours vous et moi?

LE TEMPLIER.

Oh! elle n'a point de mécompte à craindre. Ce cher frère ne s'empressera-t-il pas de donner à sa chère sœur, nourriture, vêtement, friandises, parures? et que faut-il de plus à une chère sœur?... ah, oui, sans doute un mari! Hé bien, hé bien, le cher frère se chargera aussi de lui en procurer un, quand il en sera temps; et ce sera à lui de le choisir, bien chrétien, et des meilleurs. Nathan, Nathan! quel ange vous aviez formé, et d'autres vont vous le défigurer.

NATHAN.

Il n'y a rien à craindre, il sera toujours digne de notre amour.

LE TEMPLIER.

Ne dites pas cela, ne parlez pas de mon amour; car il n'avait rien à perdre, rien; il était encore si peu de chose! à peine avait-il un nom. Mais un moment: a-t-elle déjà quelque soupçon de ce qui va lui arriver?

NATHAN.

Peut-être, cependant je ne sais pas par où.

LE TEMPLIER.

Cela revient au même; dans tous les cas, elle ap-

prendra , elle doit apprendre de moi , de quoi le destin la menace ; la pensée de ne la revoir jamais , de ne lui parler jamais avant qu'elle fût à moi , ne subsiste plus. Je me hâte.

NATHAN.

Arrêtez ! où allez-vous ?

LE TEMPLIER.

Vers elle , voir si cette âme de femme serait assez virile pour concevoir l'unique résolution qui soit digne d'elle.

NATHAN.

Laquelle ?

LE TEMPLIER.

Laquelle ? de ne plus s'inquiéter de vous , ni de son frère.

NATHAN.

Et de ?...

LE TEMPLIER.

De me suivre , quand elle devrait par-là devenir la femme d'un musulman.

NATHAN.

Demeurez. Vous ne la trouverez pas : elle est chez Sittah , chez la sœur du sultan.

LE TEMPLIER.

Depuis quand ? pourquoi ?

NATHAN.

Et voulez-vous aussi y trouver le frère ? vous n'avez qu'à me suivre.

LE TEMPLIER.

Le frère ! de qui ? de Sittah ou de Recha ?

NATHAN.

De toutes deux peut-être. Venez seulement avec moi ; je vous en prie, venez.

(Il l'emmena.)

SCÈNE VI.

Le harem de Sittah.

SITTAH et RECHA, continuant une conversation.

SITTAH.

Combien, douce fille, je jouis de ta présence ! N'aie donc pas ainsi le cœur serré. Quelle timide anxiété ! Sois donc plus animée, plus parlante, plus confiante.

RECHA.

Princesse...

SITTAH.

Non pas, pas princesse ; nomme-moi Sittah... ton amie... ta sœur ;... nomme-moi ta tendre mère : je pourrais presque l'être. Si jeune, si discrète, si pieuse, que de choses tu sais ! Tu as sûrement tout lu ?

RECHA.

Moi, tout lu ? Sittah, tu te moques de ta petite et naïve sœur, à peine sais-je lire.

SITTAH.

A peine lire, menteuse ?

RECHA.

Un peu l'écriture de mon père. J'ai cru que tu parlais des livres.

SITTAH.

Assurément, des livres.

RECHA.

Eh bien, il m'est difficile de lire dans les livres.

SITTAH.

Sérieusement ?

RECHA.

Très-sérieusement. Mon père n'aime point la froide science des livres qui n'imprime dans le cerveau que des lettres mortes.

SITTAH.

Que dis-tu là ? il n'a peut-être pas grand tort. Et ainsi, toutes les choses que tu sais...

RECHA.

Je ne les sais que de sa bouche ; et pour la plupart, je pourrais te dire encore comment ou pourquoi il me les a apprises.

SITTAH.

Elles se retiennent bien mieux de la sorte : c'est toute l'âme qui s'instruit.

RECHA.

Sûrement Sittah aussi a lu peu ou même rien ?

SITTAH.

Comment cela ? je ne m'enorgueillis pas de cet avantage. Mais comment donc ? quel est ton motif ? Parle hardiment, quel est ton motif ?

RECHA.

Vous êtes si simple, si raisonnable, si dénuée

d'art, tellement semblable à vous seule et pas aux autres....

SITTAH.

Hé bien ?

RECHA.

Les livres nous laissent rarement ainsi, dit mon père.

SITTAH.

Oh ! quel homme que ton père !

RECHA.

N'est-ce pas ?

SITTAH.

Comme il frappe toujours au but !

RECHA.

N'est-ce pas ? — Et ce père...

SITTAH.

Qu'as-tu, cher amour ?

RECHA.

Ce père...

SITTAH.

Dieu ! tu pleures ?

RECHA.

Et ce père... Ah ! il faut parler. Mon cœur est serré, il faut que je respire.

(Elle se jette à ses pieds en fondant en larmes.)

SITTAH.

Enfant, que t'est-il arrivé ? Recha !

RECHA.

Ce père, il faut... il faut que je le perde.

SITTAH.

Toi, le perdre? lui?... pourquoi?... Calme-toi...
Jamais!... Lève-toi.

RECHA.

Ce n'est pas en vain que tu te seras offerte à être
mon amie, ma sœur.

SITTAH.

Oui, je la suis, je la suis. Lève-toi : je vais appeler
au secours.

RECHA se lève et se remet.

Ah! pardonne, pardonne. Ma douleur m'a fait
oublier qui tu es : devant Sittah, il ne convient pas
de laisser éclater ses sanglots, son désespoir; la
froide, la tranquille raison doit savoir tout dompter.
De quoi ne triomphe-t-elle pas en elle?

SITTAH.

Eh bien?

RECHA.

Non, mon amie, ma sœur n'y consentira jamais;
elle ne permettra jamais qu'on me contraigne à avoir
un autre père.

SITTAH.

Un autre père? par contrainte? toi? Qui le pourrait?
qui peut le vouloir, cher amour?

RECHA.

Qui? c'est ma bonne et méchante Daya qui peut le
vouloir... qui le veut... Ah! tu ne connais pas cette
bonne et méchante Daya? Que Dieu lui pardonne et
la récompense! Elle m'a fait tant de bien!.. elle veut
me faire tant de mal!

SITTAH.

Du mal, à toi?... Il faut donc qu'elle ait bien peu de bonté.

RECHA.

Si, elle en a beaucoup, beaucoup.

SITTAH.

Qui est-elle?

RECHA.

Une chrétienne qui a soigné mon enfance, qui m'a donné tant de soins! tu ne le crois point... qui ne m'a pas laissé apercevoir que je n'avais point de mère... Que Dieu la récompense!... Mais elle me jette dans de telles angoisses, dans de tels tourmens!

SITTAH.

Et à quel sujet? pourquoi? comment?

RECHA.

Ah! la pauvre femme!.. Je te l'ai dit, c'est une chrétienne, et il faut bien que par affection elle me tourmente: elle est de ces fanatiques qui s'imaginent connaître la seule véritable, l'universelle route qui conduit à Dieu.

SITTAH.

Ah! j'entends.

RECHA.

Et qui se sentent comme contraints de ramener, dans cette route, chacun de ceux qui s'en écartent. A peine peuvent-ils faire autrement; car s'il est vrai que cette route soit en effet la seule véritable, comment laisseraient-ils leurs amis s'égarer sur une autre qui les précipitera dans leur ruine, dans

leur ruine éternelle ? Il faudrait donc qu'il leur fût possible d'aimer et de haïr à la fois ?... aussi ce n'est pas là ce qui me force enfin à me plaindre d'elle si hautement. J'aurais bien pu supporter pendant plus long-temps encore ses soupirs, ses avis, ses supplications, ses menaces ; je l'aurais pu ; il m'est même toujours venu par-là des pensées bonnes et utiles. Et qui n'est pas flatté au fond de se sentir aimé, chéri par quelqu'un, n'importe qui il soit, qui ne puisse supporter l'idée d'être un jour séparé de vous à jamais ?

SITTAH.

C'est très-vrai.

RECHA.

Mais... mais... cela va trop loin. Je ne puis plus rien opposer, ni patience, ni réflexion, rien.

SITTAH.

Comment ? à quoi ?

RECHA.

A ce que tout à l'heure même elle a voulu me révéler.

SITTAH.

Révéler ? et tout à l'heure ?

RECHA.

Tout à l'heure seulement. En venant ici, nous passions près d'un temple chrétien en ruine : tout à coup elle s'est arrêtée ; elle semblait être intérieurement combattue ; elle portait ses yeux en pleurs tantôt vers le ciel, tantôt sur moi. « Viens, s'est-elle écriée enfin, abrégeons le chemin en traversant ce temple. » Elle marche ; je la suis, et mon œil errait

avec effroi sur ces ruines chancelantes ; elle s'arrête encore , et je me vois au milieu des débris écroulés d'un autel vermoulu. Qu'ai-je éprouvé , lorsque pleurant à chaudes larmes , les mains jointes , elle s'est jetée à mes pieds !...

SITTAH.

Pauvre enfant !

RECHA.

Et alors , au nom de la Divinité qui en ce lieu même avait exaucé tant de prières , avait fait tant de miracles , elle m'a conjurée avec l'expression de la plus sincère pitié... elle m'a conjurée d'avoir pitié de moi-même... ou du moins de lui pardonner , si elle me révélait les droits que son église a sur moi.

SITTAH.

(Malheureuse ! je l'avais soupçonné.)

RECHA.

Que je suis d'un sang chrétien ; que je suis baptisée ; que je ne suis point fille de Nathan ; qu'il n'est pas mon père. — Sittah , Sittah , me voici encore à tes pieds...

SITTAH.

Non , Recha , lève-toi... Mon frère vient : lève-toi.

SCÈNE VII.

Les précédens , SALADIN.

SALADIN.

Qu'est-ce donc , Sittah ?

SITTAH.

Elle est hors d'elle-même , Dieu !

SALADIN.

Qui donc ?

SITTAH.

Tu sais bien...

SALADIN.

La fille de notre Nathan ! qu'a-t-elle ?

SITTAH.

Reviens à toi ; mon enfant. — Le sultan...

RECHA se traînant sur ses genoux , et la tête baissée jusqu'à terre vers le sultan.

Je ne me relèverai point... je ne porterai point mes regards sur le visage du sultan... je ne chercherai point dans ses yeux , je n'admurerai point sur son front l'éclat de la justice et de la bonté éternelles , avant que...

SALADIN.

Lève-toi , lève-toi.

RECHA.

Avant qu'il m'ait promis...

SALADIN.

Viens , je te le promets ; il en sera ce que tu voudras.

RECHA.

Rien de plus, ni rien de moins que de me laisser mon père, et de me laisser à lui. Je ne sais pas encore quel autre demande à être mon père, quel autre peut le demander : je ne veux pas le savoir. N'est-ce donc que par le sang qu'on est père, seulement par le sang ?

SALADIN, la relevant.

Ah ! je devine. Qui donc a été assez cruel pour te mettre, à toi, de pareilles choses en tête ? Est-ce donc une chose déjà tout-à-fait consommée, démontrée ?

RECHA.

Il faut bien, car Daya le tient de ma nourrice.

SALADIN.

De ta nourrice ?

RECHA.

Qui, en mourant, s'est crue obligée de le lui confier.

SALADIN.

En mourant ! Ne délirait-elle point déjà ? Et quand cela serait vrai ? Tu as raison : ce n'est pas le sang, le sang seulement qui fait le père : à peine fait-il le père chez les animaux ; il donne tout au plus le droit de léguer son nom. Ne t'abandonne pas au chagrin. Sais-tu ce qu'il faut faire ? Dès que les deux pères viendront te disputer, laisse-les tous les deux : prends-en un troisième ; prends-moi pour ton père.

SITTAH.

Oui, fais cela, fais cela.

SALADIN.

Je serai un bon père, un excellent père ! Mais , écoute, il me vient une idée beaucoup meilleure. Qu'as-tu besoin de père ? si la mort te l'enlevait ? Le temps est venu de chercher celui qui doit marcher du même pas que toi dans la vie. Ne connais-tu personne ?

SITTAH.

Ne la fais pas rougir.

SALADIN.

Je me l'étais proposé. Si la rougeur embellit les laides, quelle beauté ne donne-t-elle pas aux belles ! J'ai mandé ici ton père Nathan et encore une autre personne. Devines-tu qui c'est ? Ici ; tu me le permets bien , Sittah ?

SITTAH.

Frère...

SALADIN.

Et c'est devant lui qu'il faudra beaucoup rougir, aimable enfant.

RECHA.

Rougir, devant qui ?

SALADIN.

Petite hypocrite, aimeras-tu mieux pâlir ? Ce sera comme tu voudras, ou comme tu pourras. (*Une esclave entre et s'approche de Sittah.*) Est-ce qu'ils ne sont pas encore ici ?

SITTAH, à l'esclave.

C'est bon, qu'ils entrent. — Ce sont eux, mon frère.

SCÈNE VIII.

Les précédens , NATHAN et LE TEMPLIER.

SALADIN.

Ah ! mes bons et chers amis ! — Il faut avant tout que je te dise, Nathan , que tu pourras quand tu voudras envoyer reprendre ton argent.

NATHAN.

Sultan...

SALADIN.

Je suis tout à ton service.

NATHAN.

Sultan...

SALADIN.

La caravane est ici : me voilà redevenu plus riche que je ne l'ai été depuis long-temps. Viens, dis-moi ce qui te serait nécessaire pour entreprendre quelque grande affaire ; car vous aussi, vous autres commerçans, vous ne sauriez jamais avoir trop d'argent comptant.

NATHAN.

Et pourquoi commencer par parler de ces misères-là ? Je vois ici des yeux en larmes qu'il m'est bien plus important de sécher. (*Il s'approche de Recha.*) Tu as pleuré, qu'as-tu donc ? Tu es encore ma fille.

RECHA.

Mon père!...

NATHAN.

Nous nous entendons , cela suffit : calme-toi , reprends courage. Pourvu que ton cœur soit toujours à toi , pourvu que ton cœur ne redoute aucune autre perte , ton père n'est point perdu pour toi.

RECHA.

Aucune autre perte , non ; aucune autre.

LE TEMPLIER.

Aucune autre ? Ainsi , je me suis trompé. Ce qu'on ne craint pas de perdre , c'est qu'on ne croyait pas le posséder , c'est qu'on ne l'a jamais désiré. Bien , très-bien ; cela change tout , Nathan , cela change tout. — Saladin , nous sommes venus d'après tes ordres : mais je t'avais induit en erreur ; maintenant ne te mets plus en peine de rien.

SALADIN.

Comme tu es vif , jeune homme ! Faut-il donc que tout prévienne tes désirs , les devine ?

LE TEMPLIER.

Mais tu l'entends , tu le vois , sultan.

SALADIN.

Oui , vraiment , il est assez fâcheux que tu n'aies pas été plus sûr de ton fait.

LE TEMPLIER.

J'en suis plus sûr à présent.

SALADIN.

Se targuer d'un bienfait , c'est comme si on ne l'avait pas accordé. Celle que tu as sauvée n'est pas pour cela devenue ta propriété ; autrement le voleur

que sa rapacité pousse dans le feu , serait un héros tout aussi-bien que toi. (*Ibs'approche de Recha, et la conduit vers le templier.*) Viens, aimable fille, viens, n'y regarde pas de si près avec lui; car s'il était autre, s'il était moins ardent et moins orgueilleux, il se serait abstenu de te sauver. Il faut que tu lui pardonnes l'un pour l'autre. Viens, fais-le rougir, fais ce qu'il aurait dû faire; avoue-lui ton amour, donne-toi à lui; et s'il te fait un affront, s'il oublie combien, par cette démarche, tu as fait pour lui plus qu'il n'a fait pour toi... car qu'a-t-il fait pour toi? il a respiré un peu de fumée; c'est fort bien, alors il n'a rien de mon cher Assad: il porte son masque, mais il n'a pas son cœur. Viens, ma chère...

SITTAH.

Va, va, mon amour; c'est peu pour la reconnaissance, peut-être rien.

NATHAN.

Arrêtez, Saladin; arrêtez, Sittah.

SALADIN.

Toi aussi?

NATHAN.

Il y a encore quelqu'un à entendre...

SALADIN.

Qui peut le nier? Sans contredit, Nathan, la voix d'un père adoptif doit aussi être entendue; la première même, si tu veux. Tu vois que je sais où en sont les choses.

NATHAN.

Pas tout-à-fait: ce n'est pas de moi que je parle.

Il y en a un autre, Saladin, une toute autre personne, que moi-même je demande qui soit d'abord entendue.

SALADIN.

Qui ?

NATHAN.

Son frère.

SALADIN.

Le frère de Recha ?

NATHAN.

Oui.

RECHA.

Mon frère ! j'ai donc un frère ?

LE TEMPLIER, sortant tout à coup de sa distraction muette et frouche.

Où est-il ce frère ? pas encore ici ? Je devais le rencontrer ici.

NATHAN.

Un peu de patience.

LE TEMPLIER, avec une extrême amertume.

Il lui a donné un père ; ne pourra-t-il pas lui trouver un frère ?

SALADIN.

Cela manquait encore. Chrétien, un soupçon si bas ne serait jamais sorti des lèvres de mon Assad. Bien, tu peux continuer.

NATHAN.

Pardonne-lui ; je lui pardonne volontiers. Qui sait ce qu'à sa place, à son âge, nous aurions pensé ? (*Il s'approche de lui avec amitié.*) Il est naturel, chevalier, que le soupçon suive la méfiance. Si vous aviez daigné me confier d'abord votre vrai nom...

LE TEMPLIER.

Comment ?

NATHAN.

Vous n'êtes pas un Stauffen.

LE TEMPLIER.

Qui suis-je donc ?

NATHAN.

Vous ne vous nommez point Curd de Stauffen.

LE TEMPLIER.

Quel est donc mon nom ?

NATHAN.

Vous vous appelez Leu de Fitneck.

LE TEMPLIER.

Comment ?

NATHAN.

Vous êtes interdit.

LE TEMPLIER.

Ce n'est pas sans raison. Qui dit cela ?

NATHAN.

Moi, qui pourrais vous en dire davantage, bien davantage : cependant je ne vous accuse point de mensonge.

LE TEMPLIER.

Non ?

NATHAN.

Il est possible que ce nom vous appartienne aussi.

LE TEMPLIER.

Je devais le croire. (Dieu le fait donc parler !)

NATHAN.

Car votre mère était une Stauffen. Son frère, votre oncle, vous a élevé, et vos parens vous ont laissé à lui en Allemagne, lorsque, ne pouvant supporter ce rude climat, ils revinrent en cette contrée. Il s'appelait Curd de Stauffen ; il vous a peut-être adopté pour fils. Êtes-vous venu ici avec lui depuis long-temps ? vit-il encore ?

LE TEMPLIER.

Que dois-je dire ? — Nathan, cela est exactement vrai... il est mort. Je suis venu ici avec le dernier renfort de notre ordre. — Mais, mais qu'est-ce que tout cela a affaire avec le frère de Recha ?

NATHAN.

Votre père...

LE TEMPLIER.

Comment, vous l'avez aussi connu ? lui aussi ?

NATHAN.

Il était mon ami.

LE TEMPLIER.

Il était votre ami ? Nathan, est-ce possible ?

NATHAN.

Il se nommait Wolf de Filneck ; mais il n'était pas Allemand...

LE TEMPLIER.

Vous savez cela aussi ?

NATHAN.

Seulement il avait épousé une Allemande, et ne fut que peu de temps en Allemagne avec votre mère.

LE TEMPLIER.

Arrêtez, je vous prie. Mais le frère de Recha, le frère de Recha ?

NATHAN.

C'est vous.

LE TEMPLIER.

Moi ? moi, son frère ?

RECHA.

Lui, mon frère ?

SITTAH.

Frère et sœur ?

SALADIN.

Eux, frère et sœur ?

RECHA, allant à lui.

Ah ! mon frère !

LE TEMPLIER, recule.

Son frère !

RECHA s'arrête et se retourne vers Nathan.

Cela ne peut être, cela n'est pas ! Son cœur n'en sait rien ! — Nous sommes des imposteurs ! — Dieu !

SALADIN, au templier.

Des imposteurs ? Comment ? quelle est ta pensée ? quelle peut être ta pensée ? Imposteur toi-même ! tout est mensonge en toi ; le visage, la voix, la démarche, rien n'est vraiment à toi. Ne pas vouloir reconnaître une telle sœur ! Va !

LE TEMPLIER, s'approchant de lui humblement.

N'interprète point à mal ma surprise, sultan. Dans une situation où jamais ton Assad n'a pu se

trouver, ne méconnais pas lui et moi! (*Il se retourne vivement vers Nathan.*) Vous me donnez et vous me retirez à pleines mains, Nathan; — Non, vous me donnez encore plus que vous ne m'ôtez! Oui, infiniment plus. (*Il se jette au cou de Recha.*) Ah! ma sœur! ma sœur!

NATHAN.

Blandine de Filneck.

LE TEMPLIER.

Blandine! Blandine! — Ce n'est plus Recha? ce n'est plus votre Recha? Dieu! vous la repoussez? Vous lui rendez son nom du baptême? vous la repoussez à cause de moi? Nathan, Nathan, pourquoi en souffrirait-elle, elle?

NATHAN.

Et comment cela? — O mes enfans, mes enfans! le frère de ma fille n'est-il pas aussi mon enfant? car, il le veut?

Pendant que Nathan s'abandonne à leurs embrassemens, Saladin surpris et agité s'approche de sa sœur.)

SALADIN.

Que dis-tu, ma sœur?

SITTAH.

Je suis émue...

SALADIN.

Et moi, je frémis d'avance d'une émotion plus grande encore. Prépare-toi à la supporter de ton mieux.

SITTAH.

Que veux-tu dire?

SALADIN.

Nathan, un mot, un seul mot. (*Pendant que Nathan s'approche de lui, Sittah s'approche du frère et de la sœur pour leur témoigner tout son intérêt; Nathan et Saladin se parlent à voix basse.*)
Écoute, écoute donc, Nathan. Ne disais-tu pas, tout-à-l'heure...

NATHAN.

Quoi?

SALADIN.

Que leur père n'était pas venu d'Allemagne, n'était point Allemand. Qu'était-il donc? d'où était-il?

NATHAN.

Il n'a jamais voulu me le confier. Je n'ai rien su de sa bouche.

SALADIN.

Et ce n'était pas un Franc? Il n'était pas de l'Occident?

NATHAN.

Oh! il est bien assuré que non. Il parlait très-facilement le persan.

SALADIN.

Le persan? le persan? Qu'en faut-il davantage?
— C'est lui? c'était lui?

NATHAN.

Qui?

SALADIN.

Mon frère! cela est certain! mon Assad! Ah! très-certain!

NATHAN.

Puisque tu l'as toi-même deviné, prends-en l'assurance dans ce livre.

(Il lui donne le bréviaire.)

SALADIN, le parcourant avidement.

Son écriture ! ah ! je la reconnais aussi !

NATHAN.

Ils n'en savent rien encore ; c'est à toi seul qu'il appartient de le leur apprendre.

SALADIN, après avoir feuilleté le livre.

Moi, ne pas reconnaître les enfans de mon frère !.. mes neveux... mes enfans ! Ne les pas reconnaître ! — Te les laisser à toi ! (*Tout haut.*) Ce sont eux ! ce sont eux ! Sittah, ce sont eux ! Tous deux sont les enfans de mon frère, du tien.

(Il court les embrasser)

SITTAH, les embrassant aussi.

Qu'entends-je ! Non, cela ne peut être autrement ! cela ne peut être autrement !

SALADIN, au templier.

Il faudra bien maintenant, il faudra bien, mauvaise tête, m'aimer un peu. (*A Recha.*) Je suis à présent ce que j'avais voulu être par ton consentement ; le veux-tu, oui ou non ?

SITTAH.

Moi aussi, et moi aussi !

SALADIN, au templier.

Mon fils ! mon Assad ! fils de mon Assad !

LE TEMPLIER.

Moi, de ton sang?... Ainsi, ces songes dont on avait bercé mon enfance ne sont pas tout-à-fait des songes.

(Il se jette à ses pieds.)

SALADIN le relève.

Voyez le méchant ! il le savait, et il a pu vouloir que je devinsse son assassin ! — Attends ⁽¹³⁾ !

(Ils s'embrassent de nouveau. — La toile tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



NOTES

SUR

NATHAN LE SAGE.

(1) **P**ASSAGE supprimé et remplacé par des points dans l'édition de 1783.

(2) C'est le nom générique des Européens dans l'Orient.

(3) L'empereur Frédéric se noya en traversant le Cydnus pendant la troisième croisade.

(4) On aime assez, en Allemagne, à jouer avec des échecs sculptés en forme de figures humaines. Il y a des rois avec leur couronne, des fous avec leur cape, et quelquefois même les pions sont des soldats, semblables à ceux dont s'amuse les petits enfans ; nous trouverions cela d'assez mauvais goût en France. Dans l'Orient, ce serait de plus un péché ; car toute espèce de représentation de la figure humaine est interdite par la religion musulmane. Tout homme qui fait une image d'homme sera, dit-on, obligé au jugement dernier de lui donner une âme. Voilà pourquoi Saladin dit : « Était-ce donc avec l'iman que je devais jouer ? »

(5) Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre.

(6) « Il est très-vrai, écrivait Lessing, et je ne l'ai caché à aucun de mes amis, que j'ai trouvé la première idée de Nathan dans le Décameron de Boccace. Sans aucun doute, la troisième nouvelle du premier livre, cette source si riche de productions dramatiques, est le germe d'où Nathan s'est développé pour moi. »

(7) C'est à la mort du père que finit le récit de Boccace. (Voyez, tome I. première journée, troisième nouvelle.)

(8) Cette restriction plaisante et naïve du patriarche en faveur des violences de son église, avait été supprimée par la censure dans la première traduction.

(9) Le péché contre le Saint-Esprit est en effet irrémissible ; le péché contre le Fils peut être remis. Mais les livres saints ne définissent point le péché contre le Saint-Esprit. Beaucoup de docteurs tiennent que c'est l'hérésie.

(10) On a écrit ici *Darun* suivant l'orthographe allemande. Le lieu dont il s'agit est sans doute le *Darom*, portion méridionale de la Palestine ; les noms de Gaza et d'Ascalon l'indiquent assez.

(11) La bataille d'Ascalon, fut gagnée par Godefroy de Bouillon, en 1089. Il y a ici une erreur de Lessing : car l'époque de la pièce étant postérieure au commencement de la troisième croisade entreprise en 1189, et à la mort de l'empereur Frédéric, arrivée en 1190, il s'ensuit que Recha aurait plus de quatre-vingt-dix ans.

(12) Gath, bourg de Judée à l'ouest de Jérusalem.

(13) « Les sentimens de Nathan à l'égard de toutes les religions positives, écrivait Lessing, ont de tout temps été les miens. Mais ce n'est pas ici le lieu de les justifier. . . . Je ne connais pas encore en Allemagne un lieu où ma pièce puisse être maintenant représentée. Mais salut et bonheur au pays où elle sera représentée pour la première fois! »

0
ÉMILIE GALOTTI,

DRAME EN CINQ ACTES,

TRADUIT PAR M. LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE.



NOTICE

SUR

ÉMILIE GALOTTI.

Emilie Galotti parut plusieurs années avant *Nathan le sage*, et fut pour le théâtre allemand, selon quelques critiques, ce que le *Cid* fut pour le nôtre. Lessing le premier entreprit de donner à son pays la véritable tragédie, et il lui donna le drame.

C'est un drame en effet qu'*Émilie Galotti*. La catastrophe est sanglante; mais la composition et la conduite de la pièce, les caractères, les actions et le langage surtout des personnages, annoncent dans l'auteur plus d'esprit que d'invention, plus d'énergie que de grandeur, plus d'observation que de poésie. Et sans l'invention, la grandeur et la poésie, la tragédie n'est pas, ou du moins elle est incomplète.

Rien ne classe mieux cette pièce que le sujet même, tel que Lessing l'a conçu. On sait que

c'est l'aventure de Virginie. Il est si vrai qu'en composant, Lessing a pratiqué un autre art et cherché un autre but que l'art et le but de la tragédie proprement dite, qu'il a eu besoin de dépasser l'action et de la réduire, pour l'approprier à sa manière. Rome est devenue le duché de Guastalla. Le décemvir Appius, fier usurpateur de la tyrannie, a été remplacé par un prince médiocre et corrompu. Virginius, ce légionnaire couvert de blessures, s'est changé en un vieux gentilhomme mécontent et frondeur; et les licteurs même, froids et impitoyables exécuteurs de la volonté décemvirale, ont cédé la scène à des scélérats subalternes, à des assassins de louage, comme en a toujours à sa disposition tout poète ou romancier qui se place en Italie. Lorsqu'une fois les personnages ont été ainsi déchus de la grandeur romaine, que l'action a été transportée d'une république dans une cour, Lessing s'est trouvé à l'aise, et il a su, dans ce cadre réduit aux petites proportions de son art, multiplier les beautés de détail, les traits fins et brillans, les intentions neuves et piquantes, richesses naturelles de son talent. Mais s'il est permis d'emprunter une compa-

raison aux arts du dessin pour juger une composition de l'auteur du *Laocoon*, on peut dire qu'entre *Emilie Galotti* et une tragédie de *Virginie*, il y a la distance du genre à l'histoire.

Les caractères sont la belle partie de l'ouvrage. C'est dans le choix, la combinaison et la peinture des caractères qu'éclate en effet cette sagacité d'observation, cette impartialité ingénieuse, éminente qualité de l'esprit des Allemands et de celui de Lessing. — Le personnage qui donne son nom à la pièce n'est pas le plus important. Émilie ne paraît guère que trois fois. Mais la timidité imprudente, la confiante inexpérience d'une jeune fille pure et pieuse, sont finement aperçues et gracieusement retracées. C'est dommage que la mignardise et la recherche altèrent parfois la simplicité de ce rôle.

Un caractère meilleur encore est celui du prince. Faible et insolent, frivole et dur, il a bien cette perversité acquise, à laquelle une créature médiocrement bonne est toujours conduite par la possession héréditaire et l'exercice incontesté du pouvoir absolu. Comme tant d'autres, il n'est point né méchant; lors-

qu'il n'est point aveuglé par ses passions ou ses serviteurs, le mal lui déplaît et le blesse. Peut-être ne recule-t-il devant le crime que par indolence, et ne s'indigne-t-il que de ce dont il a peur; mais c'est aussi quelquefois une arme de la conscience contre nos passions que notre faiblesse. D'ailleurs il ne tarde pas à céder : nous le voyons bientôt, docile aux séductions d'un flatteur, donner les mains à des crimes qu'il a d'abord repoussés, et dont il se croit innocent parce qu'il est dispensé de la peine de les concevoir et du danger de les commettre. On ne saurait peindre avec plus de vérité ce genre particulier d'immoralité attaché au métier de despote, cette corruption du trône que l'énergie d'une excellente nature peut seule vaincre et corriger.

Le courtisan, instrument et provocateur des vices de son maître, est représenté avec moins de justesse et de nouveauté. C'est un de ces Narcissessans pudeur et sans mesure, dont la méchanceté complète et gratuite se jette dans le crime avec un abandon que la bassesse toute seule ne peut motiver. Sans doute il y a de l'esprit dans ce rôle; Marinelli ne manque ni d'a-

dresse ni de courage; mais il est aussi trop prompt au crime; il l'invente et l'accomplit trop aisément. Dans le monde et même à la cour, le mal n'est point si facile à trouver ni à faire, et la méchanceté est moins à son aise.

La vertu d'Odoard Galotti n'est guère plus mesurée ni plus naturelle. Son langage est déclamatoire, sa position obscure, ses actions mal expliquées. On ne sait à quelles opinions rattacher l'indépendance austère dont il fait profession à l'égard du prince. Son mépris pour la cour, son aversion pour la puissance, ne s'appuient pas sur des principes ou des passions qui le grandissent. Ce n'est point un philosophe; car il raisonne peu. Ce n'est point un citoyen; car la scène se passe à Guastalla. Aucune pensée générale, aucun intérêt public ne paraît diriger sa conduite; son attentat n'est qu'un coup de tête sans utilité. Virginus du moins, en immolant sa fille, frappait les décemvirs. Il pouvait alléguer l'éternelle abolition de la férocité romaine, l'amour de la liberté.

Cependant on ne peut méconnaître dans *Emilie Galotti* de grandes beautés, de grands

effets surtout. Le premier acte est plein d'esprit et de vivacité. La scène où Marinelli surmonte les scrupules du prince et le gagne au crime, est habile et profonde. Celle où une favorite répudiée révèle à Odoard son outrage et son danger, bien que forcée et forcément amenée, doit surprendre et saisir le spectateur. Enfin le dénouement ne peut manquer de produire une grande impression ; c'est un beau coup de poignard.

Il resterait à parler du style de Lessing. C'est ici surtout qu'il faut regretter le silence du traducteur, que nous avons bien insuffisamment suppléé dans cette notice. M. le comte de Sainte-Aulaire seul eût bien su rendre compte des difficultés qu'il a vaincues, et faire sentir des beautés qu'il a reproduites.

C. R.....T.

ÉMILIE GALOTTI.

PERSONNAGES.

ÉMILIE GALOTTI.

ODOARD, }
CLAUDIA, } père et mère d'Émilie.

HECTOR GONZAGUE, prince de Guastalla.

MARINELLI, chambellan du prince.

CAMILLE ROTA, conseiller du prince.

CONTI, peintre.

LE COMTE APPIANI.

LA COMTESSE ORSINA.

ANGELO ET AUTRES SERVITEURS.

La scène est dans le cabinet du prince.

ÉMILIE GALOTTI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE est assis devant un bureau couvert de papiers ; il en parcourt quelques-uns.

DES plaintes ! des demandes !... Toujours des demandes et des plaintes ! Quel ennui !... Et l'on envie notre sort !... Sans doute il serait heureux s'il était en notre puissance de satisfaire tout le monde. (*Il ouvre un paquet , et lit la signature.*) Émilie.... Bruneschi.... Ce n'est pas Émilie Galotti ;... mais c'est cependant une Émilie. Que veut-elle ? (*Il lit.*) Elle demande beaucoup ,... beaucoup , en vérité... Elle s'appelle Émilie ; elle l'obtiendra. (*Il signe le papier. Il sonne ; un valet de chambre entre.*) Quelqu'un des conseillers est-il déjà arrivé ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Non , monseigneur.

LE PRINCE.

Je me suis levé trop tôt. Le temps est superbe , je veux sortir en voiture ; le marquis Marinelli m'accompagnera.... Qu'on l'avertisse. (*Le valet de*

chambre sort.) Je ne puis plus travailler.... J'étais si tranquille ! je le croyais au moins. Et parce qu'une malheureuse Bruneschi ose porter le nom d'Émilie... adieu tout mon repos.

(*Le valet de chambre rentre,*)

LE VALET DE CHAMBRE.

On est allé chez le marquis. Une lettre de la comtesse Orsina.

LE PRINCE.

De la comtesse Orsina?... C'est bon. Laissez la lettre.

LE VALET DE CHAMBRE.

Son coureur attend.

LE PRINCE.

J'enverrai la réponse, s'il y en a.... Où est-elle ? à la ville ? à la campagne ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Elle est arrivée hier en ville.

LE PRINCE.

Tant pis.... Je voulais dire tant mieux. En ce cas son coureur n'a que faire d'attendre. (*Le valet de chambre sort.*) Ma chère comtesse ! (*Il prend la lettre avec un sourire amer, et la rejette sans l'ouvrir.*) A quoi bon la lire ? ne sais-je pas ce qu'elle peut me dire ? J'ai cru l'aimer, cependant.... Que ne peut-on pas s'imaginer dans la jeunesse?... Peut-être aussi l'ai-je véritablement aimée autrefois ;.... mais autrefois !

(Le valet de chambre rentre encore.)

LE VALET DE CHAMBRE.

Le peintre Conti demande à avoir l'honneur....

LE PRINCE.

Le peintre Conti ? Très-bien. Faites-le entrer ; il me distraira de cette importune pensée.

SCÈNE II.

LE PRINCE, CONTI.

LE PRINCE.

Bonjour, Conti ; comment va la santé, et comment vont les muses ?

CONTI.

Les muses, prince ? elles demandent du pain.

LE PRINCE.

Non certes, il n'en sera pas ainsi, au moins dans le petit pays qui m'appartient : mais il faut aussi que les artistes veuillent travailler.

CONTI.

Travailler, monseigneur ! c'est la joie de l'artiste ; mais l'obligation de travailler trop dégrade le talent, et l'artiste n'est plus qu'un ouvrier.

LE PRINCE.

Nous ne vous demandons pas un grand nombre d'ouvrages, mais quelques-uns où vous placiez tous vos soins... Un seul tableau, mais un chef-d'œuvre.

Sans doute vous ne venez pas les mains vides ,
Conti ?

CONTI.

J'apporte à votre altesse le portrait qu'elle m'a demandé ; j'en apporte un autre encore que monseigneur ne m'a pas demandé , mais que j'ai cru digne de lui être présenté.

LE PRINCE.

Et quel portrait vous ai-je demandé ? Je ne m'en souviens plus.

CONTI.

La comtesse Orsina.

LE PRINCE.

Ah !... la commande date d'un peu loin , mon cher Conti.

CONTI.

Nos belles ne sont pas toujours visibles pour leur peintre , monseigneur. En vérité , depuis trois mois , à peine ai-je pu obtenir de la comtesse une seule séance.

LE PRINCE.

Où sont vos portraits ?

CONTI.

Dans l'antichambre ; je vais les chercher.

SCÈNE III.

LE PRINCE seul.

Son portrait, soit ; au moins ce n'est pas sa personne. Peut-être trouverai-je dans son portrait ce que je ne saurais plus trouver en elle.... Mais voudrais-je l'y retrouver?... Maudit peintre ! Je pense qu'elle l'a séduit. Si cependant, grâce à l'illusion des couleurs, du dessin de Conti, ce portrait venait conquérir pour la comtesse la place qu'elle occupa dans mon cœur, ne devrais-je pas en remercier le peintre ? Quand j'aimais Orsina, je portais la vie si légèrement ! le temps passait si vite ! si gaiement ! Maintenant tout est changé ; mais, qu'importe ! plus heureux ou moins heureux, je sens aujourd'hui que je vaux mieux.

SCÈNE IV.

LE PRINCE ; CONTI apporte les portraits, et appuie l'un des deux sur le dos d'un fauteuil ; il présente l'autre au prince.

CONTI.

Je supplie votre altesse de ne pas oublier que notre art a des limites, et qu'une grande partie du charme de la beauté est au delà de ce que nous pouvons atteindre. Placez-vous ici.

LE PRINCE, après quelques instans d'attention.

Bien, Conti, tout-à-fait bien; je reconnais votre pinceau, tout votre talent; mais en vérité, Conti, cela est flatté, par trop flatté.

CONTI.

La comtesse ne le juge pas ainsi, monseigneur; et, dans la vérité, le portrait n'est pas flatté plus qu'il n'est du devoir du peintre de le faire. L'art doit rendre les objets tels que le génie créateur les a conçus, tels qu'ils seraient en effet, si, lors de la création, la matière docile n'avait opposé aucune résistance; tels qu'ils seraient toujours, si, dans une immuable jeunesse, il leur était donné de braver les efforts du temps.

LE PRINCE.

Bravo, Conti; la philosophie ajoute au prix du talent; vous dites cependant que l'original de ce portrait n'a pas trouvé...

CONTI.

Pardonnez-moi, mon prince : l'original est une personne qui a droit à tous mes respects. Dieu me garde de rien dire de désobligeant pour elle !

LE PRINCE.

Tout comme il vous plaira. Mais enfin, qu'a dit la comtesse de son portrait ?

CONTI.

Je suis contente, a-t-elle dit, si l'on ne me trouve pas hideuse.

LE PRINCE.

Si on ne la trouve point hideuse... Ah! certes, je la reconnais bien à ces paroles.

CONTI.

Et en vérité, monseigneur, vous ne trouvez dans ce portrait aucune trace, aucun soupçon de l'expression qu'elle avait en les prononçant.

LE PRINCE.

Je le vois bien, et c'est pour cela même que je vous accuse d'une énorme flatterie. Oh! je la connais cette expression dédaigneuse qui défigurerait le visage d'une grâce. Je sais bien qu'une jolie bouche s'embellit encore quand elle sourit avec un peu de malice et de dédain; mais il ne faut pas que ce mouvement de physionomie devienne, comme chez la comtesse, une grimace, une contorsion; il faut, au contraire, qu'il soit tempéré par des yeux doux et enjoués, tels que la comtesse n'en eut jamais, pas même dans votre portrait, Conti.

CONTI.

Je suis, je l'avouerai, monseigneur, surpris.

LE PRINCE.

Et pourtant vous avez tiré le meilleur parti possible des yeux de la comtesse, de ces yeux gros, saillans, hagards, de ces yeux de Méduse. Elle n'a, certes, rien à vous reprocher; reprochez-vous plutôt à vous-même cet excès d'indulgence, Conti; car, dites-le moi en conscience, serait-il possible, d'après ce portrait, de juger le caractère de la comtesse?... telle était cependant votre tâche. Mais l'orgueil,

vous l'avez habillé en dignité; l'amertume en malice; et son exaltation fantasque, vous en avez fait une douce mélancolie.

CONTI, un peu piqué.

Monseigneur, nous ne pouvons achever de peindre aussi vite que vous cessez d'aimer; pour obéir aux ordres d'un amant, nous empruntons les yeux de l'Amour, et c'est aussi avec les yeux de l'Amour que l'on doit juger nos portraits.

LE PRINCE.

En ce cas, mon cher Conti, que ne veniez-vous le mois passé? Mais laissons là ce portrait; voulez-vous me montrer l'autre?

CONTI. Il va chercher l'autre, et le tient dans sa main avant de l'avoir retourné.

C'est encore un portrait de femme.

LE PRINCE.

En ce cas, vous avez tort de me le montrer; il demeurera bien loin de l'image qui est ici, ou plutôt là. (*Il montre d'abord sa tête, puis son cœur.*) Je voudrais admirer d'autres essais de votre talent.

CONTI.

Il y a des talens bien supérieurs au mien, monseigneur; mais il n'y eut jamais un modèle égal à mon modèle.

LE PRINCE.

C'est donc la maîtresse du peintre? (*Conti lui présente le tableau.*) Mais que vois-je! est-ce votre ouvrage ou celui de mon imagination? Émilie Galotti!

CONTI.

Eh quoi, mon prince, connaissez-vous donc cet ange de beauté?

LE PRINCE. Il cherche à se remettre, mais sans détourner les yeux du portrait.

A peine, assez cependant pour ne pas la méconnaître. Il y a quelques semaines, je l'ai rencontrée avec sa mère dans une fête ; depuis, je l'ai aperçue dans des églises où je n'aurais osé la considérer trop attentivement. Je connais son père aussi ; il n'est pas de mes amis, il a contesté plus obstinément qu'aucun autre mes droits sur Sabionetta ; c'est un vieux soldat, fier et sévère, mais franc et honnête.

CONTI.

Permettez, mon prince, que, pour le moment, nous nous occupions de sa fille.

LE PRINCE.

C'est elle, pardieu ! c'est son image réfléchie dans une glace. (*Les yeux toujours fixés sur le portrait.*) N'est-ce pas louer dignement l'artiste, Conti, que de l'oublier lui-même pour ne penser qu'à son modèle ?

CONTI.

Je suis loin d'être content de mon ouvrage, mais je suis fier d'en connaître l'imperfection. Ah ! que ne pouvons-nous peindre par l'action immédiate de la pensée ! il y a si loin de l'œil qui observe à la main qui tient le pinceau ! que de choses se perdent dans le chemin ! Mais je sens ce que j'ai perdu ; je sais comment, pourquoi je l'ai perdu ; et le sentiment de mon impuissance, je l'aime mieux

que l'orgueil d'un succès. C'est parce que je reconnais la faiblesse de cette image, que je me sens véritablement un grand peintre ; c'est ma main et non pas mon génie que j'accuse ; et croyez-vous, mon prince, que Raphaël n'aurait pas été le plus beau génie entre tous les peintres, quand la nature lui aurait refusé des mains pour tenir son pinceau ? le croyez-vous, mon prince ?

LE PRINCE.

Que dites-vous, Conti ? et que voulez-vous savoir de moi ?

CONTI.

Oh ! rien, rien, pur bavardage ! votre âme toute entière était peinte dans vos regards. Que j'aime de telles âmes et de tels regards !

LE PRINCE, avec une froideur affectée.

Ainsi vous comptez Émilie Galotti parmi les beautés les plus distinguées de cette ville ?

CONTI.

Parmi les beautés les plus distinguées,.... les plus distinguées de cette ville.... Mais vous badinez, mon prince ; ou tout à l'heure vous ne regardiez pas plus mon tableau que vous n'écoutez mes discours.

LE PRINCE.

Cher Conti (*les yeux toujours attachés sur le tableau*), on doit se méfier de ses impressions ; il n'est permis qu'à un peintre de porter un jugement sur la beauté.

CONTI.

Et pensez-vous que chacun règle les mouvemens

de son cœur sur les décisions du peintre... Malheur à l'homme du monde qui voudrait apprendre de nous ce que c'est que la beauté!... Si cependant vous m'ordonnez de parler en artiste, je dirai que je regarde comme un des plus grands bonheurs de ma vie d'avoir eu Émilie Galotti pour modèle.... Cette tête, ce visage, ce front, ces yeux, ce nez, cette bouche, ce menton, ce cou, cette gorge, cette taille, toute cette personne enfin, sont devenus mon unique étude; et c'est pour moi le type de la beauté. L'original que j'ai peint d'après elle est en la possession de son père; mais cette copie....

LE PRINCE, se retournant avec vivacité.

Cette copie, Conti, vous ne l'avez encore promise à personne ?

CONTI.

Elle est à vous, mon prince, si vous la désirez.

LE PRINCE.

Si je la désire! (*En souriant.*) Et puis-je mieux faire que d'étudier, ainsi que vous, cette peinture, comme le type de la beauté? Emportez l'autre portrait, vous le ferez encadrer.

CONTI.

Bien...

LE PRINCE.

Le cadre le plus riche qui se puisse trouver; nous le placerons dans ma galerie. Je garde celui-ci: pour une simple étude on ne fait pas tant de façon; je ne le ferai même pas suspendre;... j'aime mieux l'avoir sous la main. Je vous remercie, Conti; je

vous remercie bien sincèrement.... Et souvenez-vous de ce que je vous disais tantôt : « Dans mes états je veux que les arts fleurissent ; que les artistes partagent mes richesses. » Passez chez mon trésorier ; faites-vous payer ces deux portraits.... ce que vous voudrez ;.... tout ce que vous voudrez, Conti !....

CONTI.

Arrêtez, mon prince ; je commence à craindre que vous ne vouliez récompenser quelque chose de plus que mon talent.

LE PRINCE.

Vanité d'artiste ! Et non sans doute : soyez sans scrupule ;... entendez-vous, Conti ? et demandez tout ce qu'il vous plaira....

(Conti sort.)

SCÈNE V.

LE PRINCE seul.

Tout ce qu'il voudra , (*il s'adresse au portrait*) et je t'aurai encore à bon compte.... Merveille de l'art, il est donc vrai que je te possède !... Mais qui te possédera , merveille de la nature ? Pour quel prix t'obtiendrai-je de ta mère sévère, de ton père dur et farouche ? Enchanteresse , c'est de toi surtout que je voudrais t'obtenir ! Ces yeux pleins de charme et de modestie , cette bouche... Ah ! si je l'entendais parler , si je la voyais sourire , cette bouche !... Quelqu'un vient , cachons mon trésor. (*Il tourne le*

portrait contre la muraille.) Ce sera Marinelli; pourquoi l'ai-je fait appeler?... Quelle délicieuse matinée j'aurais passée sans lui!

SCÈNE VI.

LE PRINCE, MARINELLI.

MARINELLI.

Monseigneur daignera m'excuser; je ne m'attendais pas à recevoir si matin les ordres de son altesse.

LE PRINCE.

Je voulais sortir en voiture, la matinée était superbe; mais elle est déjà avancée, et j'ai changé d'idée. (*Après un moment de silence.*) Qu'y a-t-il de nouveau, Marinelli?

MARINELLI.

Rien de bien important que je sache. La comtesse Orsina est revenue hier de la campagne.

LE PRINCE.

Elle m'a écrit ce billet (*il montre le billet de la comtesse*) pour m'annoncer son retour, je suppose, ou pour tout autre motif: je suis peu curieux de m'en assurer.... L'avez-vous vue?

MARINELLI.

Et n'ai-je pas le malheur d'être son confident! Si jamais il m'arrive d'accepter encore ce rôle auprès d'une femme qui aime votre altesse avec une telle passion, je veux....

LE PRINCE.

Ne jurez de rien , Marinelli.

MARINELLI.

Quoi ! vraiment ! cela pourrait arriver encore, mon prince ?.... La comtesse n'a donc pas tant de tort de se plaindre ?

LE PRINCE.

Elle a tort tout-à-fait. Mon mariage avec la princesse de Massa me fait un devoir de rompre tout engagement de cette nature.

MARINELLI.

Si tel était en effet votre motif, la comtesse devrait se résigner à son sort, comme sans doute monseigneur se résignera au sien.

LE PRINCE.

Et mon sort n'est-il pas bien plus pénible que le sien ? Je dois me sacrifier à un misérable intérêt d'état. La comtesse peut reprendre son cœur, et rien ne l'oblige à en disposer contre son gré.

MARINELLI.

Reprendre son cœur ! Mais pourquoi, demande la comtesse, s'imposer cette contrainte, si l'amour est étranger au mariage du prince ? Si la politique seule en serre les nœuds, auprès d'une telle épouse une amie peut encore trouver sa place. Ah ! ce n'est pas à un mariage que la comtesse craint d'être sacrifiée, c'est....

LE PRINCE.

A un nouvel amour, n'est-ce pas ? et quand cela serait, Marinelli voudrait-il m'en faire un crime ?

MARINELLI.

Moi, monseigneur ? je vous supplie de ne pas me confondre avec l'extravagante dont je vous rapporte les paroles... Je m'en suis chargé par pitié, en vérité, car je dois convenir que l'état dans lequel je la vis hier m'a tout-à-fait attendri... Elle ne voulait point parler de vous ; elle voulait paraître froide et enjouée ; mais au milieu de la conversation la plus indifférente, un mot, un regard trahissait le tourment de son cœur ; elle prononçait du ton le plus leste les paroles les plus lamentables, et d'autres fois avec une physionomie funeste les plaisanteries les plus folles... Pour échapper à elle-même elle s'est livrée à l'étude, et je crains bien que cela ne l'achève.

LE PRINCE.

C'est bien ainsi que sa folie a commencé ; c'est précisément cette manie qui m'a dégoûté d'elle, et le moyen est mal choisi, Marinelli, pour m'attacher de nouveau.... Au reste, si elle devient folle par amour, il est certain que même sans amour elle n'eût pas été fort raisonnable... Mais laissons-là ce triste sujet, parlons d'autre chose... N'y a-t-il donc rien de nouveau dans la ville, Marinelli ?

MARINELLI.

Rien, ou peu de chose, monseigneur, car le mariage du comte Appiani, qui se célèbre aujourd'hui, n'est pas une affaire de grande importance.

LE PRINCE.

Le comte Appiani ! et qui épouse-t-il ? je n'avais jamais entendu parler de son mariage.

MARINELLI.

La chose a été tenue fort secrète, et l'on n'avait pas sujet d'en faire beaucoup de bruit... Vous allez rire, monseigneur ; mais tel est le sort des hommes sensibles : l'amour leur joue toujours de mauvais tours... Une jeune fille sans naissance, sans fortune, a enlacé le comte dans ses filets, avec quelque beauté, mais surtout avec beaucoup d'esprit et un grand appareil de vertu et de beaux sentimens.

LE PRINCE.

Celui qui peut abandonner son cœur sans contrainte aux douces impressions de l'innocence et de la beauté, celui-là mérite plutôt l'envie que le ridicule... Mais comment s'appelle l'heureuse fiancée ? car bien que vous ne puissiez le souffrir, Marinelli, et qu'il ne soit pas mieux disposé pour vous, il est cependant vrai qu'Appiani est un beau jeune homme, riche et plein d'honneur. J'ai souvent désiré l'attacher à mon service, et je veux encore y songer.

MARINELLI.

Il est trop tard, monseigneur : s'il faut en croire mes nouvelles, Appiani emmène la dame de ses pensées dans les terres qu'il possède dans les vallées du Piémont ; là il trouvera le bonheur que la cour ne pourrait lui offrir ;.. il pourra à loisir chasser des chamois dans les Alpes, élever des marmottes. Au reste, que pourrait-il faire de mieux ? Ce mariage inconvenant le perd dans le monde : il ne serait plus reçu dans la bonne compagnie.

LE PRINCE.

La bonne compagnie... où l'on est poursuivi par

l'étiquette, la contrainte, l'ennui, quelquefois la misère... Mais dites-moi donc à qui Appiani fait un si grand sacrifice.

MARINELLI.

A une certaine Émilie Galotti.

LE PRINCE.

Que dites-vous?... Une certaine...

MARINELLI.

Émilie Galotti.

LE PRINCE.

Émilie Galotti!... impossible.

MARINELLI.

C'est un fait constant, monseigneur.

LE PRINCE.

Non, vous dis-je, cela n'est pas, cela ne peut pas être... vous vous trompez de nom... il y a beaucoup de Galotti dans la ville. C'est peut-être une Galotti, mais non pas Émilie Galotti, ce n'est pas Émilie.

MARINELLI.

C'est Émilie, Émilie Galotti.

LE PRINCE.

Mais il y en a donc deux du même nom? Vous avez dit une certaine Émilie Galotti... Il faudrait être insensé pour parler ainsi de la véritable...

MARINELLI.

Vous êtes hors de vous-même, monseigneur; connaîtriez-vous cette fille?

LE PRINCE.

C'est à moi de vous interroger, Marinelli ; répondez à l'instant... Est-ce la fille du colonel Galotti de Sabionetta ?

MARINELLI.

C'est elle-même.

LE PRINCE.

Qui demeure à Guastalla avec sa mère ?

MARINELLI.

C'est elle-même.

LE PRINCE.

Près de l'église de tous les saints ?

MARINELLI.

C'est elle-même.

LE PRINCE.

En un mot, (*il s'élançe vers le portrait et le met dans les mains de Marinelli*) est-ce celle-là ? Répète encore une fois ta maudite parole, et enfonce-moi un poignard dans le cœur.

MARINELLI.

C'est bien elle.

LE PRINCE.

Bourreau ! Émilie.... cette Émilie Galotti doit aujourd'hui ?...

MARINELLI.

Épouser le comte Appiani. (*Le prince lui arrache le portrait.*) Sa célébration doit avoir lieu en secret dans la maison du père, près de Sabionetta, aujourd'hui à midi ; la mère et la fille, le comte, et

peut-être un couple d'amis, s'y rendront pour la cérémonie.

LE PRINCE, désespéré, se jette dans un fauteuil.

Je suis anéanti ! je n'y veux pas survivre !

MARINELLI.

Mais qu'avez-vous donc, monseigneur ?

LE PRINCE s'avance tristement.

Ce que j'ai, perfide ! je l'aime, je l'adore ; ne le savais-tu pas ? Ils le savaient tous depuis longtemps, mais ils craignaient que je n'échappasse aux honteuses chaînes de cette folle Orsina. Et vous aussi, Marinelli, vous qui me promettiez l'amitié la plus tendre.... Mais un prince n'a point d'amis, il ne peut pas avoir d'amis ! Vous m'avez caché avec tant de méchanceté, de perfidie, jusqu'à ce dernier moment, le danger que courait mon amour. Ah ! si je vous le pardonne, qu'aucun de mes péchés ne me soit jamais pardonné.

MARINELLI.

Je ne saurais en vérité que vous répondre, mon prince, quand même vous m'en donneriez le temps ; mais laissez-moi donc vous montrer toute ma surprise. Quoi ! vous aimez Émilie Galotti ? J'attesterai tous les anges et tous les saints, qu'aucun d'eux ne me prenne jamais en pitié, si j'ai rien su de votre amour, si jusqu'à ce moment j'en ai eu la moindre pensée ! J'en pourrais dire autant de la comtesse ; ses soupçons ont un tout autre objet.

LE PRINCE.

Alors, Marinelli, pardonnez-moi (*il se jette dans ses bras*), et surtout plaignez-moi.

MARINELLI.

Reconnaissez cependant, mon prince, les fruits de votre réserve à mon égard. Les princes n'ont point d'amis!... ils ne peuvent avoir d'amis!... et pourquoi, je vous le demande, si ce n'est parce qu'ils ne veulent pas en avoir? Aujourd'hui ils nous honorent de leur confiance, ils nous font part de leurs vœux les plus secrets, ils nous dévoilent leur âme toute entière; et demain ils ne nous connaissent plus, il semble qu'ils n'aient jamais échangé une parole avec nous.

LE PRINCE.

Ah! Marinelli, comment pouvais-je vous confier ce que j'osais à peine m'avouer à moi-même?

MARINELLI.

Eh quoi! celle qui cause votre peine l'ignore-t-elle encore?

LE PRINCE.

Émilie? tous mes efforts ont été vains pour lui parler une seconde fois.

MARINELLI.

Et la première fois?

LE PRINCE.

Je la vis... Mais, dans l'état où je suis, quelle barbarie d'exiger de moi de longs récits! Vous me voyez emporté par le torrent, et vous me demandez comment je suis tombé!... Eh! sauvez-moi d'abord, vous m'interrogerez ensuite.

MARINELLI.

Vous sauver! mais de quoi, monseigneur? Ce que

vous n'avez point dit à Émilie Galotti, vous le direz à la comtesse Appiani; les marchandises qu'on n'a pas achetées de la première main, on les achète de la seconde, et quelquefois on les obtient ainsi à moins de frais.

LE PRINCE.

Marinelli, trêve de plaisanterie, ou....

MARINELLI.

A la vérité, elles n'ont plus alors tout le prix de la nouveauté.

LE PRINCE.

Insolent !....

MARINELLI.

Je m'arrête; d'ailleurs le comte part pour ses terres, il faut aviser à quelque moyen.

LE PRINCE.

Et quel moyen, mon cher, mon fidèle Marinelli? Soyez mon conseil; que dois-je faire? que feriez-vous à ma place?

MARINELLI.

Avant toute autre chose, je prendrais une bagatelle pour ce qu'elle vaut, et je me dirais que ce n'est pas en vain que la fortune m'a fait ce que je je suis; prince souverain.

LE PRINCE.

Ah! ne vantez pas tant ma puissance; que voulez-vous que j'en fasse en ce moment? C'est aujourd'hui, aujourd'hui même, et vous....

MARINELLI.

Aujourd'hui... mais la journée n'est pas encore

passée, et les choses faites sont seules irrévocables. (*Après quelques momens de silence.*) Voulez-vous me donner carte blanche, mon prince? approuvez-vous tout ce que je pourrai faire?

LE PRINCE.

Tout, Marinelli, tout ce qui pourra détourner le coup qui me menace.

MARINELLI.

Eh bien, ne perdons pas de temps. Ne demeurez pas ici, partez pour votre maison de Dosalo; la route de Sabionetta passe sous les murs du parc. Si je ne parviens pas à éloigner le comte sur-le-champ, je veux... mais il donnera sans doute dans le panneau. Vous devez envoyer quelqu'un à Massa à l'occasion de votre mariage; donnez cette commission au comte, et exigez qu'il parte à l'instant même. Approuvez-vous?

LE PRINCE.

Admirable! allez vous-même lui porter mes ordres; amenez-le moi à Dosalo, je monte à l'instant en voiture pour m'y rendre.

(*Marinelli sort.*)

SCÈNE VII.

LE PRINCE seul.

Vite! vite! où est-il? (*Il cherche le portrait.*) Par terre! Ah! pardonne! (*Il le ramasse.*) Non, je ne veux plus te regarder. Pourquoi enfoncer encore plus profondément le trait dans ma blessure? N'ai-

je pas soupiré, languis assez long-temps ? trop long-temps sans doute, puisque, dans cette fatale inaction, j'arrivais au bord du précipice ; mais suis-je bien certain d'y échapper ? Si Marinelli ne réussit pas... Pourquoi m'en remettre à lui seul ?.. J'imagine... à cette heure... à cette heure même : l'angélique créature entend tous les jours la messe aux Dominicains... je pourrais l'y rencontrer... lui parler... Mais aujourd'hui... le matin même de ses noces... elle aura d'autres soins que d'aller à la messe ; si cependant... enfin c'est une chance. (*Il sonne, ramasse à la hâte les papiers sur la table ; un valet de chambre entre.*) Faites avancer ma voiture. Est-il arrivé des conseillers ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Le conseiller Camille Rota.

LE PRINCE.

Faites-le entrer. Qu'il ne s'imagine pas que je vais écouter ses longs discours ; pour aujourd'hui, je suis son serviteur, il me le revaudra une autre fois. Mais où donc est la requête de cette Émilie Bruneschi... Ah ! la voici ; chère Bruneschi, où est ta patronne ?

SCÈNE VIII.

LE PRINCE, CAMILLE ROTA. Il entre tenant des papiers dans la main.

LE PRINCE.

Entrez, Rota, entrez. Voilà ce que j'ai décacheté ce matin ; rien de bien important. Vous verrez ce qui convient ; emportez tout.

CAMILLE ROTA.

C'est bon, monseigneur.

LE PRINCE.

Vous trouverez là-dedans la requête d'une Émilie Galot... Bruneschi, veux-je dire. J'ai mis en marge mon approbation ; cependant... l'affaire a peut-être des difficultés... vous pouvez suspendre l'expédition ou ne pas suspendre, tout comme il vous plaira.

CAMILLE ROTA.

Comme il me plaira, monseigneur ? Ce n'est pas de ma volonté que cela dépend.

LE PRINCE.

Qu'apportez-vous là ? quelque chose à signer ?

CAMILLE ROTA.

On demande la signature du prince pour l'exécution d'une sentence de mort.

LE PRINCE.

Très-volontiers... donnez... vite... dépêchez-vous donc.

CAMILLE ROTA, confondu et regardant fixement le prince.

J'ai dit une sentence de mort, prince.

LE PRINCE.

J'entends bien; mais dépêchez-vous donc, je suis pressé.

CAMILLE ROTA. Il cherche dans ses papiers.

Je vous demande pardon, monseigneur; j'ai oublié ce jugement chez moi; nous différerons cette affaire jusqu'à demain.

LE PRINCE.

Soit, emportez tout cela. Je vous quitte; demain, Rota, demain nous causerons plus longuement.

CAMILLE ROTA. Il secoue la tête, ramasse ses papiers et sort.

Très-volontiers! une sentence de mort très-volontiers! Je n'aurais pas reçu en ce moment sa signature, quand le jugement eût condamné l'assassin de mon fils unique. Très-volontiers, très-volontiers! Cette horrible parole a glacé mon sang.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle de la maison Galotti.

CLAUDIA GALOTTI, PIRRO.

CLAUDIA. Elle parle à Pirro qui entre par l'autre côté du théâtre.

Qui descend de cheval dans la cour?

PIRRO.

C'est notre maître, madame.

CLAUDIA.

Mon mari? Est-il possible?

PIRRO.

Le voici lui-même.

CLAUDIA.

Quoi! sans nous avoir averti! (*Elle va vivement à sa rencontre.*) Ah! cher ami.

SCÈNE II.

ODOARD GALOTTI. Les précédens.

ODOARD.

Bonjour, ma chère. Ma visite vous surprend, n'est-ce pas?

CLAUDIA.

Si elle n'annonce aucun malheur, elle est une surprise bien douce.

ODOARD.

Sois sans inquiétude ; c'est la joie de cette journée qui m'a éveillé si matin : le temps était si beau, la distance petite ; j'ai pensé que vous étiez accablés de détails,.... que peut-être vous oublieriez quelque chose.... Bref, j'arrive ; je passe avec vous quelques instans, et je m'en retourne aussitôt... Où est Émilie ? sans doute occupée des soins de sa toilette ?

CLAUDIA.

Non ; du soin de son âme : elle est à la messe.... Aujourd'hui, plus qu'aucun autre jour de ma vie, j'ai besoin, m'a-t-elle dit, d'implorer la grâce du ciel.... Elle a pris son voile, m'a laissée au milieu de ces apprêts, et a été....

ODOARD.

Quoi ! toute seule ?

CLAUDIA.

L'église est à quelques pas.

ODOARD.

Il n'en faut qu'un pour une chute.

CLAUDIA.

Ne gronde pas, mon ami. Viens te reposer un moment, et prendre quelque rafraîchissement.

ODOARD.

Comme tu voudras, Claudia ; mais tu ne devais pas la laisser aller seule.

CLAUDIA.

Pirro, demeurez dans l'antichambre ; si quelqu'un vient, dites qu'il nous est impossible de recevoir aujourd'hui.

SCÈNE III.

PIRRO, et un peu après ANGELO.

PIRRO.

Voilà qui est bon pour les curieux ; depuis une heure ils assiègent la maison, et m'assomment de leurs questions.... En voici encore un, sans doute.

ANGELO. Il entre avec précaution, la moitié du visage enveloppée dans son manteau et son chapeau enfoncé sur les yeux.

Pirro ! Pirro !

PIRRO.

C'est quelqu'un de connaissance. (*Angelo s'avance, et ouvre son manteau.*) Bon Dieu ! c'est toi, Angelo !

ANGELO.

Comme tu vois.... Depuis long-temps je tourne

autour de la maison pour te parler... Un mot seulement.

PIRRO.

Comment oses-tu te montrer ? Ne sais-tu pas que tu es condamné pour ton dernier meurtre, que ta tête est à prix ?

ANGELO.

Est-ce que tu serais tenté de gagner la récompense promise ?

PIRRO.

Que me veux-tu ? Je t'en prie, ne va pas me compromettre.

ANGELO.

J'ai là quelque chose. Tiens, prends (*il lui donne une bourse d'argent*) ; cela t'appartient....

PIRRO.

A moi ?...

ANGELO.

As-tu donc oublié déjà ce seigneur allemand, ton dernier maître....

PIRRO.

Silence ! Angelo.

ANGELO.

Que tu conduisis dans nos filets sur la route de Pise.

PIRRO.

Si quelqu'un nous entendait !

ANGELO.

Tu sais qu'il eut la bonté de nous léguer une bague précieuse, que nous ne pûmes vendre alors, dans la crainte d'éveiller des soupçons. Je m'en suis

défait depuis.... J'ai reçu cent pistoles, et voilà ta part. Prends.

PIRRO.

Je ne demande rien ; garde tout.

ANGELO.

A la bonne heure.... Mais, faire de ces tours gratuits, ... c'est priser sa tête trop bon marché.

(Il veut remettre la bourse dans sa poche.)

PIRRO.

Allons, donne donc. Et que veux-tu encore ? car je ne crois pas que ce soit pour cette petite affaire que tu viennes me chercher.

ANGELO.

Et pourquoi ne le crois-tu pas, fripon ; imagines-tu que je sois capable de retenir à quelqu'un son salaire ?... Cela peut arriver aux honnêtes gens entre eux ; mais à nous, jamais. (*Il feint de vouloir sortir, et revient sur ses pas.*) Dis-moi cependant, le vieux Galotti vient d'arriver à la ville, à cheval, seul ; que veut-il ?

PIRRO.

Rien du tout, ... c'est une promenade. Il vient de sa campagne, où ce soir même sa fille doit le rejoindre, et épouser le comte Appiani. Il n'a pu attendre jusque-là ; et....

ANGELO.

Et retourne-t-il promptement ?

PIRRO.

Si promptement, que si tu ne t'éloignes à l'in-

stant, il ne peut manquer de te rencontrer... Mais, aurais-tu quelque projet sur lui?... Prends-y garde, au moins; il est homme de cœur....

ANGELO.

Je le connais; j'ai servi sous lui... Si cependant il y avait beaucoup à gagner.... Quand la noce part-elle?

PIRRO.

Sur le midi.

ANGELO.

Avec une suite nombreuse?

PIRRO.

Dans une seule voiture, la mère, la fille et le comte : un couple d'amis se rendent à Sabionetta comme témoins.

ANGELO.

Et combien de domestiques?

PIRRO.

Deux avec les voitures.... Je vais à cheval en avant.

ANGELO.

C'est bon... encore un mot... à qui appartient l'équipage? à vous ou au comte?

PIRRO.

Au comte.

ANGELO.

Tant pis; en ce cas il y a de plus un courrier et un cocher très-vigoureux.

PIRRO.

Mais que veux-tu faire?... en vérité le peu de

joyaux que la mariée porte avec elle ne vous paiera pas de vos peines.

ANGELO.

La personne de la mariée nous les paiera bien.

PIRRO.

Et avez-vous compté que je serais encore complice de ce crime ?

ANGELO.

Tu passes devant à cheval... pique des deux, mon camarade, et ne te retourne pas quelque bruit que tu entendes....

PIRRO.

Jamais !...

ANGELO.

Quoi ? je crois que tu veux faire l'homme de bien... misérable ! si tu dis un seul mot, ou si tu m'as menti pour la moindre circonstance...

PIRRO.

Mais, Angelo, je t'en conjure, pour l'amour de Dieu....

ANGELO.

Laisse faire ce que tu ne peux empêcher.

(Il sort.)

PIRRO.

Ah ! quand le diable vous tient par un cheveu, il faut lui abandonner toute la tête... Malheureux que je suis !...

SCÈNE IV.

ODOARD , CLAUDIA GALOTTI , PIRRO.

ODOARD.

Je ne puis l'attendre plus long-temps.

CLAUDIA.

Encore un instant , Odoard... elle s'affligera de ne t'avoir pas vu.

ODOARD.

Je veux encore passer chez le comte ;... digne jeune homme , je suis pressé de le nommer mon fils... tout me plaît en lui , et surtout le projet de se retirer dans le domaine de ses pères , et d'y vivre pour lui...

CLAUDIA.

• Mon cœur se brise à cette pensée ,... ainsi elle sera perdue pour nous , cette chère enfant , notre unique enfant.

ODOARD.

Que dis-tu ?... est-ce perdre notre enfant que de la laisser dans les bras de l'amour ? que son bonheur passe avant tes plaisirs , Claudia. Prends garde de réveiller d'anciens soupçons. Tu as voulu rester ici avec elle , vous séparer d'un père et d'un époux qui vous aime ; j'ai craint souvent , tu le sais , que le tumulte et les distractions du monde , le voisinage de la cour n'eussent plus de part à cette résolution que le désir de soigner l'éducation d'Émilie...

CLAUDIA.

Tu es injuste, Odoard ; mais ta vertu sévère peut-elle encore aujourd'hui accuser cette ville et le voisinage de la cour?... N'est-ce pas ici seulement que l'amour pouvait unir les cœurs qu'il avait formés l'un pour l'autre , que le comte devait rencontrer Émilie ?

ODOARD. :

J'en conviens ; mais, chère Claudia, es-tu justifiée parce que l'événement a été favorable?... Félicitons-nous qu'Émilie ait échappé aux dangers de la ville, et n'attribuons pas à la prudence, ce qui n'est dû qu'à la fortune... Enfin nous voici heureusement au port... Nous avons uni deux cœurs qui sauront s'entendre... Laissons-les fuir ensemble dans le séjour de l'innocence et du repos... Que ferait ici le comte ? il apprendrait la flatterie et la bassesse , il disputerait aux Marinelli le prix dans cette noble carrière. Et pour quel but ? pour amasser des biens dont il n'a pas besoin , des honneurs au-dessous de lui... Pirro.

PIRRO.

Plait-il ?

ODOARD.

Conduis mon cheval devant la porte du comte ; je te suis... je partirai de là... (*Pirro sort.*) Pourquoi le comte servirait-il ici, quand il peut commander chez lui ? d'ailleurs ne vois-tu pas, Claudia, qu'il se perd à la cour par son mariage avec ma fille?... Le prince me déteste.

CLAUDIA.

Moins que tu ne le crains, peut-être.

ODOARD.

Moins que je ne le crains... cela m'est, je t'assure, tout-à-fait égal...

CLAUDIA.

Ne t'ai-je pas dit que le prince a vu notre fille ?..

ODOARD.

Il a vu notre fille ! et comment ?

CLAUDIA.

A la dernière fête du chancelier Grimaldi ; le prince l'honora de sa présence... et témoigna tant de bontés à Émilie...

ODOARD.

Tant de bontés !...

CLAUDIA.

Il causa longuement avec elle.

ODOARD.

Le prince causa avec Émilie !...

CLAUDIA.

Oui, sans doute ; et il fut si enchanté de son naturel et de son esprit.

ODOARD.

Si enchanté !...

CLAUDIA.

Ah ! il s'exprima avec tant d'enthousiasme pour sa beauté !

ODOARD.

Pour sa beauté !... et toi-même tu me dis toutes ces choses avec tant d'enchantement... ô Claudia, ô mère vaine et inconséquente !...

CLAUDIA.

Et pourquoi?

ODOARD.

Je me tais ;... le succès encore a pris soin de t'absoudre ; quand je me représente cependant.... ah ! mon cœur ne pouvait être plus sensiblement blessé... un jeune homme sans mœurs... il a osé regarder ma fille... ses regards souillaient sa pureté... Claudia !... cette seule pensée me met hors de moi... Ne devais-tu pas m'en informer à l'instant... Mais je regretterais de t'avoir dit une parole dure, et elle m'échapperait si je demeurais plus long-temps. (*Il lui prend la main.*) Séparons-nous... Dieu te garde, Claudia !... fais bon voyage et arrive promptement.

SCÈNE V.

CLAUDIA GALOTTI seule.

Quel homme ! quelle vertu sauvage ! si cependant c'est de la vertu... Partout il voit des dangers et des fautes... ah ! si c'est là connaître le monde, conservons notre heureuse ignorance... mais Émilie tarde bien long-temps... Le prince est l'ennemi du père, donc s'il a des yeux pour la fille, n'est-il pas évident que c'est pour insulter toute la famille ?

SCÈNE VI.

ÉMILIE et CLAUDIA GALOTTI.

ÉMILIE. Elle entre avec précipitation et dans un désordre pénible.

Dieu soit loué ! je suis sauvée, je suis en sûreté ; mais peut-être me suit-il encore. (*Elle ôte son voile, et fixe sa mère avec effroi.*) Est-ce lui, ma mère ; est-ce lui ? Non, ce n'est pas lui.... Je vous remercie, ô mon Dieu !....

CLAUDIA.

Qu'as-tu donc, ma fille, mon Émilie ?

ÉMILIE.

Rien, rien, ma mère....

CLAUDIA.

Pourquoi ces regards d'épouvante ? Tu trembles de tous tes membres....

ÉMILIE.

Ah ! ma mère, qu'ai-je entendu, et dans quel lieu ai-je dû l'entendre !

CLAUDIA.

Je te croyais à l'église.

ÉMILIE.

Oui, ma mère ; j'étais à l'église, au pied des autels : mais le vice respecte-t-il leur sainteté?... Ah ! ma mère !

(Elle se jette dans ses bras.)

CLAUDIA.

Parle, ma fille, je t'en conjure; calme mes craintes... Que peut-il t'être arrivé de si redoutable en un tel lieu ?

ÉMILIE.

Jamais mes prières ne dûrent être plus intimes, plus ferventes qu'aujourd'hui, et jamais elles ne furent moins, hélas ! ce qu'elles devaient être....

CLAUDIA.

Nous sommes de faibles créatures... Émilie, les dons de la grâce ne nous sont pas toujours accordés... Mais la volonté de prier est déjà une prière...

ÉMILIE.

Et la volonté de pécher est aussi déjà un péché.

CLAUDIA.

Mon Émilie a-t-elle pu avoir cette volonté ?

ÉMILIE.

Non, ma mère ; Dieu n'a pas permis que je fusse humiliée à ce point. Mais le vice qui nous approche ne peut-il pas nous souiller même sans que notre volonté soit complice ?

CLAUDIA.

Remets-toi ; tâche de calmer tes sens : dis-moi enfin ce qui est arrivé.

ÉMILIE.

Eh bien, ... je venais de me mettre à genoux plus loin de l'autel qu'à l'ordinaire, parce que j'étais arrivée tard à l'église ; ... je commençais à élever mon âme à Dieu, lorsque derrière moi, tout près de moi, quelqu'un est venu se placer ; ... je ne pou-

vais m'avancer davantage, ni me placer plus de côté... je l'aurais voulu, car je craignais d'être interrompue dans mes prières par celles de mon voisin.... Des distractions de ce genre étaient, hélas ! tout ce que je croyais avoir à redouter... Mais bientôt j'ai entendu un profond soupir ; et puis plus près de mon oreille on a prononcé un nom ;... ce n'était pas le nom d'une sainte, ... c'était, ... ne me grondez pas ;... ma mère, c'était le nom de votre fille, ... mon nom... Oh ! pourquoi les éclats du tonnerre ne m'ont-ils pas empêché d'en entendre davantage?... Il a parlé de ma beauté, de son amour... Il disait que ce jour qui doit assurer mon bonheur.... est-il encore du bonheur pour moi?... ferait le malheur de sa vie... Il me conjurait... Et j'ai dû entendre tout cela !... Mais je n'ai pas levé les yeux. Immobile, ... je semblais ne rien entendre... Et que pouvais-je faire, ma mère, si ce n'est de prier mon bon ange de fermer mes oreilles à de tels discours, dussé-je ensuite demeurer sourde toute ma vie ? Je l'ai fait, je l'ai demandé de toutes mes forces, et c'est la seule prière qu'il ait été en mon pouvoir de faire... Enfin il était temps de me retirer, l'office était terminé ; je tremblais de lever la tête, de rencontrer les regards de celui dont j'avais entendu les sacrilèges paroles ;... je me retourne, et... je le reconnais....

CLAUDIA.

Qui, ma fille ?

ÉMILIE.

O ma mère, pourriez-vous le croire ! j'ai cru tomber à la renverse ;... c'était lui-même...

CLAUDIA.

Qui donc, enfin ?

ÉMILIE.

Le prince.

CLAUDIA.

Le prince?... O Dieu soit loué que ton père n'ait pas voulu t'attendre, et qu'il ne soit plus ici en ce moment !

ÉMILIE.

Mon père était ici, et il n'a pas voulu m'attendre?...

CLAUDIA.

Oh ! s'il t'avait vue dans ce désordre ; si tu avais fait devant lui tout ce récit....

ÉMILIE.

Et quoi!... ma mère, je suis donc bien coupable ?

CLAUDIA.

Non, mon Émilie ; pas plus que je ne le suis moi-même... Mais ne connais-tu pas ton père?... Dans sa colère il aurait confondu l'innocent objet d'une entreprise insolente, et l'auteur même de cette entreprise;... il m'aurait encore accusée d'être la cause de tout ceci, que je ne pouvais assurément ni empêcher ni prévoir... Mais, continue, mon enfant. Quand tu as reconnu le prince, tu as été, j'espère, assez maîtresse de toi-même, pour lui montrer dans tes yeux tout le courroux qu'il méritait....

ÉMILIE.

Oh ! non, ma mère ; après l'avoir reconnu, je n'ai pas eu le courage de lever une seconde fois les yeux sur lui;... j'ai fui.

CLAUDIA.

Et le prince te suivait-il ?

ÉMILIE.

Je ne m'en suis aperçue que lorsque, à la porte de l'église, ... j'ai senti qu'il prenait ma main.... Il a bien fallu m'arrêter.... Me dégager avec violence.... je ne le pouvais sans m'attirer l'attention de tous les passans... C'est la seule pensée dont je fus alors capable ; c'est la seule au moins dont je me souviens en ce moment... Il m'a parlé, je lui ai répondu ;... mais, ce qu'il m'a dit, je vous le dirai, ma mère, si cela revient dans ma pensée ;... en ce moment je ne puis, ... je ne puis en vérité en retrouver une parole... J'étais tout-à-fait hors de moi ;... je ne sais comment j'ai quitté l'église.... Je me rappelle que je marchais dans la rue, j'entendais ses pas derrière moi ;... en montant l'escalier de la maison, je l'entendais monter encore après moi...

CLAUDIA.

Pauvre enfant ! c'était l'effet de la terreur.... Je n'oublierai jamais dans quel état tu es entrée... Non, ... le prince n'aurait osé te suivre jusqu'ici.... Bon Dieu ! si ton père savait tout cela !... Il était déjà si fâché de savoir que le prince t'avait regardée sans déplaisance.... Rassure-toi, ma fille ;... oublie cette aventure comme un rêve qui aurait troublé ton sommeil ;... elle n'aura pas d'autres suites qu'un rêve ; aujourd'hui même tu n'auras plus à redouter les embûches de personne.

ÉMILIE.

Mais, n'est-il pas vrai, ma mère, le comte le saura; je dois tout lui raconter?...

CLAUDIA.

Non sur toute chose, mon enfant. Et à quoi bon? et pourquoi? Veux-tu, pour une bagatelle, pour moins que rien, t'exposer à troubler son repos?... Et, quand il n'en serait pas ainsi en ce moment, un poison qui n'agit pas sur-le-champ n'en est pas moins un dangereux poison; ce qui n'inquiète pas un amant peut ensuite inquiéter un mari: l'amour-propre d'un amant peut être flatté d'obtenir la préférence sur un rival tel que le prince... Mais, après le mariage, ah! mon enfant, ... un mari, ... c'est tout autre chose!... Que ta bonne étoile te préserve de cette triste expérience!

ÉMILIE.

Vous savez, ma mère, comme je soumetts volontiers toutes mes pensées aux vôtres. Cependant s'il vient à apprendre que le prince m'a parlé aujourd'hui, mon silence ne lui donnera-t-il pas tôt ou tard des inquiétudes? Je crois qu'il serait mieux de ne lui rien cacher, ma mère; de ne rien garder sur le cœur....

CLAUDIA.

Faiblesse! faiblesse d'amour! Non, ... absolument, ma fille; ne lui dis rien, ne lui laisse rien apercevoir....

ÉMILIE.

Eh bien, ma mère, je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre... Ah! (*avec un profond soupir*) je sens

que je commence à respirer.... Que je suis une simple et faible créature! N'est-il pas vrai, ma mère, j'aurais pu prendre moins sérieusement cette aventure, et je n'en serais pas plus coupable?

CLAUDIA.

Voilà précisément, chère amie, ce que je ne voulais pas te dire avant que la raison ne te l'eût dit; mais je savais bien que ton esprit s'en aviserait aussitôt que tes sens seraient calmés... Le prince est galant; et tu auras mal compris un langage auquel tu n'es pas habituée.... Dans le dictionnaire de la galanterie, politesse est synonyme d'affection; un compliment est une déclaration; un soupir, un engagement éternel... Tous les mots sont ainsi détournés de leur sens,... ou plutôt ils ne signifient plus rien du tout.

ÉMILIE.

Ah! ma mère, mon effroi commence à me paraître bien ridicule!... Sans doute mon bon Appiani ne doit rien savoir de tout ceci;... il me croirait peut-être plus d'orgueil que de vertu... Mais, je l'entends venir;... je reconnais son pas.

SCÈNE VII.

LE COMTE APPIANI, les précédens.

LE COMTE. Il entre en rêvant, les yeux baissés; il ne les voit pas jusqu'au moment où Émilie est auprès de lui.

Ah! chère amie, je ne me croyais pas si près de vous.

ÉMILIE.

Et même loin de moi, monsieur le comte, je voudrais vous savoir en d'autres dispositions. Pourquoi cet air si solennel, si sévère? Cette journée ne vous inspirera-t-elle pas de plus heureuses pensées?

APPIANI.

Ah! plus qu'aucun autre jour de ma vie! je lui devrai tant de bonheur! Mais c'est peut-être ce bonheur même, mademoiselle, qui me rend si sérieux, comme vous dites, si solennel. (*Il aperçoit Claudia.*) Quoi! vous aussi, madame! qu'il me tarde de vous saluer d'un autre nom!

CLAUDIA.

Ce nom fera toute ma gloire. Que tu es heureuse, mon Émilie! Je regrette ton père, je voudrais qu'il partageât notre enchantement.

APPIANI.

En ce moment même, je me suis arraché de ses bras, ou plutôt il s'est arraché des miens. Quel homme que votre père, mon Émilie! le modèle des plus nobles vertus; sa présence élève mon âme; quand je songe que je vais lui appartenir, ma résolution s'affermir d'être toujours bon, toujours vertueux. Pourrais-je autrement mériter l'honneur de l'appeler mon père, de vous nommer mon épouse, chère Émilie?

ÉMILIE.

Ah! pourquoi n'a-t-il pas voulu m'attendre!

APPIANI.

Sans doute parce que la vue de son Émilie dans un pareil moment aurait ébranlé tous ses sens, triomphé de la force de son âme.

CLAUDIA, à Émilie.

Il te croyait occupée à ta toilette. Je lui ai dit....

APPIANI.

Ce que je viens d'apprendre moi-même avec une tendre admiration... Bien, mon Émilie, vous serez une femme pieuse devant Dieu; et vous n'aurez pas l'orgueil de votre vertu.

CLAUDIA.

Mais, chère enfant, il faut savoir trouver du temps pour tout. Allons, Émilie, il est tard, hâte-toi.

APPIANI.

Et qu'a-t-elle donc à faire, madame?

CLAUDIA.

Vous ne prétendez pas sans doute, cher comte, la mener à l'autel dans l'état où la voilà?

APPIANI.

Je n'y avais en vérité pas pris garde; et qui peut voir Émilie et s'occuper de sa toilette? Mais pourquoi ne viendrait-elle pas ainsi?

ÉMILIE.

Non, cher comte, pas tout-à-fait ainsi; mais cependant pas beaucoup plus parée;.. deux minutes, et me voilà prête. Je ne me parerai point de ces bijoux, magnifiques présents de votre prodigalité,

ils n'iraient point avec la simplicité du reste de mon ajustement. D'ailleurs, s'ils ne me venaient pas de vous, je voudrais du mal à ces bijoux; déjà trois fois ils ont agité mon sommeil par des rêves pénibles.

CLAUDIA.

Qu'est-ce, mon Émilie? tu ne m'en as rien dit.

ÉMILIE.

J'ai rêvé que je portais ces diamans, et que tout à coup chaque pierre se changeait en perle; les perles, ma mère, signifient des larmes.

CLAUDIA.

Mon enfant, pourquoi cette explication? elle est plus fantastique que ton rêve. Mais je t'avais vu toujours préférer les perles aux diamans.

ÉMILIE.

Sans doute; ma mère, sans doute.

APPIANI, rêvant avec mélancolie.

Elles signifient des larmes.

ÉMILIE.

Quoi, vous aussi, comte, vous êtes frappé de mon rêve?

APPIANI.

Je l'avoue à ma honte. Quand l'esprit est une fois obsédé, disposé à de tristes impressions....

ÉMILIE.

Et pourquoi êtes-vous ainsi, cher comte? Mais devinez ce que je veux faire? Comment étais-je habillée la première fois que je vous vis? vous en souvient-il encore?

APPIANI.

Ah ! si je m'en souviens ! C'est toujours ainsi que vous apparaissiez à ma pensée ; c'est encore ainsi que je vous vois , même quand vous êtes autrement.

ÉMILIE.

Eh bien , une robe de la même couleur , de la même coupe , large et flottante.

APPIANI.

Admirable !

ÉMILIE.

Et les cheveux ?

APPIANI.

Dans leur éclat d'ébène , en boucles , tels que la nature les a formés.

ÉMILIE.

C'est bon , c'est bon ; et je n'oublierai pas la rose. Un instant de patience , et je suis auprès de vous.

SCÈNE VIII.

LE COMTE APPIANI , CLAUDIA GALOTTI.

APPIANI. Il suit Émilie des yeux avec tristesse.

Les perles signifient des larmes... une minute de patience , comme si le temps se mesurait en dehors de nous ; comme si une minute sur le cadran ne pouvait pas être une année dans notre âme.

CLAUDIA.

Émilie avait raison , monsieur le comte , et son

premier regard ne l'avait pas trompée; vous êtes aujourd'hui beaucoup plus sérieux qu'à l'ordinaire. Au moment de voir vos vœux satisfaits, peut-être vous vous repentez de les avoir formés?

APPIANI.

Ah! madame! ah! ma mère! pouvez-vous ainsi calomnier le cœur de votre fils? Je l'avouerai cependant, je suis aujourd'hui sombre, inquiet.... Voyez-vous, madame : approcher du but, ce n'est pas l'atteindre; il ne faut plus qu'un pas, mais ce pas peut rencontrer un abîme. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je rêve depuis deux jours, me rappelle ces tristes vérités; elles me poursuivent, elles s'attachent à toutes mes pensées, à toutes mes espérances. Pourquoi? je ne le puis comprendre.

CLAUDIA.

Vous m'inquiétez, monsieur le comte.

APPIANI.

Et un mal en amène un autre : j'ai de l'humeur contre mes amis, contre moi-même?

CLAUDIA.

Comment?

APPIANI.

Mes amis veulent absolument que je fasse part de mon mariage au prince avant de l'accomplir;... ils conviennent que ce n'est pas un devoir, mais ils prétendent que je ne puis convenablement me dispenser de ces égards. J'ai eu la faiblesse de le leur

promettre, et je devais me rendre en ce moment même à la cour...

CLAUDIA, étonnée.

Chez le prince ?...

SCÈNE IX.

PIRRO, ensuite MARINELLI, et les précédens.

PIRRO.

Madame, le marquis Marinelli est devant la maison et il demande monsieur le comte.

APPIANI.

Moi ?...

PIRRO.

Le voici lui-même.

(Il ouvre la porte et il sort.)

MARINELLI.

Mille pardons, madame... Je me suis présenté chez vous, monsieur le comte, et l'on m'a dit que je vous trouverais ici... J'ai une affaire pressante à vous communiquer.... Pardon encore, madame, je ne retiendrai le comte que quelques minutes.

CLAUDIA.

Je ne veux pas les prolonger.

(Elle fait une révérence et sort.)

SCÈNE X.

MARINELLI , APPIANI.

APPIANI.

Hé bien , monsieur ?

MARINELLI.

Je viens de la part de son altesse.

APPIANI.

Qu'a-t-elle à m'ordonner ?...

MARINELLI.

Je suis fier d'avoir à vous annoncer une marque si éclatante de sa faveur, et si le comte Appiani n'est pas à mon égard d'une injustice extrême, il ne peut plus méconnaître un de ses amis les plus dévoués.

APPIANI.

Sans préambule, je vous supplie...

MARINELLI.

Soit : le prince doit envoyer au duc de Massa un ministre plénipotentiaire à l'occasion de son mariage avec la princesse sa fille : il a été long-temps incertain sur le choix de la personne qui convenait à cette mission ; enfin ce choix est tombé sur vous.

APPIANI.

Sur moi ?...

MARINELLI.

Et j'ose dire, sans prétendre faire valoir mon

amitié, qu'elle n'a pas été étrangère à cette détermination.

APPIANI.

Je suis, en vérité, embarrassé de vous répondre; depuis long-temps j'avais perdu l'espérance que le prince songeât à employer mes services!...

MARINELLI.

L'occasion seule manquait, je puis vous en répondre, et si celle qui se présente en ce moment ne paraissait pas encore au comte Appiani digne d'un homme tel que lui, alors il devrait accuser mon amitié d'avoir été trop empressée.

APPIANI.

Votre amitié!... encore votre amitié!.. mais à qui donc ai-je l'honneur de parler?.. je ne pensais pas que ce sentiment m'unît au marquis Marinelli.

MARINELLI.

J'ai tort, j'en conviens, monsieur le comte; c'est sans doute de ma part une présomption impardonna-ble de vouloir être votre ami sans avoir obtenu votre permission; mais, après tout, que vous importe?... la faveur du prince, l'honneur qu'il vous défère conservent toute leur valeur, et je ne doute point que vous n'acceptiez avec empressement.

APPIANI, après quelque réflexion.

Eh bien soit!...

MARINELLI.

Venez donc avec moi.

APPIANI.

Où donc?

MARINELLI.

A Dosalo, trouver le prince... Tout est prêt, et vous devez partir aujourd'hui même.

APPIANI.

Comment dites-vous, aujourd'hui même ?

MARINELLI.

Et plutôt ce matin que ce soir... l'affaire exige la plus grande célérité.

APPIANI.

En vérité ? en ce cas, j'ai le regret de ne pouvoir accepter l'honneur que son altesse avait daigné me destiner.

MARINELLI.

Comment donc ?

APPIANI.

Je ne saurais partir aujourd'hui, ni même demain, ni même après-demain.

MARINELLI.

Vous vous moquez, monsieur le comte.

APPIANI.

De vous ?... l'oserais-je ?...

MARINELLI.

Je dois le croire ; car, si c'était du prince, la gaieté pourrait paraître excessive.

APPIANI.

Non, monsieur, non ; et j'espère que le prince lui-même trouvera mes excuses satisfaisantes.

MARINELLI:

Et ne puis-je apprendre moi-même ces motifs tout-puissans ?

APPIANI.

Oh ! peu de chose, cela vous paraîtra sans doute une bagatelle... Mais, voyez-vous, c'est qu'aujourd'hui même je me marie.

MARINELLI.

Ah ! ah ! et ensuite ?

APPIANI.

Ensuite.. ensuite?... votre question est assurément d'une innocence admirable...

MARINELLI.

Mais il y a des exemples, monsieur le comte, que des noces aient été différées... Je conçois que des amans empressés n'y trouvent pas leur compte ;.. la chose peut, je le sens, avoir sa contrariété ;.. j'imagine cependant que l'ordre d'un maître...

APPIANI.

L'ordre d'un maître !... ce mot peut être contesté quand il s'agit d'un souverain qu'on s'est choisi. Je conviens que vous devez au prince de Guastalla une soumission sans limites... Il n'a pas sur moi les mêmes droits ;... je suis venu volontairement à sa cour, j'ai ambitionné l'honneur de le servir, non pas celui d'être son esclave, je suis né sujet d'un prince plus puissant.

MARINELLI.

Plus ou moins puissant : un maître est toujours maître.

APPIANI.

Sur ce point nous n'aurons ensemble aucune discussion ; il suffit que vous disiez au prince ce que vous avez entendu. Je regrette de ne pouvoir accepter l'honneur qu'il a daigné me destiner , parce qu'aujourd'hui même je forme une union qui assure le bonheur de ma vie.

MARINELLI.

Et ne voulez-vous pas , par la même occasion , lui faire connaître le nom de la personne à laquelle vous vous unissez.

APPIANI.

Elle se nomme Émilie Galotti.

MARINELLI.

La fille de cette maison?...

APPIANI.

Précisément.

MARINELLI.

Oh ! oh !...

APPIANI.

Que vous plaît-il ?

MARINELLI.

Je pensais , d'après le nom de votre fiancée , qu'il ne serait pas difficile de différer la cérémonie jusqu'à votre retour.

APPIANI.

La cérémonie?...

MARINELLI.

Les bons parens ne seront pas sans doute trop susceptibles?...

APPIANI.

Les bons parens ?...

MARINELLI.

On ne vous enlèvera pas votre conquête, très-certainement...

APPIANI.

Très-certainement.... Très-certainement aussi, vous êtes un plaisant drôle.

MARINELLI.

Est-ce à moi que vous parlez, comte ?

APPIANI.

Et à qui donc ?...

MARINELLI.

Par le ciel et l'enfer vous m'en rendrez raison !...

APPIANI.

Bah ! Le singe est un animal sournois, mais...

MARINELLI.

Par le ciel et l'enfer je vous demande satisfaction !...

APPIANI.

Point de difficulté...

MARINELLI.

Je la prendrais à l'instant même, si je ne voulais ménager le bonheur qu'un si beau jour promet à un cœur amoureux.

APPIANI.

Excellent homme ! ne vous faites pas violence. (*Il lui prend la main.*) Je ne saurais à la vérité

partir pour Massa, mais j'ai du temps de reste pour faire une promenade avec vous.

MARINELLI.

Donnez-vous patience, comte; donnez-vous patience.

(Il se dégage et sort.)

SCÈNE XI.

APPIANI, CLAUDIA GALOTTI.

APPIANI.

Va-t'en, misérable!... Ah! cela m'a fait du bien; mon sang circule plus librement,... je me sens en meilleures dispositions.

CLAUDIA. Elle entre précipitamment et avec inquiétude.

Bon Dieu! cher comte, j'ai entendu des paroles animées... Votre visage est enflammé;... qu'est-il donc arrivé?

APPIANI.

Rien, madame; moins que rien.... Le chambellan Marinelli m'a rendu un grand service, il m'a dispensé de ma visite au prince....

CLAUDIA.

Est-ce là tout, cher comte?

APPIANI.

Nous pourrons partir d'autant plus vite... Je vais chez moi dépêcher mes gens, et je reviens dans

quelques instans.... Mon Émilie achèvera pendant ce temps ses préparatifs....

CLAUDIA.

Puis-je cependant être tout-à-fait tranquille ?

APPIANI.

Tout-à-fait, je vous assure.

(Le comte sort, Claudia rentre.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un des salons de la maison de plaisance du prince.

LE PRINCE, MARINELLI.

MARINELLI.

Tout a été inutile; il a repoussé avec dédain l'honneur que vous vouliez lui faire.

LE PRINCE.

Et la chose en demeure là? vous n'y savez plus de remède? aujourd'hui même il épouse Émilie?...

MARINELLI

Suivant toute apparence.

LE PRINCE.

Je m'étais tant promis de votre assistance!... Vous vous y serez pris maladroitement... Sans doute si le conseil d'un sot peut quelquefois être utile, il faut en confier l'exécution à un homme de sens.... Voilà ce que je ne devais pas oublier....

MARINELLI.

Me voilà, en vérité, bien récompensé.

LE PRINCE.

Et de quoi ai-je à vous récompenser ?

MARINELLI.

De ce que je vous ai servi au hasard même de ma vie.... Quand j'ai vu que mes raisonnemens et mes plaisanteries étaient sans effet pour déterminer Appiani à sacrifier son amour à l'honneur que vous lui vouliez faire, j'ai cherché à le mettre en colère;... je lui ai dit des choses qui l'ont transporté de fureur ; j'ai feint de m'offenser de ses paroles ;... je lui en ai demandé raison ,... je l'ai demandée à l'instant... Je calculais ainsi à part moi :... Ou je le tuerai, ou il me tuera.... Si je le tue, il nous laisse le champ libre ; s'il me tue, il est obligé de prendre la fuite, et le prince gagne au moins du temps.

LE PRINCE.

Quoi ! vous auriez fait cela, mon cher Marinelli?...

MARINELLI.

Ah ! on devrait prévoir, quand on est assez fou pour se vouloir sacrifier aux grands, on devrait prévoir quelle sera leur reconnaissance...

LE PRINCE.

Et le comte?... Il a la réputation d'entendre à demi-mot en pareille occasion....

MARINELLI.

Sans doute.... Personne n'a jamais soupçonné son courage ;... mais il m'a répondu que pour aujourd'hui il avait quelque chose de plus pressé que de

se couper la gorge avec moi. Et il a remis la partie à huit jours après son mariage.

LE PRINCE.

Son mariage avec Émilie Galotti? Cette pensée me met hors de moi !... Et vous vous en êtes tenu là?.. Et c'est sur ce bel exploit que vous venez vous vanter à moi d'avoir hasardé votre vie pour mon service, ... de vous être sacrifié!...

MARINELLI.

Je le demande à votre altesse, que pouvais-je donc faire de plus?...

LE PRINCE.

Ce que vous pouviez faire de plus?... Comme si vous aviez fait quelque chose...

MARINELLI.

Mais vous-même, monseigneur, ne me dites-vous pas quel a été le fruit de vos soins. Vous avez heureusement rencontré Émilie à l'église; de quoi êtes-vous convenus ensemble?

LE PRINCE, *dédaigneusement.*

Trop heureux de pouvoir satisfaire votre curiosité! Ah! tout a été pour le mieux; et désormais, mon ingénieux ami, votre infatigable activité n'a plus qu'à se reposer. Elle est venue au-devant de mes vœux; je ne sais pourquoi je ne l'ai point emmenée ici. (*Froidement et avec hauteur.*) Maintenant vous êtes instruit, vous savez ce que vous voulez savoir, retirez-vous.

MARINELLI.

Retirez-vous !... Voilà bien le refrain accoutumé, et il en serait encore de même quand j'aurais voulu tenter l'impossible. L'impossible ! non, cela ne le serait pas absolument, mais cela serait au moins prodigieusement hardi. Je crois bien que si la fiancée était une fois en notre puissance, il ne serait plus question de mariage.

LE PRINCE.

Et quels risques y aurait-il à courir, qu'un homme déterminé prenne un piquet de ma garde, qu'il se poste en embuscade sur la grande route, qu'il tombe sur l'équipage, enlève la jeune fille tremblante, et la conduise en triomphe dans mes bras ?

MARINELLI.

Ne serait-il pas mieux, mon prince, d'arriver au même résultat sans qu'on pût soupçonner les motifs de l'entreprise ?

LE PRINCE.

Si vous étiez capable de la former, vous ne perdriez pas tout ce temps en vaines paroles.

MARINELLI.

Mais, dans l'exécution, il pourrait arriver tel malheur dont on ne devrait pas sans doute être responsable.

LE PRINCE.

Et m'avez-vous jamais vu rendre les gens responsables de choses auxquelles ils ne pouvaient rien ?

MARINELLI.

Eh bien , monseigneur.... (*On entend de loin un coup de feu.*) Mais qu'est-ce ? ai-je bien entendu ? N'avez-vous pas aussi entendu , monseigneur ? Un coup de fusil , je crois ; encore un autre.

LE PRINCE.

Qu'est-ce donc ? qu'il y a-t-il, Marinelli ?

MARINELLI.

Qu'en pensez-vous , monseigneur ? Peut-être ne méritais-je pas les reproches que vous adressiez à ma nonchalance.

LE PRINCE.

Expliquez-vous ; qu'en dois-je croire ?

MARINELLI.

En deux mots ce que j'ai dit, je l'ai fait.

LE PRINCE.

Est-il possible ?

MARINELLI.

N'oubliez pas cependant l'assurance que vous m'avez donnée ; songez que j'ai votre parole.

LE PRINCE.

Mais les dispositions, j'espère , ont été...

MARINELLI.

Ce qu'elles peuvent être en ces sortes d'affaires ; l'exécution a été confiée à des hommes sûrs. Le chemin passe tout auprès de la palissade qui ferme votre parc ; quelques hommes arrêteront la voiture comme pour la voler ; d'autres , conduits par un de mes gens, sortiront du parc, et feindront de la se-

courir. Dans la mêlée, mon valet de chambre saisira Émilie, l'emportera officieusement à travers le parc, et viendra la mettre en sûreté dans ce château. Voilà notre plan, mon prince ; qu'en dites-vous ?

LE PRINCE.

Vous me surprenez , je l'avoue , d'une étrange manière ; je ne puis me défendre de l'inquiétude. (*Marinelli s'approche de la fenêtre.*) Que voyez-vous ?

MARINELLI.

Tout est fini sans doute ; oui, un homme masqué saute par-dessus la palissade ; il vient m'annoncer le résultat. Éloignez-vous, monseigneur.

LE PRINCE.

Ah ! Marinelli !

MARINELLI.

Hé bien , quoi ? Tout à l'heure je n'en avais pas fait assez ; à présent en aurais-je trop fait ?

LE PRINCE.

Je ne dis pas cela ; mais je ne puis encore prévoir....

MARINELLI.

Et pourquoi prévoir ? songeons au moment présent. Mais retirez-vous promptement ; vous ne devez pas être aperçu.

SCÈNE II.

MARINELLI seul, ANGELO ensuite.

MARINELLI. Il s'approche de la fenêtre.

La voiture retourne lentement vers la ville, très-lentement; un domestique se tient à chaque portière. Ah! ceci ne me plaît pas; il semble que la besogne n'est faite qu'à moitié; qu'on transporte un blessé et non un homme mort. Le masque approche; c'est Angelo lui-même; le drôle entend son métier. Il me fait signe, il faut qu'il soit sûr de son fait. Ah! ah! monsieur le comte, vous ne pou-
-vriez partir pour Massa aujourd'hui; vous voilà cependant embarqué pour un plus long voyage. Et qui vous a si bien appris à connaître les singes? (*Il s'approche de la porte.*) Vous avez raison, le singe est un animal sournois. Hé bien, Angelo?

ANGELO.

Préparez-vous, monsieur le chambellan; on l'apporte à l'instant.

MARINELLI.

Et comment la chose s'est-elle passée?

ANGELO.

Mais bien, ce me semble.

MARINELLI.

Comment va le comte?

ANGELO.

Pour vous servir, tout doucement. Je crois qu'il avait éventé la mèche, car il était sur ses gardes.

MARINELLI.

Vite, dis-moi ce que tu as à me dire. Est-il mort ?

ANGELO.

C'est grand dommage, un si brave seigneur !

MARINELLI.

Tiens, voilà pour consoler ton bon cœur.

(Il lui jette une bourse d'or.)

ANGELO.

Mon pauvre ami Nicolo a fait les frais de l'aventure.

MARINELLI.

Diable ! il y a eu perte des deux côtés.

ANGELO.

C'était un honnête garçon, et je le pleurerai en vérité, quoique sa mort double mes droits sur cette somme. (*Il soupèse la bourse.*) Je suis son héritier parce que je l'ai vengé ; c'est la coutume entre nous. Monsieur le chambellan, ne la trouvez-vous pas honnête et amicale ? Nicolo.....

MARINELLI.

Eh ! laisse-là ton Nicolo : parle-moi du comte, du comte, te dis-je !

ANGELO.

En un clin d'œil le comte a fait l'affaire de Nicolo, et j'ai fait l'affaire du comte : il est tombé ;

ÉMILIE GALOTTI,
et s'il est rentré vivant dans sa voiture, je vous garantis qu'il n'en sortira pas vivant.

MARINELLI.

En es-tu bien assuré, Angelo?

ANGELO.

Si je vous ments, que je perde votre pratique. Avez-vous quelque autre chose à m'ordonner? je n'ai pas de temps à perdre, je veux avoir passé la frontière avant la fin du jour.

MARINELLI.

Pars.

ANGELO.

Si vous avez besoin de moi, monsieur le chambellan, vous savez où il faut me faire avertir. Ce qu'un autre osera entreprendre, je m'en chargerai volontiers; et pour le prix, je suis, j'ose le dire, plus raisonnable que personne.

(Il sort.)

MARINELLI, seul.

C'est bon. Cependant je ne suis pas content. Fi! Angelo, pourquoi plaindre ainsi sa peine? cela ne valait-il pas bien un second coup? Le pauvre comte! il souffre peut-être de grandes douleurs. Fi! Angelo, c'est vraiment de la cruauté. Mais le prince ne doit pas savoir ceci; il faut qu'il reconnaisse auparavant de lui-même combien la mort du comte était à sa bienséance. La mort du comte! je voudrais parbleu bien en être certain.

SCÈNE III.

LE PRINCE, MARINELLI.

LE PRINCE.

Elle vient, je l'aperçois dans la grande allée.... elle court devant votre valet, ... la peur lui donne des ailes. La pauvre petite, elle ne soupçonne rien de notre ruse, elle croit échapper à des voleurs ; mais combien son erreur peut-elle durer ?

MARINELLI.

La voilà entre vos mains ; n'est-ce pas un bon commencement ?

LE PRINCE.

Sa mère ne viendra-t-elle pas la chercher ? En ce moment même, le comte ne court-il pas après elle ? Que ferons-nous ? comment la soustraire à leur poursuite ?

MARINELLI.

Je ne saurais répondre d'avance à toutes les difficultés que vous pourrez imaginer. Nous verrons à mesure qu'elles se présenteront. Patience, monseigneur : il fallait faire le premier pas.

LE PRINCE.

A quoi bon, s'il faut reculer ensuite ?

MARINELLI.

Mais peut-être ne reculerons-nous pas ; tous les hasards ne sont pas contre nous. Vous oubliez d'ailleurs le plus puissant de vos auxiliaires.

LE PRINCE.

Je n'ai assurément rien oublié; car je n'ai encore pensé à chose au monde... Et cet auxiliaire tout-puissant, quel est-il ?

MARINELLI.

L'art de plaire, de persuader... Cet auxiliaire manqua-t-il jamais à un prince amoureux ?

LE PRINCE.

Il manque toujours, au contraire, alors qu'on attache le plus de prix à réussir... Aujourd'hui même j'en ai fait la triste expérience; toutes mes instances, toutes mes protestations n'ont pu arracher d'elle une seule parole... Elle était devant moi, interdite, ... tremblante, ... les yeux baissés, comme un criminel qui attend son arrêt de mort... Son trouble m'a gagné; ... je tremblais comme elle: j'ai fini par lui demander pardon; ... à peine oserai-je à présent lui parler de nouveau... Je veux au moins éviter son premier regard.... Vous la recevrez, Marinelli; j'écouterai dans la pièce voisine, je jugerai de ses dispositions, et je me présenterai quand je serai plus maître de moi...

SCÈNE IV.

MARINELLI ; peu après BAPTISTE, son valet ;
ÉMILIE.

MARINELLI.

Pourvu qu'elle n'ait pas vu tomber le comte. Et cela est possible, tant la peur a précipité sa course... Elle vient ; je veux aussi éviter ses premiers regards.

BAPTISTE.

Entrez ici, mademoiselle.

ÉMILIE, toute hors d'haleine.

Ah ! je vous remercie, mon ami ;... je vous remercie... Mais, mon Dieu !... où suis-je ? pourquoi suis-je seule ? où est ma mère ? où est le comte ? ne me suivent-ils pas ? ne sont-ils pas tout près de moi ?...

BAPTISTE.

Je le suppose...

ÉMILIE.

Vous le supposez ; n'en êtes-vous pas certain ? ne les avez-vous pas vus ? n'a-t-on pas tiré derrière nous des coups de fusil ?

BAPTISTE.

Des coups de fusil ?... Peut-être...

ÉMILIE.

Cela est certain... Ils ont blessé ou le comte ou ma mère...

BAPTISTE.

Je vais aller voir ce qu'ils font.

ÉMILIE.

N'y allez pas sans moi... Je vous suivrai... Je le veux; venez, mon ami...

MARINELLI s'avance devant elle comme s'il entrait à l'instant même.

Ah! mademoiselle, quel accident, ... ou plutôt quel bonheur; ... quel heureux accident nous procure...

ÉMILIE, avec surprise.

Quoi! vous ici, monsieur!... Serais-je chez vous?... Pardonnez-moi, monsieur le chambellan... Nous avons été attaqués par des voleurs ici près; ... de braves gens sont accourus à notre secours; ... celui-ci m'a enlevée de la voiture, et m'a portée dans cette maison... Mais je tremble d'avoir échappé seule au danger; ... ma mère n'est pas encore en sûreté, j'ai entendu des coups de fusil... Elle est morte peut-être, et je vis encore!... Pardonnez-moi, je vous quitte; ... je vais la joindre; je n'aurais pas dû l'abandonner...

MARINELLI.

Calmez-vous, mademoiselle, tout est au mieux; ... les chères personnes qui vous inspirent de si tendres inquiétudes seront bientôt auprès de vous... Allez, Baptiste; courez: elles ignorent peut-être où est mademoiselle; elles la chercheront dans quelque une des auberges qui sont dans l'intérieur du parc. Amenez-les ici sur-le-champ.

ÉMILIE.

Êtes-vous sûr qu'il ne leur est rien arrivé, qu'ils sont tous en sûreté? Ah! que cette journée m'apporte de trouble et d'effroi!... Mais je ne voudrais pas rester ici;... je voudrais aller au-devant d'eux...

MARINELLI.

Et comment, mademoiselle? à peine pouvez-vous respirer et vous soutenir... Remettez-vous; daignez entrer dans un appartement, où vous serez plus à votre aise... Je gage que le prince lui-même est en ce moment auprès de votre respectable mère, et qu'il va la conduire ici.

ÉMILIE.

Qui dites-vous?...

MARINELLI.

Le prince, notre gracieux souverain...

ÉMILIE, extrêmement surprise.

Le prince!...

MARINELLI.

A la première nouvelle il a volé à votre secours... Il est indigné de tant d'audace, d'un tel forfait tenté si près de lui, presque sous ses yeux.... On poursuit les criminels; et, si on parvient à les atteindre, leur châtimement sera exemplaire.

ÉMILIE.

Le prince!... Mais, en quel lieu suis-je donc?...

MARINELLI.

A Dosalo, maison de plaisance du prince.

ÉMILIE.

Grand Dieu ! Et vous croyez qu'il va bientôt paraître ?...

MARINELLI.

Le voici !...

SCÈNE V.

LE PRINCE, ÉMILIE, MARINELLI.

LE PRINCE.

Où est-elle ?... Nous vous cherchons partout, mademoiselle ;... si vous êtes sauvée, il n'y a plus rien à craindre... Le comte, ... votre mère...

ÉMILIE.

Ah ! monseigneur ; où sont-ils ?... où est ma mère ?...

LE PRINCE.

Ici près, ... à quatre pas...

ÉMILIE.

Dieu ! dans quel état vais-je trouver l'une et l'autre ?... Mais, est-il sûr que je les reverrai ?... ne me cachez-vous rien, monseigneur ?... Je le vois, vous me cachez quelque chose.

LE PRINCE.

Rien, chère demoiselle... Donnez-moi votre bras, et suivez-moi avec confiance...

ÉMILIE, irrésolu.

Mais s'il ne leur est rien arrivé, si mes pressen-

timens me trompent, pourquoi ne sont-ils pas déjà ici?... pourquoi ne sont-ils pas venus avec vous, monseigneur ?

LE PRINCE.

Hâtez-vous, mademoiselle, et bientôt ces tristes fantômes seront dissipés...

ÉMILIE, avec désespoir.

Dieu !... Dieu !... que dois-je faire ?...

LE PRINCE.

Avez-vous quelque crainte de moi, mademoiselle ?

ÉMILIE. Elle tombe à ses genoux.

Monseigneur, je me jette à vos pieds...

LE PRINCE, la relevant.

Que vous m'humiliez !... Émilie, ... oui j'ai mérité ce reproche muet ; ... j'ai mérité la honte de vos soupçons ; ... ma conduite, ce matin, a été inexcusable ; ... je ne prétends pas la justifier ; ... mais pardonnez à ma faiblesse... Je devais, je le sens, vous épargner un aveu dont je n'avais rien à espérer ; ... l'effroi que je vous ai causé, votre silence obstiné, ne m'ont que trop puni... Ah ! laissez-moi bénir cet accident auquel je dois le bonheur de vous voir, de vous parler encore avant que mes dernières espérances soient encore évanouies pour toujours ; ... cette faveur inattendue de la destinée, qui diffère de quelques instans l'accomplissement de mon malheur éternel, je veux en profiter pour solliciter de nouveau mon pardon ; ... je veux... ne tremblez pas, belle Émilie, ... je veux obéir à chacun de vos

regards ; aucun mot, aucun soupir n'offensera votre volonté... Mais, je vous en conjure, ... plus de méfiance ; ne doutez pas un moment de l'empire absolu que vous avez sur moi ; ... ne croyez pas que vous ayez besoin d'une autre protection contre moi-même... Suivez-moi, mademoiselle ; venez sans méfiance dans des lieux pleins du respect que vous inspirez... (*Il l'entraîne avec peine.*) Suivez - nous, Marinelli....

MARINELLI.

Suivez-nous ; ... cela veut dire, ne nous suivez pas... Et pourquoi les suivrais-je ? ... Laissons-le courir les chances d'un tête-à-tête ; mon rôle est seulement d'empêcher qu'ils ne soient interrompus... Je les crois désormais à l'abri de tout danger de la part du comte ; ... mais il nous reste une mère, et ce serait miracle qu'elle se fût paisiblement retirée laissant sa fille dans nos filets... Voici Baptiste.... Qu'y a-t-il ?

SCÈNE VI.

BAPTISTE, MARINELLI.

BAPTISTE entre avec précipitation.

Garde à vous, monsieur le chambellan, voici la mère.

MARINELLI.

Je l'avais bien prévu... Où est-elle ?...

BAPTISTE.

Si vous n'allez au-devant d'elle, elle arrive ici à

l'instant même... Quand vous m'avez ordonné de l'aller chercher, j'ai bien compris qu'il ne fallait pas la trouver; mais j'ai entendu de loin ses cris, elle est sur les traces de sa fille, et peut-être de toute notre affaire... Ses cris ont ameuté autour d'elle tous les paysans des environs; chacun s'offre à lui servir de guide... peut-être lui a-t-on déjà dit que le prince est ici, que vous y êtes aussi. Que voulez-vous faire?

MARINELLI. Il réfléchit.

Voyons un peu... Ne pas la laisser entrer, si elle sait que sa fille est ici?... impossible... Quels yeux elle va faire quand elle apercevra le loup dévorant auprès de sa chère brebis... Mais, Dieu me damne, nous n'en serons pas quittes pour des regards... elle va crier et nous fendre la tête... Eh bien, quand elle aura crié, il faudra bien qu'elle se taise... Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut toujours bien finir par-là... D'ailleurs il nous importe de la gagner à nos intérêts; si je connais bien les femmes, il en est peu dont l'orgueil ne soit flatté d'avoir un prince pour gendre... ou à peu près... Fais-la venir... Baptiste, fais-la venir....

BAPTISTE.

Ne l'entendez-vous pas? la voici.

CLAUDIA, derrière le théâtre.

Émilie! Émilie! mon enfant, où es-tu?

MARINELLI.

Va, Baptiste, et fais en sorte d'éloigner les curieux qui l'accompagnent.

SCÈNE VII.

CLAUDIA GALOTTI, BAPTISTE, MARINELLI.

CLAUDIA. Elle rencontre Baptiste au moment où il va sortir.

Ha! c'est lui qui l'a enlevée de mes bras, c'est lui qui a enlevé ma fille... Je te reconnais... Qu'as-tu fait de ma fille? parle, malheureux?

BAPTISTE.

Me voilà bien payé de mes soins...

CLAUDIA.

De tes soins!.. Serait-il possible? Ah! pardonnez-moi, brave homme, où est-elle? ne me faites pas languir davantage...

BAPTISTE.

Oh! soyez tranquille, elle ne serait pas plus en sûreté sous la garde de son bon ange... Voici mon maître qui pourra conduire votre grâce auprès d'elle. Retirez-vous, vous autres.

(Il parle aux gens qui ont conduit Claudia et qui veulent rester avec elle.)

SCÈNE VIII.

CLAUDIA GALOTTI, MARINELLI.

CLAUDIA.

Son maître?... (*Elle regarde Marinelli et recule.*)
C'est son maître... Vous ici, monsieur... et ma fille y est aussi? et vous allez me conduire auprès d'elle?

MARINELLI.

Avec bien de l'empressement, madame...

CLAUDIA.

Arrêtez un moment... je me souviens... N'est-ce pas vous... qui ce matin même êtes venu dans ma maison chercher le comte?... vous... avec qui je l'ai laissé, qui avez eu avec lui une querelle?...

MARINELLI.

Une querelle? non, pas que je sache... Nous avons eu une conversation fort paisible touchant les intérêts du prince.

CLAUDIA.

Ne vous appelez-vous pas Marinelli?

MARINELLI.

Le marquis Marinelli.

CLAUDIA.

Soit... Eh bien, écoutez-moi, monsieur le marquis. Marinelli... ce nom de Marinelli... puis une horrible malédiction... Mais non, ne calomnions pas cette noble créature. La malédiction n'est pas de lui, c'est moi qui l'ajoute; le nom de Marinelli est la dernière parole que le comte ait prononcée en mourant.

MARINELLI.

Qu'entends-je? le comte est mort? Vous le voyez, madame, c'est tout ce qui me touche dans ce que vous avez dit. Le comte Appiani est mort? c'est la seule de vos paroles que j'aie comprise.

CLAUDIA, lentement et avec expression.

Le nom de Marinelli est la dernière parole que le

comte ait prononcée en mourant. Comprenez-vous, monsieur ? Moi aussi, je n'ai pas compris d'abord ; quoique, cette parole, il l'ait prononcée avec un accent, un ton... Dieu ! je l'entends encore ; comment n'ai-je pas compris tout ce qu'il voulait dire ?

MARINELLI.

Quoi donc, madame ? j'étais depuis long-temps l'ami du comte, son ami le plus intime. Et si en mourant il a prononcé mon nom...

CLAUDIA.

Avec cet accent !... je ne saurais l'imiter, je ne peux pas en donner une idée : mais cet accent, il explique tout, il atteste tout. Non, ce ne sont pas des voleurs qui nous ont attaqués ; ce sont des assassins, des assassins payés... Marinelli !... Marinelli !.. est la dernière parole que le comte, en mourant, ait prononcée, avec cet accent...

MARINELLI.

Hé ! madame, cet accent que vous avez entendu dans un moment d'épouvante... prétendriez-vous, sur un tel indice, accuser un homme comme moi ?

CLAUDIA.

Ah ! si nous paraissions devant des juges et que je pusse leur faire entendre cet accent !... Mais malheur à moi, j'allais oublier ma fille... où est-elle ?.. quoi !.. est-elle morte aussi ? était-ce la faute de ma pauvre fille si Appiani était ton ennemi ?

MARINELLI.

Je pardonne tout aux terreurs d'une mère... Venez, madame ; votre fille est ici, dans la chambre

voisine, sans doute elle est déjà remise de son effroi. Le prince lui-même s'occupe de la rassurer avec la plus tendre sollicitude.

CLAUDIA.

Qui dites-vous ?

MARINELLI.

Le prince :

CLAUDIA.

Le prince !... le prince lui-même ? le prince de Guastalla ?

MARINELLI.

Et quel autre ?...

CLAUDIA.

Tout est éclairci... Oh ! la plus infortunée des mères !... Et son père... son père !... il maudira le jour de sa naissance... il maudira la malheureuse Claudia....

MARINELLI.

Au nom du ciel, madame, Qu'allez-vous supposer ?...

CLAUDIA.

Je ne suppose rien, tout est évident. Aujourd'hui même.... dans le temple.... aux pieds des autels.... en présence du Tout-Puissant... ils ont commencé ; tout à l'heure ils ont consommé le crime !... (*Elle s'avance vers Marinelli.*) Assassin ! lâche !... infâme assassin !... trop poltron pour frapper toi-même, mais assez vil pour payer des complices.... Ils rougiront de toi, tes complices ! Oh ! le plus abject de tous les scélérats !... Que ne puis-je trouver des paroles qui satisfassent ma rage ! que ne puis-je im-

primer sur ton front la honte de ton crime !... Servile complaisant du libertinage du prince ; c'est pour lui que tu as fait tuer le comte !... infâme instrument de la débauche de ton maître !...

MARINELLI.

Vous rêvez, bonne femme. Mais modérez ces cris insensés ; songez aux lieux où vous êtes.

CLAUDIA.

Les lieux où je suis !... Et qu'importe à la lionne dont on ravit les petits... que lui importe l'écho de la forêt qui répète sa plainte ?... Ma fille !... Ma fille !...

ÉMILIE, de l'autre côté de la scène.

Ah ! ma mère... J'entends ma mère !...

CLAUDIA.

Sa voix !.. c'est elle !... elle m'a entendue... Il voulait étouffer mes cris... Où es-tu, mon enfant ? Me voici... me voici....

(Elle se précipite dans la chambre, Marinelli la suit.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, MARINELLI.

LE PRINCE. Il sort de la chambre d'Émilie.

VENEZ, Marinelli ; j'ai besoin de quelques instans de repos... Je veux aussi savoir de vous...

MARINELLI, riant.

Ah, ah, ah ! que dites-vous de la fureur de cette tendre mère ?

LE PRINCE.

Vous en riez, Marinelli ?

MARINELLI.

Si vous l'aviez vue se démener avant votre arrivée, monseigneur.... Mais n'entendiez-vous pas ses cris ? et sitôt qu'elle a été en votre présence, elle est devenue douce comme un agneau... Ah, ah ! ne l'avais-je pas dit ; jamais une mère n'arrache les yeux à un prince parce qu'il est amoureux de sa fille.

LE PRINCE.

Vous avez mal observé ; Émilie est tombée dans ses bras sans connaissance, c'est la présence de sa fille et non pas la mienne qui a calmé sa violence ;

c'est à cause de l'état de sa fille, non pas par égard pour moi, qu'elle n'a pas dit à plus haute voix, en termes plus exprès... ce que j'aurais voulu ne pas entendre.... ce que je voudrais ne pas avoir compris....

MARINELLI.

Et quoi donc, monseigneur?

LE PRINCE.

Pourquoi dissimuler encore? parlez nettement; cela est-il vrai, oui ou non?...

MARINELLI.

Et si cela était vrai!

LE PRINCE.

Si cela était vrai.... il n'y a plus de doute... il est mort.... assassiné.... (*D'un ton menaçant.*) Marinelli.... Marinelli!....

MARINELLI.

Eh bien, monseigneur?

LE PRINCE.

Je jure Dieu, j'en atteste la justice, ce sang ne retombera pas sur moi... Si vous m'aviez dit d'avance qu'il en devait coûter la mort du comte, j'aurais plutôt sacrifié mon amour, ma vie...

MARINELLI.

Si je vous avais dit d'avance... comme si la mort du comte avait été préméditée! J'avais au contraire recommandé à Angelo, recommandé sur sa vie, qu'il n'y eût pas de sang répandu; aussi tout se serait passé sans la moindre violence, si le comte n'en

avait pas donné l'exemple, mais il s'est permis de casser la tête à l'un de nos gens...

LE PRINCE.

Sans doute, il avait tort; il devait mieux prendre la chose.

MARINELLI.

Angelo n'a pas su se contenir; il a vengé son camarade.

LE PRINCE.

Rien de plus naturel.

MARINELLI.

Je l'ai cependant sévèrement réprimandé.

LE PRINCE.

Reprimandé!... Que de bonté! Faites encore qu'il ne remette pas le pied dans ce pays, ma réprimande pourrait être plus sévère que la vôtre.

MARINELLI.

Très-bien. Angelo et moi, la faute et le hasard, c'est tout un. Je croyais qu'il avait été bien entendu, bien expressément expliqué, que je ne serais pas responsable des accidens qui pourraient survenir dans l'exécution.

LE PRINCE.

Des accidens!.. Dites-vous qui pouvaient ou qui devaient survenir?

MARINELLI.

Encore mieux. Cependant, monseigneur, avant que votre altesse m'exprime plus clairement encore le jugement qu'elle porte de moi, souffrez une réflexion, je vous prie. Pouvais-je souhaiter la mort

du comte ? Je l'avais défié, il me devait une satisfaction que mon honneur offensé ne peut plus obtenir. Dans de telles circonstances, le soupçon que vous formez est un outrage qui, (*avec une dignité affectée*) j'ose le dire ; ne peut atteindre un homme comme moi.

LE PRINCE.

Oh ! sans doute !

MARINELLI.

Plût au ciel que le comte vécût encore ! Je donnerais tout au monde pour racheter sa vie, même (*avec amertume*) la faveur de mon maître, ce trésor inappréciable, et qu'on ne peut acheter trop cher.

LE PRINCE.

Je vous entends, il suffit. La mort du comte est un accident inattendu, tout-à-fait inattendu ; vous l'assurez, je veux le croire ; mais d'autres que moi le croiront-ils encore ? Le persuaderez-vous à Émilie ? à sa mère ? au public ?

MARINELLI, froidement.

Cela est peu probable.

LE PRINCE.

Et si le monde ne croit pas ce que vous dites, que croira-t-il donc ? Vous vous taisez ? Il croira que votre Angelo a exécuté les ordres que j'ai donnés.

MARINELLI, plus froidement encore.

Cela est en effet très-vraisemblable.

LE PRINCE.

Et si je veux repousser loin de moi cet horrible

soupçon, je dois à l'instant même renoncer à tout projet sur Émilie.

MARINELLI, avec la plus grande indifférence.

C'était aussi ce qu'il vous fallait faire si le comte avait vécu.

LE PRINCE, d'abord avec chaleur, mais se remettant bientôt.

Marinelli ! Mais non, vous ne me ferez pas perdre mon sang-froid ; parlons nettement, j'y consens. Vous voulez dire, n'est-il pas vrai, que la mort du comte est un bonheur pour moi, le plus grand bonheur qui pût m'arriver, puisque sa vie était un obstacle insurmontable à mon amour. Et s'il en est ainsi, faut-il donc y regarder de si près ? Un comte de plus ou de moins dans le monde, est-ce un si grand événement ? N'est-ce pas là ce que vous voulez dire, Marinelli ? Eh bien, soit : quelques gouttes de sang ne sont pas une affaire. Mais il faut que ce sang soit versé dans l'ombre, qu'il profite à ceux qui l'ont versé ; et ne voyez-vous pas, mon bon ami, qu'ici notre crime est public et inutile ? La mort du comte laisse la place libre, mais m'en ferme l'approche ; elle signale mon amour à l'exécration publique. Je suis moins avancé que ce matin, et voilà le résultat de vos sages, de vos savantes manœuvres.

MARINELLI.

Il ne m'appartient pas de contredire le prince.

LE PRINCE.

Parlez, je vous l'ordonne.

MARINELLI.

Eh bien, vous m'imputez ce qui ne m'appartient pas.

LE PRINCE.

Parlez, vous dis-je.

MARINELLI.

Soit, monseigneur. Vous êtes compromis, je ne puis le nier. Mais sont-ce les dispositions que j'avais faites qu'il faut en accuser, ou bien la démarche que vous avez ajoutée à mon plan sans même m'en donner connaissance?

LE PRINCE.

Moi?

MARINELLI.

Oui, monseigneur, souffrez le reproche. La démarche que vous avez faite ce matin dans l'église, sans doute vous l'avez faite pour de fort bonnes raisons; sans doute vous l'avez faite avec toute la mesure convenable; mais enfin cette démarche n'entraîne pas dans mon plan.

LE PRINCE.

Et qu'a-t-elle gâté?

MARINELLI.

Non pas sans doute l'ordonnance du bal, mais elle a rompu la mesure.

LE PRINCE.

Ah! parlons sans figure!

MARINELLI.

Eh bien, en deux mots : lorsque je me suis chargé de la conduite de l'affaire, Émilie ignorait l'amour

du prince, n'est-ce pas ? sa mère l'ignorait aussi. Je bâtissais sur ce fondement ; pendant ce temps-là, le prince ruinait la base de mon édifice.

LE PRINCE, se frappant le front.

Malédiction !

MARINELLI.

Est-ce ma faute si le prince a révélé ses secrets !

LE PRINCE.

Fatale démarche !...

MARINELLI.

Et si le prince ne s'était point trahi lui-même, je voudrais bien savoir quelle circonstance dans tout ce qui s'est passé pouvait inspirer contre lui le moindre soupçon à Émilie ou à sa mère ?

LE PRINCE.

Vous avez raison.

MARINELLI.

Et sans doute votre altesse ne me jugera pas pour cela moins coupable ; si elle ne me retient plus, je vais....

SCÈNE II.

BAPTISTE, LE PRINCE, MARINELLI.

BAPTISTE. Il entre avec précipitation.

La comtesse arrive à l'instant.

LE PRINCE.

La comtesse ! et quelle comtesse ?

BAPTISTE.

La comtesse Orsina.

LE PRINCE.

Orsina! Marinelli, entendez-vous?

MARINELLI.

Vous m'en voyez aussi surpris que vous-même....

LE PRINCE.

Cours à sa voiture, Baptiste; empêche-la de descendre;... dis que je ne suis pas ici;... fais qu'elle reparte à l'instant;... cours, te dis-je... (*Baptiste sort.*) Que me veut cette folle?... comment sait-elle que nous sommes ici? est-ce le hasard qui l'amène, ou bien est-elle déjà informée de ce qui s'est passé? Ah! Marinelli, parlez;... répondez-moi donc; est-ce ainsi que vous êtes mon ami? l'amitié s'offense-t-elle pour quelques paroles légères?... faudra-t-il vous demander pardon?

MARINELLI.

Ah! mon prince, en revenant à vous-même, vous reprenez tous vos droits sur mon âme... L'arrivée d'Orsina est une énigme pour moi comme pour vous.... Elle se laissera difficilement éconduire... Qu'ordonnez-vous, cependant?

LE PRINCE.

Je ne veux pas la voir; je veux me retirer.

MARINELLI.

Bien... Sortez vite; je la recevrai...

LE PRINCE.

Mais seulement pour la congédier. Ne vous laissez pas séduire par elle;... songez que nous avons d'autres soins plus pressans.

MARINELLI.

Non, mon prince; j'ai pourvu à tout;... reprenez courage;... ce qui manque encore, le temps l'amènera... Mais, voici la comtesse; dépêchez-vous... De ce cabinet (*il l'enferme dans un cabinet*) vous pourrez nous entendre. (*Seul.*) La pauvre comtesse, je le crains, a mal choisi son moment....

SCÈNE III.

LA COMTESSE ORSINA, MARINELLI.

LA COMTESSE, sans voir d'abord Marinelli.

Qu'est-ce donc, personne ne vient à ma rencontre?... Un seul misérable valet qui semblait vouloir me défendre l'entrée!... Suis-je donc à Dosalo; à Dosalo, où naguère la foule attentive se pressait autour de moi; où l'amour et son joyeux cortège volait au-devant de mes pas?... Les lieux sont bien les mêmes; mais... mais... Ah! voici Marinelli. Je suis bien aise que le prince vous ait amené... Marinelli; non, cependant... Ce que j'ai à lui demander ne dépend, hélas! que de lui seul... Où est-il donc?...

MARINELLI.

Le prince?... madame.

LA COMTESSE.

Sans doute...

MARINELLI.

Vous comptiez trouver ici le prince?... vous savez qu'il est ici!... Mais, si vous êtes si bien

informée, vous savez aussi sans doute qu'il ne vous y attend pas...

LA COMTESSE.

Quoi! n'aurait-il pas reçu la lettre que je lui ai écrite ce matin?...

MARINELLI.

Votre lettre? En effet, je me souviens qu'il a parlé d'une lettre de vous...

LA COMTESSE.

Eh bien, ... dans cette lettre, ne lui demandais-je pas de le voir aujourd'hui à Dosalo?... il ne m'a pas répondu par écrit;... mais j'ai su qu'une heure après il était parti pour Dosalo.... Cette réponse était assez claire; et... j'arrive...

MARINELLI.

C'est, en vérité, un étrange hasard...

LA COMTESSE.

Que parlez-vous de hasard?... n'entendez-vous pas que nous étions d'accord?... Ma lettre donne le rendez-vous, il me répond en arrivant;... pouvions-nous mieux nous entendre? Qu'avez-vous donc, monsieur le marquis? pourquoi ces yeux surpris? qu'y a-t-il donc qui vous étonne?

MARINELLI.

Hier encore, vous paraissiez si résolue à ne jamais revoir le prince...

LA COMTESSE.

La nuit porte conseil... Où est-il? Mais, que se passe-t-il donc ici? j'ai entendu du tumulte,

des cris;... j'ai voulu entrer dans une chambre, un valet m'en a fermé la porte...

MARINELLI.

Ma chère, ma bonne comtesse...

LA COMTESSE.

J'ai entendu des voix de femmes;... qu'y a-t-il, Marinelli? Oh! parlez, parlez, si je suis votre chère, votre bonne comtesse.... Malédiction sur ces gens de cour!... autant de paroles, autant de mensonges... Mais, à quoi bon me le cacher; ne faut-il pas toujours que je le sache?

MARINELLI, la retenant.

Et où allez-vous?...

LA COMTESSE.

Où je devrais être déjà... Est-il bien convenable de perdre mon temps dans cette antichambre à échanger avec vous d'insignifiantes paroles, pendant que le prince m'attend dans son appartement?

MARINELLI.

Vous vous trompez, comtesse; le prince ne vous attend pas... Il ne peut pas, ... il ne veut pas vous recevoir...

LA COMTESSE.

Eh, n'est-il donc pas ici? n'y est-il pas venu d'après ma lettre?...

MARINELLI.

'Il n'y est pas venu d'après votre lettre.

LA COMTESSE.

Mais vous dites vous-même qu'il l'a reçue...

MARINELLI.

Il l'a reçue, mais... il ne l'a pas lue...

LA COMTESSE, *vivement.*

Il ne l'a pas lue?... (*moins vivement*) il ne l'a pas lue!... (*avec douleur, et essuyant ses yeux*) il ne l'a seulement pas lue!...

MARINELLI.

Sans doute par distraction... Je n'ai pas dit que ce fût par mépris...

LA COMTESSE, *avec hauteur.*

Par mépris!... Et qui pouvait le penser?... qu'ai-je besoin de cette assurance?... Vous êtes un impudent consolateur, Marinelli... Du mépris! à moi du mépris!... et pourquoi?... (*Plus doucement, et s'attendrissant par degrés.*) Sans doute il ne m'aime plus... C'en est fait;... à la place de l'amour, un autre sentiment est entré dans son cœur;... cela devait être... Mais, pourquoi du mépris? ne pourrait-ce être de l'indifférence; dites, Marinelli?...

MARINELLI.

Oh! certainement...

LA COMTESSE, *avec emportement.*

Certainement!... Voyez l'habile homme, à qui l'on fait dire tout ce que l'on veut... L'indifférence, l'indifférence à la place de l'amour; c'est-à-dire, rien à la place de quelque chose... Apprenez, petits hommes de cour, créatures vaines et frivoles; apprenez d'une pauvre femme que ce mot indifférence est un son vide de sens, un son qui frappe l'air, mais ne ré-

pond à aucune pensée. L'âme n'est indifférente que pour ce qu'elle ne connaît pas , pour ce qui n'existe pas pour elle. Or, si l'indifférence n'existe que pour ce qui n'existe pas, l'indifférence elle-même existe-t-elle?.. Comprenez-vous ce langage, Marinelli?

MARINELLI, à part.

Nous y voilà ; c'est bien ce que je craignais.

LA COMTESSE.

Eh bien , me ferez-vous une réponse ?

MARINELLI.

Contentez-vous de mon admiration. Nous savions bien , chère comtesse , que vous étiez une femme philosophe.

LA COMTESSE.

Oui , Marinelli , cela est vrai. Mais l'ai-je donc laissé apercevoir ? Oh ! malheur à moi , si l'on s'en était jamais aperçu ; c'est bien alors que je ne pourrais plus me plaindre du mépris du prince ; l'homme pourrait-il aimer une créature qui, sans respect pour ses droits, oserait penser comme lui ? Une femme qui pense , fi donc ! autant vaut un homme qui met du rouge ? La femme doit rire , toujours rire , cela suffit à sa noble mission sur la terre ; cela suffit pour maintenir en joyeuse humeur l'auguste roi de la création ! Mais je sais rire aussi , Marinelli , et rions ensemble sur cette plaisante rencontre ; j'écris au prince de venir à Dosalo , le prince ne lit pas ma lettre , et il arrive. Ha ! ha ! ha ! n'est-ce pas là un merveilleux hasard ? n'est-ce pas fort plaisant , fort risible ? mais riez donc , Marinelli ; l'auguste roi de la

création ne dédaigne pas de rire avec nous, bien que nous autres, faibles créatures, nous n'osions penser avec lui. (*Sérieusement et d'un ton menaçant.*) Ne rirez-vous pas?

MARINELLI.

Sans doute, comtesse, tout à l'heure.

LA COMTESSE.

Mais le temps fuit. Non, non, ne rions plus. Voyez-vous, ce qui me paraissait si plaisant a aussi son côté sérieux, très-sérieux comme tout dans l'univers? serait-ce par un hasard que le prince, venu ici sans penser à moi, devrait cependant m'y rencontrer? Croyez-moi, Marinelli; ce mot hasard est un blasphème; rien sous le soleil n'arrive par hasard; et ne voyez-vous pas ici le but marqué par la providence? Bienfaisante, toute-puissante providence, pardonne-moi, si, parlant à cet homme vulgaire, j'ai flétri l'œuvre de ta sagesse et de ta bonté du nom injurieux de hasard!.. Suivez-moi, Marinelli; ne me faites pas une seconde fois tomber dans une telle faute.

MARINELLI.

Cela dure long-temps. (*Haut.*) Mais, chère comtesse...

LA COMTESSE.

Et paix avec vos mais... les mais supposent de la réflexion, et ma tête, ma tête... (*Elle appuie sa main sur sa tête.*) Faites que je lui parle sur-le-champ, Marinelli; bientôt, je le sens, je ne serais plus en état... Vous le voyez, nous devons nous parler, il faut que nous nous parlions.

SCÈNE IV.

LE PRINCE , LA COMTESSE ORSINA , MARI-
NELLI.

LE PRINCE, à part en sortant du cabinet.

Il faut venir à son secours.

LA COMTESSE Elle l'aperçoit, et demeure incertaine si elle s'approchera de lui.

Ha! le voilà.

LE PRINCE. Il traverse la salle et passe auprès de la comtesse sans s'arrêter, il dit en marchant.

Ah! voilà notre belle comtesse... Pardon, madame, si je ne puis aujourd'hui profiter de l'honneur de votre visite... je suis en affaires, je ne suis pas seul : une autre fois, chère comtesse, une autre fois ; mais pour aujourd'hui je ne vous retiens pas plus long-temps ici ; et vous, Marinelli, suivez-moi.

SCÈNE V.

ORSINA , MARINELLI.

MARINELLI.

Vous l'avez entendu de sa bouche, madame ; vous ne douterez plus de ma sincérité.

LA COMTESSE.

L'ai-je en effet bien entendu ?

MARINELLI.

Vous voyez...

LA COMTESSE, avec émotion.

Je suis occupé... je ne suis pas seul... Voilà donc tous les ménagemens, tous les égards que j'obtiendrai !.. C'est ainsi qu'on éconduit un importun, un mendiant !... Il ne m'a pas même trouvée digne de quelque feinte, d'un pauvre petit mensonge ; il est occupé... mais de quoi ? il n'est pas seul... mais avec qui donc est-il ? Allons, Marinelli, par pitié ! mon cher Marinelli, vous au moins, puisqu'il a dédaigné d'en prendre le soin, vous est-il donc si difficile de mentir ? Qu'a-t-il à faire ? avec qui est-il ? répondez-moi ce que vous voudrez, la première imposture qui viendra sur vos lèvres :.. Hélas ! je m'en contente et je pars.

MARINELLI, à part.

A cette condition, je veux bien lui dire une partie de la vérité.

LA COMTESSE.

Eh bien, dépêchez-vous donc, Marinelli ; je n'attends qu'un mot pour partir ! Le prince a dit : une autre fois, ma chère comtesse. N'a-t-il pas dit ma chère comtesse ? Sans doute, il me tiendra parole ; au moins je ne veux point lui donner un prétexte pour y manquer ; vite, Marinelli, un mot de vous, et je pars.

MARINELLI.

Le prince, chère comtesse, n'est véritablement pas seul ; il est avec des personnes dont il ne peut s'éloigner un moment... des personnes qui viennent d'échapper à un fort grand danger... Le comte Appiani...

LA COMTESSE.

Est avec lui? Prenez garde; je ne pourrais accepter ce mensonge;.... cherchez-en vite un autre,.... vous ignorez que le comte Appiani vient d'être assassiné par des brigands. J'ai rencontré, à la porte de la ville, la voiture qui ramenait son corps;.. je crois au moins l'avoir rencontrée, mais peut-être c'était un rêve...

MARINELLI.

Non, ce n'était pas un rêve; mais les personnes qui étaient avec le comte, se sont heureusement sauvées dans ce château. Sa fiancée, la mère de la fiancée qui se rendait avec lui à Sabionetta pour la célébration du mariage...

LA COMTESSE.

Et ce sont ces femmes qui sont auprès du prince!.. la fiancée, la mère de la fiancée? La fiancée est-elle jolie?

MARINELLI.

Le prince prend une vive part à son malheur....

LA COMTESSE.

Quand elle serait laide,.. je veux espérer qu'il n'y serait pas moins sensible,.. c'est en effet un effroyable malheur... pauvre jeune fille!.. tu croyais le posséder pour toujours... et pour toujours tu l'as perdu... Qui est-elle, cette fiancée?..... la connais-je? il y a si long-temps que j'ai quitté la ville, je ne sais plus ce qui s'y passe...

MARINELLI.

Elle se nomme Émilie Galotti?

LA COMTESSE.

Émilie Galotti!.. Qu'avez-vous dit? Émilie Galotti! prenez garde, Marinelli, que je ne prenne ce mensonge pour une vérité?

MARINELLI.

Et pourquoi?

LA COMTESSE.

Émilie Galotti!..

MARINELLI.

Je ne pense pas que vous la connaissiez.

LA COMTESSE.

D'aujourd'hui seulement; mais qu'importe, Marinelli, parlez-vous sérieusement? Émilie Galotti est-elle l'épouse infortunée que le prince console en ce moment?

MARINELLI, à part.

Peut-être lui en ai-je déjà trop dit.

LA COMTESSE.

Et le comte Appiani, celui-là même qui vient d'être assassiné, était-il le nouvel époux?

MARINELLI.

Sans doute...

LA COMTESSE.

Bravo! oh, bravo! bravo!

(Elle frappe ses mains.)

MARINELLI.

Mais, qu'avez-vous donc?

LA COMTESSE.

Oh! c'est une pensée de l'enfer: gloire au démon qui la lui inspira!

MARINELLI.

Que parlez-vous de démon ?

LA COMTESSE.

Oui, je l'embrasserais volontiers ce démon, eût-il même pris votre forme, Marinelli !

MARINELLI.

Comtesse Orsina !

LA COMTESSE.

Venez ici... regardez-moi en face... fixez vos yeux sur les miens.

MARINELLI.

Eh bien ?

LA COMTESSE.

Ne devinez-vous pas ce que je pense ?

MARINELLI.

Non, certes.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pour rien dans tout ceci ?

MARINELLI.

Qu'est-ce à dire ?

LA COMTESSE.

Osez le jurer ? Mais non, ne jurez pas, ce serait un péché mortel de plus. Qu'importe au reste un péché mortel de plus ou de moins, pour un damné ; jurez donc, Marinelli, que vous n'êtes pour rien dans l'assassinat du comte !

MARINELLI.

Vous m'épouvantez, comtesse !

LA COMTESSE.

Vraiment ! Et votre bon cœur ne soupçonne-t-il rien ?

MARINELLI.

Quoi, encore ?

LA COMTESSE.

Bien ; je vais donc vous l'apprendre... je vais vous confier un secret qui fera dresser vos cheveux sur votre tête... Mais ici, si près de la porte on pourrait nous entendre ; éloignons-nous. (*Elle met son doigt sur sa bouche.*) Écoutez-moi ; je vous le dirai bien bas, bien bas... (*Elle s'approche comme pour lui parler à l'oreille, puis elle s'écrie d'une voix éclatante :*) Le prince est un assassin !

MARINELLI.

Comtesse ! comtesse !.. avez-vous tout-à-fait perdu l'esprit ?

LA COMTESSE.

Perdu l'esprit!... Ah, ah, ah ! (*Elle rit à gorge déployée.*) Rarement, jamais peut-être, mon esprit ne m'a mieux servie qu'en ce moment, cela est certain ; mais entre nous, Marinelli, le prince est un assassin, l'assassin du comte Appiani.... Ce ne sont pas des brigands, ce sont les agens du prince, c'est le prince lui-même qui l'a tué.

MARINELLI.

Comment un si monstrueux soupçon a-t-il pu venir sur vos lèvres, dans votre pensée ?

LA COMTESSE.

Comment?.. Le plus simplement du monde. Cette

Émilie Galotti qui en ce moment est enfermée avec le prince ; cette Émilie Galotti , dont le mari vient d'avoir la tête cassée , c'est cette même jeune fille à qui ce matin le prince a long-temps parlé dans l'église des Dominicains ; je le sais , mes espions les ont observés ; ils ont aussi entendu ce qu'il lui disait. Eh bien , mon bon seigneur , ai-je encore perdu l'esprit?.. m'en reste-t-il assez pour assembler des idées , pour déduire des conséquences ? ou pensez-vous que tout cela s'enchaîne aussi par hasard ? En ce cas , pauvre Marinelli , tu comprends aussi mal la perversité du cœur , que les voies de la providence !

MARINELLI.

Comtesse , songez qu'il y va de votre tête !

LA COMTESSE.

Si je trahis le secret , n'est-ce pas ? tant mieux , tant mieux ; demain matin , sur la plus grande place , la ville entière m'entendra , et si quelqu'un ose me contredire , je lui dirai : Tu es le complice de l'assassin... Adieu.

(En sortant , elle rencontre à la porte le vieux Galotti qui entre précipitamment.)

SCÈNE VI.

ODOARD GALOTTI, LA COMTESSE, MARINELLI.

ODOARD.

Pardonnez, madame, à un...

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à vous pardonner ; je ne suis rien ici ; parlez à monsieur.

(Elle montre Marinelli.)

MARINELLI, à part, voyant Odoard.

Pour nous achever, voici le père.

ODOARD.

Pardonnez, monsieur, à un père au désespoir, de s'introduire ainsi sans être annoncé.

LA COMTESSE, revenant sur ses pas.

Le père d'Émilie, sans doute... Soyez le bienvenu.

ODOARD.

Un domestique est venu à toute bride m'annoncer que ma famille avait été attaquée ici près... J'accours ; on m'apprend que le comte Appiani est blessé, qu'on le reconduit à la ville, que ma femme et ma fille se sont sauvées dans le château : où sont-elles, monsieur, où sont-elles ?

MARINELLI.

Soyez tranquille, colonel, .. votre femme et votre fille en ont été quittes pour la peur ; vous allez les trouver en bonne santé, le prince est auprès d'elles : je vais vous annoncer...

ODOARD.

Et pourquoi m'annoncer ?

MARINELLI.

Pourquoi ?... mais à cause du prince... Vous savez, monsieur le colonel, comment vous êtes à la cour ? ce n'est pas sur le pied d'une grande faveur... Le prince témoigne en ce moment beaucoup d'intérêt à votre femme et à votre fille... mais ce sont des femmes, et peut-être votre arrivée imprévue serait désagréable à son altesse.

ODOARD.

Vous avez raison, monsieur, vous avez raison.

MARINELLI.

Auparavant, madame la comtesse, j'aurai l'honneur de vous remettre dans votre voiture.

LA COMTESSE.

Non monsieur, pas encore.

MARINELLI. Il la prend par la main.

Permettez-moi, madame, de m'acquitter de mon devoir.

LA COMTESSE.

Doucement, monsieur ; je vous tiens quitte de ce devoir... Vos pareils confondent volontiers le devoir et la politesse, pour ne pas respecter ensuite l'un plus que l'autre... Hâtez-vous d'introduire ce vieillard respectable : voilà votre devoir en ce moment ?

MARINELLI.

Oubliez-vous ce que le prince vous a commandé ?

LA COMTESSE.

Qu'il vienne lui-même me répéter ses ordres, je l'attends.

MARINELLI, *bas au colonel qu'il tire à part.*

Pardon, colonel, si je vous laisse avec une femme dont... la tête... vous m'entendez... Je dois vous en prévenir, afin que vous sachiez d'avance ce qu'il faut penser de ses discours; ils sont quelquefois très-étranges... Croyez-moi, évitez la conversation.

ODOARD.

Très-bien; hâtez-vous, je vous conjure, monsieur.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE ORSINA, ODOARD GALOTTI.

LA COMTESSE. Elle regarde Odoard avec compassion, Odoard la regarde avec quelque curiosité... Après un silence.

Que vient-il de vous dire, malheureux vieillard?

ODOARD, *à part.*

Malheureux!...

LA COMTESSE.

Sans doute, il ne vous a pas dit une vérité, au moins de celles qui vous menacent?

ODOARD.

De celles qui me menacent!... Et n'en sais-je pas déjà assez?... Mais parlez, madame, parlez!..

LA COMTESSE.

Vous ne savez rien encore.

ODOARD.

Rien.

LA COMTESSE.

Pauvre bon père ! que ne donnerais-je pas pour vous nommer aussi mon père... Ne vous en étonnez pas, les infortunés se rapprochent facilement : je veux partager vos douleurs, votre vengeance...

ODOARD.

Mes douleurs!... ma vengeance!... Madame... Mais j'oubliais!... Parlez cependant...

LA COMTESSE.

Était-ce votre fille unique, votre unique enfant ? Qu'importe d'ailleurs si elle était unique ! l'enfant que le malheur a frappé a toujours tout entier le cœur de son père.

ODOARD.

L'enfant que le malheur a frappé... Madame. — Mais que puis-je attendre d'elle ? Cependant ce n'est pas là le langage d'une insensée.

LA COMTESSE.

D'une insensée ! Voilà donc ce qu'il vous disait de moi ? Ce n'est pas au reste une de ses plus grosses impostures, je le sens bien ; mais croyez-moi... croyez-moi ; après de certaines épreuves, si l'on n'a pas perdu la raison, c'est qu'on n'en avait pas à perdre.

ODOARD, à part.

Que dois-je penser de cette femme ?

LA COMTESSE.

Ne me méprisez donc pas, bon vieillard, car vous pourrez me ressembler bientôt. Je le vois à

cette physionomie fière et respectable, vous avez beaucoup de sens à perdre, et, si je dis un mot, vous n'en avez plus.

ODOARD.

Ah ! madame, à peine m'en restera-t-il pour vous entendre, si vous ne vous hâtez de parler. Parlez, ou vous n'êtes pas une de ces infortunées dont la folie mérite la pitié, le respect peut-être. Parlez, ou vous n'êtes qu'une folle vulgaire ; vous fûtes toujours ce que vous êtes aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Hé bien, écoutez-moi. Vous croyez tout savoir ; vous croyez Appiani blessé, seulement blessé ? Appiani est mort.

ODOARD.

Mort ! mort ! Ah ! malheureuse, tu ne menaçais que ma raison, et tu as brisé mon cœur !

LA COMTESSE.

Ce n'est pas tout encore ; écoutez. Le fiancé est mort ; et la fiancée votre fille... souhaitez qu'elle soit morte aussi !

ODOARD.

Souhaiter la mort de mon enfant ! et quel plus grand malheur puis-je donc craindre ? Il n'en est qu'un plus grand ; et si Émilie l'avait éprouvé, elle ne vivrait plus.

LA COMTESSE.

Non, vieillard, elle n'est point morte ; elle vit ; elle commence à vivre. Aujourd'hui seulement elle a connu les délices de la vie, les miracles, les enchantemens que donne l'amour tant qu'il dure.

ODOARD.

Un mot encore, madame, un seul mot ; celui qui doit achever votre ouvrage. Ne versez pas ainsi votre poison goutte à goutte ; prononcez la fatale parole. Hâtez-vous.

LA COMTESSE.

Vous la prononcerez vous-même en m'écoutant. Ce matin, le prince s'est concerté avec votre fille dans l'église ; en ce moment il est enfermé avec elle dans cette maison, dont vous connaissez l'usage.

ODOARD.

Ce matin le prince a parlé à ma fille dans l'église ?

LA COMTESSE.

Il lui parlait avec une vivacité, une ardeur.... Mais ce n'était pas sans motifs ; ils avaient à convenir d'une grande affaire. Sans doute votre fille aura été persuadée ; et si elle est venue ici de son plein gré, alors, voyez-vous, il n'y a plus de rapt dans cette affaire, il n'y a plus qu'un simple assassinat.

ODOARD.

Calomnie ! infernale calomnie ! Je connais ma fille : si le comte a été assassiné, Émilie a été enlevée. (*Il regarde autour de lui, frappe des pieds, et s'abandonne à la fureur.*) Hé bien, Claudia, tendre mère ! parle-moi encore des plaisirs de la cour, et de la faveur du prince, et de ses soins pour ma fille !

LA COMTESSE.

Cela opère, vieillard, cela opère.

ODOARD.

Je suis dans la caverne des brigands (*il regarde*

sous son manteau, et reconnaît qu'il est sans armes); et, dans la précipitation de mon départ... (*Il fouille dans ses poches et ne trouve rien.*) Rien!... absolument rien!

LA COMTESSE.

Je vous comprends, et je veux encore vous être utile; j'en ai porté un avec moi (*elle tire un poignard*); prenez-le, prenez-le vite, avant que personne ne rentre. J'ai bien encore un peu de poison, mais le poison est bon pour nous autres femmes; non pas pour les hommes. Prenez donc! (*Elle lui donne le poignard.*) Prenez donc!

ODOARD.

Je te remercie, je te bénis, chère enfant! qu'il vienne à présent celui qui osait me dire que tu étais folle!

LA COMTESSE.

Cachez ceci; cachez-le bien! je n'ai pu trouver l'occasion de m'en servir; mais cette occasion ne peut vous manquer, et vous la saisirez si vous avez le cœur d'un homme. Moi, je ne suis qu'une femme, et cependant je venais ici avec une volonté ferme. Vieillard, nous pouvons nous fier l'un à l'autre, car nous sommes tous deux offensés, et tous deux par le même traître. Oh! si vous saviez, si vous pouviez savoir comme il m'a trahie! comme il m'a monstrueusement, inconcevablement trahie! votre propre outrage vous paraîtrait peu de chose. Me connaissez-vous? Je suis Orsina, cette Orsina séduite, abandonnée... pour votre fille peut-être. Mais qu'importe? elle aussi sera sacrifiée à une

autre qui sera sacrifiée à son tour. Ah ! si un jour, changées en furies, en bacchantes, nous pouvions, nous toutes qu'il a trahies, l'entourer, l'étouffer, le déchirer de nos mains, chercher dans ses entrailles ce cœur qu'il promettait à toutes, et qu'aucune n'a possédé ! douce vengeance ! plaisir céleste !

SCÈNE VIII.

CLAUDIA GALOTTI, les précédens.

CLAUDIA. Elle regarde autour de sa chambre, et aperçoit son mari, elle court à lui.

Je l'avais deviné ! Ah ! notre protecteur ! notre sauveur ! Tu étais là, Odoard ; leurs regards et leurs signes me l'avaient appris. Que dois-je te dire si tu ne sais rien ? et si tu sais tout qu'est-il besoin de te parler ? Mais nous sommes innocens : je suis innocente ; ta fille est innocente, pure de toute souillure !

ODOARD. En voyant sa femme, il s'efforce de prendre sur lui.

Bien, bien, calme-toi, et réponds moi. (*Il se retourne vers Orsina.*) Ce n'est pas, madame, que je doute de vous. (*A sa femme.*) Le comte est-il mort ?

CLAUDIA.

Mort !

ODOARD.

Est-il vrai que ce matin, dans l'église, le prince a parlé à ma fille ?

CLAUDIA.

Oui. Mais si tu savais quel effroi il lui a causé,

dans quelle consternation la pauvre fille est rentrée !

LA COMTESSE.

Eh bien, vous avais-je menti ?

ODOARD, avec un rire farouche.

Non, tout est vrai, et je suis content. Je ne voudrais pas que vous eussiez menti.

LA COMTESSE.

Suis-je une insensée ?

ODOARD.

Et moi, ne suis-je pas dans toute ma raison ?

CLAUDIA.

Tu m'as ordonné d'être calme ; et tu vois si je t'obéis. Mon ami, puis-je te supplier aussi ?...

ODOARD.

Que veux-tu ? Ne suis-je pas tranquille ? Peut-on être plus tranquille ? (*Il se contraint.*) Émilie sait-elle qu'Appiani est mort ?

CLAUDIA.

Elle ne peut en être sûre ; mais je crains qu'elle ne le soupçonne en ne le voyant pas ici.

ODOARD.

Elle pleure, elle se désespère.

CLAUDIA.

Elle ne pleure plus ; en ce moment elle est calme... tu la connais, Émilie est la plus craintive et la plus intrépide des femmes... elle ne sait pas contenir ses premières impressions ;.. mais, après un moment de réflexion, elle rentre en elle-même, et

sait tout supporter... la froide dignité de ses paroles et de son maintien imposent au prince... Mais Odoard, emmène-nous de ces lieux.

ODOARD.

Je suis à cheval... que puis-je faire? (*A Orsina.*)
Madame, ne retournez-vous pas à la ville?

LA COMTESSE.

Oui, sans doute.

ODOARD:

Auriez-vous la bonté de vous charger de ma femme?

LA COMTESSE.

Pourquoi pas? très-volontiers.

ODOARD.

Claudia (*il la présente à la comtesse*), la comtesse Orsina, une femme d'un grand sens, mon amie, ma bienfaitrice. Pars avec elle, et renvoie-nous sur-le-champ une voiture... Émilie ne retournera pas à Guastalla, elle me suivra.

CLAUDIA:

Mais pourquoi?... Dois-je aussi quitter mon enfant?...

ODOARD.

Son père ne reste-t-il pas auprès d'elle? point d'objection... Allons, madame (*à Orsina*), vous entendrez parler de moi. Viens, Claudia.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours à Dosalo.

MARINELLI, LE PRINCE.

MARINELLI.

ICI, monseigneur, de cette fenêtre vous le pouvez voir... il se promène sous ces arcades... il se retourne, ... il vient... non, il s'éloigne encore... il ne paraît pas avoir pris son parti... cependant il est beaucoup plus calme... il le paraît au moins, pour nous c'est tout ce qu'il faut... Osera-t-il vous débiter ce que ces deux femmes lui ont mis dans la tête? Baptiste a entendu que sa femme devait lui renvoyer une voiture, car il est venu à cheval... Vous allez voir; quand il paraîtra devant vous, il remerciera très-humblement votre altesse sérénissime pour la gracieuse protection qu'elle a daigné accorder à sa famille;.. il recommandera lui et sa fille aux bontés du prince... et il s'acheminera ensuite paisiblement vers la ville, où il attendra avec une profonde soumission les marques du souvenir que son altesse daignera conserver à sa chère et malheureuse enfant...

LE PRINCE.

Mais s'il ne se montrait pas si soumis, et je doute fort qu'il le soit autant, car je le connais; s'il pouvait à peine déguiser ses soupçons, contenir sa fureur, et qu'au lieu de ramener Émilie à la ville, il la gardât près de lui, ou l'enfermât dans un couvent hors de mes états,.... que ferions-nous alors?...

MARINELLI.

L'amour est ingénieux à trouver des sujets de tourment... Il ne fera rien de tout cela.

LE PRINCE.

Mais s'il le faisait, enfin, qu'aurions-nous alors gagné à la mort de ce pauvre comte?

MARINELLI.

Pourquoi rappeler de tristes images? En avant... c'est le mot du vainqueur : s'inquiète-t-il dans sa marche triomphante si des amis ou des ennemis tombent autour de lui?... si cependant le vieux grandeur s'obstinait dans la conduite que vous craignez de lui... (*Il réfléchit.*) Bon... j'y suis : je vous réponds qu'il en serait pour son projet sans pouvoir l'exécuter... Mais ne le perdons pas de vue. (*Il s'approche de la fenêtre.*) Il a pensé nous surprendre... Il vient... Évitions son premier abord, et venez entendre ce que j'ai imaginé pour le cas que vous redoutez.

LE PRINCE, d'un ton menaçant.

Marinelli!...

MARINELLI.

Oh! rien que de parfaitement innocent..

SCÈNE II.

ODOARD GALOTTI.

Personne ici... tant mieux... profitons-en pour nous calmer davantage... Rien de plus méprisable que ces emportemens de jeune homme avec des cheveux blancs;.. je me le répète sans cesse... cependant je m'étais encore laissé entraîner... et par qui? par une insensée jalouse et furieuse. Qu'a de commun la vertu opprimée avec la vengeance du vice? songeons seulement à sauver ma fille... et mon fils qui le vengera? Mon fils! jamais je n'avais su pleurer... je l'apprends aujourd'hui!.. Mon fils, un autre se chargera du soin de ta vengeance... c'est assez pour moi que ton assassin ne recueille pas le fruit de son crime... que ce regret lui tienne lieu de remords... Fatigué de plaisirs, poursuivi par le dégoût, que le souvenir de cette espérance trompée empoisonne ses jouissances... que dans ses songes il voie le fiancé sanglant conduire auprès de son lit la fiancée, et quand il étendra les bras pour la saisir, qu'il entende les furies rire au fond de l'enfer, et qu'il s'éveille.

SCÈNE III.

MARINELLI, ODOARD GALOTTI.

MARINELLI.

Où donc étiez-vous, monsieur? où donc étiez-vous?

ODOARD.

Ma fille est-elle venue ici en mon absence?

MARINELLI.

Non pas votre fille, mais le prince.

ODOARD.

Il me pardonnera, j'avais été reconduire la comtesse.

MARINELLI.

La comtesse Orsina?

ODOARD.

Pauvre femme!

MARINELLI.

Et votre épouse?

ODOARD.

Elle est partie avec la comtesse, et renverra une voiture pour nous chercher. Le prince voudra bien permettre que ma fille et moi demeurions ici pour l'attendre?

MARINELLI.

Pourquoi tant de façons? le prince se serait fait un plaisir de reconduire lui-même la mère et la fille à Guastalla.

ODOARD.

Ma fille n'aurait pu profiter de cet honneur.

MARINELLI.

Pourquoi donc ?

ODOARD.

Elle ne retournera pas à Guastalla.

MARINELLI.

Et pourquoi ?

ODOARD.

Le comte est mort.

MARINELLI.

Mais raison de plus, ce me semble.

ODOARD.

Ma fille me suivra.

MARINELLI.

Vous suivra ?...

ODOARD.

Oui, vous dis-je. Le comte est mort... est-ce moi qui vous l'apprends ? Ma fille n'a plus à faire à Guastalla ; elle me suivra.

MARINELLI.

Il est assurément fort naturel que l'habitation d'une fille dépende de la volonté de son père... cependant, pour le premier moment...

ODOARD.

Eh bien ?

MARINELLI.

Vous trouverez sans doute convenable que votre fille soit reconduite à Guastalla.

ODOARD.

Ma fille reconduite à Guastalla... et pourquoi?

MARINELLI.

Pourquoi? mais considérez donc...

ODOARD.

Tout est considéré, monsieur; ma fille doit me suivre, et elle me suivra.

MARINELLI.

Ah! mon cher monsieur, ne nous échauffons pas sur ce point, il se peut que je me trompe; ce que je croyais nécessaire ne l'est peut-être pas en effet... Le prince pourra mieux en juger que nous, il prononcera : je vais le chercher...

SCÈNE IV.

ODOARD, seul.

Que veut-il dire?.. Me prescrire où elle doit aller... la soustraire à mon autorité... Qui pourrait le vouloir?.. qui oserait le tenter?.. Celui qui ose tout ce qu'il veut... Bien, bien... il apprendra ce que je puis oser moi-même. Homme imprudent et barbare, j'accepte ton défi. Celui qui ne craint pas la loi est aussi puissant que celui qui la donne; si tu l'ignores, viens l'apprendre... Mais je m'emporte encore, et sans savoir pourquoi. Qui sait si ce que j'imagine a le moindre fondement! Que signifie après tout le bavardage d'un chambellan?... J'aurais dû, toutefois, le laisser parler; j'aurais su sous quel prétexte ils

prétendent que ma fille doit retourner à Guastalla... j'aurais préparé ma réponse. Sans doute je ne manquerai pas de bonnes raisons, mais si j'en manquais... si j'en manquais... On vient; silence... Vieil enfant, calme-toi!

SCÈNE V.

LE PRINCE, MARINELLI, ODOARD GALOTTI.

LE PRINCE.

Ah! mon cher, mon brave Galotti, c'est à ce triste événement que je dois de vous voir ici; il n'en faut pas moins pour vous y attirer, mais vous n'endrez pas de reproches.

ODOARD.

Monseigneur, je ne crois pas qu'il convienne de fatiguer le prince d'assiduités importunes; c'est à lui d'appeler ceux dont il juge les services utiles; en ce moment encore je vous demande pardon, si...

LE PRINCE.

Galotti, tant de réserve n'est pas sans quelque orgueil. Je souhaiterais, au reste, que d'autres l'imitassent. Allons au fait: vous êtes sans doute impatient de voir votre fille; le départ subit de sa tendre mère a renouvelé ses tourmens... Mais, pourquoi ce départ? J'attendais que l'aimable Émilie fût tout-à-fait remise de son effroi pour reconduire ces deux dames à la ville... Vous m'avez ravi la moitié du plaisir, je ne me le laisserai pas enlever tout entier.

ODOARD.

C'est trop de bontés... Permettez, prince, que j'épargne à mon malheureux enfant les chagrins et les importunités de toute nature qui l'obséderaient à Guastalla... Les amis, les ennemis, la compassion, l'envie....

LE PRINCE.

Ce serait une barbarie de la soustraire à l'intérêt de ses amis; quant à l'envie de ses ennemis, soyez certain qu'elle n'en a rien à redouter; c'est moi qui me charge de l'en défendre, mon cher Galotti.

ODOARD.

Le cœur d'un père réclame ce soin pour lui seul; je sais, je crois, le parti qui convient à la situation de ma fille... L'éloignement du monde, un couvent aussitôt que possible....

LE PRINCE.

Un couvent!...

ODOARD.

En attendant, elle pleurera sous les yeux de son père.

LE PRINCE.

Tant de beauté doit-elle se flétrir dans un cloître? Pourquoi une seule espérance trompée la laisserait-elle irréconciliable avec le monde? Mais personne n'a le droit de contredire un père... Emmenez votre fille, Galotti, ... où vous le jugerez convenable.

ODOARD, à Marinelli.

Vous le voyez...

ODOARD.

Eh bien, que Dieu punisse ce misérable assassin.

MARINELLI.

Un rival, et un rival favorisé...

ODOARD.

Quoi! un rival favorisé?... Que voulez-vous dire?

MARINELLI.

Je me borne à répéter les propos du public.

ODOARD.

Un rival favorisé? favorisé par ma fille?

MARINELLI.

Cela n'est pas vrai; je repousse comme vous de tels soupçons... ils sont contraires à toute vraisemblance; mais enfin, monseigneur, ce n'est pas sur les vraisemblances, même les plus probables, que la justice prononce son jugement, et dans l'état des choses, on ne pourra sans doute se dispenser d'interroger la belle affligée.

LE PRINCE.

Cela se pourrait.

MARINELLI.

Et n'est-ce pas à Guastalla, à Guastalla seulement qu'il est possible de suivre cette affaire?

LE PRINCE.

Vous avez raison, Marinelli, vous avez raison; ceci change la thèse, cher Galotti, ... n'est-il pas vrai?... Vous voyez bien vous-même...

ODOARD.

Oh ! oui, je vois, je vois ce qui est évident. Dieu ! grand Dieu !...

LE PRINCE.

Qu'avez-vous donc ? que dites-vous, cher Galotti ?

ODOARD.

Que je n'avais pas prévu ce que je vois, que j'en suis affligé, voilà tout... Eh bien, soit, ma fille ira à Guastalla... Je vais moi-même la ramener à sa mère, et jusqu'à ce que l'information la plus minutieuse ait dissipé tous les soupçons, je ne quitterai pas la ville ; car qui sait si la justice ne jugera pas convenable de m'interroger aussi ?

MARINELLI.

Cela serait possible en effet ; car, dans de tels cas, la justice a coutume de faire plus que moins, et je craindrais même....

ODOARD.

Quoi ? Que pouvez-vous craindre ?

MARINELLI.

Qu'avant l'interrogatoire, on ne permette pas que la mère et la fille communiquent ensemble.

ODOARD.

Communiquent ensemble !

MARINELLI.

On pourrait être obligé de les séparer l'une de l'autre.

ODOARD.

Séparer l'une de l'autre !

MARINELLI.

Oui, séparer la mère, la fille, le père; la forme de la procédure exige absolument cette précaution, et c'est avec regret, monseigneur, que je me vois obligé d'insister expressément pour qu'Émilie au moins soit placée sous une garde particulière.

ODOARD.

Une garde particulière! Prince! prince! Sans doute, vous avez raison. Une garde particulière, n'est-il pas vrai, prince? Oh! comme la justice est habile! à merveille!

(Il fouille précipitamment dans la poche où il a caché le poignard.)

LE PRINCE. Il s'approche de lui d'un air caressant.

Remettez-vous, cher Galotti.

ODOARD, à part. Il retire sa main sans retirer le poignard.

C'est son bon ange qui a parlé.

LE PRINCE.

Vous vous trompez, vous ne l'entendez pas. Il a parlé d'une garde particulière; et vous croyez qu'il s'agit ici de prisons, de cachots.

ODOARD.

Que je puisse le croire, et je suis résigné.

LE PRINCE.

Non, Marinelli, ne parlez point de cachots. Il faut accorder ici la rigueur de la loi avec les égards dus à une vertu irréprochable. S'il faut placer Émilie sous une surveillance particulière, je sais déjà celle qui seule sera convenable, la maison de mon chancelier. Point de réplique, Marinelli, je l'y con-

duirai moi-même, je la recommanderai moi-même aux soins de ces femmes respectables; elles m'en répondront. Si vous en demandez davantage, Marinelli, vous allez trop loin, vous allez réellement trop loin. Galotti, vous connaissez le chancelier Grimaldi et son épouse?

ODDARD.

En doutez-vous? Je connais aussi les aimables filles de ce noble couple, et qui ne les connaît pas? (*A Marinelli.*) Non, monsieur, ne cédez pas; si Émilie doit être gardée, qu'elle le soit dans un cachot. Insistez, je vous supplie. (*A part.*) Mais à quoi bon ces prières, vieil imbécile que je suis? Oh! la bonne folle a dit vrai; celui dont la raison résiste à de certaines épreuves n'avait pas de raison à perdre.

LE PRINCE.

Je ne vous entends pas, cher Galotti. Que puis-je faire de plus? Plus de difficultés, je vous en supplie. Oui, oui, dans la maison de mon chancelier, c'est là qu'elle doit être; je l'y conduirai moi-même, et si elle n'y est pas traitée avec les égards les plus recherchés, dites qu'on ne peut compter sur ma parole; mais soyez sans inquiétude. Tout est ainsi réglé, tout est convenu, n'est-ce pas? Pour vous, Galotti, vous êtes parfaitement libre de faire tout ce qui vous conviendra; vous pouvez nous suivre à Guastalla, retourner à Sabionetta si vous le préférez; il serait ridicule de vouloir vous contraindre. Adieu donc; au revoir, cher Galotti. Suivez-moi, Marinelli, il est tard.

ODOARD. Il est resté absorbé dans ses pensées.

Quoi ! ne pourrai-je donc plus parler à ma fille ? ici au moins ne puis-je lui parler encore une fois ? Je consens à tout ; j'approuve tout ; la maison du chancelier est sans doute un asile sûr pour la vertu d'un fille ; conduisez-y la mienne, monseigneur, conduisez-la dans cette maison ; mais auparavant je voudrais lui parler encore. Elle ne sait pas encore la mort du comte, elle ne comprendra pas pourquoi elle est ainsi séparée de ses parens ; il faut que je lui parle pour lui annoncer avec ménagement la perte qu'elle a faite, et pour lui expliquer notre absence. Ne puis-je pas lui parler, monseigneur ? n'y consentez-vous pas ?

LE PRINCE.

Venez donc la trouver, Galotti.

ODOARD.

Pourquoi, monseigneur, la fille ne viendrait-elle pas plutôt trouver son père ? Envoyez-la ici, monseigneur, que je lui parle quelques momens en tête-à-tête, et je ne la retiens plus.

LE PRINCE.

Hé bien soit, Galotti. Oh ! si vous vouliez être mon ami, mon guide, mon père !

SCÈNE VI.

ODOARD GALOTTI. Il regarde sortir le prince ,
et après un silence.

Pourquoi pas? de tout mon cœur, en vérité. Ah ! ah ! ah ! (*Il regarde autour de lui d'un air farouche.*) Qui a ri? Je crois, pardieu! que c'est moi-même. Mais n'ai-je pas raison? n'est-ce pas fort plaisant en effet? La fin de la pièce approche, quel que soit le dénouement. (*Silence.*) Si cependant elle s'entendait avec lui; si tout ceci n'était qu'une comédie vulgaire; si elle n'était pas digne de ce que je veux faire pour elle... (*Silence.*) Mais quel est donc ce prix que je destine à la vertu? Ai-je le courage de me l'avouer à moi-même? puis-je en supporter seulement la pensée? Horrible pensée! Fuyons! je ne veux pas l'attendre. (*Il lève les yeux au ciel.*) Grand Dieu! tu as permis qu'elle fût innocente et opprimée, c'est à toi de sauver sa vertu. Qu'as-tu besoin de mon bras?... Fuyons! (*Il veut sortir et rencontre Émilie.*) Il est trop tard. Dieu la livre à mon bras, il l'appelle.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, ODOARD.

ÉMILIE.

Quoi ! vous ici, mon père ! vous y êtes seul, ma mère n'y est pas avec vous ? le comte n'y est pas non plus ? et vous êtes bien agité, mon père ?

ODOARD.

Et toi, ma fille, tu es bien calme.

ÉMILIE.

Pourquoi ne le serais-je pas ? Ou je n'ai rien perdu, ou mon malheur est sans ressource. Quelle que soit ma destinée, le calme ou la résignation ne me manqueront pas.

ODOARD.

Et que crois-tu de ta destinée ?

ÉMILIE.

Je crois que j'ai tout perdu, et que je dois me résigner, mon père.

ODOARD.

Et parce que tu le dois, tu le peux. Et qui es-tu ? un jeune enfant. O ma fille, ton vieux père doit rougir devant toi de sa faiblesse ! Mais dis-moi, tu crois avoir tout perdu parce que le comte est mort ?

ÉMILIE.

Et pourquoi est-il mort ?... pourquoi ? il est donc vrai ? les regards de ma mère, ses yeux égarés et

noyés de larmes, m'avaient appris cet horrible événement... Mais où est-elle, où est ma mère?

ODOARD.

Elle est partie, elle nous attend...

ÉMILIE.

Que tardons-nous? si le comte est mort, si telle est la cause de sa mort, pourquoi sommes-nous encore ici? Fuyons, mon père, fuyons!

ODOARD.

Fuyons? et quel moyen de fuir? Tu es et tu demeureras au pouvoir de ton ravisseur.

ÉMILIE.

Je demeurerai en son pouvoir?

ODOARD.

Seule, séparée de ta mère et de moi...

ÉMILIE.

Je demeurerai seule en son pouvoir?... Jamais!... où vous n'êtes pas mon père!... Je demeurerai seule en son pouvoir?... Eh bien, abandonnez-moi, j'y consens... nous verrons qui osera me contraindre,... et quel est l'homme sur la terre qui a le droit d'en contraindre un autre.

ODOARD.

Tu te disais résignée, mon enfant?

ÉMILIE.

Oui, je le suis; mais la résignation consiste-t-elle à croiser les bras, à subir sans résistance la violence et la honte?

ODOARD.

O noble et généreux courage ! laisse-moi t'embrasser, mon enfant. Je l'ai toujours pensé... la femme est le chef-d'œuvre de l'univers, la nature la créa sur un modèle plus délicat que l'homme, mais tout en elle vaut mieux qu'en nous ! Ah ! ta résolution me rend toute la mienne. Embrasse-moi encore, ma fille. Écoute... sous le prétexte d'une enquête juridique... ô ruse d'enfer ! on t'arrache de nos bras, on te livre aux Grimaldi....

ÉMILIE.

On m'arrache de vos bras, on me livre !... dites qu'ils veulent m'arracher, me livrer;.. mais n'avons-nous donc pas aussi une volonté, mon père ?

ODOARD.

Dans le premier mouvement, j'étais si furieux !.. j'avais saisi ce poignard pour percer le cœur à l'un ou à l'autre !

ÉMILIE.

Pour l'amour du ciel, ne faites pas cela, mon père... la vie est tout le trésor des méchants... A moi, mon père, donnez-moi ce poignard....

• ODOARD.

Jeune fille ! ce n'est pas une épingle pour parer tes cheveux.

ÉMILIE.

Eh bien, une épingle de mes cheveux m'en tiendra lieu...

ODOARD.

Dieu?... en serions-nous donc réduits à ce point?..

Pas encore, pas encore, ma fille! Songes-y; toi aussi tu n'as qu'une vie à perdre.

ÉMILIE.

Et une innocence à conserver...

ODOARD.

Ta vertu brave la violence.

ÉMILIE.

Mais bravera-t-elle la séduction?.. La violence!.. qui céderait à la violence? la violence est un mot vide de sens, la séduction est la véritable violence. Mon père! j'ai de la jeunesse, de la vie; mon sang circule et s'anime dans mes veines; mon sein n'est pas de marbre; je vous le dis! je ne réponds pas de moi-même: cette maison des Grimaldi... je la connais... On y respire la volupté... j'y ai passé une heure sous les yeux de ma mère.... et pour calmer la révolte de mes sens, il fallut plusieurs semaines des pratiques austères de la religion... Religion de pureté, tu as couronné ces mille vierges qui se précipitèrent dans les flots pour échapper à un danger moindre que celui qui me menace... Donnez-le-moi, mon père, donnez-moi ce poignard?...

ODOARD.

Ah! si tu connaissais la main qui me l'a donné!..

ÉMILIE.

Qu'importe que je la connaisse? un ami inconnu est-il moins un ami?... Donnez-le moi, mon père; donnez-le-moi?

ODOARD.

Tu le veux!... le voilà!...

(Il le lui donne.)

ÉMILIE.

Le voilà!

(Dans le moment où elle va se frapper, son père lui arrache le poignard.)

ODOARD.

Arrête!... non, ce n'est pas à toi à t'en servir....

ÉMILIE.

Vous avez raison... une épingle de mes cheveux suffira. (*Elle porte la main à sa tête pour prendre une épingle, elle saisit la rose qui était posée sur ses cheveux.*) Elle y était encore!... Fleur, symbole de l'innocence, il ne m'appartient plus de te porter sur ma tête... mon père ne veut pas que j'en conserve le droit.

ODOARD.

O ma fille!...

ÉMILIE.

O mon père, vous ai-je deviné? Mais non, si telle était votre pensée, vous ne trembleriez pas ainsi... (*Avec un ton d'amertume, pendant qu'elle effeuille la rose.*) Jadis il y eut un père qui, pour sauver sa fille de la honte, lui plongea dans le cœur un poignard bienfaisant... Il lui donnait plus que la vie; mais ces actions sont des temps passés, il n'y a plus aujourd'hui de tels pères...

ODOARD.

Ma fille, il y en a encore!... (*Il la frappe.*)
Dieu! qu'ai-je fait?

(Elle tombe, il la reçoit dans ses bras.)

ÉMILIE.

Vous avez brisé une rose avant que l'orage ne l'eût flétrie... Laissez-moi baiser cette main paternelle.

SCÈNE VIII.

LE PRINCE, MARINELLI, les précédens.

LE PRINCE, en entrant.

Quel bruit ai-je entendu ? Émilie se trouve mal ?

ODOARD.

Elle est bien... très-bien !...

LE PRINCE. Il s'approche.

Que vois-je ?.. ô spectacle d'horreur !

MARINELLI.

Malheur à moi !

LE PRINCE.

Père barbare, qu'avez-vous fait ?..

ODOARD.

J'ai brisé une rose avant que l'orage ne l'eût flétrie... N'est-ce pas ma fille ?

ÉMILIE.

Ce n'est pas vous, mon père... c'est moi, c'est moi-même...

ODOARD.

Non, ma fille, ce n'est pas toi.... sors de ce monde pure de tout mensonge. Ce n'est pas toi, c'est ton père... ton malheureux père !

ÉMILIE.

Ah ! mon père !...

(Elle meurt. Il la pose doucement à terre.)

ODOARD.

La voilà... prince!.. vous plaît-elle encore ? baignée de ce sang qui crie vengeance contre vous, excite-t-elle encore vos désirs ? (*Après une pause.*) Mais vous attendez la fin... vous pensez peut-être que je tournerai ce poignard contre moi pour finir comme au théâtre :... vous vous trompez... Voici (*il jette le poignard à ses pieds*), voici le témoin sanglant de mon crime... je me rends en prison... je vous y attends comme mon juge, et puis je vous attendrai devant notre juge à tous !

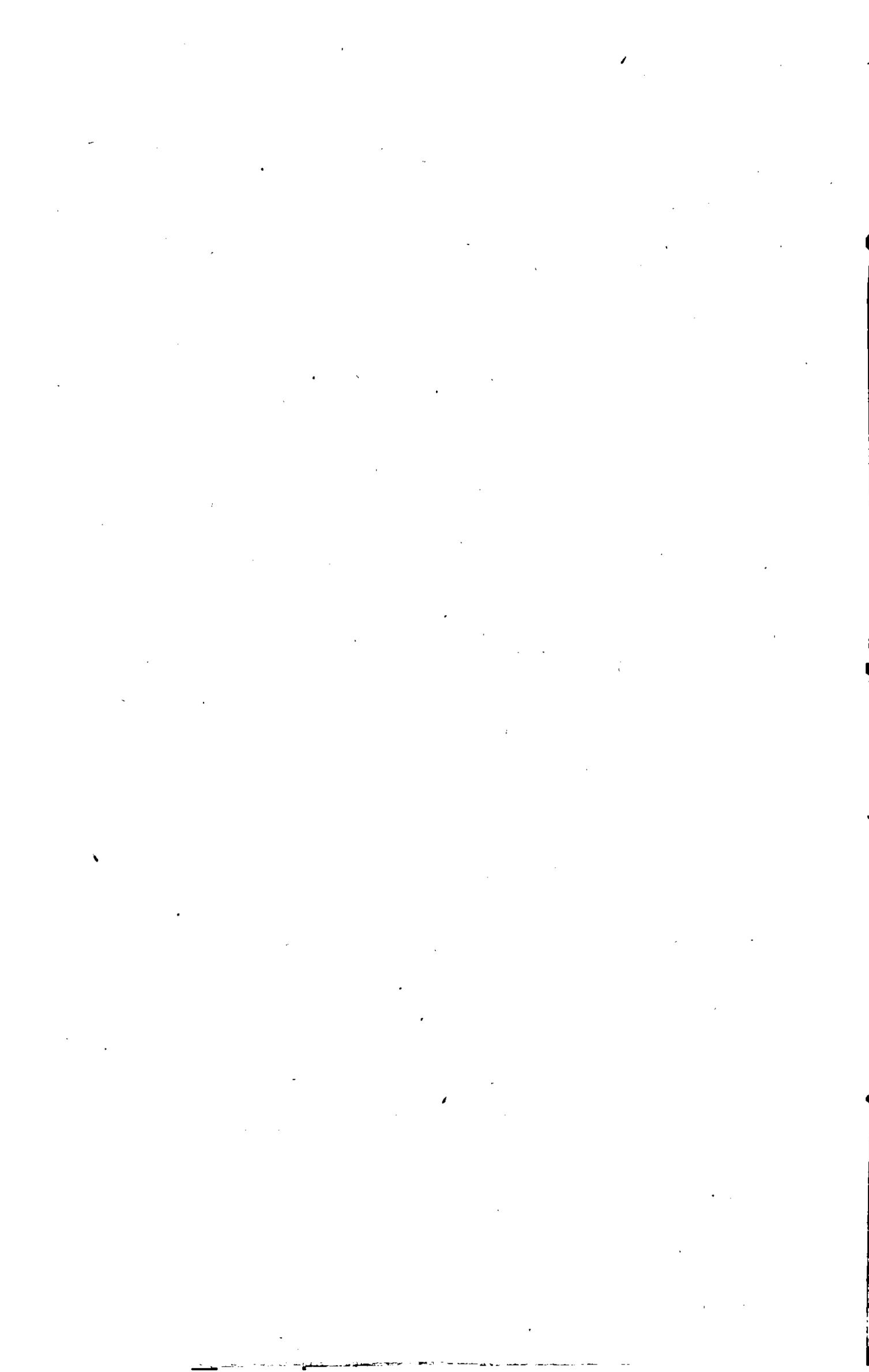
LE PRINCE. Il regarde avec terreur et désespoir le corps d'Émilie : après un silence, à Marinelli, lui montrant le poignard.

Oses-tu le ramasser?... eh bien, tu hésites, ... misérable ? (*Il lui arrache le poignard.*) Non, ton sang ne doit pas se mêler avec le sien... Va te cacher... va, dis-je ! Grand Dieu ! n'est-ce pas assez pour le malheur du monde que les princes soient des hommes ?.. faut-il encore que leurs amis soient des démons ?...

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

MINNA DE BARNHELM.

DRAME.



NOTICE

SUR

MINNA DE BARNHELM.

À la jugement d'Eschenburg, cette pièce est une des meilleures *comédies* de Lessing, et peut-être même du théâtre allemand en général. Profonde connaissance du monde et du cœur humain, vivacité, variété et naturel dans le dialogue, voilà ce qu'il y croit découvrir à chaque scène, et même à chaque page. Nous ne partageons pas tout-à-fait cet enthousiasme : Les caractères nous en paraissent généralement plus chargés que vrais, le dialogue plus trivial que comique; les situations plus romanesques que dramatiques. Lessing, qui n'a étudié nos auteurs que pour les dénigrer, s'efforce cependant, dans cet ouvrage, de marcher sur leurs traces; mais il n'y réussit que dans les parties les plus faciles à imiter, la simplicité du sujet et la progression méthodique de l'action. Aussi

aucun de ses ouvrages n'a-t-il pu être avantageusement transporté sur la scène française, si ce n'est celui-ci que *Rochon de Chabanes* y a mis sous le titre de *Minna et Teleim*, ou *les Amans généreux*. La pièce, bien jouée dans le temps par Prévillo et Molé, obtint assez de succès; mais depuis, elle a disparu du répertoire où probablement elle ne reparaitra jamais. Les romantiques auraient tiré peut-être un plus grand parti de ce sujet auquel un peu plus de composition n'aurait certes pas nui. Il faut trop réellement posséder les qualités qu'Eschenburg se plaît à trouver dans *Minna de Barnhelm*, pour se passer sans péril des détails étrangers et surabondans comme l'ont fait nos grands auteurs dans leurs chefs-d'œuvre. Avec un peu d'enflure dans le style et d'indépendance dans l'imagination, on a pu de tout temps faire agréer au public des ouvrages qu'il eût condamnés s'ils n'eussent paru que recommandés par le bon sens et la simplicité. Mais on ne savait pas encore en Allemagne ce que c'était que ce genre romantique qui y fait aujourd'hui tourner tant de bonnes têtes. La littérature se formait; elle ne prétendait pas en-

core à s'affranchir des règles : elle en sentait le prix au contraire, et se les imposait avec une religieuse bonne foi. Lessing fut donc obligé de s'y soumettre; seulement, plein de la conscience de ses forces et de son génie, il supporta impatiemment de nous voir par elles au premier rang; et il crut bientôt devoir tenter des routes nouvelles où il ne nous eût point pour rivaux et où nous ne pussions du moins marcher qu'après les écrivains de sa nation, si jamais la fantaisie d'en essayer nous prenait.

Les Français résistèrent long-temps; mais ils paraissent céder enfin, et il y a bien lieu de craindre que le vœu secret de Lessing ne finisse par s'accomplir.

Le genre romantique n'est pas allemand, il est anglais, et les Allemands ne s'y sont perfectionnés que sur les traces de Shakspeare. La langue anglaise et la langue allemande, graves, sonores, accentuées, sont essentiellement poétiques; l'entassement des images, la redondance, le néologisme, y sont souvent des beautés; l'âtre, simple et philosophique, ne saurait se prêter à tant d'éclat et de hardiesse : toute méthodique, elle n'est propre qu'à produire

des ouvrages dont la méthode et la clarté soient d'abord le mérite. Lessing a pu faire même pour les Allemands un ouvrage estimable en s'asservissant à nos règles ; nous ne produirons jamais que des monstres en suivant celles dont il a le premier enseigné l'usage aux Schiller et aux Goethe.

MERVILLE.

MINNA DE BARNHELM.

PERSONNAGES.

LE MAJOR DE TELLHEIM, officier en retraite.

LE COMTE DE BRUCHSAL.

PAUL WERNER, ancien maréchal-des-logis de Tellheim.

L'HOTE.

JUST, valet du major.

RICAUT DE LA MARLINIÈRE.

UN PIQUEUR.

MINNA DE BARNHELM, nièce du comte.

UNE DAME en deuil.

FRANCISCA, suivante de Minna.

La scène est dans une auberge.

MINNA DE BARNHELM.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUST seul. Il est assis dans un coin, et parle en dormant.

COQUIN d'hôte !... toi!.. à nous ? Allons, enfant ! frappons !... (*Il s'agite et s'éveille.*) Eh bien ? encore ! Dès que je ferme l'œil, je songe que je me bats avec lui. S'il pouvait seulement recevoir la moitié de tous ces coups !... — Mais voyez, il fait déjà jour. Il faut maintenant que je me mette à chercher mon pauvre maître. Si jamais il remet le pied dans cette maudite maison, ce ne sera point de mon consentement. — Où aura-t-il passé la nuit ?

SCÈNE II.

L'HOTE, JUST.

L'HOTE.

Bonjour, monsieur Just, bonjour. Eh quoi ! levé de si bon matin ? ou dirai-je : encore levé si tard ?

JUST.

Dis ce que tu voudras.

L'HOTE.

Je ne dis rien que bonjour, et cela vaut bien que monsieur Just réponde : Grand merci !

JUST.

Eh bien, grand merci !

L'HOTE.

On est de mauvaise humeur quand on n'a pu reposer. — Gage que monsieur le major n'est pas rentré, et que tu l'as attendu ici.

JUST.

Qu'est-ce que cet homme ne devinerait pas !

L'HOTE.

Je m'en doute, je m'en doute.

JUST, faisant un pas pour sortir.

Adieu, l'ami.

L'HOTE, le retenant.

Un moment, monsieur Just.

JUST.

Eh bien, non, pas adieu.

L'HOTE.

Eh là, monsieur Just ! j'ose me flatter que monsieur Just ne m'en veut plus pour ce qui s'est passé hier : qui pourrait passer la nuit sur sa colère ?

JUST.

Moi ; et même toutes les nuits qui suivront.

L'HÔTE.

Cela est-il d'un chrétien ?

JUST.

Tout autant que de jeter un brave homme à la porte, parce qu'il ne peut payer sur-le-champ.

L'HÔTE.

Allons, qui serait si abandonné de Dieu ?

JUST.

Un bon chrétien d'hôte. — Et c'est à mon maître, un si digne homme, un si brave officier....

L'HÔTE.

L'ai-je donc mis dehors ? L'ai-je jeté à la porte ? J'ai beaucoup trop de respect pour un officier, et de compassion pour un militaire réformé ; j'ai été obligé de lui donner une autre chambre. Qu'il n'en soit plus question, monsieur Just. (*Il appelle.*) Holà ! Je veux réparer cela d'une autre façon. (*A un garçon qui entre.*) Apportez un petit verre ; M. Just veut prendre un petit verre, ... et que ce soit du bon.

JUST.

Pas tant de peine, monsieur l'hôte ; cette liqueur tournerait en poison, car... Mais je ne veux pas jurer, je suis encore à jeun.

L'HÔTE, au garçon qui apporte une bouteille et un verre.

Donne. — Allons, monsieur Just, ceci est excellent, fort, agréable et cordial. (*Il remplit le verre et le lui présente.*) Cela peut remettre un estomac malade.

JUST.

Eh bien, voilà que je n'ai pas la force... Après tout, pourquoi ma santé paierait-elle pour sa dureté?

(Il prend et boit.)

L'HÔTE.

Grand bien vous fasse, monsieur Just!

JUST, rendant le verre.

Pas mauvais. — Mais, monsieur l'hôte n'en est pas moins un malhonnête.

L'HÔTE.

Eh non! eh non! Vite encore un petit verre : on ne va pas bien avec une jambe.

JUST, après avoir bu.

Il faut l'avouer, c'est bon, très-bon. — Vous l'avez fait vous-même, monsieur l'hôte?

L'HÔTE.

Dieu garde! Vrai Dantzick; fin et double Dantzick.

JUST.

Vois-tu, monsieur l'hôte, si je pouvais flatter, je le ferais, oui, pour quelque chose comme cela; mais cela ne m'est pas possible; il faut que la vérité sorte. — Tu es donc un malhonnête, monsieur l'hôte.

L'HÔTE.

Personne ne me l'a jamais reproché de ma vie. — Encore un petit coup, monsieur Just, toutes bonnes choses sont tierces.

JUST.

Volontiers. (*Il boit.*) Bonne chose en effet, bonne chose. — Mais la vérité aussi est une bonne

chose. — C'est pourquoi monsieur l'hôte est un mal-honnête.

L'HOTE.

Si je l'étais, vous écouteriez-vous de la sorte?

JUST.

Certainement; un grossier est rarement fier.

L'HOTE.

Ne voulez-vous pas encore une petite goutte, monsieur Just? Une corde à quatre tours n'en est que plus solide.

JUST.

Non, trop est trop. Et de quel secours cela te serait-il, monsieur l'hôte? Je persisterais dans mon dire jusqu'à la dernière goutte de la bouteille : Fi ! monsieur l'hôte, d'avoir de si bon Dantzick et de si mauvaises façons ! — Un homme comme mon maître, qui a demeuré chez vous l'an et le jour; dont vous avez tiré tant et de si beaux thaelrs, qui de sa vie n'est resté en retard d'un heller; parce qu'il n'a pas payé exactement depuis deux mois, parce qu'il ne mène plus le même train, disposer de son appartement en son absence !

L'HOTE.

Eh mais, n'était-il pas indispensable que j'en disposasse, de cet appartement? J'étais bien persuadé d'avance que monsieur le major l'eût lui-même cédé volontiers, si seulement il nous eût été possible d'attendre son retour. Me fallait-il donc laisser passer ma porte à une aussi bonne compagnie? Me fallait-il de gaieté de cœur faire empocher de si gros profits

à un autre aubergiste ? et encore ne crois-je pas qu'ils eussent trouvé où se loger. Toutes les auberges sont pleines en ce moment. Fallait-il qu'une dame si jeune, si jolie, si aimable, demeurât dans la rue ? Votre maître est beaucoup trop galant pour cela ; et qu'y perd-il enfin ? ne lui ai-je pas donné un autre appartement ?

JUST.

Sur le derrière, près du pigeonier, avec une vue sur les cheminées du voisin.

L'HOTE.

Elle était superbe avant que ce traître de voisin se fût mis à bâtir. Du reste, la chambre est tapissée et très-bien meublée.

JUST.

Elle l'a été autrefois.

L'HOTE.

Du tout ; il y a encore un bon pan de muraille : et le cabinet attenant, qu'y manque-t-il, par hasard ? Il y a une cheminée... il est vrai qu'elle fume un peu en hiver.

JUST.

Mais elle est fort agréable en été, n'est-ce pas ? Jé crois, morbleu ! que vous voulez encore nous railler par-dessus le marché.

L'HOTE.

Allons, allons, monsieur Just !

JUST.

N'échauffez pas davantage la tête à M. Just, ou...

L'HOTE.

C'est moi qui vous l'échauffe? c'est, parbleu! le Dantzick.

JUST.

Un officier comme mon maître! — A moins que vous ne croyiez qu'un officier en retraite ne soit pas un officier comme un autre, et qu'il ne puisse vous rompre le cou. Quand nous étions en guerre, vous vous montriez plus traitables, messieurs les aubergistes. Pourquoi alors un officier était-il un homme respectable, et tout soldat un bon enfant? Vous êtes bien fiers de quelques instans de paix!

L'HOTE.

Comme vous vous emportez, monsieur Just!

JUST.

Je veux m'emporter, moi.

SCÈNE III.

TELLHEIM, JUST, L'HOTE.

TELLHEIM, en entrant.

Just!

JUST, croyant que c'est l'hôte qui l'appelle.

Nous sommes bien familiers.

TELLHEIM.

Just!

JUST.

Je croyais, parbleu! être M. Just pour toi.

L'HOTE, apercevant le major.

Pst ! pst ! monsieur, monsieur, monsieur Just !.. voyez donc votre maître.

TELLHEIM.

Tu te querellais, je crois, Just. — Que t'avais-je recommandé ?

L'HOTE.

Oh ! je demande pardon à votre seigneurie. Pensez-vous que votre serviteur très-soumis et très-obéissant voulût se quereller avec quelqu'un qui a l'honneur d'être à vous ?

JUST.

Que j'aimerais à frotter les épaules à ce patelin !

L'HOTE.

Il est vrai que M. Just prend le parti de son maître, et un peu chaudement ; mais cela est très-bien à lui ; je ne l'en estime et ne l'en aime que plus.

JUST.

Et ne pouvoir lui casser la mâchoire !

L'HOTE.

Seulement j'ai honte qu'il s'échauffe pour rien ; car je suis certainement assuré que votre grâce n'a aucun ressentiment contre moi, parce que... la nécessité... me fait nécessairement...

TELLHEIM.

En voilà trop, monsieur, je suis votre débiteur ; vous disposez de mon appartement en mon absence : il faut que vous soyez payé, il faut que je cherche à me loger ailleurs ; c'est tout naturel.

L'HOTE.

Ailleurs ! Vous voulez vous en aller , mon noble seigneur ? Que je suis malheureux ! que je suis à plaindre ! Non , jamais ! la dame quittera plutôt le logis . Monsieur le major ne doit point , ne veut point lui céder son appartement : il est à lui ; il faut qu'elle en sorte . Je ne puis rien de plus pour elle... Je vais de ce pas , mon noble seigneur...

TELLHEIM.

L'ami , ne faites pas deux sottises pour une . La dame doit rester en possession de sa chambre .

L'HOTE.

Et votre grâce aurait pu croire que c'est par défiance , par crainte de n'être pas payé ?... Comme si je ne savais pas que votre grâce sera en état de me payer , seulement dès qu'elle le voudra... La petite bourse cachetée... il y a dedans pour cinq cents thalers de louis d'or ;... votre grâce l'a déposée dans le secrétaire... Elle est en sûreté ?

TELLHEIM.

Je l'espère... Aussi bien que le reste de mes effets . Just les reprendra quand il vous aura soldé mon mémoire .

L'HOTE.

En vérité , je fus bien surpris quand je trouvai la petite bourse . — Je vous avais toujours regardé comme un homme d'ordre et de prévoyance , qui ne se mettait jamais entièrement à découvert ; mais cependant... si j'avais jamais soupçonné qu'il y eût de l'argent dans le secrétaire...

TELLHEIM.

Vous vous seriez conduit plus courtoisement avec moi. J'entends. — Allez, mon cher monsieur; laissez-moi, j'ai à parler à mon domestique.

L'HOTE.

Mais, mon très-gracieux seigneur...

TELLHEIM.

Viens, Just; monsieur ne veut pas permettre que je te dise dans sa maison ce que tu as à faire.

L'HOTE.

Voilà que je sors, mon gracieux seigneur. Toute ma maison est à votre service.

SCÈNE IV.

TELLHEIM, JUST.

JUST, frappant du pied, et faisant un geste d'indignation à l'hôte.

Fi!

TELLHEIM.

Qu'est-ce qu'il y a?

JUST.

J'étouffe de colère!

TELLHEIM.

Autant vaudrait d'un coup de sang.

JUST.

Et vous? — Je ne vous reconnais plus, monsieur. Que je meure à vos yeux, si ce n'est pas grâce à l'appui que votre présence a prêté à ce bourreau

méchant et sans pitié, qu'en dépit de la potence, du glaive et de la roue, je ne l'ai pas... je ne l'ai pas étranglé de ces mains et déchiré de ces dents.

TELLHEIM.

Bête féroce !

JUST.

Plutôt être une bête féroce, qu'un homme de cette espèce !

TELLHEIM.

Que veux-tu, cependant ?

JUST.

Je veux que vous ressentiez à quel point on vous a offensé.

TELLHEIM.

Et après ?

JUST.

Que vous vous vengiez. — Ce n'est pas que le drôle est trop abject pour vous.

TELLHEIM.

Mais ma première pensée fut que tu me vengerais d'office. Il ne m'aurait point revu, et aurait reçu son paiement de tes mains. Je sais que tu peux jeter une poignée d'argent d'un air passablement dédaigneux.

JUST.

Oui ; voilà une fière vengeance !

TELLHEIM.

Et nous n'en pouvons même pas faire usage. Je ne possède pas un heller comptant ; et je ne sais où rien prendre.

JUST.

Point d'argent comptant? et qu'est-ce que c'est donc qu'une bourse de cinq cents thalers en or que l'hôte a trouvée dans son secrétaire?

TELLHEIM.

C'est de l'argent qui m'a été remis en dépôt.

JUST.

Ne sont-ce pas les cent pistoles que votre ancien maréchal-des-logis vous a apportées il y a un mois ou cinq semaines?

TELLHEIM.

Précisément! celles de Paul Verner. Pourquoi non?

JUST.

Vous ne vous en êtes pas encore servi? Eh! monsieur, vous pouvez en user comme il vous plaira, sur ma parole.

TELLHEIM.

En vérité?

JUST.

Verner a appris de moi comme l'on vous remettait, malgré vos droits, au trésor de la guerre. Il a appris....

TELLHEIM.

Que je serais certainement réduit à la mendicité si je ne l'étais déjà. Je te suis bien obligé, Just. Et ces avis ont engagé Verner à partager avec moi le peu qu'il possédait. Je suis content de l'avoir découvert. — Just, fais-moi aussi ton compte sur-le-champ : nous ne sommes plus rien l'un à l'autre.

JUST.

Eh quoi ! comment ?

TELLHEIM.

N'ajoute pas un mot, quelqu'un vient.

SCÈNE V.

Les mêmes, UNE DAME en deuil.

LA DAME.

Je vous prie de m'excuser, monsieur.

TELLHEIM.

Qui cherchez-vous, madame ?

LA DAME.

L'homme respectable même à qui j'ai l'honneur de parler. Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis la veuve de votre ancien commandant de cavalerie.

TELLHEIM.

Puissance du ciel ! madame, quel changement !

LA DAME.

Je ne fais que sortir du lit de douleur où m'avait jetée la perte de mon mari. C'est à regret que je me vois forcée de vous importuner si matin, monsieur le major ; je pars pour la campagne, où une amie de cœur, mais qui elle-même n'est pas heureuse non plus, m'offre un asile pour le moment.

TELLHEIM, à Just.

Sors, laisse-nous seuls.

SCÈNE VI.

LA DAME, TELLHEIM.

TELLHEIM.

Parlez ouvertement, madame; osez ne pas rougir devant moi de votre infortune. Puis-je vous être bon à quelque chose?

LA DAME.

Monsieur le major...

TELLHEIM.

Je vous plains, madame; à quoi puis-je vous être utile? Vous savez que votre époux était mon ami; mon ami, dis-je, j'ai toujours été avare de ce titre.

LA DAME.

Qui sait mieux que moi combien il était digne de votre amitié, combien vous étiez digne de la sienne? Sa dernière pensée eût été pour vous, votre nom eût été la dernière parole de ses lèvres mourantes, si la nature plus forte n'eût réclamé cette triste préférence pour son malheureux fils et pour sa malheureuse épouse.

TELLHEIM.

Arrêtez, madame, je voudrais pleurer avec vous, mais aujourd'hui je n'ai point de larmes. Épargnez-moi. Vous me trouvez dans un moment où je serais facilement conduit à murmurer contre la Providence. O mon digne Marloff! Hâtez-vous, madame; qu'avez-vous à m'ordonner? Si je suis en état de vous rendre service, si je suis...

LA DAME.

Je ne veux point partir sans remplir sa dernière volonté. Il s'est souvenu peu de temps avant sa fin qu'il mourait votre débiteur, et il me conjura d'acquitter sa dette sur le premier argent que je recevrais. J'ai vendu ses équipages, et je viens retirer sa signature.

TELLHEIM.

Comment, madame, vous venez pour cela ?

LA DAME.

Pour cela. Permettez que je vous compte l'argent.

TELLHEIM.

Point du tout, madame. Marloff mon débiteur ? cela ne peut pas être. Voyons cependant. (*Il tire son portefeuille et cherche.*) Je ne trouve rien.

LA DAME.

Vous aurez perdu son billet, et le billet ne fait rien à l'affaire. Permettez...

TELLHEIM.

Non, madame. Je n'ai pas coutume d'égarer de pareils effets ; si je ne l'ai pas, c'est une preuve que je ne l'eus jamais, ou qu'il est acquitté et sorti de mes mains.

LA DAME.

Monsieur le major !

TELLHEIM.

Très-certainement, madame, Marloff ne m'est resté redevable de rien. Je ne saurais même me rappeler qu'il m'ait jamais rien dû. Voilà tout, madame, il m'a bien plutôt laissé son débiteur. Je n'ai

jamais pu rien faire pour m'acquitter avec un homme qui, pendant six années, a partagé avec moi heur et malheur, gloire et péril. Je n'oublierai point qu'il reste un fils de lui, ce sera le mien dès que je pourrai être son père. L'embarras dans lequel je me trouve moi-même présentement...

LA DAME.

Homme généreux ! Mais n'ayez pas non plus de moi une trop mauvaise opinion ; prenez l'argent, monsieur le major, je serai du moins en repos.

TELLHEIM.

Que vous faut-il de plus pour cela que l'assurance que cet argent ne m'appartient pas ? ou voulez-vous que je le dérobe au pauvre petit orphelin que laisse mon ami ? Je dis dérober, madame, ce qui serait dans toute l'acception du terme. Cela lui appartient ; placez-le pour lui.

LA DAME.

Je vous entends ; mais pardonnez-moi si je ne sais pas encore bien comment il faut recevoir des bienfaits. D'où savez-vous cependant aussi qu'une mère fait plus pour son fils qu'elle ne ferait pour elle-même. Je vais....

TELLHEIM.

Allez, madame, allez ; faites un heureux voyage ! Je ne vous prie pas de me donner de vos nouvelles ; elles pourraient m'arriver dans un temps où je ne vous les pourrais rendre profitables. Mais encore un mot, madame ; j'oubliais le plus important. Marloff a quelque chose à répéter sur la caisse de notre ci-devant régiment. Ses titres sont aussi jus-

tes que les miens; si je suis payé, il doit l'être aussi. J'en fais mon affaire.

LA DAME.

Oh! monsieur!.. Mais il vaut mieux que je me taise. Préparer ainsi des bienfaits pour l'avenir, c'est aux yeux du ciel les avoir déjà accomplis. Recevez ses bénédictions et mes pleurs.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

TELLHEIM seul.

Honnête et pauvre femme! N'oublions pas d'annéantir le billet. (*Il tire de son portefeuille des papiers qu'il déchire.*) Qui m'assure que ma propre misère n'aurait pas un jour le pouvoir de m'y faire recourir.

SCÈNE VIII.

JUST, TELLHEIM.

TELLHEIM.

Est-ce toi?

JUST, s'essuyant les yeux.

Oui.

TELLHEIM.

Tu as pleuré?

JUST.

J'ai écrit mon compte dans la cuisine, et la cui-

sine est pleine de fumée. (*Présentant son compte.*)
Le voilà, monsieur.

TELLHEIM.

Donne.

JUST.

Un peu de compassion pour moi, monsieur; je sais que les hommes n'en ont aucune pour vous, mais....

TELLHEIM.

Que veux-tu?

JUST.

J'aurais plutôt compté sur la mort que sur mon congé!

TELLHEIM.

Je ne peux te garder davantage : il faut que j'apprenne à me passer de domestique. (*Il déplie le compte et lit*) « Monsieur le major me doit trois mois et demi de mes gages à six thalers par mois, vingt et un thalers. Depuis le premier du courant, déboursé en menus frais, un thaler, sept gros, neuf pfennings. Total, vingt-deux thalers, sept gros, neuf pfennings. » Bien : mais il est juste que je paie le mois en entier.

JUST.

De l'autre côté, monsieur le major...

TELLHEIM.

Il y a encore quelque chose? (*Il lit.*) « Je dois à monsieur le major : payé pour moi au chirurgien du régiment, vingt-cinq thalers; en médicamens et soins durant ma maladie, payé pour moi trente-neuf thalers; avancé sur ma prière à mon père incendié et pillé, sans compter deux chevaux de butin

dont il lui a fait présent, cinquante thalers : total, cent quatorze thalers dont il faut déduire vingt-deux thalers, sept gros, neuf pfennings : reste quatre-vingt-onze thalers, seize gros, neuf pfennings dont je suis redevable à monsieur le major. » — As-tu perdu l'esprit ?

JUST.

Je crois bien que je vous ai occasioné beaucoup plus de dépense, mais ce serait de l'encre perdue que de calculer cela. Je ne saurais vous le payer quand même vous prendriez jusqu'à ma livrée, qu'à la vérité je n'ai pas encore gagnée ; et j'aimerais mieux alors que vous m'eussiez laissé crever dans un hôpital.

TELLHEIM.

Comment me regardes-tu ? Tu ne me dois rien, et je veux te recommander à un de mes amis, avec qui tu seras beaucoup mieux qu'avec moi.

JUST.

Je ne vous dois rien ? et vous me chassez cependant.

TELLHEIM.

C'est pour ne te rien devoir.

JUST.

Pour cela ? Ce n'est que pour cela ? — Aussi vrai que je suis votre redevable, aussi vrai que vous ne pouvez me rien devoir, vous ne me chasserez pas. — Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur le major, je reste avec vous, il faut que j'y reste.

TELLHEIM.

Et ta rudesse, ta hauteur, ta manière d'être au-

dacieuse et farouche avec ceux que tu regardes comme n'ayant le droit de te rien dire ; ta malignité, ta taquinerie...

JUST.

Faites-moi aussi méchant que vous voudrez ; je n'en penserai pas pour cela plus mal de moi que de mon chien. L'hiver dernier, j'étais allé à la brune sur le bord du canal ; j'entendis des accens plaintifs, je descendis et me dirigeai vers la voix ; je croyais sauver un enfant ; je tirai de l'eau un caniche : encore bien, me dis-je en moi-même. Le pauvre animal vint à moi ; mais je ne suis pas amoureux des chiens ; je le chassai, peine perdue ; je l'éloignai avec mon bâton , peine perdue ; je ne le souffris point la nuit dans ma chambre, il resta dehors et ne quitta point le seuil de la porte ; quand il vient trop près de moi, je le repousse du pied ; il crie et me regarde en remuant la queue. Il n'a pas encore reçu un morceau de pain de ma main, et déjà pourtant je suis le seul qu'il écoute, le seul qui ose le toucher. Il saute quand il m'aperçoit, et fait montre de ses talents sans que je le lui commande ; c'est un bien vilain caniche, mais c'est aussi un bien bon chien : s'il continue, il pourra bien m'arriver enfin de le voir sans colère.

TELLHEIM, à part.

Comme moi lui ; il n'y a pas de colère éternelle. (*Haut.*) — Just nous resterons ensemble.

JUST.

Assurément ! — vous vouliez vous passer de domestique ; vous oubliez vos blessures, et que vous ne

pouvez vous servir que d'un bras. Vous ne pouvez vous habiller seul ; je vous suis indispensable ; je suis... sans me vanter, monsieur le major... je suis un domestique qui... lorsque les choses vont de mal en pis... est capable de mendier et de voler pour son maître.

TELLHEIM.

Just, nous nous brouillerons de nouveau.

JUST.

Ah ! bien oui !

SCÈNE IX.

TELLHEIM, JUST, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Just.

Pst ! camarade !

JUST.

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE, montrant le côté d'où il est entré.

Ne peux-tu me dire où est l'officier qui hier encore habitait cette chambre ?

JUST.

Je le peux facilement. Que lui apportes-tu ?

LE DOMESTIQUE.

Ce que nous apportons toujours, quand nous n'apportons rien ; un compliment. Ma maîtresse a appris que cet officier a été déplacé par rapport à elle ; elle sait vivre ma maîtresse, et je viens présenter des excuses de sa part.

JUST.

Eh bien, présente-les tes excuses. Le voici lui-même.

LE DOMESTIQUE.

Quel est-il ? comment le nomme-t-on ?

TELLHEIM.

Mon ami, je viens d'entendre quelle est votre commission. C'est une politesse superflue de la part de votre maîtresse, et je la reconnais comme je le dois. Faites-lui mes complimens. — Comment s'appelle-t-elle, votre maîtresse ?

LE DOMESTIQUE.

Comment elle s'appelle ?.. Elle s'appelle mademoiselle.

TELLHEIM.

Mais son nom de famille ?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas encore appris, et l'apprendre n'est pas mon affaire. Je m'arrange de telle sorte, que toutes les six semaines j'ai un nouveau maître. Le diable retienne tous leurs noms !

JUST.

Bravo ! camarade.

LE DOMESTIQUE.

Je ne suis entré à son service que depuis peu de jours, à Dresde. Je crois qu'elle vient ici chercher son prétendu.

TELLHEIM.

C'est assez, l'ami. Je voulais savoir le nom de votre maîtresse, mais non pas ses secrets. Allez.

LE DOMESTIQUE, à Just.

Camarade, voilà un maître qui ne ferait pas mon affaire.

SCÈNE X.

TELLHEIM, JUST.

TELLHEIM.

Allons, Just, fais que nous sortions de cette maison. La politesse de la dame étrangère m'est plus sensible que le manque d'égards de l'hôte. Tiens, prends cette bague, la seule chose précieuse qui me reste, et dont je n'avais jamais cru faire un semblable usage; mets-la en gage, fais-toi donner dessus quatre-vingts frédéric d'or. Le compte de l'hôte ne doit pas monter à trente; paye-le et emporte mes effets. — Où? diras-tu. — Où tu voudras; l'hôtellerie la moins chère est la meilleure. Tu viendras me reprendre au café voisin. Je sors, fais exactement tes affaires.

JUST.

Soyez sans inquiétude, monsieur le major.

TELLHEIM, revenant.

Encore quelque chose. Amène-moi aussi ton chien, entends-tu, Just?

SCÈNE XI.

JUST seul.

Mon chien ne restera pas en arrière, je m'en fie à lui pour cela. Hum ! mon maître avait encore ce précieux anneau ; il le portait dans sa poche au lieu de son doigt. — Cher hôte, nous ne sommes pas encore si gueux que nous en avons l'air. C'est chez lui, chez lui-même que je veux te mettre en gage, joli petit anneau ; je suis sûr qu'il enragera que tu ne sois pas mangé tout entier dans sa maison. Ah !

SCÈNE XII.

JUST, PAUL WERNER.

JUST.

Eh ! voilà Werner ! Bonjour, Werner. Sois le bien arrivé en ville.

WERNER.

Le maudit village ! il me serait impossible de m'y faire. Gai, gai, mon garçon, j'apporte de l'argent frais. Où est le major ?

JUST.

Tu dois l'avoir rencontré : il descend l'escalier à l'instant même.

WERNER.

Je suis monté par l'escalier dérobé. — Comment se porte-t-il ? — Vous m'auriez vu dès la semaine passée, mais...

JUST.

Hé bien ! qu'est-ce qui t'a retenu ?

WERNER.

Just, as-tu entendu parler du prince Héraclius ?

JUST.

Héraclius ? je ne sais ce que c'est.

WERNER.

Ne connais-tu pas l'illustre héros de l'Orient ?

JUST.

Je connais très-bien les sages de l'Orient, qui, vers le jour de l'an, arrivent avec l'étoile...

WERNER.

Je crois, mon pauvre garçon, que tu lis les gazettes aussi peu que la Bible. — Tu ne connais point le prince Héraclius ? ce brave homme qui a pris la Perse, et qui, un de ces jours, forcera la Porte ottomane. Dieu merci, la guerre se fait encore quelque part dans le monde. J'ai assez long-temps espéré qu'elle éclaterait ici de nouveau ; mais reposez-vous et ayez soin de votre peau ; moi je suis soldat, soldat je veux demeurer. Bref (*regardant autour de lui avec inquiétude si personne ne l'écoute*), en confidence, Just, je pars pour la Perse pour faire une couple de campagnes contre les Turcs sous son altesse royale le prince Héraclius.

JUST.

Toi ?

WERNER.

Moi, tel que tu me vois. Nos aïeux se sont sou-

vent battus contre les Turcs, et c'est ce que nous devrions faire encore si nous étions gens d'honneur et bons chrétiens. Je conçois parfaitement qu'une campagne contre les Turcs n'est pas moitié aussi gaie qu'une contre les Français, mais elle doit en être d'autant plus méritoire dans ce monde et dans l'autre. Les Turcs vous ont tous des sabres couverts de diamans.

JUST.

Quant à moi, je ne ferais pas un mille pour me faire fendre la tête par un sabre pareil. Tu ne seras cependant pas assez fou pour quitter et ton joli fief, et...

WERNER.

Oh! pour celui-là, je l'ai sur moi. Vois-tu? le petit bien est vendu.

JUST.

Vendu!

WERNER.

Chut! J'ai là cent ducats que j'ai reçus hier sur le marché, je les apporte au major.

JUST.

Et que veux-tu qu'il en fasse?

WERNER.

Qu'il en fasse? Qu'il les mange, qu'il les joue, qu'il les boive, qu'il... qu'il en fasse ce qu'il voudra. Il faut qu'il ait de l'argent; il est assez malheureux qu'il obtienne le sien si difficilement. Mais je sais bien ce que je ferais, oui, si j'étais à sa place. Allez-vous-en tous au diable ici, ferais-je; et je m'en irais en Perse avec Paul Werner. Jour de Dieu! le

prince Héraclius doit certainement avoir entendu parler du major Tellheim, quand même il ne connaîtrait pas Paul Werner, son ancien maréchal des logis; notre affaire de Katzenhausern...

JUST.

Veux-tu me la raconter?

WERNER.

Moi, te la raconter? J'aime à voir une belle disposition dans ton esprit, mais je ne sème pas mes perles devant les pourceaux — Tiens, prends les cent ducats, et donne-les au major, dis-lui qu'il faut qu'il me les garde. Je vais aller présentement au marché. J'y ai envoyé deux cents boisseaux de seigle; je lui remettrai également ce qui m'en reviendra.

JUST.

Werner, tes intentions marquent un bon cœur; mais nous n'avons pas besoin de ton argent. Garde tes ducats; tes cent pistoles même te seront rendues dès que tu le voudras.

WERNER.

Oui? le major a donc encore de l'argent?

JUST.

Non.

WERNER.

Et de quoi vit-il donc?

JUST.

Nous prenons ce qu'il nous faut à crédit, et quand on refuse d'ajouter à nos mémoires, qu'on nous met à la porte, alors nous engageons tout ce qui nous

reste, et nous plions bagage. — Écoute, Paul, j'ai envie de jouer un tour au maître de cette auberge.

WERNER.

A-t-il manqué au major? j'en suis.

JUST.

Si nous le guettions le soir quand il revient de la tabagie, et si nous lui donnions bravement une volée de coups de bâton?

WERNER.

Le soir!... le guetter!... deux contre un!... cela ne vaut rien.

JUST.

Ou si nous lui mettions le feu à sa maison, au moment où il s'y attendra le moins?

WERNER.

Brûler, incendier! — Misérable! on voit que tu n'as jamais été qu'un crocheteur et non pas un soldat. — Fi!

JUST.

Ou si nous lui débauchions sa fille? mais elle est diablement laide.

WERNER.

Oh! cela doit être fait depuis long-temps. Mais en tous cas aurais-tu aussi besoin d'aide pour cela? Du reste, qu'as-tu? qu'y a-t-il?

JUST.

Viens, viens! tu vas apprendre du merveilleux.

WERNER.

Le diable est-il donc déchaîné ici.

JUST.

Oui, mais viens.

WERNER.

Tant mieux ! En Perse donc ! en Perse !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est dans l'appartement de Minna.

MINNA, FRANCISCA.

MINNA, regardant à sa montre.

FRANCISCA, nous nous sommes levées de bien bonne heure. Le temps va nous durer.

FRANCISCA.

Qui pourrait reposer dans ces maudites grandes villes? les carrosses, les crieurs de nuit, les tambours, les chats, les patrouilles... Tout cela ne cesse pas de rouler, de crier, de battre, de miauler, de jurer, absolument comme si le sommeil était le moindre objet pourquoi la nuit fût faite. — Mademoiselle veut-elle une tasse de thé?

MINNA.

Je n'aime point le thé.

FRANCISCA.

Je vais faire faire notre chocolat.

MINNA.

Fais-en faire pour toi.

FRANCISCA.

Pour moi ? j'aimerais autant babiller seule que de prendre du chocolat seule. — Assurément nous trouverons le temps long... Il nous faudra , pour surcroît d'ennui , nous parer , et chercher l'habit sous lequel nous voulons livrer notre premier assaut.

MINNA.

Que parles-tu d'assaut ? je ne viens que demander l'exécution du traité.

FRANCISCA.

Et monsieur l'officier que nous avons fait chasser et complimenter ensuite , ne doit pas être de la plus fine politesse ; autrement il n'eût pas manqué de solliciter l'honneur de nous présenter ses hommages.

MINNA.

Tous les officiers ne sont pas des Tellheim. A dire vrai , je ne l'ai fait complimenter aussi que pour avoir occasion de m'informer de celui-ci. — Francisca , mon cœur me dit que mon voyage sera heureux ; que je le découvrirai.

FRANCISCA.

Votre cœur , chère demoiselle ? il ne faut pas trop se fier à son cœur. Le cœur nous parle très-volontiers d'après la bouche ; si la bouche était aussi disposée à parler d'après le cœur , la mode ne tarderait pas à venir de porter un cadenas à la bouche.

MINNA.

Ah ! ah ! ah ! un cadenas à la bouche ! la mode me plairait beaucoup.

FRANCISCA.

Il vaudrait mieux ne pas montrer les plus belles dents, que d'en laisser à tout moment jaillir son cœur.

MINNA.

Quoi, es-tu si dissimulée?

FRANCISCA.

Non, chère demoiselle; mais je voudrais pouvoir l'être davantage. On montre bien rarement en parlant les qualités qu'on a, et bien souvent on fait connaître celles qui nous manquent.

MINNA.

Vois-tu, Francisca? tu viens de faire là une excellente remarque.

FRANCISCA.

Je l'ai faite, dites-vous? fait-on quelque chose qui vient ainsi de soi-même?

MINNA.

Et sais-tu pourquoi particulièrement je la trouve si bonne? C'est qu'elle a beaucoup de rapport avec mon cher Tellheim,

FRANCISCA.

Et, avec vous, quelle remarque ne se rapporterait pas à lui!

MINNA.

Amis et ennemis conviennent que c'est l'homme du monde le plus brave; et qui lui a jamais entendu parler de bravoure? Il a le cœur le plus loyal; et cependant loyauté et générosité sont des mots qu'on n'entend jamais sortir de sa bouche.

FRANCISCA.

De quelles vertus parle-t-il donc?

MINNA.

Il ne parle d'aucune, car aucune ne lui manque.

FRANCISCA.

Voilà ce que j'attendais.

MINNA.

Attends, Francisca, je me rappelle quelque chose : il parle très-souvent d'économie. En confidence, Francisca, je crois que c'est un dissipateur.

FRANCISCA.

Encore quelque chose, mademoiselle : je l'ai très-souvent entendu vanter aussi sa fidélité et sa constance pour vous ; si ce monsieur dès lors était un volage ?

MINNA.

Ah ! malheureuse que tu es ! — Mais le penses-tu sérieusement, Francisca ?

FRANCISCA.

Combien y a-t-il déjà de temps qu'il ne vous a écrit ?

MINNA.

Ah ! depuis la paix, il ne m'a écrit qu'une seule fois.

FRANCISCA.

Encore un soupir par rapport à la paix ! A merveille ! la paix devrait seulement remédier au mal que la guerre a causé, mais elle détruit aussi le bien que celle-ci peut-être permettait d'espérer. La paix

ne devrait pas être si bizarre. — Et combien y a-t-il que nous l'avons? Le temps paraît bien long quand il produit si peu de nouvelles; en vain la poste arrive-t-elle exactement; personne n'écrit : c'est que personne n'a rien à écrire.

MINNA.

Nous avons la paix, m'a-t-il mandé; et j'approche de l'accomplissement de mes vœux. Mais ne m'avoir écrit qu'une fois !...

FRANCISCA.

Mais nous forcer nous-mêmes à nous opposer à cet accomplissement! Que nous le découvriions seulement, il nous paiera cela. — Mais cependant, s'il avait accompli d'autres vœux? et si nous allions apprendre ici....

MINNA, vivement et avec inquiétude.

Qu'il soit mort?

FRANCISCA.

Pour vous, mademoiselle. — C'est-à-dire, que dans les chaînes d'une autre...

MINNA.

Lutin que tu es! — Mais patience, Francisca, il aura son tour! — Continue de discourir, sans quoi nous nous rendormirions. Son régiment devait être licencié à la paix; qui sait dans quel embarras de comptes, de révisions, il se trouve engagé? qui sait dans quel autre régiment, dans quelle province lointaine il se trouve relégué? Qui sait quelles circonstances?... — On frappe.

FRANCISCA.

Entrez.

SCÈNE II.

Les précédens , L'HOTE.

L'HOTE, avançant la tête.

Est-il permis, très-honorable dame?...

FRANCISCA.

C'est vous, monsieur l'hôte? Eh bien, entrez tout-à-fait.

L'HOTE. Il a une plume derrière l'oreille; une feuille de papier et une écritoire à la main.

Je viens, très-gracieuse demoiselle, vous souhaiter un très-humble bonjour. (*A Francisca.*) Et à vous aussi, ma belle enfant.

FRANCISCA.

Un homme très-poli!

MINNA.

Bien des remercîmens.

FRANCISCA.

Et bien le bonjour aussi.

L'HOTE.

Oserai-je me permettre de demander comment votre grâce a passé cette première nuit sous mon humble toit?

FRANCISCA.

Le toit n'est pas si humble, monsieur l'hôte, mais les lits auraient pu être meilleurs.

L'HOTE.

Qu'entends-je? Vous n'avez pas bien reposé? —
Peut-être que la trop grande fatigue du voyage...

MINNA.

Cela se peut.

L'HOTE.

Certainement, certainement! car autrement....
Toutefois, s'il pouvait se faire que quelque chose ne
convînt pas parfaitement à votre grâce,... votre
grâce n'a qu'à commander.

FRANCISCA.

Bien, bien, monsieur l'hôte; nous ne sommes pas
timides, et c'est bien le moins qu'on ne le soit pas
dans une auberge: nous vous dirons fort bien ce
qu'il nous faudra.

L'HOTE.

Je viens en même temps...

(Il prend la plume qu'il a derrière l'oreille,)

FRANCISCA.

Pourquoi?

L'HOTE.

Sans doute que votre grâce connaît nos sages or-
donnances de police?...

MINNA.

Pas le moins du monde, monsieur l'hôte.

L'HOTE.

Nous sommes tenus, nous autres aubergistes, de
ne point garder vingt-quatre heures dans nos mai-
sons un étranger, quels que soient son état et son sexe,
sans avoir dûment couché par écrit son nom, son

pays, son caractère, les affaires qui l'appellent ici et le terme présumé de son séjour.

MINNA.

Fort bien.

L'HOTE.

Votre grâce voudra donc bien permettre...

(Il va à une table, et se met en devoir d'écrire.)

MINNA.

Très-volontiers. — Je m'appelle...

L'HOTE.

Un petit moment, s'il vous plaît. (*Il écrit.*) « A la date du 22 août, est descendue ici, hôtel du roi d'Espagne... » (*A Minna.*) Présentement, le nom de votre grâce, madame?

MINNA, dictant.

« Mademoiselle de Barnhelm. »

L'HOTE, écrivant.

« De Barnhelm... venant... » (*A Minna.*) D'où, très-gracieuse demoiselle.

MINNA.

« De mes terres de Saxe. »

L'HOTE, écrivant.

« De ses terres de Saxe... » De Saxe! Oh! oh! de Saxe, mademoiselle? de Saxe!

FRANCISCA.

Eh bien! pourquoi pas? Est-ce un crime, dans ce pays, que d'être de Saxe?

L'HOTE.

Un crime? Dieu garde! Ce serait un crime bien

nouveau! — De Saxe, donc. — Eh! eh! de Saxe! — Chère Saxe! — Mais, si je ne me trompe, très-honorable demoiselle, la Saxe n'est pas petite; elle a plusieurs,.... comment dirai-je cela? plusieurs districts, provinces?... Notre police est très-minutieuse, ma respectable demoiselle.

MINNA.

Je conçois. — Eh bien donc, « De mes terres de Thuringe. »

L'HOTE.

De Thuringe! Ah! cela vaut mieux, très-gracieuse demoiselle; cela est plus précis. (*Il écrit, et lit ensuite.*) « Mademoiselle de Barnhelm, venant de ses terres de Thuringe, avec une femme de chambre et deux domestiques. »

FRANCISCA.

Une femme de chambre! — Est-ce cela qu'il faut que je sois?

L'HOTE.

Oui, vraiment, ma belle enfant.

FRANCISCA.

Eh bien, monsieur l'hôte, point du tout. Au lieu de *femme de chambre*, mettez *demoiselle* suivante. Je viens de vous entendre dire que votre police était très-minutieuse: cela pourrait donner lieu à quelque malentendu qui, à la publication de mes bans, serait capable de me susciter des affaires; car je suis vraiment encore demoiselle. Je m'appelle Francisca, et, de mon nom de famille, Willig; Francisca Willig. Je suis aussi de Thuringe. Mon père était meunier dans l'une des terres de made-

moiselle, laquelle terre se nomme le petit Ramsdorf. C'est mon frère qui maintenant tient le moulin. J'entrai fort jeune au château, et fus élevée avec mademoiselle : nous sommes du même âge ; vingt-un ans, vienne la Chandeleur. J'ai appris tout ce que mademoiselle a appris. Il me sera très-agréable que la police sache exactement cela.

L'HOTE.

Bien, ma belle enfant ; j'en tiendrai note pour les cas ultérieurs. (*A Minna.*) Maintenant, ma très-gracieuse demoiselle, les affaires qui appellent ici votre grâce ?

MINNA.

Les affaires qui m'appellent ici ?

L'HOTE.

Votre grâce a-t-elle quelque chose à demander à sa majesté le roi ?

MINNA.

Non vraiment.

L'HOTE.

Ou à notre grande cour de justice ?

MINNA.

Pas davantage.

L'HOTE.

Ou....

MINNA, l'interrompant.

Non, non. Je suis ici pour mes affaires particulières.

L'HOTE.

Très-bien, mon honorable demoiselle ; mais comment les appelez-vous, ces affaires particulières ?

MINNA.

Elles s'appellent... (*A sa femme de chambre.*) Je crois, Francisca, que nous sommes l'objet d'une enquête spéciale ?

FRANCISCA.

Monsieur l'hôte, la police ne veut probablement pas savoir les secrets d'une femme.

L'HOTE.

Au contraire, ma belle enfant, la police veut tout savoir, et particulièrement les secrets.

FRANCISCA.

Eh bien, donc, mademoiselle, que faut-il faire ? (*A l'hôte.*) Tenez, monsieur l'hôte, puisqu'il en est ainsi... Mais que cela demeure entre nous.... et la police.

MINNA.

Que va lui dire cette folle ?

FRANCISCA.

Nous venons... pour enlever au roi un officier.

L'HOTE.

Plaît-il ? quoi ? Mon enfant ! mon enfant !

FRANCISCA.

Ou pour nous faire enlever par l'officier, ce qui est tout un.

MINNA.

Est-tu folle, Francisca ? — Monsieur l'hôte, cette étourdie se moque de vous.

L'HOTE.

J'espère que non. Elle peut sans doute rire aux dépens de moi, chétif ; mais avec une haute police...

MINNA.

Savez-vous une chose, monsieur l'hôte ? c'est que je ne sais comment m'y prendre en cette affaire. Je pense que vous feriez bien de laisser toutes ces écritures jusqu'à l'arrivé de mon oncle. Je vous ai déjà dit hier pourquoi il n'est pas venu en même temps que moi ; un accident est survenu à sa voiture à quatre milles d'ici ; et, à toutes forces, il n'a pas voulu que cela me coutât une nuit de plus ; il m'a donc fallu continuer ma route ; mais si cela le fait arriver vingt-quatre heures après moi, ce sera tout au plus.

L'HOTE.

Eh bien, ma très-gracieuse demoiselle, nous l'attendrons.

MINNA.

Il répondra mieux que moi à vos questions. Il saura à qui, et jusqu'où il devra se découvrir ; ce qu'il devra faire connaître et ce qu'il devra taire de ses affaires.

L'HOTE.

Tant mieux ! Vraiment, vraiment l'on ne peut point exiger d'une jeune personne (*regardant Francisca d'un air significatif*) qu'elle traite gravement une affaire grave avec des gens graves.

MINNA.

Et son appartement est prêt, monsieur l'hôte ?

L'HOTE.

Entièrement, gracieuse demoiselle ; à l'exception d'une chambre.

FRANCISCA.

D'où il nous faudra peut-être encore expulser quelque honnête homme?

L'HOTE, à Minna.

Les suivantes de Saxe sont extrêmement compatissantes, ma noble demoiselle.

MINNA.

Eh bien, monsieur l'hôte, vous avez mal fait; il eût mieux valu ne nous point recevoir.

L'HOTE.

Comment cela, mademoiselle, comment cela?

MINNA.

J'ai appris que l'officier qui a été déplacé pour nous....

L'HOTE.

Ce n'est qu'un officier réformé, ma très-respectable demoiselle.

MINNA.

Quand même! quand cela serait!...

L'HOTE, continuant.

Lequel est au bout de ses ressources.

MINNA.

Ah! tant pis! C'est, dit-on, un très-digne homme.

L'HOTE.

Je vous dis qu'il est réformé.

MINNA.

Le roi ne peut pas connaître tous les gens qui ont du mérite.

L'HOTE.

Oh ! que oui, il les connaît ! il les connaît tous.

MINNA.

Eh bien, il ne peut pas leur faire du bien à tous.

L'HOTE.

Ils seraient tous récompensés si tous l'avaient mérité. Mais ces messieurs se conduisaient pendant la guerre comme si la guerre devait durer éternellement, et comme si c'en était fait à jamais du *tien* et du *mien*. Maintenant les auberges et les hôtels en sont tout pleins ; et un hôte a diantrement à faire de se tenir sur ses gardes avec eux. Je m'en suis passablement tiré avec celui-ci ; s'il était sur le point de manquer d'argent, du moins avait-il de ces choses avec quoi on en fait ; et j'aurais pu le laisser encore tranquille pendant deux ou trois mois, certainement. Mais ce qui est mieux est préférable à ce qui n'est que bien. — Mais, mademoiselle, votre grâce se connaît sans doute en bijoux ?

MINNA.

Pas excessivement.

L'HOTE.

A quoi votre grâce ne se connaîtrait-elle pas ? — Il faut que je vous fasse voir une bague, une bague de prix. Assurément mademoiselle en a là aussi une bien belle au doigt ? et plus je l'examine, plus je m'étonne de voir à quel point elle ressemble à la mienne. — Oh ! voyez donc, voyez donc ! (*Tirant l'anneau de son étui, et le présentant à Minna.*) Quel feu ! le brillant du milieu pèse lui seul plus de cinq karats.

MINNA, l'examinant.

Où suis-je? que vois-je? Cet anneau....

L'HOTE.

Vaut ses cinq cents thalers de la main à la main.

MINNA.

Francisca! regarde donc.

L'HOTE.

Je n'ai pas hésité un instant à donner quatre-vingts pistoles dessus.

MINNA.

Ne le reconnais-tu pas, Francisca?

FRANCISCA.

C'est lui-même!... — Monsieur l'hôte, où avez-vous eu cet anneau?

L'HOTE

Comment, mon enfant? vous n'y avez aucun droit, j'espère?

FRANCISCA.

Aucun droit à cet anneau, nous? — Le chiffre de mademoiselle doit se trouver dans l'intérieur de l'étui; (*à Minna*) montrez-le-lui donc, mademoiselle.

MINNA.

C'est lui! c'est lui! — Comment vous est venu cet anneau, monsieur l'hôte?

L'HOTE.

A moi? de la façon la plus honnête du monde. Très-gracieuse, très-gracieuse demoiselle; j'espère que vous ne voulez me faire ni tort ni chagrin. Comment puis-je savoir d'où vient cet anneau? Pen-

dant la guerre, plus d'un objet a très-souvent changé de maître, au su ou à l'insu de qui il appartenait. La guerre est la guerre, plus d'un anneau a passé les frontières de Saxe. Rendez-le-moi, ma très-gracieuse demoiselle, rendez-le-moi.

FRANCISCA.

Répondez d'abord : de qui le tenez-vous ?

L'HOTE.

D'un homme à qui je ne supposais rien de semblable ; d'un honnête homme du reste.

MINNA.

Ah ! du plus honnête homme qu'il y ait sous le ciel, si c'est de son véritable propriétaire que vous le tenez. Vite, amenez-le-moi ; c'est lui-même, ou du moins quelqu'un qui doit le connaître.

L'HOTE.

Qui donc ? qui donc, ma noble dame ?

FRANCISCA.

N'entendez-vous pas ? notre major.

L'HOTE.

Major ? Juste, c'est un major celui qui a occupé cette chambre avant vous. — C'est de lui que je le tiens.

MINNA.

Le major de Tellheim ?

L'HOTE.

Oui de Tellheim. Le connaissiez-vous ?

MINNA.

Si je le connais ! Il est ici ? Tellheim est ici ? Il a

habité cette chambre? il vous a donné cette bague en gage? comment se fait-il qu'il soit dans un tel embarras? Où est-il? il est votre débiteur? — Francisca, ma cassette ici; ouvre-la. (*Pendant que Francisca met la cassette sur la table et l'ouvre.*) Combien vous doit-il? à qui doit-il encore? amenez-moi tous ses créanciers. Voilà de l'argent; voilà des billets. Tout cela est à lui.

L'HOTE.

Qu'entends-je?

MINNA.

Où est-il? où est-il?

L'HOTE.

Il n'y a qu'une heure qu'il était encore ici.

MINNA.

Homme affreux! comment avez-vous pu être si intraitable, si dur, si cruel envers lui?

L'HOTE.

Que votre grâce daigne me pardonner.

MINNA.

Vite! trouvez-le-moi; il faut me le trouver à l'instant.

L'HOTE.

Son valet est peut-être encore ici. Votre grâce veut-elle qu'il aille le chercher.

MINNA.

Si je le veux! Courez, cœurez au plus vite! c'est

à ce seul prix que je puis oublier la manière dont vous l'avez traité.

FRANCISCA.

Alerte, monsieur l'hôte, alerte ! Partez vite, partez.

SCÈNE III.

MINNA, FRANCISCA.

MINNA.

Enfin, je l'ai retrouvé, Francisca, entends-tu ? je vais le revoir ! je ne me sens pas de joie ! Réjouis-toi donc avec moi, ma chère Francisca. — Mais, à la vérité, qu'est-ce que cela te fait ? Il faut pourtant que tu prennes part à mon contentement. Viens, ma chère, je vais te faire des présents pour que tu aies sujet de te réjouir avec moi. Dis-moi, Francisca, que faut-il que je te donne ? qu'est-ce qui te plaît le plus dans mes effets ? qu'est-ce que tu aimerais le mieux à avoir ? Prends ce que tu voudras ; mais réjouis-toi avec moi. Je vois que tu n'oses rien prendre. Attends. (*Elle fouille dans sa cassette.*) Tiens, ma chère Francisca (*elle lui donne de l'argent*), achète ce qu'il te plaira ; demande plus, si cela ne suffit pas ; mais réjouis-toi avec moi. Il est si pénible de se réjouir seule ! Prends donc.

FRANCISCA.

Ce serait vous voler, ma chère maîtresse ; vous êtes ivre, ivre de joie.

MINNA.

Mon enfant, j'ai une ivresse un peu querelleuse : prends, ou... (*Elle lui met de force de l'argent dans la main.*) Et si tu remercies... — Mais attends ; je suis bien aise d'y songer... (*Elle tire encore de l'argent de la cassette.*) Serre cela, ma chère Francisca, ce sera pour le premier pauvre soldat blessé qui se recommandera à nous.

SCÈNE IV.

Les mêmes, L'HOTE.

MINNA.

Eh bien !... vient-il ?

L'HOTE.

Le butor ! le marouffe !

MINNA.

Qui ?

L'HOTE.

Son valet. Il refuse de l'aller chercher.

FRANCISCA.

Faites un peu venir ce drôle ici. — Je connais tous les gens du major... — Quel est celui-ci ?

MINNA.

Faites-le venir ici sur-le-champ. Quand il nous aura vues, il ira de suite.

(L'hôte sort.)

SCÈNE V.

MINNA , FRANCISCA.

MINNA.

Je ne saurais attendre un moment. — Mais, Francisca, tu es toujours d'un froid.... Tu ne veux donc pas te réjouir avec moi ?

FRANCISCA.

Je le voudrais de tout mon cœur ; mais...

MINNA.

Mais..?

FRANCISCA.

Nous avons retrouvé votre amant ; mais en quel état l'avons-nous retrouvé ? D'après tout ce que nous avons appris , il est dans une fâcheuse position. Il doit être malheureux : cela me fait de la peine.

MINNA.

Cela te fait de la peine ! — Que je t'embrasse pour cela , ma chère enfant. Je ne l'oublierai jamais ; je ne suis qu'amante : toi, tu es bonne.

SCÈNE VI.

Les mêmes, L'HOTE, JUST.

L'HOTE.

C'est avec bien de la peine que je vous l'amène.

FRANCISCA.

Ce visage m'est étranger ; je ne le connais point.

MINNA.

Mon ami, appartiens-tu au major de Tellheim.

JUST.

Oui.

MINNA.

Où est ton maître ?

JUST.

Il n'est pas ici.

MINNA.

Mais tu sais où le trouver ?

JUST.

Oui.

MINNA.

N'y veux-tu pas aller sur-le-champ ?

JUST.

Non.

MINNA.

Tu me ferais plaisir...

JUST.

Hé !

MINNA.

Et tu rendrais service à ton maître.

JUST.

Peut-être que non.

MINNA.

Et d'après quoi penses-tu cela ?

JUST.

N'êtes-vous donc pas cette dame étrangère qui ce matin l'a fait complimenter ?

MINNA.

Oui.

JUST.

J'ai donc raison.

MINNA.

Ton maître sait-il mon nom ?

JUST.

Non ; mais les dames trop polies lui plaisent aussi peu que les hôtes trop grossiers.

L'HOTE.

Cela est-il pour moi ?

JUST.

Oui.

L'HOTE.

Ne vous en prenez donc pas à cette jeune dame ; et allez-le chercher sur-le-champ.

MINNA , à Francisca.

Francisca , donne-lui quelque chose.

FRANCISCA , voulant mettre de l'argent dans la main à Just.

Nous ne demandons pas tes services pour rien.

JUST.

Et moi , je ne veux pas de votre argent sans vous avoir servi.

FRANCISCA.

L'un vaut l'autre.

JUST.

Je ne puis. Mon maître m'a ordonné d'enlever ses effets ; je m'en occupe présentement ; et je vous prie de ne me pas retenir plus long-temps. Quand j'aurai fini , je lui dirai très-volontiers qu'il peut se présen-

ter ici. Il est au café voisin ; et, s'il n'y trouve rien de mieux à faire, il viendra fort bien.

(Il veut s'en aller.)

FRANCISCA.

Un moment donc. — Mademoiselle est la sœur du major.

MINNA.

Oui, oui, sa sœur.

JUST.

Ce que je sais très-bien, c'est que le major n'a pas de sœur. Il m'a depuis six mois envoyé deux fois dans sa famille, en Courlande. — Il est vrai qu'il y a sœurs... et sœurs.

FRANCISCA.

Insolent!

JUST.

Ne faut-il pas qu'on le soit pour que les gens vous laissent aller?

(Il sort.)

FRANCISCA.

C'est un impudent.

L'HÔTE.

Je vous l'avais bien dit. Mais laissez-le; je sais maintenant où est son maître, je veux l'aller chercher moi-même à l'instant. Je vous prie seulement avec beaucoup d'humilité, ma très-gracieuse demoiselle, de vouloir bien m'excuser auprès de monsieur le major, pour avoir eu le malheur de manquer involontairement à un homme de son mérite.

MINNA.

Allez vite seulement, monsieur l'hôte; j'arrangerai tout cela. (*L'hôte sort.*) Francisca, cours après lui; il ne faut pas qu'il prononce mon nom.

(Francisca sort.)

SCÈNE VII.

MINNA, et un peu après FRANCISCA.

MINNA.

Je l'ai retrouvé! — suis-je seule? Ah! je ne veux pas être seule en vain! (*Elle joint les mains.*) Mais non, je ne suis pas seule. (*Elle lève les yeux au ciel.*) Une seule pensée reconnaissante élevée vers le ciel, est la plus fervente prière. — Je l'ai retrouvé! Je l'ai retrouvé! (*Élevant les bras.*) Je suis heureuse et contente. Qui peut être plus agréable au Créateur qu'une créature remplie de contentement? (*A Francisca qui revient.*) Est-ce toi, Francisca? — Il t'inspire de la compassion; il ne m'en inspire pas à moi. Le malheur est un bien aussi. Peut-être le ciel lui a-t-il tout ôté pour lui faire tout retrouver en moi.

FRANCISCA.

Il peut être ici d'un moment à l'autre : vous êtes encore en négligé, ma chère maîtresse; si vous vous hâtiez de faire un peu de toilette?

MINNA.

Laisse-moi, je te prie! Il me verra désormais plus souvent ainsi que parée.

FRANCISCA.

Oh! que vous vous connaissez bien, mademoiselle.

MINNA, après un moment de réflexion.

En vérité, ma chère enfant, tu m'as encore une fois devinée.

FRANCISCA.

Quand nous sommes naturellement jolies, nous le sommes plus encore en négligé.

MINNA.

Est-il donc nécessaire d'être jolies ? il l'était peut-être que nous le crussions. — Non, si je le suis pour lui, pour lui seul. — Francisca, si toutes les filles sont comme je me sens maintenant, ce sont de bien bizarres créatures : tendres et fières, vertueuses et vaines, étourdies et pieuses. Tu ne me comprends pas ? je ne me comprends pas bien moi-même ; la joie trouble la tête et la fait tourner.

FRANCISCA.

Remettez-vous, ma chère maîtresse ; j'entends quelqu'un.

MINNA.

Moi, me remettre ! le recevoir avec calme !

SCÈNE VIII.

Les mêmes, L'HOTE, TELLHEIM.

TELLHEIM entre, et apercevant Minna, il court à elle.

Ma chère Minna !

MINNA, courant à lui.

Cher Tellheim !

TELLHEIM, demeure un moment en suspens et recule.

Pardon, mademoiselle. Ici mademoiselle de Barnhelm ?

MINNA.

Elle ne devait pas être tout-à-fait inattendue pour vous. (*Elle s'approche un peu plus de lui et il continue de reculer.*) Vous me demandez pardon de ce que je suis encore votre Minna ! demandez-le au ciel de ce que je suis encore mademoiselle de Barnhelm.

TELLHEIM.

Mademoiselle....

(Il regarde fixement l'hôte, et lève les épaules.)

MINNA aperçoit l'hôte, et fait un signe d'intelligence à Francisca.

Monsieur....

TELLHEIM.

Si nous ne nous trompons, de part et d'autre...

FRANCISCA.

Eh ! monsieur l'hôte, qui donc nous amenez-vous là ? Venez vite, cherchons le véritable !

L'HOTE.

N'est-ce pas là lui ? Eh oui, vraiment !

FRANCISCA.

Et non, vraiment ! venez vite : je n'ai pas encore souhaité le bonjour à votre petite fille.

L'HOTE, sans bouger.

C'est bien de l'honneur.

FRANCISCA, le prenant par la main.

Venez. Il faut que nous fassions la carte du dîner ; voyons ce que nous aurons.

L'HOTE.

Vous aurez premièrement...

FRANCISCA.

Paix ! paix !... Si mademoiselle sait dès à présent ce qu'elle aura à dîner, c'en est fait de son appétit. Venez, il faut que vous me disiez cela en particulier.

(Elle l'entraîne.)

SCÈNE IX.

TELLHEIM, MINNA.

MINNA.

Eh bien ! nous trompons-nous encore ?

TELLHEIM.

Plut au ciel ! Mais il n'est qu'une Minna, et c'est vous.

MINNA.

Quelle façon ! Tout le monde peut entendre ce que nous avons à nous dire.

TELLHEIM.

Vous ici ! Qu'y cherchez-vous, mademoiselle ?

MINNA.

Je ne cherche plus rien (*Allant à lui les bras ouverts*) ; j'ai trouvé tout ce que je cherchais.

TELLHEIM, reculant.

Vous cherchiez un homme heureux, un homme digne de votre amour, et vous trouvez.... un misérable.

MINNA.

Ainsi, vous ne m'aimez plus ? Ainsi, vous en aimez une autre.

TELLHEIM.

Ah ! celui-là ne vous aurait jamais aimée , mademoiselle , qui , après vous , pourrait en aimer une autre.

MINNA.

Vous ne tirez qu'une épine de mon sein : si j'ai perdu votre cœur , qu'importe que ce soit l'indifférence ou des charmes plus puissans qui me l'enlèvent ? Vous ne m'aimez plus ! et vous n'en aimez point d'autre ? Vous êtes bien malheureux si vous n'aimez rien !

TELLHEIM.

Cela est juste , mademoiselle , le malheureux ne doit pas aimer ; il mérite son malheur s'il ne sait point remporter cette victoire sur lui-même ; s'il peut souffrir que ceux qu'il aime partagent son infortune ! Oh ! qu'elle est pénible , cette victoire ! Depuis que la raison et la nécessité me commandent d'oublier Minna de Barnhelm , qu'il m'en a coûté d'efforts ! Je commençais enfin à espérer que ces efforts ne seraient pas éternellement infructueux , et dans cet instant que vous paraissez , ma chère Minna !

MINNA.

Vous ai-je bien compris ? Arrêtez , monsieur . Voyons d'abord où nous sommes avant de nous fourvoyer davantage . — Voulez-vous répondre à une seule question ?

TELLHEIM.

A toutes celles que vous voudrez bien me faire , mademoiselle .

MINNA.

Mais voulez-vous me répondre sans feinte, sans détour, uniquement par un oui ou un non ?

TELLHEIM.

Si je le puis, j'y consens.

MINNA.

Vous le pouvez. Malgré tous les efforts que vous avez faits pour m'oublier.... Tellheim, m'aimez-vous encore ?

TELLHEIM.

Ma.... demoiselle, cette question...

MINNA.

Vous m'avez promis de répondre seulement oui ou non.

TELLHEIM.

A la condition que je le pourrais !

MINNA.

Vous le pouvez; vous devez savoir ce qui se passe dans votre cœur : m'aimez-vous encore, Tellheim ? oui ou non.

TELLHEIM.

Si mon cœur...

MINNA.

Oui ou non.

TELLHEIM.

Eh bien... oui !

MINNA.

Oui !

TELLHEIM.

Oui ! oui !...

MINNA.

Un moment. Vous m'aimez encore, c'est assez pour moi; mais quel ton ai-je pris à votre exemple! un ton triste, mélancolique, contagieux; je reviens à celui qui m'est naturel. — Eh bien, cher infortuné, vous m'aimez encore; votre Minna est à vous; et vous êtes malheureux! Apprenez donc combien votre Minna était présomptueuse et insensée; elle se flattait, elle se flatte encore qu'en elle est tout votre bonheur. Étalez vite votre infortune, qu'elle voie ce qu'elle en peut compenser. — Eh bien?

TELLHEM.

Ma chère Minna, je ne suis pas habitué à me plaindre.

MINNA.

Très-bien; et après les fanfaronnades, je ne sais dans un soldat ce qui me toucherait moins que les plaintes; mais il est une certaine manière froide et indifférente de parler de sa bravoure et de ses malheurs.

TELLHEIM.

Qui au fond n'est aussi que plainte et fanfaronnade.

MINNA.

Mon cher raisonneur, vous ne deviez pas non plus vous dire malheureux; il faut tout taire, ou tout dire sans réserve. — Une raison, une nécessité qui vous commandent de m'oublier! Je suis grandement amie de la raison, j'ai beaucoup de respect pour la nécessité; mais sachons jusqu'à quel point cette raison est raisonnable, et cette nécessité nécessaire.

TELLHEIM.

Volontiers ; écoutez-moi donc, mademoiselle : vous me nommez Tellheim , ce nom est le mien en effet ; mais vous imaginez que je suis le Tellheim que vous avez connu dans votre pays , brillant , rempli d'espérance , rempli du désir de la gloire , maître de toutes les facultés de son corps et de son âme , qui voyait s'ouvrir devant lui la carrière de l'honneur et de la fortune , qui , s'il n'était pas encore digne de vous , pouvait espérer chaque jour davantage de mériter votre cœur et votre main. — Je suis aussi peu ce Tellheim , que je suis mon propre père ; tous les deux ont cessé d'être. Je suis Tellheim le réformé , l'outragé , l'estropié , le mendiant ; vous vous êtes promise au premier , mademoiselle , voulez-vous tenir parole à l'autre ?

MINNA.

Voilà qui est bien tragique ! toutefois , monsieur , jusqu'à ce que je retrouve le premier (je suis coiffée des Tellheim une fois) , l'autre me suffira. (*Lui prenant la main.*) Ta main , mon cher mendiant.

TELLHEIM , se couvrant la figure de son autre main et se détournant.

Oh ! c'en est trop !... Où suis-je !... laissez-moi , mademoiselle , votre bonté me met au supplice ! laissez-moi !

MINNA.

Qu'avez-vous ? où voulez-vous aller ?

TELLHEIM.

Loin de vous !

MINNA , lui prenant la main et la mettant sur son cœur.

Loin de moi ! insensé !

TELLHEIM.

Je mourrais de désespoir à vos pieds.

MINNA.

Loin de moi !

TELLHEIM.

Oui, loin de vous, pour ne vous revoir jamais....
jamais ! ou du moins décidé, bien irrévocable-
ment décidé à ne pas commettre de lâcheté, à ne
vous pas laisser commettre d'imprudenc.—Minna,
laissez-moi.

(Il s'arrache d'auprès d'elle et sort.)

MINNA, le suivant.

Minna vous laisser ! Non. — Tellheim ! Tellheim !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La salle à manger.

JUST seul , une lettre à la main.

FAUT-IL donc que je revienne encore dans cette maudite maison ! — Un poulet de mon maître pour la jeune demoiselle qui prétend être sa sœur. — Pourvu qu'il n'y ait pas d'intrigue là dedans ! autrement, les messages ne finiront pas. — J'aurais bien du plaisir à être débarrassé de ma commission ; mais je n'en aurais pas autant à me voir dans cette chambre. Le sexe est si questionneur, et moi je répons si peu volontiers. — Mais la porte s'ouvre ; à merveille ! c'est la petite soubrette.

SCÈNE II.

FRANCISCA, JUST.

FRANCISCA, à la cantonnade.

Soyez sans inquiétude : je vais faire le guet !
(*Apercevant Just.*) Tenez, voilà déjà une rencontre ; mais il n'y a rien à faire avec ce brutal.

JUST.

Votre serviteur !

FRANCISCA.

Un pareil serviteur ne serait pas trop de mon goût.

JUST.

Charmant petit minois... Passez-moi l'expression. J'apporte ici une petite lettre de mon maître à sa grâce la gracieuse demoiselle... sa sœur. — Sa sœur n'est-ce pas cela ?

FRANCISCA, lui arrachant la lettre des mains.

Donnez !

JUST.

Mon maître vous prie d'avoir la bonté de la remettre. Il vous prie en outre d'avoir la bonté.... — Car n'oubliez pas que je sollicite rien de moi.

FRANCISCA.

Eh bien donc ?

JUST.

Mon maître sait son métier : il sait qu'il faut passer par les soubrettes pour arriver à leurs maîtresses. — Je me le figure du moins. Il faut donc que mademoiselle ait la bonté (c'est toujours mon maître qui l'en prie) de lui faire dire s'il ne pourrait pas avoir le plaisir de causer un petit quart d'heure avec mademoiselle.

FRANCISCA.

Avec moi ?

JUST.

Pardonnez-moi si je vous donne un titre qui ne vous convient pas. — Oui, avec vous, seulement un petit quart d'heure ; mais seule, entièrement seule, en

secret, entre quatre yeux. Il a quelque chose de très-important à vous dire.

FRANCISCA.

Fort bien ! J'ai aussi beaucoup de choses à lui communiquer. Qu'il vienne ; je suis à ses ordres.

JUST.

Mais quand faut-il qu'il vienne ? quand cela vous sera-t-il le plus convenable, ma chère ? A la brune ? Hein ?

FRANCISCA.

Qu'entend-il par-là ? — Votre maître peut venir quand il voudra ; reportez-lui cela seulement.

JUST.

De tout mon cœur.

(Il va pour sortir.)

FRANCISCA.

Un moment, cependant ; encore un mot. Où sont donc les autres gens du major ?

JUST.

Les autres ? Ici, là, partout.

FRANCISCA.

Où est Wilhelm ?

JUST.

Le valet de chambre ? il voyage pour le compte du major.

FRANCISCA.

Ah ? Et Philippe ? où est celui-là ?

JUST.

Le chasseur ? Mon maître s'en est défait pour un temps.

FRANCISCA.

Parce qu'à présent il n'a plus de chasse probablement. — Mais Martin ?

JUST.

Le cocher ? Il est allé à cheval.

FRANCISCA.

Et Fritz ?

JUST.

Le coureur ? Il a eu de l'avancement.

FRANCISCA.

Où étais-tu, toi, quand le major vint en Thuringe passer chez nous son quartier d'hiver ? tu n'étais pas encore à lui ?

JUST.

Si fait. Je le servais alors en qualité de palefrenier ; mais alors j'étais à l'hôpital.

FRANCISCA.

Palefrenier ? — Et qu'es-tu présentement ?

JUST.

Tout à tout ; valet de chambre et chasseur, courrier et palefrenier.

FRANCISCA.

Il faut que je l'avoue ; éloigner tant de braves et dignes gens, et garder justement le plus mauvais sujet... Je voudrais bien savoir ce que ton maître trouve en toi ?

MINNA.

Il trouve peut-être que je suis un honnête garçon.

FRANCISCA.

Oh ! ma foi, on n'est pas grand'chose quand on

n'est que cela. Wilhelm était un autre homme. —
Son maître le fait donc voyager ?

JUST.

Oui, parce qu'il ne peut pas l'empêcher.

FRANCISCA.

Comment ?

JUST.

Oh ! Wilhelm se fera beaucoup d'honneur dans
ses voyages ; il a avec lui toute la garde-robe de son
maître.

FRANCISCA.

Hé quoi ! il ne s'est sans doute pas enfui avec ?

JUST.

On ne peut pas précisément dire cela ; seulement,
lorsque nous sommes partis du Nuremberg, il n'est
pas venu nous rejoindre.

FRANCISCA.

Oh ! le fripon !

JUST.

C'était un homme celui-là ! Il savait friser, raser,
et conter fleurette ; et plaire... n'est-ce pas ?

FRANCISCA

Si j'avais été du major, je ne me serais pas du
moins défait du chasseur. S'il ne pouvait plus être
employé comme tel, c'était un garçon fort habile.
Auprès de qui donc l'a-t-il placé ?

JUST.

Auprès du gouverneur de Spandau.

FRANCISCA.

Du gouverneur de la forteresse ? La chasse ne doit

pourtant pas être bien considérable sur des remparts.

JUST.

Il n'y chasse pas non plus.

FRANCISCA.

Qu'y fait-il donc ?

JUST.

Il y traîne le boulet.

FRANCISCA.

Le boulet !

JUST.

Mais seulement pour trois ans. Il avait formé un petit complot dans la compagnie de mon maître, et voulait faire passer les avant-postes à six hommes.

FRANCISCA.

Cela m'étonne bien. Le misérable !

JUST.

Oh ! c'est un très-habile garçon. Un chasseur qui connaît les bois et les marais, les sentiers et les détours à plus de cinquante milles à la ronde ; et il tire !

FRANCISCA.

Il est heureux que le major ait encore son brave cocher.

JUST.

L'a-t-il encore ?

FRANCISCA.

Il me semble que tu as dit que Martin était allé à cheval ? il reviendra donc ?

JUST.

Vous croyez ?

FRANCISCA.

Où est-il allé?

JUST.

Voilà seulement la dixième semaine qu'il est allé, avec l'unique et dernier cheval de mon maître.... à l'abreuvoir.

FRANCISCA.

Et il n'est pas revenu? Oh! le pandard!

JUST.

Peut-être que le brave cocher s'est noyé dans l'abreuvoir. — Ah! C'était un bien bon cocher. Il avait mené dix ans à Vienne. Mon maître ne retrouvera pas son pareil. Quand les chevaux étaient lancés de toutes leurs jambes, il n'avait seulement qu'à faire : brr !... Ils s'arrêtaient aussitôt, immobiles comme des murailles. D'ailleurs, c'était un excellent vétérinaire.

FRANCISCA.

Je commence à être en peine de l'avancement du coureur.

JUST.

Non, non ; il a ce qui lui convient. Il est tambour dans un régiment qui tient garnison.

FRANCISCA.

J'y songeais.

JUST.

Fritz s'était attaché à une fille perdue ; il passait les nuits dehors, faisait toutes sortes de dettes sous le nom de son maître, et mille autres traits infâmes. Bref, le major vit qu'à toute force (*indiquant par un geste, l'action d'être pendu*) il voulait s'élever, et il le mit en bon chemin.

FRANCISCA.

Le larron !

JUST.

Mais c'est un coureur parfait , cela est certain. Quand mon maître lui donnait seulement cinquante pas d'avance , il ne pouvait le rattraper même avec son meilleur coursier. Fritz, au contraire, peut donner mille pas sur lui, à la potence, je gage ma vie qu'il ne manquera pas de l'attraper. — Mais ils étaient tous vos bons amis, ma chère; et le Wilhelm , et le Philippe , et le Martin , et le Fritz. — Sur ce , Just a l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE III.

FRANCISCA , et ensuite L'HOTE.

FRANCISCA.

Je mérite cela. — Je te remercie , Just. J'ai trop rabaissé l'honneur. Je n'oublierai pas la leçon. (*Elle voit entrer l'hôte , et va du côté de l'appartement de Minna.*) Le malheureux homme !

L'HOTE, l'arrêtant.

Arrêtez donc, ma belle enfant.

FRANCISCA.

Je n'ai pas le temps pour le présent , monsieur l'hôte.

L'HOTE.

Un seul petit moment. — Encore aucune nouvelle du major ? Il n'est pas possible cependant que ce soit là son dernier adieu.

FRANCISCA.

Quoi donc ?

L'HOTE.

Mademoiselle ne vous l'a-t-elle pas conté ? Quand je vous quittai en bas dans la cuisine , ma belle enfant , je revins par hasard dans cette salle...

FRANCISCA.

Par hasard?... Dans le dessein d'écouter un peu.

L'HOTE.

Eh ! mon enfant , comment pouvez-vous penser cela de moi ? Il n'y a rien de plus répréhensible que la curiosité dans un hôte. — Il n'y avait pas long-temps que j'étais ici ; voilà que tout à coup la porte de mademoiselle s'ouvre. Le major sort , mademoiselle le suit : tous les deux dans un trouble , avec un air... dans un état... Il faut l'avoir vu ! — Elle s'attache à lui.... Il s'arrache de ses mains.... elle le saisit de nouveau. — « Tellheim ! — Mademoiselle , laissez-moi. — Où voulez-vous aller ? » et il l'entraîne après lui jusqu'à l'escalier. — Je craignais qu'il ne la fit culbuter jusqu'en bas ; mais il parvint à se dégager encore une fois. Mademoiselle resta sur les premières marches , le suivit des yeux , et l'appela en se tordant les bras. Tout à coup elle se retourne , court à la fenêtre , et revient à l'escalier ; de l'escalier elle se précipite dans cette salle , et s'y promène en long et en large. J'étais là ; elle passa trois fois devant moi sans me voir. Enfin , elle eut l'air de m'apercevoir. Mais , Dieu me pardonne , je crois qu'elle me prit pour vous , mon enfant. — « Francisca , s'écria-t-elle , les yeux attachés sur moi ,

suis-je heureuse à présent? » Puis regardant fixement le plancher : « A présent, suis-je heureuse? » Alors elle essuya des larmes qui coulaient de ses yeux, puis se mit à sourire, puis me demanda encore une fois : « Suis-je heureuse à présent? » — Je ne savais vraiment où j'en étais ; jusqu'à ce que courant à sa porte elle se tourna une dernière fois vers moi : « Viens donc, Francisca. Eh bien, qui plains-tu maintenant? » Et elle entra.

FRANCISCA.

Monsieur l'hôte ! Vous avez été déçu par un rêve.

L'HOTE.

Un rêve ! Non , ma belle enfant , on ne fait pas de rêves circonstanciés à ce point-là. Je donnerais.... je ne sais quoi... — Je ne suis pas curieux. — Je donnerais je ne sais quoi pour avoir la clef de tout cela.

FRANCISCA.

La clef?.... de notre porte ? — Monsieur l'hôte , elle est en dedans — Nous l'avons mise en dedans cette nuit ; nous sommes peureuses.

L'HOTE.

Non , ce n'est pas d'une semblable clef que je veux parler. Par la clef, ma belle enfant, j'entends comme qui dirait l'explication , le noeud de tout ce que j'ai vu.

FRANCISCA.

Vraiment ! — Fort bien. Adieu , monsieur l'hôte. — Monsieur l'hôte , dînerons nous bientôt ?

L'HOTE.

Ma belle enfant, il ne faut pas que j'oublie ce que j'avais de particulier à vous dire.

FRANCISCA.

Soit ; mais soyez bref.

L'HOTE.

Votre gracieuse maîtresse a toujours mon anneau.
Je dis le mien....

FRANCISCA.

Oh ! il n'est pas perdu.

L'HOTE.

Je n'en ai pas de souci non plus ; je veux seulement vous en faire souvenir. Tenez, je ne veux même pas le ravoir. Je sais sur le bout du doigt d'où elle connaît cet anneau, et comment il se fait qu'il ressemble tant au sien. Il est très-bien entre ses mains. Je n'en ai plus besoin ; et en conséquence, je mettrai les cent pistoles que j'en ai données sur le compte de votre respectable maîtresse. — Cela n'est-il pas juste, ma belle enfant ?

SCÈNE IV.

WERNER, L'HOTE, FRANCISCA.

WERNER.

Le voilà.

FRANCISCA, à l'hôte.

Cent pistoles ! je croyais que c'était quatre-vingts.

L'HOTE.

Oui, ce n'est que quatre-vingt dix, quatre-vingt-dix seulement. Mais voilà ce que je ferai, ma belle enfant, voilà ce que je ferai.

FRANCISCA.

Tout cela s'arrangera, monsieur l'hôte.

WERNER, s'approchant derrière Francisca, et lui frappant sur l'épaule.

Petite ! petite !

FRANCISCA, effrayée.

Eh !

WERNER.

N'ayez pas peur. — Je vois que vous êtes jolie, ma petite et de plus étrangère, et les jolies étrangères ont besoin que les gens leur donnent des avis. Ma petite, ma petite, défiez-vous de cet homme.

(Il indique l'hôte.)

L'HOTE.

Oh ! joie inattendue. Monsieur Paul Werner ! Soyez le bienvenu, soyez le bienvenu chez nous. Êtes-vous toujours gai, toujours plaisant, honnête Werner ? (*A Francisca.*) Vous méfier de moi !

WERNER.

Évitez partout de vous trouver sur son chemin.

L'HOTE.

M'éviter ! Suis-je donc si dangereux ? Ah ! ah ! ah ! voyez un peu, ma belle enfant, comme le ton gogue-nard lui va bien.

WERNER.

C'est ainsi qu'ils prennent toujours pour raillerie la vérité qu'on leur dit.

L'HOTE.

La vérité ! Ah ! ah ! ah ! — Pas vrai, ma belle enfant que cela va de mieux en mieux ? Moi, dangereux ? Ce garçon entend la plaisanterie ! — Moi, dangereux ? J'étais bien quelque chose comme ça il y a

vingt ans. Eh oui, eh oui, ma belle enfant, j'étais dangereux dans ce temps-là; on en parlait; mais à présent...

WERNER.

Oh ! le vieux fou !

L'HOTE.

Et voilà justement ce que c'est ; quand nous devenons vieux, nous cessons d'être dangereux : il ne vous en arrivera pas moins, monsieur Werner.

WERNER.

Le drôle ne finira pas. (*A Francisca.*) Mon enfant, vous pouvez bien penser que ce n'est pas de cette sorte de danger que je parle. Un diable a pu le quitter ; mais sept autres se sont emparés de lui.

L'HOTE.

Voyez donc, voyez donc, comme il sait tourner cela ; plaisanterie sur plaisanterie, et toujours du nouveau. C'est un homme admirable que M. Paul Werner. (*Bas à Francisca, mais de façon à être entendu.*) Cet homme est à son aise, et encore garçon. Il possède à trois milles d'ici un joli petit bien, franc d'imposition. Il a fait du butin à la guerre, et a été maréchal-des-logis de monsieur notre major. Oh ! c'est un ami de monsieur le major, un ami qui se ferait assommer pour lui.

WERNER.

Oui ! et lui aussi est un ami de monsieur le major, et un ami que monsieur le major devrait faire assommer.

L'HOTE.

Comment, comment ! ce n'est pas là une bonne

plaisanterie, monsieur Werner, non ! Pas ami du major, moi ? non, je n'entends pas cette plaisanterie.

WERNER.

Just m'a raconté de jolies choses.

L'HOTE.

Just ? Je me doutais que c'était lui qui parlait par votre bouche : Just est un mauvais sujet ; mais voilà une belle enfant ici qui peut vous répondre. Mademoiselle peut dire si je ne suis pas un ami de monsieur le major, si je ne lui ai pas rendu de bons offices ; et pourquoi ne serais-je pas son ami ? N'est-ce pas un digne homme ? Il est vrai qu'il a eu le malheur d'être réformé ; mais qu'importe, le roi ne peut pas connaître tous les gens de mérite ? et quand il les connaîtrait, il ne peut pas leur faire du bien à tous.

WERNER.

Voilà parler comme un Dieu. — Mais Just..... Il est vrai qu'il n'est que Just ; Just pourtant n'est pas un menteur, et si ce qu'il m'a dit était vrai...

L'HOTE.

Je ne veux point entendre parler de Just ; mais, comme je vous ai dit, elle peut répondre. (*Bas à Francisca.*) Vous savez, mon enfant, la bague..... Racontez cela à monsieur Werner ; il apprendra à me mieux connaître, et pour qu'il ne semble pas que vous ne parliez que pour me plaire, je ne veux pas être présent, je veux me retirer. (*A Werner.*) Alors vous me direz, monsieur Werner, vous me direz si Just n'est pas un odieux calomniateur.

SCÈNE V.

WERNER, FRANCISCA.

WERNER.

Connaissez-vous vraiment le major, ma chère ?

FRANCISCA.

Le major de Tellheim ? Oui, oui, je le connais, le brave homme !

WERNER.

N'est-ce pas que c'est un brave homme ? Avez-vous bien de l'amitié pour lui ?

FRANCISCA.

Du fond de mon cœur.

WERNER.

Vraiment ? tenez, ma petite amie, vous me paraissez une fois plus jolie. — Mais quels sont donc les services que l'hôte prétend avoir rendus à notre major ?

FRANCISCA.

Je ne sais ; à moins qu'il ne s'attribue le bien qui est heureusement résulté de son indigne procédé.

WERNER.

Or, ce que Just m'a dit serait donc vrai ? (*Du côté où l'hôte est sorti.*) C'est heureux pour toi que tu sois décampé. — Il lui a vraiment démeublé sa chambre ? Jouer semblable tour à un si digne homme, parce que le sot s'imagine qu'il n'a plus d'argent ! Point d'argent ! le major !

FRANCISCA.

Il en a donc ?

WERNER.

Comme de la paille ! il ne sait pas ce qu'il a , il ne sait pas combien il lui est dû. Je suis moi-même son débiteur, et je lui apporte un vieux reliquat ; voyez-vous , ma petite ? (*Il tire une bourse de sa poche.*) Ici , dans cette bourse , il y a cent louis d'or. (*Tirant un rouleau d'une autre poche.*) Et ce rouleau ? cent ducats. Tout cet argent est à lui.

FRANCISCA.

Vraiment, et pourquoi donc le major engage-t-il ses effets ? Il a mis en gage un anneau...

WERNER.

En gage ? ne croyez donc rien de semblable. Peut-être a-t-il eu la volonté de se défaire de quelque bagatelle.

FRANCISCA.

Ce n'est point une bagatelle ; c'est un anneau très-précieux , qu'il tenait d'une main chérie.

WERNER.

Voilà ce que c'est, d'une main chérie ! Oui, oui, de telles choses rappellent parfois des souvenirs qui ne sont pas agréables. C'est pourquoi on les éloigne de ses yeux.

FRANCISCA.

Comment ?

WERNER:

Il arrive au soldat des aventures surprenantes en

quartier d'hiver ; il n'a rien à faire alors , il se bichonne , il fait par désœuvrement des liaisons auxquelles il ne songe que pendant l'hiver , et que les bonnes âmes avec qui il les contracte croient éternelles. Hé , vite ! sans qu'il sache bien lui-même comment cela en est venu là , on lui met au doigt un anneau , dont , au prix de ce doigt même , il voudrait souvent être débarrassé.

FRANCISCA.

Et cela serait aussi arrivé au major ?

WERNER.

Bien certainement , en Saxe surtout ; il aurait eu dix doigts à chaque main , que tous eussent été remplis de bagues.

FRANCISCA , à part.

Ceci est tout-à-fait particulier , et mérite d'être approfondi. (*Haut.*) Monsieur le franc-tenancier..... ou monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER.

Ma petite , si cela vous est égal , j'aime mieux monsieur le maréchal-des-logis.

FRANCISCA.

Eh bien , monsieur le maréchal-des-logis , je cours remettre à ma maîtresse la lettre de monsieur le major , et je reviens aussitôt. Auriez-vous la bonté de m'attendre ? Je serais charmée de causer un peu plus avec vous.

WERNER.

Aimez-vous à causer , ma petite ? Très-volontiers ,

je causerai avec plaisir aussi ; allez-donc , je vous attends.

FRANCISCA.

Oh ! oui , attendez.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

WERNER seul.

Elle n'est pas déchirée cette petite. — Je n'aurais pas dû pourtant lui promettre d'attendre ; il serait assurément beaucoup plus important de chercher le major. — Il refuse mon argent et préfère mettre ses effets en gage ? Je n'y entends rien. — Il me vient une idée : étant en ville il y a quinze jours , j'allai rendre visite à madame de Marlof ; la pauvre femme était malade et se désolait que son mari fût resté débiteur envers le major de quatre-cents thalers qu'elle ne savait comment payer. Je suis retourné aujourd'hui pour la voir , et lui dire que si l'argent de ma petite propriété me rentrait , je lui prêterais cinq cents thalers.... car il en faut mettre quelque chose en sûreté en cas que je n'aille pas en Perse ; mais elle était en course , et très-certainement elle n'aura pas payé le major. — Oui , voilà ce que je veux faire , et le plus tôt sera le mieux. — La petite ne peut pas le prendre mal , je ne l'attendrai pas.

(Il sort en rêvant profondément et heurte le major qu'il rencontre.)

SCÈNE VII.

TELLHEIM, WERNER.

TELLHEIM.

Te voilà bien pensif, Werner ?

WERNER.

C'est vous, monsieur le major ? Je sortais pour aller vous faire ma visite dans votre nouveau quartier.

TELLHEIM.

Et me rompre les oreilles de tes imprécations contre l'hôte que je quitte ; ne songeons plus à cela.

WERNER.

Je l'eusse peut-être fait, oui ; mais j'allais particulièrement vous remercier de la bonté que vous avez eue de me garder les cent louis d'or ; Just me les a rendus : il m'aurait été assurément très-agréable que vous les pussiez garder plus long-temps, mais vous êtes entré dans un nouveau logement que ni vous ni moi ne connaissons. Qui sait comment on y est ? On pourrait vous les voler, il vous faudrait me les restituer, il n'y a pas d'autre parti. Je ne puis donc pas l'exiger.

TELLHEIM, souriant.

Depuis quand es-tu si prévoyant, Werner ?

WERNER.

Cela s'apprend facilement : on ne saurait être trop prévoyant aujourd'hui quand il s'agit de son argent. Du reste, j'ai encore à vous parler de quelque chose,

monsieur le major , de la part de madame la brigadière de Marlof : je viens de chez elle , son mari est resté votre débiteur de quatre cents thalers. Voilà cent ducats quelle vous envoie à-compte, elle vous donnera le reste la semaine prochaine ; peut-être suis-je moi-même la cause qu'elle ne vous envoie pas la somme toute entière , car elle me devait aussi à moi quatre-vingt-un thalers et pensant que j'étais venu pour le lui rappeler.... Ce qui était vrai en effet , elle me les remit , mais les tira du rouleau qui était préparé pour vous. — Aussi pouvez-vous vous passer plus facilement de vos cent thalers , pendant une semaine, que moi de mon petit denier. — Tenez.

(Il lui présente le rouleau.)

TELLHEIM.

Werner !

WERNER.

Eh bien ! pourquoi me regarder ainsi ? — Prenez donc , monsieur le major.

TELLHEIM.

Werner !

WERNER.

Qu'avez-vous ? Qu'est-ce qui vous fait de la peine ?

TELLHEIM, amèrement, en portant la main à son front, et frappant du pied.

C'est... c'est que les cent thalers n'y soient pas tout entiers.

WERNER.

Eh bien, eh bien, monsieur le major, ne m'avez-vous donc pas compris ?

TELLHEIM.

Eh ! c'est justement parce que je t'ai compris.

Faut-il donc que les hommes les meilleurs contribuent aujourd'hui à mes tourmens les plus cruels !

WERNER.

Que dites-vous ?

TELLHEIM.

Cela ne te concerne qu'à demi (*Lui repoussant la main dont il présente ses ducats.*) Laisse-moi, Werner.

WERNER.

Dès que je serai débarrassé de cela.

TELLHEIM.

Werner, si je te disais que madame de Marlof est venue me voir elle-même de très-grand matin ?

WERNER.

Ah ?

TELLHEIM.

Qu'elle ne me doit plus rien ?

WERNER.

Vraiment ?

TELLHEIM.

Qu'elle m'a payé jusqu'aux thalers et aux pfe-nings ? que dirais-tu ?

WERNER, réfléchissant un instant.

Je dirais que j'ai menti, et que c'est une sottise chose que de mentir ; car on peut être découvert.

TELLHEIM.

Et tu en serais honteux ?

WERNER.

Mais celui qui me force ainsi à mentir, que doit-il être, lui ? Ne devrait-il pas rougir aussi ? Voyez-

vous, monsieur le major, si je disais que votre conduite ne me fâche pas, je mentirais encore, et je ne veux plus mentir.

TELLHEIM.

Point de mauvaise humeur, Werner. Je connais ton cœur et tes sentimens pour moi; mais je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER.

Vous n'en avez pas besoin : vous aimez mieux vendre, engager; vous aimez mieux passer par la langue des gens.

TELLHEIM.

Les gens finiront toujours par savoir que je n'ai plus rien. Il ne faut pas vouloir paraître plus riche qu'on ne l'est.

WERNER.

Mais pourquoi paraître plus pauvre? — Nous ne manquons point, tant que notre ami a quelque chose.

TELLHEIM.

Il ne convient pas que je sois ton débiteur.

WERNER:

Il ne convient pas? Quand un jour d'été que le soleil et l'ennemi nous faisaient trouver plus ardent, votre domestique s'était égaré avec vos provisions, vous vîntes à moi et me dites : Werner, n'as-tu rien à me donner à boire? je vous présentai ma gourde, n'est-ce pas? Vous la prîtes et vous mîtes à boire à même. Cela convenait-il? Sur ma pauvre âme, une gorgée d'eau croupie valait souvent mieux alors que toute cette ordure (*il tire sa bourse et les pièces d'or qu'il*

lui présente). Prenez, mon cher major ; figurez-vous encore que c'est de l'eau. Dieu a aussi fait cela pour l'usage de tous.

TELLHEIM.

Tu me mets à la torture. Tu m'as entendu , je ne veux pas être ton débiteur.

WERNER.

D'abord cela ne convenait pas ; maintenant vous ne voulez pas ? Oh ! c'est autre chose. (*Avec un peu d'amertume.*) Vous ne voulez pas être mon débiteur ; mais si vous l'étiez déjà , monsieur le major ? à moins que vous ne croyiez ne rien devoir à l'homme qui une fois reçut pour vous un coup dont vous eussiez eu la tête fracassée ; qui , une autre fois , abattit le bras qui dirigeait vers vous une arme prête à faire feu , et allait vous faire passer une balle à travers la poitrine. Que pouvez-vous devoir de plus à cet homme ? ou bien ma vie vaut-elle moins que ma bourse ? Si cela est penser conformément à votre condition , sur mon âme c'est penser bien sottement !

TELLHEIM.

A qui parles-tu ainsi , Werner ? Nous sommes seuls , je puis parler ; si un tiers nous entendait nous aurions l'air de hâbleurs : je reconnais avec plaisir que tu m'as deux fois sauvé la vie ; mais aussi , à quoi a-t-il tenu que dans l'occasion j'en aie fait autant pour toi , hein ?

WERNER.

L'occasion seule vous a manqué. Qui est-ce qui en doute , monsieur le major ? N'avez-vous pas vu

cent fois risquer votre vie pour le dernier soldat quand il était en danger?

TELLHEIM.

Eh bien?

WERNER.

Mais....

TELLHEIM.

Pourquoi ne m'entends-tu pas? Je t'ai dit qu'il ne convenait pas que je fusse ton débiteur; que je ne voulais pas l'être, et particulièrement dans les circonstances où je me trouve.

WERNER.

Bon! bon! vous voulez attendre un meilleur temps. Vous m'emprunterez de l'argent une autre fois, quand vous n'en aurez pas besoin, quand vous en aurez vous-même et que peut-être moi je n'en aurai pas.

TELLHEIM.

On ne doit pas emprunter quand on ne sait pas comment on s'acquittera.

WERNER.

Un homme comme vous ne peut pas toujours être dans la gêne.

TELLHEIM.

Tu connais bien le monde! — Mais au moins ne doit-on pas emprunter à celui qui a lui-même besoin de son argent.

WERNER.

Et je suis celui-là! En quoi en ai-je besoin? Partout où il faut un maréchal-des-logis, on lui donne de quoi vivre.

TELLHEIM.

Tu en as besoin pour devenir plus que maréchal-des-logis, pour t'avancer dans une carrière où le plus digne peut rester en arrière faute d'argent.

WERNER.

Pour devenir plus que maréchal-des-logis ! Je n'y pense pas. Je suis un bon maréchal-des-logis, je ferais facilement un mauvais officier, et plus facilement un mauvais général. On en a l'expérience.

TELLHEIM.

Ne me fais pas prendre une mauvaise opinion de toi, Werner ; je n'ai pas entendu avec plaisir ce que m'a dit Just : tu as vendu ton bien, et veux recommencer à courir le monde. Ne me donne pas lieu de croire que ce n'est pas tant le métier des armes que tu aimes, que la manière de vivre désordonnée et tumultueuse qui malheureusement y est attachée. Il faut être soldat pour son pays, ou par amour de la chose pour laquelle on prend les armes ; mais servir sans but, aujourd'hui ici, demain là, j'appelle cela rôder en valet de boucherie, et pas davantage.

WERNER.

Eh bien donc, monsieur le major, je veux suivre vos avis. Vous savez mieux que moi ce qui est convenable, je veux demeurer auprès de vous ; mais, monsieur le major, prenez ceci en attendant, il faut qu'un jour ou l'autre votre affaire finisse : Vous recevrez une quantité d'argent ; vous me le rendrez alors avec les intérêts. Je ne le fais que pour tirer des intérêts.

TELLHEIM.

Ne me parle pas de cela.

WERNER.

Sur mon âme, je ne le fais que pour tirer des intérêts ! Quand quelquefois il m'est arrivé de me dire à part moi : que deviendras-tu dans ta vieillesse si tu n'as plus rien, s'il te faut aller mendier ? je me répliquais alors : Non, tu n'iras pas mendier ; tu iras chez le major Tellheim qui partagera avec toi son dernier pfenning, qui te soutiendra jusqu'à ton dernier jour, chez lequel tu achèveras de vivre comme un honnête garçon.

TELLHEIM, saisissant la main de Werner.

Ami, est-ce que ce n'est plus ton intention ?

WERNER.

Non, ce n'est plus mon intention. Celui qui ne veut rien prendre de moi quand il a besoin, et que j'ai de quoi le tirer d'embarras, celui-là ne me donnera rien non plus quand je serai dans la peine. — Tout est dit.

(Il va pour sortir.)

TELLHEIM, l'arrêtant.

Enfant, ne me pousse pas à bout. Où veux-tu aller ? Si je t'affirme sur mon honneur que j'ai encore de l'argent ; si sur mon honneur je te promets de te dire quand je n'en aurai plus ; que tu seras le premier, le seul à qui je m'adresserai... seras-tu content ?

WERNER.

Et puis-je ne l'être pas ? Donnez-moi donc votre main, monsieur le major.

TELLHEIM.

Paul ! la voilà. — Mais c'en est assez. Je viens ici pour parler à une certaine fille...

SCÈNE VIII.

TELLHEIM, WERNER, FRANCISCA.

FRANCISCA, sortant de la chambre de sa maîtresse.

Êtes-vous encore ici, monsieur le maréchal-des-logis ? (*Apercevant Tellheim.*) Et vous voilà aussi, monsieur le major ? je suis à vous dans l'instant.

(Elle rentre vivement dans la chambre.)

SCÈNE IX.

TELLHEIM, WERNER.

TELLHEIM.

C'est celle-là. — Mais je vois que tu la connais, Werner ?

WERNER.

Oui, je connais la petite.

TELLHEIM.

Cependant, si je m'en souviens bien, tu n'étais pas avec moi pendant mon quartier d'hiver de Thuringe.

WERNER.

J'étais employé aux remotes à Leipsick.

TELLHEIM.

D'où la connais-tu donc ?

WERNER.

Notre connaissance est de fraîche date ; elle est d'aujourd'hui ; mais les nouvelles connaissances n'en sont que plus chaudes.

TELLHEIM.

Tu as donc aussi déjà vu la jeune demoiselle sa maîtresse ?

WERNER.

Est-ce que sa maîtresse est une demoiselle ? Elle m'a dit que vous la connaissiez.

TELLHEIM.

N'entends-tu pas que je la connais de Thuringe ?

WERNER.

Et la demoiselle est jeune ?

TELLHEIM.

Oui.

WERNER.

Jolie ?

TELLHEIM.

Très-jolie.

WERNER.

Riche ?

TELLHEIM.

Très-riche.

WERNER.

Et la maîtresse est-elle aussi bien disposée pour vous que la suivante ? Ce serait charmant.

TELLHEIM.

Qu'en penses-tu ?

SCÈNE X.

Les mêmes, FRANCISCA.

FRANCISCA, une lettre à la main.

Monsieur le major....

TELLHEIM.

Ma chère Francisca, je n'ai pu encore te souhaiter le bonjour.

FRANCISCA.

Oh! vous l'aurez fait au fond de votre âme. Je sais que vous avez de l'amitié pour moi, j'en ai aussi pour vous; mais il n'est pas bien de chagriner ainsi les personnes qui vous sont attachées.

TELLHEIM.

Le sort, ma chère Francisca.... As-tu remis ma lettre?

FRANCISCA.

Oui, et je vous apporte ici....

TELLHEIM.

Une réponse?

FRANCISCA.

Non, votre lettre elle-même.

TELLHEIM.

Quoi! elle n'a pas voulu la lire?

FRANCISCA.

Elle l'aurait bien voulu; mais... nous ne lisons pas facilement l'écriture.

TELLHEIM.

Moqueuse !

FRANCISCA.

Et nous pensons que l'écriture n'est pas inventée pour ceux qui peuvent s'entretenir verbalement dès qu'ils le veulent.

TELLHEIM.

Quel prétexte ! Il faut qu'elle la lise : elle contient ma justification, les principes et les motifs d'après lesquels...

FRANCISCA.

Mademoiselle veut les entendre de votre propre bouche, et non les lire.

TELLHEIM.

Les entendre de ma bouche ! pour que chacune de ses paroles, chacun de ses gestes porte le trouble dans mon âme ; que chacun de ses regards me pénètre de toute l'étendue de ma perte.

FRANCISCA.

Sans miséricorde, (*lui donnant la lettre*) prenez. Elle vous attend à trois heures ; elle ira visiter la ville en voiture, vous l'accompagnerez.

TELLHEIM.

L'accompagner, moi ?

FRANCISCA.

Et que me donnerez-vous pour vous laisser aller seuls ensemble ? Je demeurerai à la maison.

TELLHEIM.

Seuls !

FRANCISCA.

Dans une jolie voiture fermée.

TELLHEIM.

Cela n'est pas possible !

FRANCISCA.

Oui, oui, en voiture. Il faut que monsieur le major endure ce supplice ; il ne nous échappera pas. Cela s'arrange justement... Bref, vous viendrez, monsieur le major ? — Mais vous vouliez aussi me parler en particulier ; qu'avez-vous donc à me dire ? (*Regardant Werner.*) Il est vrai que nous ne sommes pas seuls.

TELLHEIM.

Il ne tiendrait qu'à nous de l'être, Francisca. Mais, comme votre maîtresse n'a pas lu ma lettre, je n'ai rien à vous dire.

FRANCISCA.

Nous serions seuls ? Vous n'avez pas de secret pour monsieur le maréchal-des-logis.

TELLHEIM.

Non, aucun.

FRANCISCA.

Il me semble pourtant que vous en devriez avoir quelques-uns.

TELLHEIM.

Pourquoi cela, mon enfant ?

FRANCISCA.

Surtout des secrets d'une certaine espèce. (*Élevant ses mains et étendant ses doigts.*) Tous les vingt, monsieur le maréchal-des-logis.

WERNER.

Petite, petite, chut! chut!

TELLHEIM.

Qu'est-ce que cela signifie?

FRANCISCA, faisant le geste de mettre un anneau au doigt.

On lui met un anneau au doigt, monsieur le maréchal-des-logis.

WERNER.

Petite, petite, vous n'entendez donc pas que c'est une plaisanterie?

TELLHEIM.

Werner, tu n'as pas oublié, j'espère, ce que je t'ai dit tant de fois : il est de certains points sur lesquels il ne faut jamais plaisanter avec les demoiselles.

WERNER.

Sur mon âme, je l'ai oublié. (*A Francisca*) Je vous prie, ma belle....

FRANCISCA.

Si ce n'était qu'une plaisanterie, je vous pardonne pour cette fois.

TELLHEIM.

S'il faut absolument que je vienne, Francisca, tâche donc auparavant que ta maîtresse lise ma lettre. Cela m'épargnera le supplice de penser et de dire encore une fois des choses que je voudrais tant oublier. Tiens, donne-la-lui. (*En lui présentant la lettre il la retourne et s'aperçoit qu'elle est décachetée.*) Mais que vois-je, Francisca, la lettre est ouverte?

FRANCISCA.

Cela se peut. (*Elle la regarde.*) Oui vraiment.

Qui peut donc l'avoir décachetée? Mais nous ne l'avons pas lue, monsieur le major; en vérité nous ne l'avons pas lue. Nous ne la lirons pas non plus. Que celui qui l'a écrite vienne lui-même; oui, venez; mais savez-vous une chose, monsieur le major, ne venez pas comme vous êtes, en bottes, et tout défrisé. Vous êtes excusable, puisque vous ne comptiez pas nous voir; mais venez en souliers, et faites-vous coiffer de nouveau. Comme vous êtes, vous avez l'air trop tapageur, trop prussien.

TELLHEIM.

Grand merci, Francisca.

FRANCISCA.

On dirait que vous avez passé la nuit dernière au bivouac.

TELLHEIM.

Tu pourrais bien avoir deviné.

FRANCISCA.

Nous allons aussi nous parer et dîner. Nous vous retiendrions volontiers; mais votre présence pourrait nous empêcher de manger: or voyez-vous, nous n'avons pas tellement d'amour, que cela nous empêche d'avoir faim.

TELLHEIM.

Je viendrai, Francisca; cependant préparez-la un peu; que je ne devienne méprisable ni à ses yeux, ni aux miens. — Viens, Werner; tu dîneras avec moi.

WERNER.

A la table d'hôte, dans cette maison? je n'y trouverais pas un morceau à mon goût.

TELLHEIM.

Non , avec moi , dans ma chambre.

WERNER.

Alors , je vous suis. Seulement , permettez-moi de dire un mot à la petite.

TELLHEIM.

Je ne m'y oppose point.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

WERNER , FRANCISCA.

FRANCISCA.

Eh bien , monsieur le maréchal-des-logis ?

WERNER.

Faudra-t-il aussi que je sois bichonné quand je reviendrai ?

FRANCISCA.

Comme il vous plaira , monsieur le maréchal-des-logis , mes yeux ne vous seront pas contraires ; mais mes oreilles n'en seront que plus en garde. — Vingt doigts remplis d'anneaux. Oh ! oh ! monsieur le maréchal-des-logis !

WERNER.

Non , mademoiselle , voilà justement ce que je voulais vous dire. C'est une plaisanterie qui m'est échappée , et qui n'a rien de vrai. On a bien assez d'un anneau , et j'ai cent et cent fois entendu dire au major qu'il n'y avait qu'un mauvais soldat qui

pût tromper une fille; c'est aussi ce que je pense, ma belle, soyez-en bien sûre. Il faut que je me hâte de le rejoindre. Bon appétit, ma petite:

(Il sort.)

FRANCISCA, seule.

Et vous pareillement, monsieur le maréchal-des-logis. — Je crois que j'en tiens pour ce garçon-là.

(Elle fait un pas pour sortir, sa maîtresse vient à sa rencontre.)

SCÈNE XII.

MINNA, FRANCISCA.

MINNA.

Le major est-il déjà sorti? — Je crois, Francisca, que j'étais redevenue assez calme, et que j'aurais pu le retenir.

FRANCISCA.

Et je vais vous rendre plus calme encore.

MINNA.

Tant mieux. Sa lettre! oh! sa lettre! il n'y a pas une ligne qui ne décèle l'homme honnête et généreux; pas un refus de me posséder qui ne me prouve son amour. Il doit avoir remarqué que nous avons lu sa lettre. Qu'importe, pourvu qu'il vienne? Il vient réellement, n'est-ce pas? — Seulement un peu trop de fierté me paraît percer dans sa conduite; car ne vouloir pas devoir son bonheur à ce qu'on aime, c'est de la fierté, de la fierté impardonnable. S'il me la montrait trop fortement, Francisca....

FRANCISCA.

Alors , vous renoncerez à lui ?

MINNA.

Eh ! voyez donc ! as-tu déjà un retour de compassion pour lui ? Non , chère étourdie , on ne renonce pas à un homme pour un défaut. Non ; mais il me vient une idée ; je veux punir un peu son orgueil par un orgueil semblable.

FRANCISCA.

Il faut en effet , mademoiselle , que vous soyez redevenue bien calme ; puisque vous songez à plaisanter.

MINNA.

Il est vrai ; mais viens , tu auras un rôle à jouer là-dedans.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'appartement de Minna.

MINNA , FRANCISCA.

(Minna est vêtue richement et élégamment; au lever du rideau, elle sort de table, et un domestique dessert.)

FRANCISCA.

IL est impossible que vous n'ayiez pas encore faim, mademoiselle.

MINNA.

Crois-tu, Francisca? peut-être me suis-je mise à table sans appétit.

FRANCISCA.

Nous avons décidé de ne pas parler de lui pendant le dîner; mais nous aurions dû convenir aussi de n'y pas penser.

MINNA.

Il est vrai que je n'ai fait que penser à lui.

FRANCISCA.

Je m'en suis bien aperçue. J'ai entamé l'entretien sur cent sujets différens; vous n'avez répondu juste sur aucun. (*Un domestique apporte du café.*) Voilà

quelque chose qui peut jeter encore davantage dans la rêverie : le cher et mélancolique café.

MINNA.

Dans la rêverie ! je ne rêve pas, je pense seulement à la leçon que je me propose de lui donner. M'as-tu bien entendue, Francisca ?

FRANCISCA.—

Oh ! oui. Mais il vaudrait mieux qu'il vous l'épargnât.

MINNA.

Tu verras que je le connais bien. L'homme qui me refuse présentement avec toutes mes richesses, voudra me disputer au monde entier dès qu'il apprendra que je suis malheureuse et abandonnée.

FRANCISCA, très-sérieusement.

Ce qui est fait pour flatter infiniment un très-délicat amour-propre.

MINNA.

Épilogueuse ! — Voyez donc, elle me gourmandait tantôt sur ma sensibilité, la voilà maintenant sur mon amour-propre. — Mais laisse-moi faire, ma chère Francisca ; tu pourras aussi agir à ta fantaisie avec ton maréchal-des-logis.

FRANCISCA.

Mon maréchal-des-logis ?

MINNA.

Oui ; si tu le nies, c'est que cela est vrai. — Je ne l'ai jamais vu ; mais d'après tout ce que tu m'en as dit, je t'annonce que ce sera ton mari.

SCÈNE II.

Les mêmes ; RICCAUT DE LA MARLINIÈRE.

RICCAUT ⁽¹⁾, derrière le théâtre.

Est-il permis, monsieur le major ?...

FRANCISCA.

Qu'est-ce que cela ? Est-ce pour nous ?

(Elle va à la porte.)

RICCAUT.

Parbleu ! je me trompe. Mais non, je ne me trompe pas ; c'est sa chambre.

FRANCISCA.

Certainement, mademoiselle, ce monsieur croit encore trouver ici le major Tellheim.

RICCAUT.

Eh oui ! le major de Tellheim : juste, ma belle enfant, c'est lui que je cherche. Où est-il ?

FRANCISCA :

Il ne loge plus ici.

(1) Ce sot et vil personnage, (type de presque tous les Français que nos voisins ont mis depuis dans leurs *comédies*) parle un allemand ridicule qu'il n'a pas été possible de traduire exactement. Nous donnons ici en italiques, et dans toute son intégrité, le français que Lessing lui prête ; cela pourra dédommager nos lecteurs de la perte de ce petit agrément.

RICCAUT.

Comment! il y logeait encore il n'y a que vingt-quatre heures, et il n'y loge plus? Où loge-t-il donc?

MINNA, s'avancant.

Monsieur...

RICCAUT.

Ah! madame... mademoiselle... Pardonnez...

MINNA.

Monsieur, votre erreur est très-excusable, et votre étonnement très-naturel. M. le major a eu la bonté de me céder son appartement; car je suis étrangère, et ne savais où me loger.

RICCAUT.

Ah! voilà de ses politesses; c'est un très-galant homme que ce major!

MINNA.

Où il loge maintenant.... vraiment je suis honteuse de ne le pas savoir.

RICCAUT.

Votre grâce ne sait pas?... *C'est dommage; j'en suis fâché.*

MINNA.

J'aurais dû m'en informer. Ses amis continueront à venir le chercher ici.

RICCAUT.

Je suis fort de ses amis, votre grâce.

MINNA.

Francisca, ne le sais-tu pas?

FRANCISCA,

Non, mademoiselle.

RICCAUT.

J'ai bien besoin de lui parler. Je viens lui apporter une *nouvelle* dont il sera très-content.

MINNA.

Je regrette d'autant plus... Cependant, je compte le voir bientôt; s'il était indifférent qu'il apprît cette nouvelle d'une personne ou d'une autre, je vous prierais, monsieur...

RICCAUT.

J'entends. — *Mademoiselle parle français? Mais sans doute, telle que je la vois! — La demande était bien impolie; vous me pardonnerez, mademoiselle.*

MINNA.

Monsieur...

RICCAUT.

Non; vous ne parlez pas français, votre grâce?

MINNA.

Monsieur, en France j'essaierais de le parler; mais ici à quoi bon? Je vois que vous me comprenez, monsieur: moi aussi, monsieur, je vous comprendrai certainement. Parlez comme il vous plaira.

RICCAUT.

Bon, bon! je puis aussi m'expliquer en allemand. *Sachez donc, mademoiselle...* Votre grâce saura que je sors de la table du ministre... ministre de... ministre de... Comment donc s'appelle le ministre...

là-bas?..... dans la grande rue?.... sur la grande place?...

MINNA.

Je ne connais pas encore....

RICCAUT.

Eh bien , le ministre de la guerre. — J'y ai dîné, je dîne à l'ordinaire chez lui. Or, on y est venu à parler du major Tellheim ; et le ministre m'a dit en confidence , car son excellence est de mes amis , et il n'y a point de mystères entre nous. — Son excellence, dis-je, m'a confié que l'affaire de notre major était sur le point de finir, et de finir bien ; il a fait un rapport au roi, et le roi a décidé là-dessus, tout-à-fait en faveur du major. — Monsieur, m'a dit son excellence, vous comprenez bien que tout dépend de la manière dont on fait envisager les choses au roi ; et vous me connaissez. Cela fait un très-joli garçon que ce Tellheim, et ne sais-je pas que vous l'aimez ? Les amis de mes amis sont aussi les miens. Il coûte un peu cher au roi, ce Tellheim ; mais est-ce que l'on sert les rois pour rien ? Il faut s'entr'aider en ce monde, et quand il s'agit de pertes, que ce soit le roi qui en fasse, et non pas un honnête homme de nous autres. Voilà le principe dont je ne me dépars jamais. Qu'en dit votre grâce ? N'est-ce pas que c'est un brave homme ? Ah ! que son excellence a le cœur bien placé ! Il m'a assuré au reste, que si le major n'avait pas encore reçu une lettre de la main... une lettre de la main du roi, il en recevrait infailliblement une aujourd'hui.

MINNA.

Assurément, monsieur, cette nouvelle sera très-

agréable au major de Tellheim. Je souhaiterais seulement pouvoir lui apprendre en même temps le nom de l'ami qui prend tant de part à son bonheur.

RICCAUT.

Votre grâce désire savoir mon nom? — *Vous voyez en moi... votre grâce voit en moi le chevalier Riccaut de la Marlinière, seigneur de Prét-au-val, de la branche de Prens-d'Or.* Votre grâce est émerveillée d'apprendre que j'appartiens à une si grande, à une si grande famille, *qui est véritablement du sang royal. Il faut le dire; je suis, sans doute, le cadet le plus aventureux que la maison a jamais eu.* Je sers depuis mes onze ans. Une *affaire d'honneur* m'obligea de prendre la fuite. J'ai depuis servi sa sainteté, le pape, la république de San-Marino, la couronne de Pologne, les Provinces-Unies; jusqu'à ce qu'enfin je suis venu ici. *Ah! mademoiselle, que je voudrais n'avoir jamais vu ce pays-là!* Que ne m'a-t-on laissé au service des Provinces-Unies! je serais pour le moins colonel; mais ici, je suis toujours resté *capitaine*, et qui plus est, *capitaine réformé.*

MINNA.

C'est bien malheureux.

RICCAUT.

Oui, mademoiselle, me voilà réformé et par-là mis sur le pavé.

MINNA.

Je vous plains beaucoup.

RICCAUT.

Vous êtes bien bonne, mademoiselle. Non, on ne

sait pas reconnaître le mérite ici. Un homme comme moi, me *réformer* ! un homme qui s'est *ruiné* à leur service, encore ! car tout cela m'a coûté plus de vingt mille *livres*. Qu'ai-je maintenant ? *Tranchons le mot ; je n'ai pas le sou, et me voilà exactement vis-à-vis du rien.*

MINNA.

Cela me fait bien de la peine.

RICCAUT.

Vous êtes bien bonne, mademoiselle. Mais comme on dit : tout malheur a un frère à sa suite ; *qu'un malheur ne vient jamais seul ; c'est ce qui m'arrive.* Et quelle autre *ressource* que le jeu peut rester à un *honnête homme* de mon *extraction*. J'ai donc joué avec bonheur, tant que le bonheur ne m'a pas été nécessaire ; à présent que j'en aurais besoin, *mademoiselle, je joue avec un guignon qui surpasse toute croyance.* Depuis quinze jours, il ne s'en est pas passé un seul où je n'aie été mis à sec ; encore hier, cela m'est arrivé trois fois. *Je sais bien qu'il y avait quelque chose de plus que le jeu. Car parmi mes pontes se trouvaient certaines dames...* Je n'en veux pas dire davantage. Il faut être galant avec les dames, elles m'avaient encore *invité* aujourd'hui pour me donner *révanche* ; *mais... vous m'entendez, mademoiselle, il faut avoir de quoi manger avant d'avoir de quoi jouer.*

MINNA.

J'espère, monsieur, que...

RICCAUT.

Vous êtes bien bonne, mademoiselle.

MINNA, tirant Francisca à l'écart.

Francisca, cet homme me fait vraiment pitié. Prendrait-il en mauvaise part que je lui offrissse quelque chose?

FRANCISCA.

Il ne m'en a pas l'air.

MINNA.

Fort bien, monsieur, je vois que... vous jouez, que vous tenez la banque; sans doute dans des lieux où il y a quelque chose à gagner. Il faut que je vous avoue que moi... j'aime aussi beaucoup le jeu...

RICCAUT.

Tant mieux, mademoiselle, tant mieux! Tous les gens d'esprit aiment le jeu à la fureur.

MINNA, continuant.

Que j'aime beaucoup à gagner et que je risque volontiers mon argent avec quelqu'un... qui sait jouer. — Seriez-vous disposé, monsieur, à m'associer et à m'accorder une part dans votre banque?

RICCAUT,

Comment, mademoiselle, vous voulez être de moitié avec moi? De tout mon cœur.

MINNA.

D'abord ce sera avec peu de chose.

(Elle va à sa cassette et y prend de l'argent.)

RICCAUT.

Ah! mademoiselle, que vous êtes charmante!

MINNA.

Voilà ce que j'ai gagné tout récemment : dix pistoles en tout. Je dois rougir d'être si peu...

RICCAUT, prenant.

Donnez toujours, mademoiselle, donnez.

MINNA.

Sans doute, monsieur, que votre banque est très-considérable ?

RICCAUT.

Oui, oui, très-considérable. Dix pistoles ! Votre grâce sera pour cela *interressir* dans ma banque pour la troisième partie, *pour le tiers*. Il est vrai que pour un tiers il faudrait... quelque chose de plus ; mais avec une jolie femme, il n'y faut pas regarder de si près. Je me félicite d'entrer par-là en *liaison* avec votre grâce, *et de ce moment je recommence à bien augurer de ma fortune.*

MINNA.

Mais quand vous jouerez, monsieur, je n'y saurais être.

RICCAUT.

Quelle nécessité y a-t-il que votre grâce y soit ? Nous autres joueurs, nous sommes gens d'honneur entre nous.

MINNA.

Si nous sommes heureux, monsieur, vous m'apporterez ma part ; mais si nous ne le sommes pas...

RICCAUT.

Alors je viendrai chercher des recrues. N'est-ce pas, mademoiselle ?

MINNA.

A la longue les recrues pourraient bien manquer.
Défendez donc notre argent, monsieur.

RICCAUT.

Pour qui votre grâce me prend-elle? pour un sot?
pour un pauvre imbécile?

MINNA.

Pardonnez-moi...

RICCAUT.

*Je suis des bons, mademoiselle. Savez-vous ce que
cela veut dire? Je suis de ces gens adroits...*

MINNA.

Mais cependant, monsieur...

RICCAUT.

Je sais monter un coup...

MINNA, étonnée.

Vous, monsieur?

RICCAUT.

Je file la carte avec une adresse...

MINNA.

Se peut-il?

RICCAUT.

Je fais sauter la coupe avec une dextérité...

MINNA.

Il ne se peut pas, monsieur...

RICCAUT.

Quoi pas, mademoiselle, quoi pas? *Donnez-moi
un pigeonneau à plumer, et...*

MINNA.

Tricher, friponner ?

RICCAUT.

Comment, mademoiselle, vous appelez cela friponner ? Corriger la fortune, l'enchaîner sous ses doigts, être sûr de son fait ? Les Allemands appellent cela friponner, friponner ! Oh ! l'allemand est une pauvre langue, une langue bien grossière.

MINNA.

Non, monsieur ; si c'est ainsi que vous pensez...

RICCAUT.

Laissez-moi faire, mademoiselle, et soyez tranquille. Que vous importe la manière dont je joue ? Enfin, vous me verrez demain, mademoiselle, avec cent pistoles, ou vous ne me verrez pas du tout. Votre très-humble, mademoiselle, votre très-humble.

(Il sort.)

MINNA, le regardant sortir avec étonnement et dépit.

Je préfère le dernier, monsieur, le dernier.

SCÈNE III.

MINNA, FRANCISCA.

FRANCISCA, indignée.

Puis-je parler ? à merveille ! à merveille !

MINNA.

Gronde-moi, je le mérite. (*Après une courte ré-*

flexion.) Non, ne me gronde pas, Francisca, je ne le mérite point.

FRANCISCA.

Très-bien, ce que vous venez de faire là est charmant, vous avez relevé un fripon.

MINNA.

Je croyais secourir un malheureux.

FRANCISCA.

Ce qu'il y a de mieux, c'est que ce misérable croit que vous êtes comme lui. Oh! il faut que je coure après lui, et que je lui reprenne l'argent.

(Elle veut sortir.)

MINNA.

Ne laisse pas refroidir tout-à-fait le café, Francisca, verse-le.

FRANCISCA.

Il faut qu'il vous le rende; vous avez changé d'avis; vous ne voulez pas jouer de moitié avec lui. Dix pistoles! vous voyez bien, mademoiselle, que c'est un mendiant. (*Minna se verse du café elle-même.*) Donner une pareille somme à un mendiant! et encore lui avoir épargné la honte de la demander, par-dessus le marché! Le bon cœur, qui par générosité ne reconnaît pas le mendiant, n'en est pas reconnu à son tour. Il pourrait bien se faire, mademoiselle, qu'il prît votre aumône pour.... je ne sais quoi. (*Minna lui présente une tasse de café.*) Voulez-vous m'agiter le sang encore davantage? Je vous remercie. (*Parodiant Riccaut.*) Parbleu, votre grâce, on ne se connaît pas ici en mérite. —

Non assurément, puisqu'on laisse la liberté à de pareils fripons, et qu'on ne les pend point.

MINNA, prenant son café et d'un ton sérieux et réfléchi.

Francisca, tu te connais parfaitement en gens de bien; mais quand veux-tu apprendre à supporter les méchants? ce sont des hommes aussi, et le plus souvent bien moins méchants qu'ils ne le paraissent. Il ne faut que chercher ce qu'ils ont de bon. Je suis persuadée que ce Français n'est rien autre chose qu'un vaniteux. Ce n'est que par vanité qu'il se donne pour être adroit au jeu; il ne veut pas paraître m'avoir d'obligation, il veut s'épargner le remerciement. Peut-être est-il allé payer ses petites dettes, et, avec ce qui lui restera, vivra-t-il tranquillement, et avec économie, aussi long-temps qu'il le pourra; peut-être ne pense-t-il seulement pas au jeu. Si cela est ainsi, ma chère Francisca, qu'il vienne chercher des recrues quand il voudra. (*Lui donnant sa tasse.*) Ote-moi cela. — Mais, dis-moi, Tellheim ne devrait-il pas déjà être ici?

FRANCISCA.

Non, mademoiselle, deux choses me sont impossibles : trouver le bon côté d'un méchant, et le mauvais d'un bon.

MINNA.

Il est pourtant bien sûr qu'il viendra?

FRANCISCA.

Il ne devrait pas venir : vous remarquez un peu de fierté en lui, en lui le meilleur des hommes, et vous voulez le traiter si cruellement.

MINNA.

Va-tu recommencer ? Tais-toi , je le veux. Si tu contraries cette fantaisie , si tu ne dis et ne fais tout ce dont nous sommes convenues... je te laisserai seule avec lui , et alors... Mais le voici lui-même.

SCÈNE IV.

Les mêmes , WERNER qui entre d'un air empesé comme s'il était de service.

FRANCISCA.

Non , ce n'est que mon cher maréchal-des-logis.

MINNA.

Cher maréchal-des-logis ! A qui se rapporte ce mot *cher* ?

FRANCISCA.

Mademoiselle , je vous en prie , n'intimidez pas cet homme. — Votre servante , monsieur le maréchal-des-logis ; que nous apportez-vous ?

WERNER s'approche de Minna sans faire attention à Francisca.

Le major de Tellheim présente son respectueux hommage à mademoiselle de Barnhelm , par moi son maréchal-des-logis Werner , et lui fait dire qu'il sera ici tout à l'heure.

MINNA.

Où est-il donc arrêté ?

WERNER.

Mademoiselle voudra bien excuser ; nous sommes

sortis de notre logement avant trois heures ; mais nous avons été rencontrés par le trésorier de l'armée, et comme on n'en finit pas avec ces messieurs, M. le major ma fait signe de venir rendre compte à mademoiselle de cet incident.

MINNA.

Très-bien, monsieur le maréchal-des-logis, je souhaite que le trésorier ait quelque chose d'agréable à dire au major.

WERNER.

Ces messieurs ont rarement rien de semblable à dire aux officiers. (*Voulant s'en aller.*) Mademoiselle a-t-elle quelque chose à commander ?

FRANCISCA.

Eh bien, où allez-vous donc déjà, monsieur le maréchal-des-logis ? est-ce là tout ce que vous avez à nous dire ?

WERNER, *bas et d'un ton sérieux à Francisca.*

Rien de plus, ma belle ; ce serait contre le respect et la subordination. (*A Minna.*) Mademoiselle...

MINNA.

Je vous remercie de la peine, monsieur le maréchal-des-logis. — Je suis bien aise d'avoir fait votre connaissance. Francisca m'a dit beaucoup de bien de vous.

(*Werner salue avec raideur et sort.*)

SCÈNE V.

MINNA , FRANCISCA.

MINNA.

Et c'est là ton maréchal-des-logis , Francisca ?

FRANCISCA.

Ton ! Mais ce n'est pas le moment de répondre à votre persiflage. Oui , mademoiselle , c'est mon maréchal-des-logis : vous le trouvez sans doute un peu raide et empesé ; il vient presque de me le paraître à moi-même ; mais je vois bien qu'en présence de votre grâce il croyait être à la parade ; et quand les soldats sont à la parade , vraiment ils ressemblent plus à des automates qu'à des hommes ; il faut le voir et l'entendre quand il est libre et lui-même.

MINNA.

Je voudrais donc le voir ainsi.

FRANCISCA.

Il doit être encore là-bas dans la salle ; ne puis-je aller causer un peu avec lui ?

MINNA.

C'est à regret que je te refuse ce petit plaisir ; mais il faut que tu restes ici , Francisca ; il faut que tu sois présente à notre entretien. — Mais je me rappelle encore quelque chose. (*Elle tire son anneau de son doigt.*) Tiens , prends ma bague , garde-la-moi , et donne-moi en place celle du major.

FRANCISCA.

Pourquoi ?

MINNA, pendant que Francisca cherche l'autre bague.

Je ne sais pas bien, moi-même; mais il me semble que je pourrai en avoir besoin. — On frappe; donne vite. (*Elle met l'anneau a son doigt; Tellheim entre.*) C'est lui.

SCÈNE VI.

Les mêmes, TELLHEIM avec le même habit, mais chaussé et coiffé comme Francisca le lui a recommandé.

TELLHEIM.

Vous me pardonnerez, mademoiselle, de m'être fait attendre...

MINNA.

Oh! monsieur le major, il n'en faut pas user si militairement entre nous; vous voilà enfin. Attendre un plaisir est aussi un plaisir. (*Elle le regarde en souriant.*) Eh bien! mon cher Tellheim, n'avons-nous pas été des enfans, tantôt?

TELLHEIM.

Oui des enfans, mademoiselle! des enfans qui se désespéraient quand ils devaient se soumettre.

MINNA.

Nous allons monter en voiture, mon cher major, pour visiter un peu la ville, et aller ensuite au-devant de mon oncle.

TELLHEIM.

Comment?

MINNA.

Vous voyez que nous n'avons pu nous dire mutuellement ce qu'il y avait de plus important. Oui, il arrive aujourd'hui; un accident est cause que je suis venue un jour plus tôt que lui, et sans l'attendre.

TELLHEIM.

Le comte de Bruchsall? il est de retour?

MINNA.

Les troubles de la guerre l'avaient fait fuir en Italie : la paix nous l'a rendu. — Ne vous inquiétez pas, Tellheim, c'est de lui que venait autrefois le plus grand obstacle à notre union; mais...

TELLHEIM.

Notre union!

MINNA.

Il est votre ami, il a entendu dire trop de bien de vous, et en trop d'occasions, pour ne pas l'être. Il brûle de connaître par lui-même celui que son unique héritière a choisi. Il vient comme oncle, comme tuteur, comme père, me donner à vous.

TELLHEIM.

Ah! mademoiselle, pourquoi n'avez-vous pas lu ma lettre? pourquoi n'avez-vous pas voulu la lire?

MINNA.

Votre lettre? Oui, je me souviens que vous m'en avez écrit une. Qu'est donc devenue cette lettre, Francisca? l'avons-nous lue, ou non? Que m'écriviez-vous, cher Tellheim?

TELLHEIM.

Rien que l'honneur ne me prescrivît.

MINNA.

Ne pas abandonner une honnête fille qui vous aime, voilà assurément ce que l'honneur ordonne. Il est vrai que j'aurais dû lire votre lettre ; mais ce que je n'ai pas lu, je l'apprendrai ici.

TELLHEIM.

Oui, vous devez l'apprendre.

MINNA.

Non, cela s'explique de soi-même. Vous ne voudriez plus de moi ? vous seriez capable d'un trait si affreux ? avez-vous que je serais déshonorée pour toute ma vie ? mes compagnes me montreraient au doigt. — « La voici, dirait-on, cette Minna de Barnhelm qui, parce qu'elle était riche, se flattait d'épouser le brave Tellheim ; comme si on pouvait avoir les hommes de mérite avec de l'argent ! » Voilà ce que l'on dirait de moi ; car toutes mes compagnes sont jalouses de moi : elles ne peuvent nier que je sois riche ; mais elles ne veulent pas avouer non plus que je sois encore une personne douée d'assez bonnes qualités, et digne d'un honnête homme ; n'est-ce pas, Tellheim ?

TELLHEIM.

Oui, mademoiselle, je reconnais bien là vos compagnes ; elles vous envieront beaucoup en effet un officier renvoyé, déshonoré, mutilé et réduit à la mendicité.

MINNA.

Et vous êtes tout cela ? Si je ne me trompe , j'ai déjà ce matin entendu quelque chose de semblable. Il y a là dedans du bien et du mal mêlés ensemble , voyons donc l'un et l'autre de près. Vous êtes renvoyé , dites-vous ; je croyais que votre régiment avait été seulement incorporé dans un autre. Comment se fait-il qu'on n'ait pas employé un homme de votre mérite ?

TELLHEIM :

Cela s'est fait... comme cela devait se faire. Les grands se sont convaincus qu'un soldat s'aventurerait peu volontiers par attachement pour eux , par devoir pas beaucoup plus , mais entièrement pour son propre honneur. Que peuvent-ils croire qu'ils lui doivent ? La paix leur a rendu plusieurs de mes pareils inutiles , et au bout du compte personne ne leur est nécessaire.

MINNA.

Vous parlez comme il convient à un homme auquel les grands sont aussi très-inutiles , et ne l'ont jamais été davantage qu'en ce moment. Je les remercie de tout mon cœur d'avoir abandonné leurs prétentions sur un homme qu'il m'eût été très-peu agréable de partager avec eux. — Je suis votre maîtresse , Tellheim , vous n'avez donc plus besoin de maître. — Vous voir réformé est un bonheur que j'aurais à peine rêvé ; mais vous n'êtes pas seulement réformé , vous êtes plus encore ; vous êtes mutilé , dites-vous ? (*Le regardant de haut en bas.*) Eh bien , l'invalidé est cependant encore assez droit et assez bien portant. Il me semble qu'il lui reste

encore assez de fermeté et de vigueur. Mon cher Tellheim, si vous songez à aller demander l'aumône en montrant vos membres mutilés, je vous prédis d'avance qu'on ne vous donnera qu'à bien peu de portes, si ce n'est à celles de quelques bonnes filles compatissantes comme moi.

TELLHEIM.

Ma chère Minna, je n'entends ici qu'une fille malicieuse.

MINNA.

Et moi, dans ce reproche, tout ce que j'entends, c'est : *chère Minna*. Je ne serai pas malicieuse plus long-temps, car je me rappelle que vous n'êtes qu'un pauvre infirme; un coup de feu vous a un peu estropié le bras droit.—Mais, tout bien considéré, ce n'est déjà pas un si grand mal, j'en suis d'autant plus assurée que vous ne me battriez pas ⁽¹⁾.

TELLHEIM.

Mademoiselle...

MINNA.

Vous voulez dire que vous, vous en êtes d'autant moins assuré que vous ne serez pas battu par moi. Eh bien ! eh bien ! cher Tellheim, j'espère que vous ne me pousserez pas jusque-là.

TELLHEIM.

Vous voulez rire, mademoiselle, je suis fâché de ne pouvoir rire avec vous.

MINNA.

Pourquoi pas ? qu'avez-vous à alléguer contre le

(1) L'auteur aurait dû ajouter : De ce bras-là.

rire? ne peut-on pas être très-sérieux en riant? Mon cher major, le rire nous conserve plus raisonnables que le chagrin : la preuve en est ici. Votre amie, en riant, juge mieux de votre position que vous-même : vous vous dites déshonoré parce qu'on vous a réformé; pour avoir reçu un coup de feu au bras, vous vous prétendez mutilé; cela est-il si raisonnable? N'est-ce pas de l'exagération? Est-ce ma faute si les exagérations sont si voisines du ridicule? Je parie que si je vous considère comme mendiant, cela soutient aussi peu l'examen; une fois, deux fois, trois fois même, vous aurez perdu vos équipages, quelques parties de vos capitaux sont en danger chez tel ou tel banquier; vous avez peut-être perdu l'espoir de recouvrer telles avances que vous avez eu occasion de faire pendant que vous étiez au service; mais pour cela êtes-vous un mendiant? Quand il ne vous resterait que ce que mon oncle vous apporte?

TELLHEIM.

Votre oncle, mademoiselle, n'apporte rien pour moi.

MINNA.

Rien que les deux milles pistoles que vous avez si généreusement avancées à nos états.

TELLHEIM.

Ah! que n'avez-vous lu ma lettre, mademoiselle!

MINNA.

Eh bien, oui, je l'ai lue; mais ce que j'y ai trouvé sur cet article est pour moi une véritable énigme. Il est impossible qu'on veuille vous faire un crime

d'une action généreuse. — Expliquez-moi donc, mon cher major....

TELLHEIM.

Vous vous rappelez, mademoiselle, que j'eus l'ordre de presser avec la plus grande rigueur le recouvrement des contributions dans les bailliages de vos environs ; je voulus m'épargner cette dureté, et j'avancai de mes deniers la somme qui manquait.

MINNA.

Oui, je m'en souviens bien. Je vous aimai pour cette bonne action même sans vous avoir encore vu.

TELLHEIM.

Les états me firent leur reconnaissance, et, après la ratification de la paix, je voulus la faire porter parmi les dettes en liquidation. La reconnaissance fut admise comme valable, mais la propriété m'en fut contestée ; on sourit injurieusement quand j'affirmai avoir avancé les valeurs comptant ; on l'expliqua comme un cadeau que les états m'avaient fait pour me gagner, puisque j'étais tombé si vite d'accord avec eux sur le minimum de la somme, qu'en conséquence de mes pouvoirs je ne devais accepter qu'à la dernière extrémité. Le titre sortit ainsi de mes mains ; et s'il est payé, ce ne sera certainement pas à moi. C'est en cela, ma chère Minna, que je tiens mon honneur blessé, et non pour avoir reçu mon congé que j'eusse demandé moi-même si on ne m'e l'avait pas donné. — Eh bien, vous voilà sérieuse, ma chère demoiselle ; pourquoi ne riez-vous point ? Ha, ha, ha ! Je ris, moi.

MINNA.

Oh ! retenez ce rire, Tellheim, je vous en conjure ; c'est le rire effroyable de la misanthropie. Non, vous n'êtes pas fait pour vous repentir d'une bonne action parce qu'elle a de mauvaises conséquences, et il est impossible que ces conséquences soient durables ; la vérité sera mise au jour, le témoignage de mon oncle, de tous nos états...

TELLHEIM.

Votre oncle, vos états. Ha, ha, ha !

MINNA.

Votre rire me tue, Tellheim ; si vous croyez à la vertu, à la Providence, Tellheim, ne riez pas de la sorte : jamais je n'ai entendu imprécations plus effroyables que votre rire. — Mettons tout au pire. Si l'on veut ici absolument vous méconnaître, on ne vous méconnaîtra pas chez nous ; non, nous ne vous méconnaîtrons pas, nous ne pouvons vous méconnaître, Tellheim ; et si nos états ont le moindre sentiment de l'honneur, je sais ce qu'ils feront. Mais ne suis-je point folle ? à quoi cela servirait-il ? Figurez-vous, Tellheim, que vous avez perdu ces deux mille pistoles dans une mauvaise soirée : le roi a été une carte malheureuse pour vous ; (*se désignant*) la dame vous en sera d'autant plus favorable. — Croyez-moi, la Providence dédommage toujours l'honnête homme et souvent même d'avance. Le fait qui devait vous faire perdre deux mille pistoles m'a acquise à vous ; sans lui je n'aurais jamais eu le désir de vous connaître. Vous le savez, je me présentai sans avoir été invitée dans la première assemblée où je crus vous

rencontrer ; j'y allai pour vous seul, avec le plus fort pressentiment de vous aimer. — Ah ! je vous aimais déjà ! Avec le plus fort pressentiment de vous appartenir, quand je vous aurais trouvé aussi noir, aussi laid que le More de Venise ; vous n'êtes ni aussi noir ni aussi laid, vous ne serez pas aussi jaloux non plus ; mais, Tellheim, Tellheim, vous avez pourtant encore bien de la ressemblance avec lui. Oh ! hommes farouches et inflexibles qui ont toujours le regard fixé sur le fantôme de l'honneur, qui s'endurcissent pour tout autre sentiment !... Tournez vos regards ici, sur moi, Tellheim. (*Pendant ce discours, Tellheim reste enfoncé dans ses réflexions et a le regard fixe.*) A quoi pensez-vous ? Vous ne m'écoutez pas.

TELLHEIM, avec distraction.

Oh ! oui. Mais dites-moi cependant, mademoiselle, comment le More vint-il au service de Venise ? N'avait-il donc pas de patrie ? Pourquoi offrait-il son bras et son sang à un gouvernement étranger ?

MINNA, effrayée.

A quoi songez-vous, Tellheim ? — Il est temps de mettre fin... (*Elle le prend par la main.*) Venez. — Francisca, fais avancer la voiture.

TELLHEIM se dégageant et courant après Francisca.

Non, Francisca, je ne puis avoir l'honneur d'accompagner votre maîtresse. — Ma chère Minna, laissez-moi encore aujourd'hui l'usage de ma raison ; permettez que je me retire, vous êtes sur le point de me la faire perdre. Je résiste autant que je puis ; mais pendant que je suis encore maître de mes sens, écoutez, chère Minna, ce que j'ai fermement résolu

et dont rien au monde ne pourra me détourner. — S'il ne m'est plus permis d'attendre un heureux coup du sort, si le feuillet ne se retourne pas entièrement, si....

MINNA.

Il faut que je vous interrompe, monsieur le major. (*A Francisca.*) Nous aurions dû lui dire cela d'abord, Francisca; tu ne me fais songer à rien. — Notre conversation eût pris un tout autre tour, Tellheim, si j'avais commencé par vous dire la bonne nouvelle que le chevalier de la Marlinière vous apportait à l'instant même.

TELLHEIM.

Le chevalier de la Marlinière? qu'est-ce que cela?

FRANCISCA.

C'est un excellent homme, monsieur le major, à cela près...

MINNA.

Paix, Francisca. (*A Tellheim.*) C'est aussi un officier réformé, qui a été au service de Hollande....

TELLHEIM.

Ah! le lieutenant Riccaut?

MINNA.

Il a assuré qu'il était votre ami...

TELLHEIM.

Et moi, j'assure que je ne suis pas le sien.

MINNA, continuant.

Et que je ne sais quel ministre lui avait confié que votre affaire était sur le point d'avoir le plus heureux

résultat ; qu'une lettre de la main du roi était expédiée pour vous...

TELLHEIM.

Comment Riccaut et un ministre vont-ils ensemble ? — Il faut cependant qu'il se soit passé quelque chose de relatif à mon affaire ; car le payeur général de la guerre vient de m'apprendre que le roi avait rapporté ce qui avait été arrêté provisoirement contre moi, et que je pouvais retirer la parole d'honneur que j'avais donnée, par écrit, de ne point m'éloigner d'ici que je ne fusse entièrement acquitté. — Mais probablement ce sera tout : on me permettra volontiers d'errer dans le monde. On se trompe, je ne bougerai pas. La misère la plus extrême me dévorera ici, aux yeux de mes calomniateurs, avant que...

MINNA.

Homme inflexible...

TELLHEIM.

Je n'ai pas besoin de grâce ; c'est justice que je veux. Mon honneur...

MINNA.

L'honneur d'un homme comme vous...

TELLHEIM, avec chaleur.

Non, chère Minna, vous pouvez juger d'autre chose, mais non de celle-là. L'honneur n'est pas la voix de notre conscience, n'est pas le témoignage de quelques personnes équitables.

MINNA.

Non, non, je le sais trop : l'honneur... c'est l'honneur.

TELLHEIM.

Bref, mademoiselle... vous ne m'avez pas laissé achever. Je voulais dire que si l'on me refuse aussi indignement ce qui m'appartient; que si mon honneur n'obtient pas la satisfaction la plus complète, alors je ne puis être à vous, chère Minna; car je n'en serais pas digne aux yeux du monde. Mademoiselle de Barnhelm mérite un époux sans reproche. C'est un indigne amour que celui qui n'a aucun souci d'attirer le blâme sur l'objet aimé. C'est un homme bien plus indigne encore que celui qui ne rougit pas de devoir tout son bonheur à une femme dont la tendresse aveugle....

MINNA.

Et vous dites cela sérieusement, monsieur le major? (*Elle lui tourne le dos brusquement.*) Francisca!

TELLHEIM.

Ne vous offensez point, mademoiselle.

MINNA, bas à Francisca.

Voilà le moment, Francisca; que me conseilles-tu?

FRANCISCA.

Je ne conseille rien; mais franchement il vous tourmente un peu trop.

TELLHEIM, l'interrompant.

Vous êtes fâchée, mademoiselle!

MINNA, avec dépit.

Moi, pas le moins du monde.

TELLHEIM.

Si je vous aimais moins, mademoiselle...

MINNA, du même ton.

Oh ! certainement ! cela ferait mon malheur. — Or voyez-vous, monsieur le major, je ne veux pas votre malheur non plus. Il faut aimer d'une façon tout-à-fait désintéressée ; il est bon que je n'aie pas été plus sincère, votre pitié m'eût peut-être accordé ce que me refuse votre amour.

(Elle tire doucement l'anneau de son doigt.)

TELLHEIM.

Que voulez-vous dire par-là, mademoiselle ?

MINNA.

Non, nous ne devons pas nous rendre malheureux l'un par l'autre ; ainsi le veut le véritable amour. Je vous en crois, monsieur le major, et vous avez beaucoup trop d'honneur pour méconnaître l'amour.

TELLHEIM.

Plaisantez-vous, mademoiselle ?

MINNA.

Tenez, reprenez l'anneau que vous me donnâtes autrefois, comme gage de votre fidélité. (*Elle lui donne l'anneau.*) Que tout soit dit, et soyons, l'un à l'égard de l'autre, comme si nous ne nous étions jamais vus.

TELLHEIM.

Qu'entends-je !

MINNA.

Et cela vous étonne ? — Prenez, monsieur. — Ceci n'est pas un jeu de notre part.

TELLHEIM, prenant l'anneau de sa main.

Grand Dieu ! et Minna peut parler ainsi ?

MINNA.

Vous ne pouvez pas être à moi dans un certain cas ; moi , je ne puis être à vous dans aucun. Votre malheur serait probable , le mien serait certain. (*Elle va pour sortir.*) Adieu, monsieur.

TELLHEIM.

Où allez-vous , ma chère Minna ?

MINNA.

Monsieur , vous m'offensez maintenant , avec cette familiarité.

TELLHEIM.

Qu'avez-vous , mademoiselle ? où allez-vous ?

MINNA.

Laissez-moi. (*En sortant.*) Ingrat ! je vais vous dérober mes larmes.

SCÈNE VII.

TELLHEIM, FRANCISCA.

TELLHEIM.

Vos larmes ! et je vous abandonnerais ?

(Il veut aller après elle.)

FRANCISCA, l'arrêtant.

Un moment, monsieur le major, vous ne voulez sans doute pas la suivre dans sa chambre à coucher ?

TELLHEIM.

Son malheur ! Ne parle-t-elle pas de malheur ?

FRANCISCA.

Assurément, du malheur de vous perdre, après...

TELLHEIM.

Après?... après quoi ? Il y a là-dessous quelque chose... Qu'est-ce, Francisca ? Parle, apprend-moi...

FRANCISCA.

Après vous avoir fait tant de sacrifices... Voilà ce que je voulais dire.

TELLHEIM.

Des sacrifices à moi ?

FRANCISCA.

Écoutez en deux mots : il est très-heureux pour vous, monsieur le major, que vous en soyez débarrassé de cette façon. — Pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Cela ne peut pas demeurer long-temps secret : nous avons pris la fuite. Le comte de Bruchsal a dés-hérité ma maîtresse parce qu'elle n'a pas voulu accepter un époux de sa main ; là-dessus tout le monde l'a quittée, tout le monde l'a abandonnée. Que pouvions-nous faire ? nous résolûmes de chercher celui pour lequel....

TELLHEIM.

C'en est assez. Viens, il faut que je me jette à ses pieds.

FRANCISCA.

A quoi pensez-vous ? Allez plutôt remercier votre bon destin.

TELLHEIM.

Misérable, pour qui me prends-tu? Non, ma chère Francisca, ce conseil n'est pas sorti de ton cœur : pardonne ma mauvaise humeur.

FRANCISCA.

Ne me retenez pas plus long-temps, je veux aller voir ce qu'elle fait, il peut lui être arrivé quelque chose; allez, et revenez quand vous le jugerez à propos.

(Elle sort du même côté que Minna.)

SCÈNE VIII.

TELLHEIM seul.

Mais Francisca... Oh! je vous attends ici.—Non, il est plus pressant... Pour peu qu'elle veuille réfléchir sérieusement, il est impossible qu'elle ne me pardonne pas. — C'est présentement que je vais avoir besoin de toi, honnête Werner!—Non, non, Minna, je ne suis pas un ingrat.

(Il sort précipitamment.)

FIN DU QUATRIÈME AGTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même décoration.

TELLHEIM entre d'un côté, et **WERNER** de l'autre.

TELLHEIM.

AH! Werner, je cours après toi de tous côtés. Où te tiens-tu donc?

WERNER.

Et moi je courais aussi après vous, monsieur le major; voilà ce que c'est que de courir l'un après l'autre. Je vous apporte une excellente nouvelle.

TELLHEIM.

Et ce n'est pas de ta nouvelle que j'ai besoin, c'est de ton argent. Vite, Werner, donne-moi tout ce que tu as, et tâche de te procurer tout ce que tu pourras.

WERNER.

Quoi, monsieur le major? — Eh bien, sur ma pauvre âme, je le disais bien : il m'empruntera de l'argent quand lui-même en aura à prêter.

TELLHEIM.

Ce n'est pas un prétexte que tu veux prendre ?...

WERNER.

Je n'ai rien là-dessus à lui reprocher ; il prend de la main droite et me rend de la gauche.

TELLHEIM.

Ne me fais pas attendre , Werner : j'ai bonne envie de rendre ; mais quand ? comment ? Dieu le sait.

WERNER.

Vous ne savez donc pas vous-même que le trésor de la couronne a ordre de vous compter ce qui vous est dû. Je viens de l'apprendre à l'instant de la bouche...

TELLHEIM.

Que contes-tu là ? que t'es-tu laissé conter ? Ne sens-tu pas que, si cela était vrai, j'en aurais été instruit le premier ? — Enfin , Werner , de l'argent , de l'argent !

WERNER.

Parbleu, avec plaisir. En voilà ; voilà les cent louis d'or et les cent ducats.

(Il les lui donne.)

TELLHEIM.

Les cent louis d'or , Werner ? va les porter à Just ; qu'il aille sur-le-champ retirer l'anneau qu'il a mis en gage ce matin. — Mais où en auras-tu encore , Werner ? car il m'en faut plus que cela.

WERNER.

Laissez-moi ce soin. L'homme qui a acheté mon

bien demeure en ville; le premier paiement n'échoit, il est vrai, que dans quinze jours, mais l'argent est prêt, et moyennant un demi pour cent...

TELLHEIM.

A merveille, mon cher Werner! vois-tu maintenant que tu es mon seul recours? — Il faut que je te confie tout; cette demoiselle... que tu as vue ici... elle est malheureuse.

WERNER.

Oh! tant pis!

TELLHEIM.

Mais demain elle sera ma femme.

WERNER.

Oh! tant mieux!

TELLHEIM.

Et après-demain je pars avec elle. Je dois, je veux partir, dussé-je tout laisser ici à l'abandon. Qui sait ce que le sort me réserve ailleurs? si tu le veux, Werner, viens avec moi, nous reprendrons du service.

WERNER.

En vérité? — Mais cependant, là où il y aura guerre, monsieur le major?

TELLHEIM.

Où donc? — Va, mon cher Werner, nous reparlerons de cela plus au long.

WERNER.

O mon cher major!.. après-demain?... Pourquoi pas plutôt demain? — J'aurai bientôt tout préparé!... Il y a une guerre de toute beauté en Perse, monsieur le major; qu'est-ce que vous en dites?

TELLHEIM.

Nous y penserons. Mais va, mon cher Werner.

WERNER.

Vive la joie ! vive le prince Héraclius !

(Il sort.)

SCÈNE II.

TELLHEIM seul.

Que se passe-t-il en moi ? mon âme a retrouvé une nouvelle énergie. Mon propre malheur m'avait accablé, il m'avait rendu chagrin, timide, craintif, inerte ; le sien m'élève ; je regarde hardiment autour de moi, et me sens fort et résolu à tout entreprendre pour elle. Que tardé-je ?

(Il veut aller à la chambre de Minna, il rencontre Francisca qui en sort.)

SCÈNE III.

TELLHEIM, FRANCISCA.

FRANCISCA.

Est-ce donc vous ? — Il me semblait, en effet, avoir entendu votre voix. — Que voulez-vous, monsieur le major ?

TELLHEIM.

Ce que je veux ? Que fait ta maîtresse ? — Allons, viens.

FRANCISCA.

Elle va sortir en voiture à l'instant même.

TELLHEIM.

Et seule ? sans moi ? Où va-t-elle ?

FRANCISCA.

L'avez-vous oublié, monsieur le major ?

TELLHEIM.

N'extravagues-tu pas, Francisca ? — Je l'ai offensée, elle en a montré du ressentiment ; je vais lui demander pardon, et elle me pardonnera.

FRANCISCA.

Comment ! après que vous lui avez repris votre bague, monsieur le major ?

TELLHEIM.

Eh ! je l'ai fait dans un moment de trouble : voilà la première fois que j'y pense à cette bague. — Où l'ai-je fourrée ? (*Il la cherche.*) Ah ! la voilà.

FRANCISCA.

Est-ce bien elle ? (*A part, pendant qu'il la serre de nouveau.*) S'il pouvait la regarder de plus près !

TELLHEIM.

Elle m'a forcé de la reprendre avec une cruauté... que j'ai déjà oubliée, il est vrai. Un cœur trop plein ne saurait peser ses paroles ; mais j'espère qu'elle n'hésitera pas non plus un instant à reprendre cette bague. — Et n'ai-je pas encore la sienne ?

FRANCISCA.

Elle attend que vous la lui rendiez à votre tour. — Où est-elle donc, monsieur le major ? montrez-la-moi, je vous prie.

TELLHEIM, un peu embarrassé.

J'ai... oublié de la prendre. — Just... Just, va me l'apporter tout à l'heure.

FRANCISCA.

Elles sont entièrement semblables l'une et l'autre; laissez-moi donc voir celle-ci; j'aime tant à voir ces sortes de choses!

TELLHEIM.

Une autre fois, Francisca. A présent, viens...

FRANCISCA, à part.

Il ne veut pas absolument se laisser tirer d'erreur,

TELLHEIM.

Que parles-tu d'erreur?

FRANCISCA.

C'est une erreur, vous dis-je, que d'aller vous mettre en tête que mademoiselle soit encore un bon parti. Son patrimoine est fort peu de chose, et les comptes tant soit peu intéressés de ses tuteurs pourraient la réduire à rien. Elle attendait tout de son oncle; mais ce cruel oncle...

TELLHEIM.

Eh! laisse-le. — N'ai-je pas tout ce qu'il faut pour la dédommager?

FRANCISCA.

Écoutez : elle sonne, il faut que je rentre.

TELLHEIM.

Je te suis.

FRANCISCA.

Au nom du ciel ! n'en faites rien. Elle m'a expressément défendu de vous parler : du moins ne venez qu'après moi.

(Elle rentre.)

SCÈNE IV.

TELLHEIM seul , se tournant du côté de Francisca.

Announce-moi , parle pour moi , Francisca : je te suis à l'instant. — Que lui dirai-je ? Où le cœur doit parler il n'est pas besoin de préparation. La seule chose qui demanderait à être traitée avec un peu d'art , c'est d'excuser à ses yeux (car aux miens cela est déjà fait) sa réserve , son hésitation à chercher dans mes bras un refuge contre l'infortune , ses efforts pour me faire croire à un bonheur qu'elle a perdu à cause de moi , et sa défiance de mon honneur , de son mérite. — Ah ! la voilà.

SCÈNE V.

MINNA , TELLHEIM , FRANCISCA.

MINNA , en entrant , comme si elle n'apercevait pas le major.

La voiture est toujours devant la porte , Francisca ? Mon éventail.

TELLHEIM , s'approchant.

Où allez-vous , chère Minna ?

MINNA, avec une froideur affectée.

Je sors, monsieur le major. Je devine pourquoi vous avez pris la peine de venir encore une fois ici : c'est sans doute pour me rendre ma bague. Très-bien, monsieur le major : ayez la bonté de la remettre à Francisca. — Francisca, prends-la. (*Se mettant en devoir de sortir.*) Je n'ai pas de temps à perdre.

TELLHEIM, se mettant devant elle.

Ma chère Minna!... Ah! qu'ai-je appris, mademoiselle? Je n'étais pas digne de tant d'amour.

MINNA.

Quoi, Francisca, tu as découvert à M. le major?...

FRANCISCA.

Tout, mademoiselle.

TELLHEIM.

Point de courroux contre moi, chère Minna : je ne suis point un ingrat. Vous avez, à cause de moi, perdu beaucoup aux yeux du monde, mais non aux miens. A mes yeux, vous avez infiniment gagné par cette perte : elle était encore si récente pour vous ! Vous avez craint qu'elle ne fit sur moi une trop grande impression, et vous avez d'abord voulu me la cacher. Je ne me plains point de cette défiance, elle venait du désir de me voir à vous : ce désir fait mon orgueil. Vous m'avez trouvé malheureux moi-même, et vous n'avez pas voulu augmenter le malheur par le malheur. Vous ne pouviez savoir combien votre propre infortune m'élevait au-dessus de la mienne.

MINNA.

Tout cela est fort bien , monsieur le major ; mais c'en est fait. Je vous ai dégagé de vos obligations. Vous avez , en reprenant votre bague...

TELLHEIM.

Je n'ai consenti à rien. Je me regarde , au contraire , comme plus engagé que jamais. Vous êtes à moi , Minna , à moi pour toujours. (*Il tire sa bague.*) Recevez ici , pour la seconde fois , ce gage de ma fidélité.

MINNA.

Moi , reprendre cette bague ?... cette bague...

TELLHEIM.

Oui , oui , adorable Minna !

MINNA.

Que me demandez-vous ? Cette bague....

TELLHEIM.

Vous la reçûtes pour la première fois de mes mains à une époque où nos conditions étaient égales , où nous étions heureux. Vous avez cessé d'être heureuse ; mais nos conditions sont encore égales. L'égalité est toujours le lien le plus fort de l'amour. Souffrez , ma chère Minna...

(*Il lui prend la main , et veut lui mettre l'anneau au doigt.*)

MINNA.

Quoi ! de la violence , monsieur le major !... — Non , il n'est point de puissance au monde qui soit capable de me forcer à reprendre cet anneau. — Vous croyez peut-être que je manque de bagues?...

Eh ! vous voyez bien que j'en ai encore une ici (*elle montre sa bague*) qui ne cède en rien à la vôtre.

FRANCISCA.

Ma foi ! s'il ne devine pas encore !...

TELLHEIM, quittant la main de Minna.

Qu'est-ce que cela ? — Je vois mademoiselle de Barnhelm, mais je ne la comprends pas. Vous vous moquez, mademoiselle. — Pardonnez-moi de me servir de cette expression après vous.

MINNA, naturellement.

Ce mot vous a-t-il offensé, monsieur le major ?

TELLHEIM.

Il m'a fait de la peine.

MINNA, émue.

Il ne l'aurait pas dû, Tellheim.... Cher Tellheim, pardonnez-moi.

TELLHEIM.

Ah ! ce ton amical me dit que vous redevenez vous-même, que vous m'aimez encore, ma chère Minna...

FRANCISCA, éclatant.

La plaisanterie allait bientôt aller trop loin aussi.

MINNA, impérieusement.

Il n'est pas nécessaire que vous vous y mêliez, Francisca. Si je vous en priais...

FRANCISCA, à part, d'un ton piqué.

Ce n'est pas encore assez ?

MINNA, à Tellheim.

Oui, monsieur, ce serait une vanité de femme

que de me montrer froide et railleuse. Loin de moi!.. Vous méritez de me trouver aussi vraie que vous l'êtes vous-même. — Je vous aime toujours, Tellheim, oui, je vous aime toujours; mais cependant...

TELLHEIM.

N'ajoutez rien, ma chère Minna, n'ajoutez rien.

(Il lui prend encore une fois la main pour lui mettre la bague.)

MINNA, retirant sa main.

Mais cependant.... cela sera d'autant moins.... d'autant moins... — A quoi pensez-vous, monsieur le major? — Je croyais que vous aviez assez de vos malheurs personnels. — Il faut que vous restiez ici; il faut que vous arrachiez la plus complète réparation.... Oui, arracher; dans la vivacité, je ne trouve pas d'autre terme. La plus extrême misère dût-elle vous dévorer aux yeux de vos calomniateurs!

TELLHEIM.

Voilà comme je pensais, comme je parlais dans un moment où je ne savais ni ce que je pensais, ni ce que je disais. Le chagrin et une fureur secrète avaient enveloppé mon âme de leurs sombres nuages, et l'amour même, dans le plus vif éclat du bonheur, ne pouvait s'y faire jour. Mais il envoie la pitié qui, née de lui, et plus familiarisée avec la sombre douleur, dissipe ces ténèbres, et rouvre mon âme aux douces impressions de la tendresse. Le sentiment de la conservation se réveille en moi depuis que j'ai quelque chose de plus précieux que moi à conserver, et qu'il ne peut être conservé que par moi. Que le mot de pitié ne vous offense pas, chère Minna; nous pouvons l'entendre, sans en être

humiliés, de la bouche de celui qui fut la cause innocente de notre malheur. C'est moi, Minna, qui suis la cause du vôtre; c'est par moi que vous avez perdu amis et parens, fortune et patrie; c'est par moi, c'est en moi que vous devez retrouver tout cela, ou j'aurai dans mon cœur le regret d'avoir causé la perte de la plus aimable personne de votre sexe. Oh! ne me faites pas entrevoir un avenir où je me haïrais moi-même. Non, rien ne me retiendra plus long-temps ici; dès cet instant, je ne veux opposer que le mépris à l'injustice que l'on me fait. Ce pays est-il donc le monde? Le soleil l'éclaire-t-il seul? Où m'est-il défendu d'aller? où me refusera-t-on du service? et quand je devrais en aller demander dans les climats les plus lointains... Suivez-moi avec assurance, ma chère Minna, nous ne manquerons de rien. — J'ai un ami qui se plaît à m'obliger...

SCÈNE VI.

Les mêmes, UN CHASSEUR.

FRANCISCA, apercevant le chasseur.

Monsieur le major, monsieur le major!...

TELLHEIM, au chasseur.

Que demandez-vous?

LE CHASSEUR.

Je cherche M. le major de Tellheim. — Mais c'est vous-même. Monsieur le major, j'ai à vous

remettre... (*il fouille dans son portefeuille*) cet écrit de la main du roi.

TELLHEIM.

A moi?

LE CHASSEUR.

D'après l'adresse...

MINNA.

Entends-tu, Francisca? — Le chevalier avait dit vrai pourtant.

LE CHASSEUR, pendant que Tellheim prend la lettre.

Je vous prie de m'excuser, monsieur le major : vous l'auriez dû recevoir hier, mais il ne m'a pas été possible de vous trouver. Ce n'est qu'aujourd'hui, à la parade, que j'ai su votre demeure du lieutenant Riccaut.

FRANCISCA, à Minna.

Entendez-vous, mademoiselle? c'est là le ministre du chevalier : « Comment s'appelle ce ministre, là bas, sur la grande place. »

TELLHEIM, au chasseur.

Je vous suis très-obligé de votre peine.

LE CHASSEUR.

C'était mon devoir, monsieur le major.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

TELLHEIM, MINNA, FRANCISCA.

TELLHEIM.

Ah, mademoiselle! qu'ai-je en mes mains? Que contient cet écrit?

MINNA.

Je n'ai pas le droit de porter si loin ma curiosité.

TELLHEIM.

Quoi! séparez-vous encore mon sort du vôtre? — Mais pourquoi hésité-je d'ouvrir?... Cela ne peut me rendre plus malheureux que je ne le suis déjà! Non, ma chère Minna, cela ne peut nous rendre plus malheureux, mais plus heureux peut-être; permettez, mademoiselle...

(Il ouvre et lit la lettre, pendant ce temps-là, l'hôte se glisse dans l'appartement.)

SCÈNE VIII.

Les mêmes, L'HÔTE.

L'HÔTE, à Francisca.

St! ma belle enfant, un mot.

FRANCISCA, s'approchant de lui.

C'est vous, monsieur l'hôte? — Vraiment nous ne savons pas encore nous-même ce qu'il y a dans cette lettre.

L'HÔTE.

Qui veut rien savoir de la lettre? Je viens pour

la bague ; il faut que mademoiselle me la rende sur-le-champ. Just est là qui vient la reprendre.

MINNA, qui s'est aussi approchée de l'hôte.

Dites à Just qu'on l'a reprise, et dites-lui qui : dites-lui que c'est moi.

L'HÔTE.

Mais...

MINNA.

Je réponds de tout : allez.

(L'hôte sort.)

SCÈNE IX.

TELLHEIM, MINNA, FRANCISCA.

FRANCISCA, à Minna.

Or, maintenant, mademoiselle, rendez le repos à ce pauvre major.

MINNA.

Oh ! l'importune ! comme si le nœud ne devait pas bientôt se dénouer de lui-même.

TELLHEIM, après avoir lu, et avec la plus vive émotion.

Ah ! il ne s'est pas non plus démenti là dedans ! — Oh ! mademoiselle, quelle réparation, quelle grâce ! c'est plus que je n'attendais, plus que je ne mérite ; ma fortune, mon honneur, tout m'est rendu. — Je ne rêve pas. (*Regardant de nouveau la lettre comme pour se convaincre davantage.*) Non, ce n'est point une illusion ; lisez, mademoiselle, lisez vous-même.

MINNA.

Je ne suis pas si indiscreète, monsieur le major.

TELLHEIM.

Indiscrète ! la lettre est pour moi , Minna , elle est pour votre Tellheim . Elle contient... ce que votre oncle ne peut vous ravir : il faut que vous la lisiez. — Lisez donc .

MINNA , prenant la lettre .

Si cela peut vous faire plaisir , monsieur le major....

(Elle lit.)

« Mon cher major de Tellheim ,

» Je vous fais savoir que l'affaire qui m'inquiétait,
 » par rapport à votre honneur , s'est éclaircie à votre
 » avantage . Mon frère en savait les détails , et son
 » témoignage a fait voir que vous étiez plus qu'inno-
 » cent . Le trésor de la couronne a ordre de vous re-
 » mettre le titre en question , et de payer les frais
 » qui ont été avancés . J'ai ordonné aussi que tout
 » ce que la caisse militaire avait arrêté provisoire-
 » ment relativement à vos comptes fût annulé : fai-
 » tes-moi savoir si votre santé vous permet de re-
 » prendre du service : je ne consentirais pas volon-
 » tiers à être privé d'un homme de courage et de
 » principes comme vous . Je suis votre bien affec-
 » tionné souverain , etc. »

TELLHEIM.

Eh bien , qu'en dites-vous , mademoiselle ?

MINNA , lui rendant la lettre .

Moi ? rien .

TELLHEIM.

Rien ?

MINNA.

Oh ! oui : que votre roi, qui est un grand homme, est encore un homme excellent. — Mais que me fait cela ? il n'est pas mon roi.

TELLHEIM.

Vous ne dites rien de plus ? rien qui ait rapport à nous ?

MINNA.

Vous rentrez à son service. Monsieur le major deviendra lieutenant colonel, colonel peut-être ; je vous félicite de tout mon cœur.

TELLHEIM.

Et vous ne me connaissez pas mieux que cela ! — Non, la fortune me rend assez pour suffire aux vœux d'un homme raisonnable. C'est à ma chère Minna seule qu'il appartient de décider si je dois être à d'autres qu'à elle. C'est à vous servir vous seule que ma vie entière sera consacrée ; le service des grands est dangereux, et ne vaut ni la peine, ni la contrainte, ni les humiliations qu'il coûte. Minna n'est pas de ces femmes vaines qui n'aiment dans leurs maris que les titres et le rang ; elle m'aimera pour moi-même, et pour elle j'oublierai le monde entier. Je fus soldat par système, je ne sais pas moi-même pour quel principe politique ; mais j'avais l'idée qu'il convenait à un homme d'un certain état de s'exercer pendant quelque temps à cette profession, pour se familiariser avec le danger et acquérir du sang-froid et de la fermeté. L'extrême indigence aurait seule pu me forcer à tourner cet essai en vocation, et à faire un métier de cette occupation acciden-

telle; mais maintenant que rien ne peut plus m'y forcer, ma seule et unique ambition est encore comme autrefois d'être un homme paisible et satisfait de lui-même. C'est ce que je deviendrai infailliblement avec vous, ma chère Minna, ce que je serai invariablement dans votre société. — Que le lien le plus sacré m'enchaîne dès demain; et cherchons aussitôt dans l'immense univers un coin tranquille, doux, riant, auquel il ne manque rien pour être le paradis, que la présence d'un couple heureux, c'est là que nous nous fixerons; là chacun de nos jours... (*Minna regarde avec inquiétude autour d'elle et cherche à cacher son trouble.*) Qu'avez-vous, mademoiselle?

MINNA, se remettant.

Vous êtes bien cruel, Tellheim, de me peindre avec tant de charmes un bonheur auquel il faut que je renonce. La perte que j'ai faite...

TELLHEIM

Votre perte? qu'est-ce que vous appelez de ce nom? Tout ce que Minna a pu perdre n'était point Minna. Vous êtes encore la plus douce, la plus aimable, la plus charmante, la plus excellente créature qui soit sous le ciel, toute bonté et toute générosité, tout innocence et toute sérénité; de temps en temps un peu railleuse, quelquefois même un peu mutine. — Ah! tant mieux! tant mieux! Minna autrement serait un ange qu'il me faudrait honorer avec terreur et que je n'oserais pas aimer.

(Il veut lui baiser la main.)

MINNA, la retirant.

Finissez, monsieur. Eh quoi! quel changement

su bit ! Cet amant si tendre , si passionné , est-il le froid Tellheim ? Le retour de son bonheur était-il seul capable de lui inspirer cette ardeur ? — Qu'il me permette de conserver du jugement pour nous deux pendant cette chaleur passagère. — Quand il avait la faculté de réfléchir , je lui ai entendu dire que c'était un indigne amour que celui qui n'avait aucun souci d'attirer le blâme sur l'objet aimé. Cela est juste , et je tâche que mon amour soit aussi pur , aussi noble que le sien. Maintenant que l'honneur le réclame , qu'un grand monarque le recherche , souffrirai-je qu'il se livre avec moi aux illusions de l'amour ? que le guerrier plein de gloire se change en un berger langoureux ? Non , monsieur le major , suivez une meilleure destinée.

TELLHEIM.

Eh bien , à la bonne heure si le grand monde a plus d'attraits pour vous , Minna... restons dans le grand monde. Qu'il est petit , qu'il est misérable ce grand monde ! Vous ne le connaissez que par son beau côté ; mais certainement , Minna , vous ne tarderez pas... jusque-là j'y consens volontiers. Vos perfections n'y manqueront pas d'admirateurs , ni mon bonheur d'envieux.

MINNA.

Non , Tellheim , ce n'est pas là ce que je veux dire. Je vous renvoie dans le grand monde , je vous remets sur le chemin de l'honneur , sans vouloir vous y suivre. Il faudra à Tellheim une épouse sans tache , et non une petite Saxonne fugitive qui se sera jetée à sa tête.

TELLHEIM frémissant, et jetant autour de lui des regards égarés.

Qui ose parler ainsi ? Ah ! Minna, s'il arrivait que quelque autre que vous eût pu dire de pareilles choses... je me redoute moi-même : ma fureur contre lui serait sans bornes.

MINNA.

Et voilà justement ce qui m'inquiète. Vous ne voudriez pas souffrir la moindre raillerie sur mon compte, et cependant il vous en faudrait essayer journellement des plus amères. Bref, écoutez, Tellheim, ce que j'ai fermement résolu, et ce dont rien au monde ne saura me faire départir.

TELLHEIM.

Avant d'aller plus loin, mademoiselle... je vous conjure, Minna... Considérez encore un moment que vous allez prononcer ma sentence de vie ou de mort.

MINNA.

Sans plus de réflexion, aussi vrai que je vous ai rendu l'anneau par lequel vous m'aviez engagé votre foi, aussi vrai que vous avez reçu cet anneau, la malheureuse Minna de Barnhelm ne deviendra jamais l'épouse de l'heureux Tellheim.

TELLHEIM.

Ainsi donc vous rompez nos liens, mademoiselle ?

MINNA.

L'égalité est le plus puissant lien de l'amour. L'heureuse Minna ne voulait vivre que pour l'heureux Tellheim ; la malheureuse Minna se serait même décidée enfin à augmenter ou à diminuer, en les partageant, les malheurs de son ami. Il s'est bien

aperçu que je ne résistais plus que pour sauver les apparences , avant qu'elle n'arrivât cette lettre qui vient encore rompre toute égalité entre nous.

TELLHEIM.

Est-il bien vrai, mademoiselle? Je vous remercie, Minna , de n'avoir point encore brisé le nœud.... Vous ne voulez que le Tellheim malheureux. (*Froidement.*) Cela est facile. Je sens en effet qu'il ne me convient pas d'accepter cette justice tardive, qu'il sera mieux que je ne reprenne point du tout ce qui a été déshonoré par de si honteux soupçons. Oui , je veux faire comme si je n'avais pas reçu cette lettre : voilà tout ce que j'en fais , voilà tout ce que j'y répons.

(Il se met en devoir de la déchirer.)

MINNA, le retenant.

Que voulez-vous, Tellheim?

TELLHEIM.

Vous posséder.

MINNA.

Arrêtez!

TELLHEIM.

Mademoiselle , elle va être mise en pièces si vous ne vous expliquez pas autrement ; nous verrons alors ce que vous aurez encore à objecter contre moi.

MINNA.

Comment, c'est de ce ton... Ainsi je deviendrai, ainsi il faut que je devienne méprisable à mes yeux?... Jamais; c'est une misérable créature que celle qui ne rougit pas de devoir tout son honneur à l'aveugle tendresse d'un homme.

TELLHEIM.

C'est faux ! complètement faux !

MINNA.

Osez-vous bien blâmer vos propres paroles dans ma bouche ?

TELLHEIM.

Sophiste que vous êtes ! Ainsi vous pensez que le sexe le plus faible se déshonore par ce qui peut ne pas être convenable au plus fort. Alors, l'homme peut se permettre aussi ce qui convient à la femme ; lequel des deux cependant la nature a-t-elle destiné à être l'appui de l'autre ?

MINNA.

Rassurez-vous , Tellheim ; je ne serai pas tout-à-fait sans appui ; encore qu'il me fallût renoncer à l'honneur du vôtre. J'aurai toujours assez pour mes besoins. Je me suis fait annoncer chez notre ambassadeur, il veut me parler aujourd'hui ; probablement il s'intéressera à moi. Le temps s'écoule, permettez, monsieur le major...

TELLHEIM.

Je vais vous accompagner, mademoiselle.

MINNA.

Non, monsieur le major, souffrez que...

TELLHEIM.

Votre ombre vous quittera plutôt. Venez, mademoiselle, où vous voudrez, chez qui vous voudrez, partout, chez des amis, chez des étrangers, je veux raconter en votre présence, raconter cent fois par jour quel lien vous unit à moi, et par quelle cruelle obstination vous voulez le rompre.

SCÈNE X.

Les précédens, JUST.

JUST, avec précipitation.

Monsieur le major ! monsieur le major !

TELLHEIM.

Eh bien ?

JUST.

Eh vite, eh vite, venez !

TELLHEIM.

Pourquoi faire ? approche, parle : Qu'y a-t-il ?

JUST.

Écoutez.

(Il lui parle bas à l'oreille.)

MINNA, en même temps à Francisca.

T'aperçois-tu de quelque chose, Francisca ?

FRANCISCA.

O cœur de roche que vous êtes ! J'étais là sur des charbons.

TELLHEIM, à Just.

Que dis-tu ? cela n'est pas possible. — Elle ! (*Regardant Minna avec des yeux hagards.*) Parle haut ! dis-le-lui en face. (*A Minna.*) Écoutez un peu, mademoiselle.

JUST.

L'hôte dit que mademoiselle de Barnhelm lui a pris la bague que j'ai mise en gage chez lui, qu'elle

l'a reconnue pour être la sienne, et qu'elle ne veut pas la rendre.

TELLHEIM, à Minna.

Est-ce vrai, mademoiselle?—Non, cela ne se peut pas.

MINNA, souriant.

Et pourquoi non, Tellheim? Pourquoi cela ne se pourrait-il pas?

TELLHEIM, vivement.

Cela est donc? Quelle lumière affreuse vient tout à coup m'éclairer! Eh bien! je vous connais donc, perfide, infidèle!

MINNA, effrayée.

Qui? Quelle est-elle, cette infidèle?

TELLHEIM.

Vous, dont je ne veux plus prononcer le nom!

MINNA.

Tellheim!

TELLHEIM.

Oubliez aussi mon nom! Vous êtes venue ici pour rompre avec moi, cela est évident! Faut-il que le hasard vienne si à propos prêter son secours à une perfide! C'est lui qui a fait tomber votre bague entre vos mains, et votre ruse a su me faire reprendre la mienne.

MINNA.

Tellheim! quel fantôme vous formez-vous? Calmez-vous donc, et écoutez-moi.

FRANCISCA, à elle-même.

A son tour maintenant.

SCÈNE XI.

Les mêmes, WERNER.

WERNER, une bourse d'or à la main.

Me voilà, monsieur le major.

TELLHEIM, sans le regarder.

Qui te demande?

WERNER.

Voilà de l'argent ; mille pistoles.

TELLHEIM.

Je n'en veux pas.

WERNER.

Demain, monsieur le major, vous en recevrez encore autant.

TELLHEIM.

Garde ton argent.

WERNER.

Mais c'est le vôtre, monsieur le major. — Vous ne voyez pas, je crois, à qui vous parlez.

TELLHEIM.

Rèmporte-le, te dis-je.

WERNER.

Qu'avez-vous donc? Je suis Werner.

TELLHEIM.

Toute bonté est dissimulation, toute obligeance artifice.

WERNER.

Cela s'adresse-t-il à moi?

TELLHEIM.

Comme tu voudras.

WERNER.

Je n'ai fait qu'exécuter vos ordres.

TELLHEIM.

Eh bien, exécutes-en encore un : va-t'en!

WERNER.

Monsieur le major.... (*avec émotion*) je suis un homme.

TELLHEIM.

Tu es là quelque chose de noble.

WERNER, *continuant.*

Et qui a aussi du sang dans les veines.

TELLHEIM.

Fort bien! C'est en effet ce que nous avons de mieux.

WERNER.

Je vous prie, monsieur le major...

TELLHEIM.

Combien de fois faut-il te le répéter? Je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER, *en colère.*

Eh bien, en ait besoin qui voudra!

*(Il jette la bourse à ses pieds et se retire à l'écart.)*MINNA, *à Francisca.*

Ah! ma chère Francisca, j'aurais dû suivre tes avis, j'ai poussé la plaisanterie trop loin. — Il faut cependant qu'il m'entende.

(Elle s'approche de lui.)

FRANCISCA, qui s'approche de Werner, sans répondre à sa maîtresse.

Monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER, brusquement.

Allez-vous-en !

FRANCISCA.

Oh ! quels hommes !

MINNA, à Tellheim, qui se mord les ongles de colère, et qui tourne la tête sans l'écouter.

Tellheim... — Oh ! ceci est trop fort ! Écoutez-moi. — Vous vous trompez, un simple malentendu... Tellheim... Vous ne voulez pas entendre votre Minna ? Avez-vous pu concevoir un semblable soupçon ? Moi vouloir rompre avec vous ? moi être venue pour cela?... Tellheim !

SCÈNE XII.

Les précédens, DEUX DOMESTIQUES accourant l'un après l'autre par des côtés opposés.

PREMIER DOMESTIQUE.

Mademoiselle, son excellence M. le comte...

SECOND DOMESTIQUE.

Il vient, mademoiselle...

FRANCISCA, qui a couru à la fenêtre.

C'est lui, c'est lui !

MINNA.

Est-ce vraiment lui ? — O Tellheim ! vite maintenant.

TELLHEIM, revenant à lui.

Qui vient, mademoiselle? votre oncle? cet oncle cruel? Laissez-le venir, laissez-le venir.—Ne craignez rien, il n'osera pas vous offenser d'un regard : c'est à moi qu'il doit avoir affaire. — Il est vrai que vous ne le méritez pas de ma part.

MINNA.

Vite, embrassez-moi, Tellheim, et oubliez tout.

TELLHEIM.

Oh ! si je savais que vous puissiez vous repentir !...

MINNA.

Non, je ne puis me repentir d'avoir appris à connaître votre cœur tout entier. Ah ! quel homme vous êtes ! — Embrassez votre Minna, votre heureuse Minna, mais heureuse par vous seul. (*Elle se jette dans ses bras.*) Eh bien, maintenant allons au-devant de lui.

TELLHEIM.

Au-devant de qui ?

MINNA.

Du meilleur ami que vous ayez sans le connaître.

TELLHEIM.

Comment ?

MINNA.

Le comte, mon oncle, mon père, le vôtre. — Ma fuite, sa colère, mon exhérédatation... ne voyez-vous pas que tout cela est supposé, crédule chevalier ?

TELLHEIM.

Supposé ? Mais la bague, la bague ?

MINNA.

Où est celle que je vous ai rendue ?

TELLHEIM.

Voulez-vous la reprendre ? Oh ! alors je suis heureux. (*La lui présentant.*) La voici, Minna.

MINNA.

Regardez-la donc avant. Oh ! qu'ils sont aveugles ceux qui ne veulent pas voir ! Quelle bague est-ce là ? celle que j'ai de vous, ou celle que vous avez de moi ? N'est-ce pas justement celle que je n'ai pas voulu laisser dans les mains de l'aubergiste ?

TELLHEIM.

Dieu ! que vois-je ! qu'entends-je !

MINNA.

Eh bien, dois-je la reprendre ? donnez-la, donnez-la ! (*Elle la lui arrache et la lui met elle-même au doigt.*) Tout est bien maintenant.

TELLHEIM.

Ou suis-je ? (*Lui baisant la main.*) Ange de malice ! m'avoir ainsi tourmenté !...

MINNA.

Que cela vous serve de preuve, mon cher époux, que vous ne me jouerez jamais un tour sans que je vous en joue sur-le-champ un autre. Croyez-vous ne m'avoir pas aussi tourmentée ?

TELLHEIM, à Minna et à Francisca.

O adroites protégées ! j'aurais dû vous connaître.

FRANCISCA.

Vraiment je ne vauz rien pour ce métier-là ! Je

tremblais de tous mes membres, et j'étais obligée de me mettre la main sur la bouche pour ne pas parler.

MINNA.

Mon rôle n'était pas facile non plus. Mais venez-donc.

TELLHEIM.

Je n'en puis revenir. Quel bien... quel mal cela m'a fait! Ainsi on s'éveille en sursaut d'un songe effrayant.

MINNA.

Nous tardons.... Mais je l'entends lui-même.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, l'HOTE, LE COMTE DE BRÜCHSALL
suivi de plusieurs domestiques.

LE COMTE, en entrant.

Elle est donc arrivée heureusement?

MINNA, se précipitant au-devant de lui.

Ah! mon père!

LE COMTE, l'embrassant.

Me voilà, ma chère Minna. — Mais quoi, jeune fille, à peine ici depuis vingt-quatre heures, et déjà des connaissances, de la société?

MINNA.

Devinez qui c'est.

LE COMTE.

Ce n'est pas ton Tellheim?

MINNA.

Et qui donc? (*Le présentant au comte*) Approchez, Tellheim.

LE COMTE.

Monsieur, nous ne nous sommes jamais vus ; mais au premier aspect j'ai cru vous reconnaître. Je désirais que ce fût vous. Embrassez-moi ; vous avez toute mon estime ; je vous demande votre amitié. Ma nièce... ma fille vous aime.

MINNA.

Vous le saviez, mon père. Eh bien, mon amour est-il aveugle ?

LE COMTE.

Non, Minna, ton amour n'est pas aveugle ; mais ton amant... est muet.

TELLHEIM, se jetant dans ses bras.

Ah ! Laissez-moi revenir à moi-même, mon père !

LE COMTE.

Bien, bien, mon fils ! J'entends cela ; si ta bouche ne fait pas de vains discours, ton cœur n'en parle pas moins bien. Du reste (*montrant l'uniforme de Tellheim*), je n'aime pas beaucoup les officiers de cette couleur ; mais vous êtes un honnête homme, Tellheim ; et sous quelque habit qu'un honnête homme paraisse, il faut qu'on l'aime.

MINNA.

Oh ! si vous saviez tout.

LE COMTE.

Et qui m'empêche de tout savoir ? — Où est mon appartement, monsieur l'hôte ?

L'HÔTE.

Que votre excellence ait la bonté d'entrer ici.

LE COMTE.

Viens, Minna; venez, monsieur le major.

(Il sort avec l'hôte et les domestiques.)

MINNA.

Venez, Tellheim.

TELLHEIM.

Je vous suis à l'instant, mademoiselle. Permettez seulement que je dise un mot à ce garçon.

(Il montre Werner.)

MINNA.

Oui, et que ce mot soit bien affectueux. Il me semble que vous le devez. (*En sortant.*) N'est-ce pas, Francisca?

SCÈNE XIV.

TELLHEIM, WERNER, JUST, FRANCISCA.

TELLHEIM, montrant la bourse de Werner.

Ici, Just; ramassez cette bourse, et portez-la au logis. Allez.

(Just sort avec la bourse.)

WERNER, qui boude toujours dans son coin et qui a paru ne prendre part à rien, entendant cela.

Ah! ah!

TELLHEIM, s'approchant de lui avec familiarité.

Werner, quand pourrai-je avoir les cent autres pistoles?

WERNER, reprenant de suite sa bonne humeur.

Demain, monsieur le major, demain.

TELLHEIM.

Je n'ai pas besoin de devenir ton débiteur; mais je veux que tu deviennes mon rentier. A vous autres

bons cœurs il vous faudrait des tuteurs à tous, vous êtes une race prodigue. — Je t'ai offensé tantôt, Werner ?

WERNER.

Sur mon âme!... oui; mais je n'aurais pas dû être si sot, je le vois bien maintenant; j'ai mérité cent coups de plat de sabre. Faites-les-moi donner, monsieur le major (1), mais point de rancune.

TELLHEIM.

De la rancune! (*Il lui serre la main.*) Lis dans mes yeux tout ce que je ne puis te dire. — Ah! s'il existe quelqu'un qui ait une plus tendre amante et un ami plus fidèle que moi, ... je voudrais le voir. — N'est-ce pas; Francisca ?

(Il sort.)

SCÈNE XV.

WERNER, FRANCISCA.

FRANCISCA, à elle-même.

Oui, certes, c'est un excellent garçon. — Jamais je n'en rencontrerai un pareil. — Il faut enfin..... (*Elle s'approche de Werner d'un air confus, et embarrassé.*) Monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER, s'essuyant les yeux.

Eh bien ?

FRANCISCA.

Monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER.

Que voulez-vous donc, ma petite ?

(1) Voilà qui est bien allemand.

FRANCISCA.

Regardez-moi d'abord, monsieur le maréchal-des-logis.

WERNER.

Je ne le puis pour le moment... Je ne sais ce qui m'est entré dans les yeux.

FRANCISCA.

Regardez-moi toujours.

WERNER.

J'ai bien peur de ne vous avoir déjà que trop regardée, ma belle enfant. — Enfin, je vous regarde. — Qu'y a-t-il ?

FRANCISCA.

Monsieur le maréchal-des-logis n'a-t-il pas besoin d'une maréchale?...

WERNER.

Est-ce sérieusement, ma bonne petite ?

FRANCISCA.

Le plus sérieusement....

WERNER.

Viendriez-vous bien avec moi en Perse ?

FRANCISCA.

Où vous voudriez.

WERNER.

Vraiment ? Attendez, monsieur le major ; ne vous renflez pas tant. J'ai pour le moins une amante aussi tendre et un ami aussi fidèle que vous. — Donnez-moi votre main, ma petite. Va comme il est dit ! Dans dix ans vous serez femme de général... ou veuve.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



**OUVRAGES RÉCEMMENT MIS EN VENTE
A LA LIBRAIRIE DE L'ADVOCAT.**

MILLEVOYE (ŒUVRES COMPLÈTES ET ŒUVRES INÉDITES DE), dédiées au Roi. 4 vol. in-8., ornés d'un beau portrait.

Cette édition paraîtra par livraisons d'un volume, de mois en mois, et chaque volume coûtera 6 fr. 50 c., papier satiné, aux souscripteurs. Cinquante exemplaires seulement seront tirés sur papier grand-raisin vélin, et coûteront 20 fr. le volume, figures avant la lettre.

Pour être souscripteur, il suffit de se faire inscrire, et de s'engager à retirer les livraisons à mesure qu'elles paraîtront.

La première est mise en vente.

SHAKSPEARE (ŒUVRES COMPLÈTES DE), traduites de l'anglais par F. Guizot et le traducteur de lord Byron, et ornées d'un beau portrait; précédées d'une notice biographique sur Shakspeare par F. Guizot. 12 fort vol. in-8. de près de 500 pages chacun. Prix : 5 fr. le volume papier ordinaire, 5 fr. 50 c. papier satiné, et 15 fr. grand papier raisin vélin. L'ouvrage sera terminé à la fin de mars 1822.

SCHILLER (ŒUVRES COMPLÈTES DE), traduites de l'allemand; précédées d'une notice biographique sur Schiller, par M. de Barante, ornées d'un beau portrait. 6 vol. in-8. Prix : 30 fr. pap. ordinaire; 33 fr. papier satiné; et 90 fr. grand papier vélin satiné.

WALTER SCOTT (ŒUVRES COMPLÈTES DE SA), 53 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c. le vol., et 3 fr. par la poste. Ses romans se divisent en deux séries.

LORD BYRON (ŒUVRES COMPLÈTES DE), etc., 10 jolis vol. in-18, ornés d'un très-beau portrait, et imprimés sur papier fin satiné.

Cette nouvelle édition a été revue avec le plus grand soin par M. Pichot, collaborateur de M. Guizot pour la traduction du Shakspeare. Elle contient, non-seulement toutes les poésies qui se trouvent dans la belle édition in-8. publiée en trois volumes, mais encore le volume supplémentaire formant le tome 4 des Œuvres complètes, composé de la fameuse tragédie le Doge de Venise, les Prophéties du Dante, les Lettres sur Pope, et autres morceaux nouvellement traduits. Toutes nos dames voudront avoir cette petite édition des œuvres du barde anglais; elle a été faite pour elles. Prix : 20 fr., et 24 fr. par la poste.

LES TOMES IX et X des ŒUVRES DE LORD BYRON se vendent séparément 6 fr., et 7 fr. par la poste.

Ces volumes contiennent les III^e, IV^e. et V^e. chants de DON JOAN, CAÏN, SANDANAPALE et les DEUX FOSCARI. Ils sont indispensables aux personnes qui ont les huit volumes publiés en 1821.

MÉMOIRES INÉDITS DE L'ABBÉ MORELLET, de l'Académie française, sur le XVIII^e. siècle et sur la Révolution française; précédés de l'ÉLOGE DE L'ABBÉ MORELLET, par M. Lémontey, membre de l'Institut (Académie française); deuxième édition, considérablement augmentée, 2 forts vol. in-8. Prix : 13 fr.

Ces Mémoires, qui ne peuvent entrer, puisqu'ils sont la propriété de l'Éditeur, dans la précieuse collection des MÉMOIRES SUR LA RÉVOLUTION, publiés par MM. Baudouin frères, sont cependant destinés à la compléter; et comme ils sont indispensables aux souscripteurs de celle-ci, ils ont été imprimés dans le même format et avec les mêmes caractères.

DE L'ESPRIT PUBLIC, ou DE LA TOUTE-PUISSANCE DE L'OPINION; par M. le baron Guérard de Rouilly, 1 vol. in-8. Seconde édition. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.